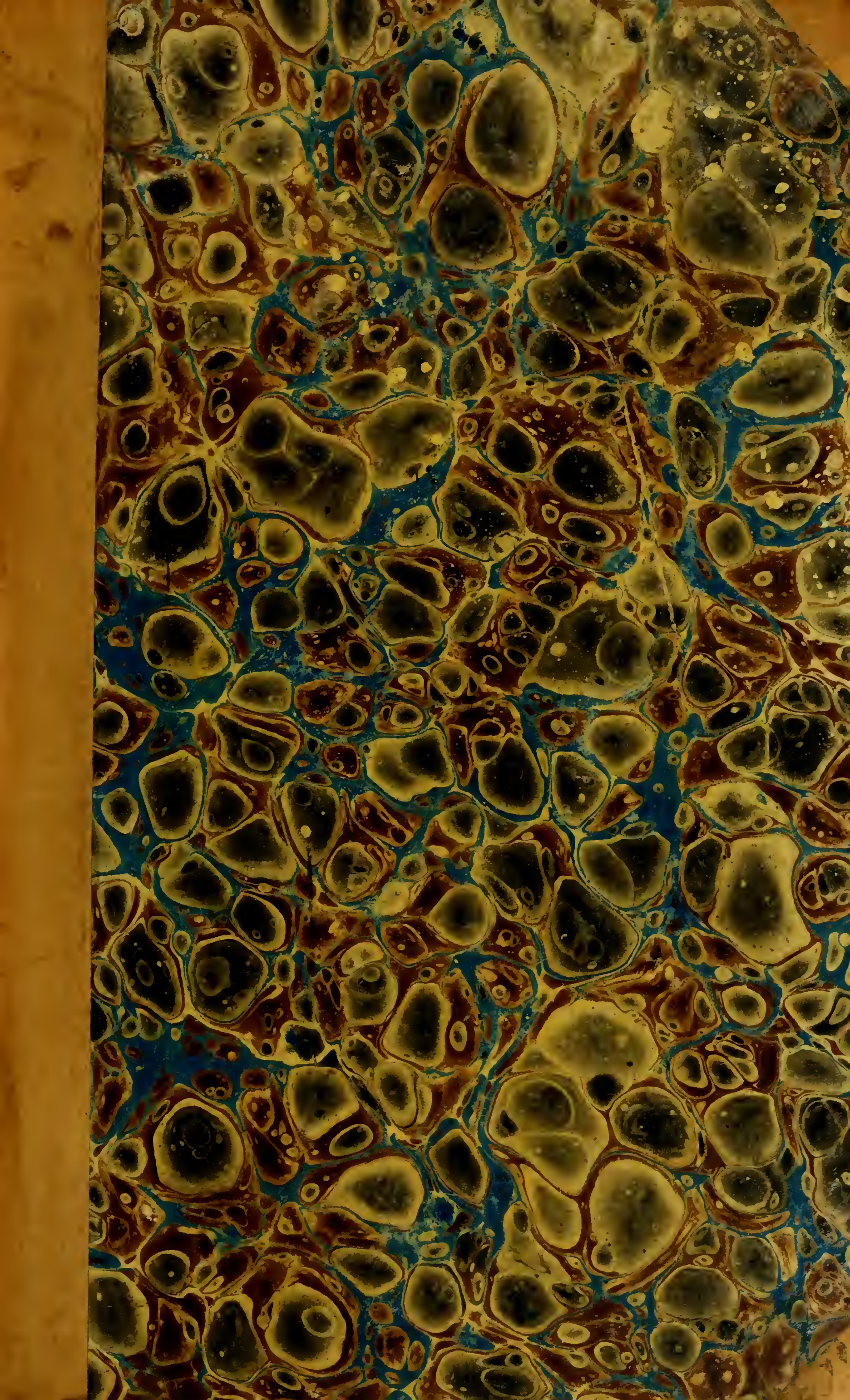




VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est
SANS DIEU RIEN

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

Neuvième année.

(AVRIL, MAI, JUIN 1827.)

TOME 34 DE LA COLLECTION.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES,

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARÉNAUDIÈRE ET KLAPROTH.

DEUXIÈME SÉRIE.—TOME IV.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1827.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

EXTRAIT

DU VOYAGE DE M. A.-W. KEPHALIDÈS EN SICILE.

(Suite.)

Girgenti et ses environs.

Une des ruines les plus magnifiques de l'Europe est sans doute le premier temple dans l'angle de l'est, nommé ordinairement *temple de Junon-Lucine.* Il se montre majestueusement de loin sur la colline, lorsque l'on s'en approche en remontant le long de la vallée fertile. C'est de là surtout que l'on peut admirer l'effet prodigieux que produisent ces colonnes sveltes, isolées et dénuées de tout ornement. Ce temple, dont la lon-

gueur est de 52 pas et la largeur de 23, est moins grand que plusieurs églises; et cependant celle de Saint-Pierre, quand même elle auroit une meilleure façade, paroîtroit peu considérable, placée où l'est un édifice si simple. Autant les anciens se sont constamment efforcés de donner à l'extérieur la forme la plus belle et la plus pure, autant ils ont rarement conçu vivement la vie de l'intérieur. Le dessin de leurs plus belles statues ne rend jamais l'expression passionnée des têtes de Raphaël ni l'âme inexplicable des yeux des madones. Il paroît que l'on ne pouvoit se prosterner et prier que devant la majesté extérieure de ces temples grecs, et que jamais dans leur intérieur petit, resserré et semblable à une prison, l'âme ne pouvoit s'élever, comme dans nos temples gothiques, avec leurs colonnes élancées et leurs voûtes aiguës. Si le caractère saint de nos églises dépend surtout de l'obscurité magique que plusieurs écrivains attribuent aux voûtes gothiques, la nuit profonde des temples païens, éclairés médiocrement par des lampes et par la lumière qui pénétroit quelquefois par la porte, devoit produire une impression beaucoup plus forte. Les anciens, de même que tous les païens, enveloppoient d'une obscurité mystérieuse la partie la plus importante de leurs idées religieuses, ainsi que l'intérieur de leurs temples. On ne peut objecter que le panthéon

romain et d'autres rotondes semblables (1) étoient très-bien éclairés par le haut : les Grecs construisoient très-rarement des édifices de ce genre : un seul passage de Plutarque se peut, avec quelque vraisemblance, appliquer à une coupole (2). La lumière et la clarté sont, au contraire, le caractère du christianisme et de ses temples.

En dedans de la colonnade étoit bâtie la cella qui avoit la figure d'un parallélogramme, étoit entourée d'un mur épais et couverte d'un toit plat ; mais comme, outre l'espace compris entre les colonnes et cette cella, on avoit pratiqué dans les parties antérieures et postérieures de celle-ci deux à trois petites subdivisions, il est évident que l'espace libre de la cella n'occupoit pas la moitié de la longueur et de la largeur du temple ; son ensemble devoit par conséquent ressembler à une loge obscure et fort triste, quoiqu'il eût dans cet édifice, le plus grand de Girgenti, 25 pas de longueur sur 10 de largeur au plus. On sait que les sacrifices se faisoient dans le pronaos du ves-

(1) Le temple des initiations, à Eleusis, avoit, dans sa partie supérieure, une ouverture pour la lumière (ὀπαῖον). PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, ch. 13 (28 de la traduction d'Amyot).

(2) *Vie de Périclès*, ch. 13 (29 de la traduction d'Amyot), au sujet de l'Odéon d'Athènes.

tibule; autrement la cella auroit été une cuisine d'une puanteur épouvantable. Du reste, tous les temples ne sont pas distribués de la même manière.

Les beaux monumens antiques de la Sicile ayant été décrits plusieurs fois, nous nous contenterons d'en parler brièvement. Le temple de Junon-Lucine est placé sur un stylobate en plate-forme construite en pierres immenses sans mortier; elle est aussi haute que le premier étage d'une maison ordinaire. Tous les temples ont six colonnes sur leur face, et treize sur leur profondeur, en comptant deux fois les colonnes des angles: c'est la proportion que les Grecs regardent comme la plus convenable. Il est singulier que l'architecte qui construisit à Rome le beau portique d'Agrippa, se soit écarté de cette règle en plaçant huit colonnes sur une rangée. On monte à l'entrée du temple par deux escaliers latéraux dont les marches sont très-hautes; car les anciens ne savoient pas en faire de commodes. De chaque côté de la porte du temple on voit la cage de deux escaliers qui menoient au comble de l'édifice; il étoit, ainsi que les péristyles, couvert d'un toit plat au-dessus duquel s'en élevoit un second un peu anguleux, comme on le voit encore au temple de la Concorde; ce toit supérieur étoit percé d'ouvertures qui donnoient du jour dans le comble, et aidoient à monter

dans cet intervalle. La cella est coupée postérieurement par un mur, de sorte qu'elle n'a nulle communication avec le petit espace qui est par-derrière : sans doute une entrée particulière y conduisoit du côté opposé à la cella : c'étoit peut-être le sanctuaire. Le temple étoit ceint d'un mur : on distingue encore, devant l'entrée principale, de grands soubassemens semblables à des rangées de banquettes, et auxquels mènent de côté des passages particuliers; c'étoient sans doute des siéges pour le peuple réuni en grand nombre dans certaines solennités. Les treize colonnes du côté du nord sont intactes.

Le temple de la Concorde, qui est le plus voisin, ayant éte consacré à saint Grégoire, est presque entier ; il n'y a de moderne que les murs de la nouvelle cella et quelques parties du toit; celles-ci sont en arcs brisés, ce que les anciens ne connoissoient pas. Du reste, cet édifice est en tout semblable au précédent.

Le troisième temple, celui d'Hercule, est un amas confus de ruines colossales entourées de buissons que la nature y a plantés. Les débris du temple de Jupiter, le plus grand de l'antiquité, suivant le témoignage de Diodore de Sicile, sont en meilleur ordre. On distingue très-bien la plate-forme et les soubassemens énormes qui supportent la cella. On sait qu'il ne fut jamais achevé ; car les Carthaginois le détruisirent lorsque l'on

alloit y poser le toit. La longueur de 150 pas s'accorde assez exactement avec celle de 340 pieds que lui donne Diodore de Sicile : ainsi, un édifice dont la longueur n'égaloit que la moitié de celle de Saint-Pierre de Rome, transportoit l'antiquité d'étonnement, et cependant son aspect ne devoit pas être aussi imposant que celui de plusieurs temples moins grands; car la forte dimension de ses colonnes gigantesques, réunies entre elles par des murs, ne devoit pas produire une impression aussi vive que si elles eussent été libres. Elles formoient extérieurement un demi-cercle de 20 pieds de tour qui étoit saillant hors du mur; un homme pouvoit, comme l'assure l'historien sicilien, se tenir debout dans une cannelure. Du côté de l'intérieur du temple, les colonnes étoient carrées comme des pilastres de 12 pieds de diamètre : nous leur trouvâmes cinq pas; ce qui ne diffère pas sensiblement de la mesure ancienne.

Les ruines du temple s'étendent à plus de 50 pas à l'ouest de l'emplacement qu'il occupoit. Diodore, qui ne lui donne que 60 pieds de largeur, paroît n'avoir voulu parler que de l'intérieur du temple; car cette dimension ne seroit nullement en proportion avec la longueur, puisque ordinairement la largeur est presque la moitié de la longueur; et, de plus, on reconnoît, à la vue seule, que le temple étoit large de 60 pas,

par conséquent de plus de 120 pieds, ce qui convient passablement à la longueur.

Le temple avoit intérieurement trois nefs, chacune large de 20 pas : on les distingue encore. Ces colonnes, dont la hauteur de 120 pieds égale celle de la colonne trajane à Rome, supportoient des géans en guise de cariatides : comme on en trouve encore des restes, le peuple appelle cet édifice le *Temple des Géans*. On pourroit demander en effet si ces débris gigantesques ne sont pas plutôt des restes d'un bas-relief, du côté oriental du temple, représentant le combat des géans contre les dieux. D'ailleurs ces ruines doivent avoir subi de très-grands changemens; il est probable que la plupart des blocs de pierre ont été emportés; sans cela, la plate-forme du milieu ne seroit pas aussi débarrassée; jadis il devoit y avoir plus de ruines qu'aujourd'hui le long des côtés; le môle du port de Girgenti a été construit avec une partie de ces ruines.

On voit encore des portions de la muraille le long de laquelle s'étendoient les quatre temples; elle étoit en partie construite en pierres, en partie creusée dans le rocher. On a pratiqué dans son massif des sépultures absolument semblables aux *columbaria;* avec cette seule différence que deux ouvertures, se trouvant à côté l'une de l'autre sous la grande voûte en demi-cercle, ont la forme d'un carré long, et sont si larges, qu'elles

peuvent recevoir des corps tout entiers : ainsi, elles ne servoient pas simplement, comme les *columbaria*, à conserver des cendres : c'étoient donc de véritables tombeaux. On voit plus loin, dans ces murailles, les restes d'une ancienne habitation qui étoit peut-être une caserne; à peu de distance, il y a un puits ou réservoir à moitié comblé; il a absolument la forme d'une bouteille à gros ventre et à cou long et étroit.

Un conduit, dont l'embouchure a la hauteur de deux hommes et n'a que la largeur du corps humain, a été creusé à travers le centre de la montagne sur laquelle étoit autrefois Akragas : on veut que ce soit une issue de l'égout de Pheax, que les Agrigentins, après la victoire d'Himère, firent construire par les prisonniers carthaginois, et nommèrent d'après l'architecte qui a donné le plan de l'ouvrage. Il servoit d'aquéduc; présentement encore l'eau ruisselle par ce canal, qui n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire; et, comme plus loin il se rétrécit encore, il ne peut entrer en comparaison avec les égouts de Rome. Puisque Diodore vante les canaux de Pheax comme quelque chose de prodigieux, il faut supposer que ce que l'on en voit n'en est qu'un petit embranchement, et que les plus considérables sont détruits. On pourroit même admettre comme certain que le conduit actuel n'appartient pas aux temps anciens, mais qu'il n'a été

fondé que dans le moyen âge par les Sarrasins, qui creusèrent aussi dans la montagne des conduits près de fameuses sources de pétrole, puisque Diodore dit expressément que les canaux de Pheax étoient construits en pierres de taille. Il conduit l'eau dans une vallée très-escarpée, qui, de même que plusieurs autres, coupe l'emplacement d'Akragas; car cette ville doit avoir été bâtie sur un terrain très-inégal, et presque impraticable pour les voitures.

A peu de distance, on rencontre encore des antiquités insignifiantes; par exemple, tout près du conduit, une maison dont le soubassement est peut-être antique; dans une plaine couverte aujourd'hui de riches champs de blés, de figuiers et de caroubiers, des blocs de pierre qui appartiennent, dit-on, au forum d'Akragas, ce qui pourroit bien n'être pas dénué de vraisemblance, parce que cet espace uni devoit être l'unique dans la ville; plus loin, sur la colline voisine, les ruines d'un temple que l'on attribue ordinairement à Vulcain; mais la colline, nommée d'après ce dieu, étant au-delà de l'Akragas ou Drago, et comme elle étoit sans doute surmontée du temple de sa divinité, il est présumable que ce temple étoit celui d'un autre dieu, peut-être celui de Castor et Pollux, qui avoient un sanctuaire dans ce canton; d'ailleurs on ne voit de ce temple que

deux colonnes très-frustes; un joli jardin occupe l'emplacement de la cella.

Sur le penchant de la colline de Minerve, on reconnoît sans peine le soubassement carré d'un temple qui, suivant la tradition, étoit consacré à Cérès. Mais les traces du temple de Jupiter Atabyrius, sur cette même colline, sont encore moins visibles; il ne vaut guère la peine de chercher des antiquités de ce genre. Le tombeau de Théron, ou du moins la ruine que l'on montre avec cette désignation, n'est guère plus importante. Ce petit mur, qui n'a nul mérite comme morceau d'architecture, ne peut être tout au plus qu'un reste chétif de ce monument, qui, suivant le récit de Diodore, étoit extraordinairement grand, et qui, durant le siége de la ville par les Carthaginois, fut frappé de la foudre. Quelques personnes croient que c'est la sépulture du cheval d'un vainqueur.

Une des curiosités de Girgenti sont les sources de pétrole dont Pline et Solin ont fait mention. Un étranger ne doit pas regretter la course qu'il faut faire pour y aller, car on traverse une vallée charmante. A la rive droite de l'Akragas, au-dessous de la colline de Vulcain, on voit couler deux sources qui forment deux petits réservoirs. Le premier a environ vingt-cinq pieds; l'autre, une vingtaine de pieds de circonférence. Leurs eaux vont se mêler à celles de l'Akragas: ce sont les

bassins sur lesquels, suivant le récit de Pline, l'huile surnageoit. Quand nous visitâmes ces sources, le soleil étoit déjà caché par les collines de l'ouest, de sorte que nous ne pûmes voir l'huile surnager; ce qui, d'après le récit de notre guide, est très-facile à remarquer à la surface du petit bassin, lorsque le soleil luit. Nous fûmes donc d'autant plus surpris d'avoir l'odorat frappé d'une odeur de pétrole, ce qui nous convainquit complétement de l'existence de cette substance. Les Sarrasins, qui restèrent maîtres de cette ville jusqu'en 1086 qu'elle fut prise par Roger, firent creuser à une des sources une galerie dans le rocher, espérant probablement y trouver une mine d'huile.

Après avoir passé l'Akragas, on arrive dans une vallée étroite et entourée de montagnes, où, selon l'opinion commune, étoit situé le grand vivier que les Agrigentins firent construire aussi par les Carthaginois faits prisonniers à la bataille d'Himère. Diodore raconte, dans ses onzième et treizième livres, que c'étoit un réservoir qui avoit sept stades de circonférence et vingt coudées de profondeur, et que l'on y fit couler des eaux de ruisseaux et de fontaines. Cet historien n'indiquant pas l'emplacement de ce vivier, et disant seulement qu'il étoit hors la ville, on se demande si ce lieu, au-dessous de la colline de Vulcain, sur la rive gauche de l'Akragas, ne faisoit point partie de la ville, puisque le coteau sur lequel la muraille mé-

ridionale d'Agrigente se prolongeoit à l'ouest vers l'Akragas, aboutit encore à la rivière au-dessous de cette vallée ; celle-ci est si inégale et si étroite, qu'il est impossible d'y supposer un réservoir de sept stades ; il faut donc le chercher plus loin dans la plaine plus basse, qui est encore assez près de la ville pour que l'eau puisse y être conduite ; mais on ne peut s'attendre à en retrouver le moindre vestige, puisque Diodore raconte que les Agrigentins ayant négligé l'entretien de ce réservoir, il s'étoit comblé peu à peu et avoit disparu avec le temps. Le conduit creusé dans le roc dont on voit encore des traces, peut bien être de construction plus moderne, du moins Diodore ne parle pas d'aquéduc ; il est très-vraisemblable qu'on l'alimentoit avec les eaux de l'Akragas et de la petite rivière qui s'y jette, et qui n'a pas toujours existé dans l'antiquité.

A sept milles de Girgenti est le singulier volcan boueux nommé *la Maccalouba*. Nous fîmes cette course avec deux guides, traversant les collines, et les vallées qui s'étendent au nord-ouest de Girgenti, et sont parées d'amandiers superbes dont les branches étoient couvertes de fruits. Nos guides remarquoient avec quel plaisir nous les contemplions : ils en cueillirent sans façon, et nous les donnèrent, comme si c'eût été un bien commun.

Bientôt la route s'écarte du grand chemin, tourne à l'ouest, et traverse des landes désertes et

incultes et des collines arides; la beauté du paysage, la fertilité du sol sont disparues soudainement. Ces contrastes ne sont pas rares dans cette île étonnante. Le volcan est une colline haute d'environ trois cents pieds, de forme arrondie et plate par dessus, absolument nue, et couverte d'une boue sèche qu'elle a successivement vomie, ce qui donne à l'ensemble un aspect triste et désagréable. Au lieu d'un seul cratère, il y en a une quantité innombrable de petits. La colline est couverte de petits tas coniques formés par la boue, et terminés par un petit cratère, rempli d'eau boueuse, qui jette sans cesse des bulles d'air, comme si elle bouilloit, quoiqu'elle soit absolument froide. Le plus grand de ces petits volcans, dont plusieurs sont de la dimension d'une taupinière, avoit environ quinze pas de circonférence; son cratère, rempli d'eau, sembloit assez profond, et criblé de petites cavités qui étoient peut-être des volcans éteints. Quand la dernière éruption eut lieu en 1811, tous ces petits volcans furent en activité; les colonnes de boue s'élevèrent à près de dix pieds de haut; la colline et le canton voisin éprouvèrent des secousses violentes. On ne découvre dans cette eau boueuse ni odeur ni goût de soufre; on n'aperçoit qu'une quantité de spath calcaire. Le plateau du sommet de la colline a près de 350 pas de diamètre.

En revenant, la chaleur du soleil étoit brûlante

entre des montagnes arides ; mais nous nous retrouvâmes bientôt au milieu de belles campagnes couvertes de riches moissons. Nous y vîmes un paysan labourer la terre avec une charrue si grossièrement faite, qu'on pouvoit la croire semblable à celles dont se servoient les Cyclopes si Homère ne nous assuroit expressément qu'ils étoient absolument étrangers à l'agriculture. Du reste ce que le prince des poètes dit des Cyclopes, semble pouvoir s'appliquer aux Siciliens de nos jours: « Pleins » de confiance envers les dieux, ils ne sèment au» cune plante, et ne labourent point la terre : dans » ces lieux, l'orge, le froment, la vigne qui, chargée » de grappes, donne un vin délicieux, croissent » naturellement, fécondés par les pluies de Ju» piter. » En effet, ce paysan fut le seul que, durant notre séjour dans l'île, nous vîmes occupé à labourer la terre. Sa charrue consistoit en trois morceaux de bois, formant le cep, l'aage et le soc ; c'est l'araire de la France méridionale et de l'Italie.

Combien on doit regretter de ne pas trouver dans les auteurs anciens si peu de notions sûres et détaillées sur Agrigente, une des plus belles colonies grecques, qui, à l'époque de sa plus grande splendeur, à peu près 400 ans avant J. C., comptoit plus de 20,000 citoyens votant dans les assemblées publiques, 200,000 étrangers confédérés, et en tout, en y comprenant les esclaves, les

étrangers établis, les femmes et les enfans, plus de 800,000 habitans! Jamais cette ville extraordinaire ne se montra oisive dans la prospérité, elle fut ferme et courageuse dans l'infortune; enveloppée dans presque toutes les catastrophes de l'île, elle éprouva des changemens multipliés dans la forme de son gouvernement, ne resta pas étrangère aux grands évènemens, et s'opposa la première à la tyrannie des Carthaginois. La Sicile fut redevable des trophées de la glorieuse journée d'Himère, non seulement aux talens de Gelon, mais surtout à l'activité de Théron et aux efforts des Agrigentins. Des défaites sanglantes n'anéantirent pas cette ville; plusieurs fois, après des dévastations affreuses, elle se releva florissante. Ses flottes n'égaloient pas celles de Syracuse, encore moins celles des Carthaginois, dominateurs des mers; mais ses navires marchands, richement chargés, rapportoient chez eux des trésors immenses, et surtout en portant les récoltes abondantes des champs de leur patrie aux côtes de la Libye, non encore cultivée, rendoient Carthage tributaire. Toutes les commodités, tous les agrémens de la vie durent donc être le partage de cette ville; nous serions cependant tentés de révoquer en doute ce que les anciens historiens racontent à ce sujet, si les dimensions colossales du petit nombre de ruines qui se sont conservées depuis deux mille ans, malgré la violence de la

destruction, et si la fécondité prodigieuse de la nature, ne nous garantissoient la vérité de ces récits.

En effet, en l'an 404 avant J. C., Hamilcar, ayant pris Agrigente, envoya comme trophées à sa patrie une quantité immense d'ouvrages magnifiques des arts; mais le caractère ferme des Agrigentins, dont la prospérité, la richesse, l'abondance n'avoient pu paralyser l'énergie, n'en est que plus digne de notre estime. Il se manifesta, surtout de la manière la plus honorable, à la dernière catastrophe de cette malheureuse ville. Après avoir, durant plusieurs mois, opposé un courage inébranlable à la puissance prépondérante de Carthage; trahis par leurs troupes mercenaires, et abandonnés par leurs alliés; enfin, contraints par la famine, ils résolurent, comme les Phocéens, de quitter les murs de leur patrie plutôt que de courber la tête sous le joug des Carthaginois. Plusieurs préférèrent une mort volontaire à l'esclavage chez l'étranger et à l'émigration, et s'ensevelirent sous les ruines de leurs maisons; les autres couvrirent en foule la route de Gela; on vit de jeunes filles, élevées dans la mollesse et le luxe, supporter avec constance les fatigues de cette fuite pénible. Plus tard, lorsque les Romains s'engraissèrent de la substance de la Sicile, et qu'il ne restoit presque plus rien d'Agrigente que ses murailles et ses temples, ses citoyens, réduits à un petit nombre, développèrent encore

leur caractère actif et hardi, lorsque Verrès voulut étendre une main rapace sur la statue d'Hercule, objet d'une vénération religieuse pour toute la ville. Jeunes et vieux coururent aux armes, et, à coups de bâton et de pierres, chassèrent la troupe du préteur romain. Du moins Cicéron attribue à l'esprit résolu et courageux des Agrigentins la mesure prudente de Verrès de faire enlever la statue pendant la nuit.

Les renseignemens des anciens auteurs sur la position de cette ville sont encore moins nombreux que ceux qui concernent son histoire. Voici le résultat qu'ils présentent : Deux petites rivières, éloignées l'une de l'autre de trois quarts de mille, coulant presque parallèlement, et se jetant dans la mer de Libye, renfermoient l'enceinte d'Agrigente. L'occidentale est l'Akragas qui donna son nom à la ville et à la colline ; il s'appelle aujourd'hui *Drago*, ou simplement *Fiume di Girgenti*. C'est à son embouchure que les Agrigentins avoient leur *emporium* ou port, dont il ne reste pas aujourd'hui le moindre vestige ; la mer a, par son action, fait disparoître les sinuosités de la côte. La rivière orientale étoit l'*Hypsas*, aujourd'hui Naro ; elle baignoit la partie orientale d'Agrigente, et l'*Akragas* l'occidentale. Une grande plaine, longue d'un demi-mille, s'étend de la mer vers l'intérieur ; puis, des deux côtés, s'élèvent entre les deux fleuves une quantité de collines passa-

blement escarpées; et même, dans les parties basses, le terrain devient inégal. Agrigente occupoit les collines situées entre l'Akragas et l'Hysas; elles sont bornées au nord par une vallée profonde qui s'étend d'une rivière à l'autre, et, au sud, par la plaine qui se prolonge jusqu'à la mer; elles sont au nombre de cinq: trois sont comme réunies en groupe, à l'ouest, du côté de l'Akragas.

Le *Camicus* est le plus occidental; il a, à l'est, la colline de Minerve, qui est au nord de celle de l'Akragas. Ces deux dernières sont séparées des deux autres plus orientales par une vallée qui va du nord au sud. La plus septentrionale des deux collines de l'est n'étoit sans doute pas habitée, puisque l'on n'y a pas trouvé de ruines; la méridionale portoit la *Néapolis* d'Agrigente. Les eaux des hauteurs voisines et contiguës devoient naturellement se réunir dans la vallée qui sépare les trois collines baignées par l'Akragas, de celles qui le sont par l'Hypsas, et prendre leur chemin, à travers la plaine, vers la mer; ou bien, comme aujourd'hui, couler dans l'Akragas. Cette rivière se nomme *Fiume di san Biagio:* quoique les anciens n'en fassent pas mention, il n'est pas nécessaire de prétendre qu'il a une origine moderne; mais il est vraisemblable qu'il avoit jadis un cours différent. Lorsque les Carthaginois, et plus tard les Romains, après avoir établi leur camp dans la vallée méridionale entre la colline Akragas et a Néapolis,

voulurent le couvrir par un fossé, ils rassemblèrent et conduisirent dans l'Akragas les eaux venant des collines, qui peut-être couloient directement dans la mer.

Ainsi la ville d'Agrigente, proprement dite, étoit située sur les trois collines entre l'Akragas et le Fiume San Blasio; savoir, le Camicus, la colline de Minerve et la colline Akragas. Cocalus et son protégé Dédale avoient d'abord bâti, sur le Camicus, un château qui avoit donné naissance à la ville; elle s'étoit de là étendue sur les autres collines; aujourd'hui elle est de nouveau restreinte au Camicus.

Caltanisetta.

Quoiqu'en allant d'Alcamo aux ruines de Selinonte, nous eussions déjà traversé une partie de l'île, nous désirions en connoître l'intérieur plus en détail; nous prîmes donc le parti de nous diriger sur Castro-Giovanni, qui est au centre de l'île. En conséquence, le 4 mai, de grand matin, nous nous mîmes en route. Une foule nombreuse s'étoit cependant rassemblée autour de nous pour voir le spectacle singulier de notre départ. Une partie de ces curieux nous accompagna jusqu'à la porte de la ville. Nous descendîmes par le ravin qui sépare le Camicus de la colline de Minerve, dans la vallée qui borne Girgenti au nord; après avoir parcouru quatre milles, nous passâmes l'Hypsas. Ce ne fut pas sans regret que nous quittâmes ce sol, où les souvenirs du passé

enchantent l'esprit, où le présent rend mélancolique, où la végétation vigoureuse enchante le voyageur.

Bientôt nous parvînmes à une colline assez haute, où nous dîmes adieu à la mer pour quelque temps, et d'où nous aperçûmes, du côté opposé, la montagne de Castro-Giovanni dans un très-grand éloignement; elle ressemble à une forteresse gigantesque. Nous souffrîmes peu de la chaleur. Comme nous voulions pousser jusqu'à Caltanisetta, éloigné de 36 milles, nous doublâmes le pas. Tous les Siciliens qui nous rencontroient étoient extrêmement surpris de ce que deux de nos quatre excellences alloient à pied; car, dans cette île, l'homme le plus pauvre se place plutôt sur le dos de sa misérable bête de somme. Le genre le plus distingué est de voyager dans une *lettiga*, ou litière, portée par deux mulets ornés de grelots. Le conducteur, monté sur un troisième, fait marcher les deux autres; mais c'est une méthode chère, incommode et peu agréable de parcourir le pays; il en coûte par jour au moins trois onces (à peu près 33 fr.). Deux personnes sont assises mal à leur aise dans cette caisse dure et étroite; on est assourdi par le bruit des grelots; enfin, on est enfermé, et l'on ne voit pas le pays que l'on traverse.

Nous dînâmes à Cannicatti, ville de 16,000 âmes, assez bien bâtie, mais peu vivante, faute de commerce; car, ainsi que nous l'avons déjà

observé, la population d'une ville est, en Sicile moins qu'ailleurs, le symptôme de sa richesse. Notre hôte nous traita passablement bien, et notre repas ne fut pas trop cher; mais il nous fit payer à part le repos que nous avions pris dans sa maison. La ville d'Italie la plus misérable a un café; après nous y être fortifiés, nous poursuivîmes notre route. Nous regrettions de ne plus apercevoir la mer : sans la vue, même dans le lointain, de ses vagues agitées, le paysage le plus brillant paroît privé de mouvement et de vie. Cependant, nous avions rarement traversé des plaines plus belles et plus fertiles. Des champs de grains de plusieurs sortes, des figuiers, des aloès et des vignes rétrécissoient quelquefois la route à un tel point, qu'elle n'étoit plus qu'un petit sentier. Les rossignols, perchés sur les branches des amandiers, faisoient retentir l'air de leurs concerts ravissans : l'atmosphère étoit embaumée; des troupeaux de bœufs, de couleur brune et à longues cornes, paissoient dans de grasses prairies émaillées de fleurs. Le chardon même a, dans ces campagnes heureuses, un goût si agréable, que les habitans affamés le mangent. Toute la surface de la belle île de Cérès est d'une verdure éclatante; le ciel y est constamment pur et serein; mais il est absolument impossible de décrire la force divine du soleil qui vivifie la terre et le ciel, et donne aux herbes, aux arbres, aux

montagnes et aux nuages un coloris varié à l'infini.

A deux milles allemands de Caltanisetta, nous arrivâmes, vers le soir, dans une vallée extrêmement déserte; les cavernes et les crevasses des collines voisines étoient remplies de hiboux, de chouettes et de corbeaux dont les cris venoient frapper mes oreilles; l'air étoit empesté des exhalaisons d'un marais affreux et d'un ruisseau dégoûtant qui répandoit une odeur infernale de soufre. Nous nous éloignâmes avec plaisir de ce lieu perfide, mais nous fûmes surpris par la nuit. Des nuages épais enveloppoient tout le canton d'une obscurité profonde. Nos pieds et ceux des mulets ne pouvoient plus poser nulle part avec sécurité; les Allemands descendirent de leurs mulets, et s'avancèrent à pied à travers les mares et les trous; l'Anglois, à qui une maladie de foie ne permettoit pas de marcher, attendoit, cloué sur son mulet, quel seroit son destin. Nous étions si harassés de fatigue et si dévorés de soif, que nous ne pouvions l'étancher avec la petite bouteille de vin suspendue à notre selle : aussi la montée escarpée de la montagne sur laquelle il fallut franchir pour parvenir à Caltanisetta nous parut-elle excessivement pénible. Enfin, une petite lampe qui brûloit devant une image solitaire de la sainte Vierge, placée à la porte de la ville, nous annonça que nous approchions d'habita-

tions humaines. Bientôt nous entrâmes dans Caltanisetta, animée par une foire annuelle.

Caltanisetta est une des meilleures villes de l'île; sa situation est agréable et aérée; ses rues sont larges et bien pavées; ses maisons ne ressemblent pas à de misérables demeures de Troglodytes; sa population est de 15,000 âmes.

Castro-Giovanni.

Le chemin de Caltanisetta à Castro-Giovanni est d'abord praticable; en général, plusieurs villes de Sicile, par exemple Calatagirone, ont de belles routes qui s'étendent à un quart de mille, mais qui bientôt se changent en méchans sentiers raboteux ou marécageux. La charmante description que fait Diodore des prairies qui environnent Enna, aujourd'hui Castro-Giovanni, étoit présente à notre mémoire; nous nous attendions donc à entrer dans les Champs-Élysées: combien nos espérances furent déçues! A peu de distance au-delà de Caltanisetta, le pays devint passablement désert; les beaux arbres disparurent; le chant des oiseaux ne se fit plus entendre; des gazons, dépourvus de fleurs, couvroient les collines, remarquables, d'ailleurs, par leurs formes gracieuses, et que la main laborieuse des Siciliens avoit cultivées presque jusqu'au sommet partout où ils l'avoient pu.

L'air étoit assez étouffant; la marche, sur la pente marécageuse des collines, fut extrêmement pénible; nulle part une source pour nous désaltérer: tout-à-coup nous descendons dans une vallée déserte que traversoit une rivière large; chacun se hâta d'arriver sur ses bords; mais, à peine nous eûmes goûté son eau saumâtre, nous nous souvînmes, à notre grand chagrin, que c'étoit l'Himère, sur les rives duquel Gelon vainquit les Carthaginois; les anciens le nommoient *Salé*, et, présentement encore, il est appelé *Fiume salso.* Ce manque absolu d'eau fraîche rend les voyages à pied, dans l'intérieur de la Sicile, souvent très-pénibles. Il fallut donc se résigner à parcourir les 18 milles qui séparent Caltanisetta de Castro-Giovanni, par une chaleur étouffante, sans pouvoir rafraîchir notre gosier altéré qu'avec les gouttes de pluie ou de rosée que nous exprimions de l'herbe et des épis. J'ai déjà dit que nous ne trouvâmes dans tout cet espace qu'une seule maison; elle étoit vide et peu éloignée de Castro-Giovanni.

Nous traversâmes aisément l'Himère, qui est large, mais peu profond; nous fûmes obligés de passer neuf fois un de ses bras. Les prairies n'avoient pas encore perdu tout leur charme; elles étoient généralement couvertes d'une belle verdure, qui cependant n'étoit pas émaillée de fleurs: aussi leurs émanations ne seroient pas cause

aujourd'hui que les chiens de chasse perdoient la piste du gibier. Combien le défaut de culture a dû détériorer ces campagnes autrefois si fertiles !

La montagne sur laquelle Castro-Giovanni est placé, comme la citadelle d'une place forte, est extrêmement rapide : épuisés de fatigue comme nous l'étions, la montée nous eût été insupportable, si la perspective enchanteresse ne nous eût pas ranimés. Il pleuvoit à torrens quand nous entrâmes dans la ville ; nous étant arrêtés devant une écurie, car il n'y a pas moyen de songer à une auberge dans ce lieu, qui compte 11,000 âmes, un particulier vint à nous, et nous assura que ce n'étoit nullement par amour pour le gain, mais uniquement pour la commodité des étrangers, qu'il avoit une chambre prête à recevoir les voyageurs. Il nous conduisit ensuite dans une salle dont le plafond étoit le toit de la maison, fait de roseaux, comme celui d'une grange. Tout étoit morne et désert; pas une âme dans la rue ; la pluie avoit empêché que personne s'aperçût de notre entrée dans ce coin écarté. Certainement tout avoit un aspect peu rassurant autour de nous; toutefois nous étions très-contens de nous trouver à couvert. Combien ces villes de Sicile diffèrent des nôtres ! Dans une ville allemande de 11,000 âmes, nous n'aurions certainement pas été réduits à loger dans une espèce d'antre soli-

taire, et de coucher sur une aire sombre. Cependant nous fûmes bientôt réconciliés avec les objets qui nous entouroient. Notre hôte étoit bon et complaisant : le soir, il joua de la guitare, et accompagna deux femmes qui chantoient des chansons siciliennes : malheureusement, nous n'en comprenions pas grand'chose. Pendant que la pluie tomboit et que le vent souffloit avec violence, nous étions étendus autour d'un grand chaudron rempli de charbons ardens. Se chauffer en Sicile au mois de mai! cela paroît à peine croyable.

Le lendemain matin, la pluie ne nous permit pas davantage de quitter notre misérable logement, et cependant nous aurions si volontiers contemplé les campagnes où Proserpine fut enlevée en cueillant des fleurs! mais un brouillard impénétrable nous empêcha de les apercevoir, même de loin. Enfin, l'après-midi, le temps s'éclaircit; aussitôt nous gravîmes sur la pointe de la montagne où étoit autrefois le château d'Enna, et que la ville actuelle entoure en forme de fer à cheval. De ce point, qui est au centre de la Sicile, la perspective est magnifique; la vue s'étend sur les montagnes, les vallées et les prairies verdoyantes de l'île. Quoique les campagnes voisines, quand on les parcourt, ne paroissent pas belles, néanmoins, aperçues de cette hauteur. elles forment les nuances les plus brillantes, qui,

coloriées de vert, de violet, de jaune et de bleu, et multipliées à l'infini, se perdent les unes dans les autres. Le vent poussoit avec rapidité la masse des nuages en avant, tantôt tirant un rideau devant ces tableaux charmans, tantôt ouvrant aux regards cette scène admirable. Nous distinguions très-bien San Filippo d'Argiro, jadis *Argyrium*, patrie de l'historien Diodore.

On montre aux étrangers deux fragmens d'anciennes murailles que l'on prétend avoir appartenu au temple de Cérès. Il est évident que ce sont les restes d'un château bâti non par les Grecs, comme le supposent ces habitans, mais vraisemblablement par les Normands, puisque Roger s'établit dans ce lieu. Des trente tours qu'il eut, dit-on, jadis, il en reste encore quelques-unes. Du reste, ces ruines ont une grande étendue. Ce sont les seules antiquités de cette ville qui, lorsque les vallées voisines étoient bien peuplées et florissantes, devoit être entourée d'un des paysages les plus rians de la Sicile.

Piazza-Calatagirone.

Une belle route, dont une partie qui longe le flanc de la montagne est soutenue par des murs et des constructions latérales, conduit à Piazza; ouvrage immense pour une ville pauvre et en partie ruinée. On remarque de chaque côté des

grottes creusées dans le roc vif : ce ne sont certainement pas des tombeaux semblables à ceux de Girgenti ; elles ressemblent plutôt aux cavernes singulières de la vallée d'Ipsica : on les prend d'abord pour des habitations détruites. En effet, quelques-unes ont servi de demeure à des créatures humaines : nous en avons compté plus de cent ; c'étoient les premières que nous apercevions en Sicile : nous en avons ensuite rencontré une quantité innombrable. Nous ne croyons pas qu'il s'en trouve en Italie. Il paroît donc certain qu'un peuple de Troglodytes a jadis vécu dans l'intérieur de la Sicile.

Plus nous nous écartions de Castro-Giovanni, plus les campagnes reprenoient la parure brillante de fleurs qui les rend si belles ; de sorte qu'il semble que la malédiction ne se soit appesantie que sur les champs, jadis si célèbres, où les violettes et des milliers d'autres fleurs ne se fanoient jamais. Bientôt nous atteignîmes le lac Pergusa, qui, selon le récit de Diodore, est situé au centre de la Sicile. C'est sur ses bords que la plupart des poëtes ont placé l'enlèvement de Proserpine ; d'autres l'ont transporté à *Hipponium* ou *Vibo Valencia* (monte Leone, en Calabre). Le lac Pergusa peut avoir trois quarts de mille de circonférence ; il est entouré de collines nues ; l'ensemble forme un très-joli paysage. Tout auprès, est un trou rempli de pierres : on dit que c'est là que Pluton

sortit avec son char pour ravir la fille de Cérès ; puis il disparut avec elle à la source du Cyane, près de Syracuse. L'eau du lac est douce ; on dit qu'il ne s'y trouve pas de poissons. Il est singulier que l'entrée du monde souterrain ait presque toujours été placée près de petits lacs ; c'est peut-être parce que ceux-ci se seront formés dans le cratère de volcans éteints.

De là, jusqu'à Piazza, s'étendent des collines charmantes et de grasses prairies où paissent des bestiaux superbes ; plus loin, la surface de la plaine verdoyante étoit agitée comme celle de la mer ; en plusieurs endroits, les bergers faisoient retentir les airs du son de leurs flûtes. Quel délice de voyager dans ces campagnes enchanteresses ! Sans cesse, cette île étonnante se montre sous un aspect nouveau et magnifique ; mais, pour peindre avec vérité ses beautés diverses, il faudroit être doué de la même énergie avec laquelle, de mémoire d'homme, la nature agit dans le sein de cette île.

Piazza, avec ses 12,000 habitans, est une des meilleures villes de la Sicile, dans une situation agréable, sur une colline, et entourée de pins, d'amandiers et de châtaigniers superbes. L'aloès y est rare ; en revanche, l'esparcette croît spontanément dans ce canton. Il n'y avoit pas d'auberge à Piazza : nous entrâmes donc dans une cuisine qui servoit en même temps de salle à manger, de chambre

à coucher et d'étable à pourceaux. Nous étions entourés d'une foule nombreuse de petits mendians qui dévorèrent avidement les mauvaises oranges que nous jetions devant la porte après les avoir sucées.

De Piazza à Calatagirone, nous traversâmes de nouveau des prairies ravissantes; la force de la végétation des arbres surpassoit tout ce que nous avions vu jusque-là. Au-dessus des vallées brillantes de verdure s'élèvent les pointes nues des collines; ce manque d'arbres sur les hauteurs est un des traits caractéristiques de la Sicile. L'harmonie, la fécondité, l'agrément et l'éclat des teintes doucement fondues des paysages de l'Italie méridionale et de la Sicile, ne peuvent nullement être remplacés par l'aspect élevé de nos Alpes du nord : sous ce rapport, presque tout le Val di Mazzara ressemble à un paradis. En effet, excepté le canton désert qui entoure Castro-Giovanni, nous n'avions encore rencontré aucune lande. Avec quel plaisir nous voyageâmes dans une de ces vallées qui se prolongeoit au sud! nous apercevions la mer près de Terra-Nova, et à l'ouest dans le lointain l'Etna. L'après-midi, durant laquelle nous traversâmes les grasses campagnes entre Piazza et Calatagirone, fut une des plus intéressantes de notre course.

On arrive à cette dernière ville, située, comme la plupart des autres, sur une montagne, par une

belle route large et pavée. Plus les Siciliens ont commencé leurs chemins sur une échelle colossale, plus on doit regretter qu'ils aient été trompés pour la continuation de ces grands ouvrages.

Ce ne fut qu'à la nuit que nous entrâmes dans Calatagirone, dont les Siciliens disent qu'elle ressemble un peu à Palerme; du moins nous y trouvâmes une auberge passable. C'étoit jour de marché, de sorte que tout nous sembla si vivant, que nous nous crûmes transportés dans un autre pays ; c'étoient un mouvement et un tapage inconcevables ; des marchands de toutes les sortes crioient leurs marchandises pour attirer les chalands : ici, on jouoit de la guitare ; là, des chanteurs étoient accompagnés du braire des ânes ; il y avoit surtout un chanteur aveugle dont la voix couvroit toutes les autres ; on couroit de tous côtés avec des flambeaux ; tout respiroit la gaîté la plus vive. Ce spectacle, auquel nous étions si peu accoutumés dans les villes de Sicile, influa si puissamment sur notre esprit, que nous résolûmes de passer une journée à Calatagirone, afin de mieux connoître cette ville, où tout annonçoit la joie.

Calatagirone compte près de 20,000 habitans, qui ont abondamment de quoi vivre. On voyoit, au marché et dans les rues, une grande quantité de viande et toutes les choses de première nécessité ; tandis que, dans les autres villes de Sicile, pour

avoir un peu de viande de veau ou de chevreau, il falloit fréquemment faire tuer l'animal pour notre compte. Il y avoit ici des cafés élégans; toutes les rues étoient propres et bien bâties, grandes et claires; cela sentoit sa bonne ville; les églises nous plurent plus que celles de Palerme. Du clocher de la cathédrale, la vue est superbe; on aperçoit l'Etna.

On nous montra quelques tombeaux qui, de même qu'une vieille tour, n'étoient pas de construction grecque; tout étoit bâti par les Normands.

Le chemin qui mène à Modica est une très-belle chaussée; près de la porte par laquelle il passe, les habitans de Calatagirone ont fait élever une charmante maison de plaisance, nommée le *Téatrino*. En avant s'ouvre une belle vallée; de chaque côté s'élèvent des collines tapissées de verdure, et la ville si vivante. Dans le fond du tableau, on aperçoit l'Etna. Le soir, quand les rayons du soleil couchant rougissent la verdure aimable des collines et la neige de la cime de l'Etna, cette promenade est une des plus ravissantes que l'on puisse imaginer.

En entrant dans l'église d'un couvent, nous aperçûmes à travers une grille, dans une salle contiguë, deux jeunes personnes fort jolies et parées comme si elles alloient se marier: c'étoient les filles d'un gentilhomme sicilien proba-

blement pauvre; le lendemain, elles devoient entrer dans le cloître. Elles étoient entourées d'une quantité d'ornemens mondains qu'elles déployoient avec une joie enfantine aux yeux des pauvres qui les regardoient à travers la grille, et qu'elles leur laissoient très-volontiers contempler.

Nous allâmes ensuite au collége, ou *academia reale*, singulier mélange d'école primaire, de gymnase et d'université; car on y enseigne depuis les principes des langues italienne et latine jusqu'aux sciences académiques, par exemple, la jurisprudence, et même la chirurgie; enfin, *in omne re scibili et quibusdam aliis.* Aussi rencontrâmes-nous dans cette institution toutes les générations d'étudians, depuis le commençant le plus ignare jusqu'au jeune homme qui va soutenir thèse. Les ecclésiastiques, qui, suivant l'usage, ont l'instruction dans leurs mains, nous reçurent très-amicalement, et eurent la bonté de nous donner quelques notions sur leur méthode d'enseignement; réellement, elle n'est pas très-bonne. Ils prétendoient avoir adopté, dans leur manière d'enseigner les élémens de la lecture et de l'écriture, la même méthode que Frédéric II, roi de Prusse, et l'impératrice Marie-Thérèse avoient introduite dans leurs états; ils disoient aussi qu'ils avoient des tables excellentes pour lire et

épeler: quand nous demandâmes à les voir, ils s'en excusèrent.

Notre apparition produisit une grande sensation ; il sembloit à peine croyable que des étrangers venus dans le milieu de l'île prissent quelque intérêt à cette école. On nous traita donc avec les égards les plus distingués, à peu près comme si nous eussions été des conseillers délégués envoyés de Palerme. Dès que nous entrions dans une classe, maîtres et disciples se levoient ; on nous forçoit de garder le chapeau sur la tête, tandis qu'on se tenoit dans une posture respectueuse en nous montrant des preuves de l'habileté des écoliers. Nous étions obligés de rire intérieurement du rôle éminent que le hasard nous appeloit ainsi à jouer près de ces bons Sicilens ; mais, si nous eûmes à nous louer de la politesse qu'on nous témoigna, nous ne fûmes guère satisfaits du mode d'enseignement ni de ses résultats : il exerce la mémoire plutôt que le jugement des écoliers. Toutefois cette institution nous parut douée de plus d'activité et mieux dirigée que toutes celles que nous avons rencontrées dans l'Italie continentale, et nommément à Rome.

Modica.

Le 9 mai, nous partîmes de bonne heure de Calatagirone, parce que nous avions une longue

route à faire. Nous traversâmes les belles plaines ondulées où, de même que du temps d'Homère, la vigne croît spontanément; mais ces ceps sauvages ne portent pas de fruits. Ces campagnes superbes s'étendent jusqu'à Chiaramonte, petite ville située, comme à l'ordinaire, sur une haute colline : une route très-bonne y mène. Quoique cette ville compte 6,600 habitans, elle paroît déserte, et ressemble à un nid à rats. Nous y fûmes aussi bientôt entourés d'une foule de curieux. Il est très-surprenant, et souvent très-incommode, pour un habitant du Nord, ce mélange d'étourderie et de naïveté qui porte les oisifs de la Sicile à venir, le chapeau sur la tête, se presser autour de lui, et à pénétrer jusque dans sa chambre pour satisfaire leur curiosité. Avant que vous ayez eu le temps de vous retourner, vous êtes environné de gens de tout âge qui, sans malice, vous regardent la bouche béante, et ordinairement vous offrent leurs services.

Après nous être restaurés avec du vin et des œufs, qui étoit tout ce que nous pûmes nous procurer de bon, nous poursuivîmes notre route. Quoique la chaleur fût de 20 degrés, elle ne nous parut pas trop pénible. Mais nous venions d'entrer dans le Val di Noto ; le pays prit l'aspect d'un désert. De tous côtés s'étendoient des campagnes couvertes de pierres; nous n'apercevions autour de nous que des rochers calcaires dépourvus de

toute végétation. Ce fut au milieu d'une région aussi aride, interrompue seulement par la belle vallée de Ragusa, que nous cheminâmes ce jour-là et le lendemain depuis Chiaramonte jusqu'à Noto, éloignés l'un de l'autre de 9 milles allemands. Les environs même de Syracuse et tout le pays, jusqu'à Catane, sont passablement déserts et monotones. Nous ne pouvons donc concevoir pourquoi plusieurs voyageurs appellent le Val di Noto une plaine fertile et constamment semblable à un jardin; cela est probablement exact, s'il s'agit des cantons voisins de la mer, du côté de Terra-Nova, que nous n'avons pas vus; mais quant à l'autre partie du Val di Noto, nous pouvons affirmer qu'elle est très-montueuse et remplie de landes immenses, ainsi que de déserts rocailleux. Il ne croît entre les rochers qu'autant d'herbe chétive qu'il en faut pour nourrir pauvrement quelques vaches maigres. On ne voit qu'à de grandes distances l'un de l'autre de misérables champs de blé, dont nos paysans ne prendroient pas la peine de moissonner les champs clair-semés. Quant aux maisons et aux villages, il n'y faut pas penser.

La jolie vallée de Ragusa est arrosée par la rivière de ce nom, sur laquelle les ruines pittoresques d'un pont, bâti il y a une quarantaine d'années, ajoutent à la beauté d'un paysage superbe. En sortant de cette vallée, on grimpe par

un chemin si rempli de rochers et de fragmens de roches en décomposition, que les mulets haletans avoient de la peine à trouver un sentier pour avancer; c'est ce qui a fait donner avec raison à ce chemin le nom de *Via scelerata*. Les couches des roches sont si régulières, que l'on est constamment tenté de les prendre pour des ruines d'habitations détruites. Sur ce chemin affreux, nous rencontrâmes toute une famille voyageant sur des mulets; elle étoit composée du père, de sa femme, fort jolie, et de leur fille, âgée d'une quinzaine d'années, et très-belle. Le quatrième mulet portoit une grosse nourrice tenant dans ses bras un petit garçon. Notre surprise mutuelle fut très-grande en nous apercevant: cette troupe, qui avoit quelque chose de singulier et de patriarcal, alloit vers la vallée de Ragusa.

Enfin, excédés d'ennui de la longueur et de la monotonie de la route, nous arrivâmes à Modica. La situation de cette ville est fort singulière, et sans exemple en Sicile; elle est bâtie au bas d'un enfoncement entouré de hautes montagnes. Nous fûmes obligés de descendre de mulets, afin de ne pas nous rompre le cou pour y parvenir. Les rochers blanchâtres de la vallée et les maisons grises de la ville font croire que l'on a devant les yeux une cavité remplie d'ossemens humains blanchis. Du reste, plus l'agrément du paysage

et la fertilité du terrain diminuoient, plus la beauté de la race humaine augmentoit. Déjà, sur le chemin de Calatagirone, nous avions vu disparoître les vilaines physionomies de mulâtres. A Syracuse, à Catane, à Messine, nous aperçûmes des têtes dont le profil étoit admirable.

Nous ne trouvâmes pour notre repas, dans Modica, ville de 17,500 âmes, que des œufs et du vin. Tandis que nous mangions, un notaire et deux ecclésiastiques vinrent nous rendre visite. Nous prenant pour des Anglois, ils commencèrent par un panégyrique pompeux de cette nation, protestèrent qu'ils lui avoient des obligations infinies, et qu'ils étoient prêts à nous servir de toutes les manières. Après qu'ils eurent long-temps parlé, nous leur avouâmes que nous n'étions pas Anglois, que nous n'avions pas le moindre désir de passer pour tels, et que, par conséquent, nous ne pouvions pas plus accepter leurs éloges et leurs témoignages de gratitude que leurs offres de service. Bien loin de se démonter, ils nous assurèrent que les Allemands étoient, dans le fond, meilleurs que les Anglois, qui venoient s'établir dans l'île et s'emparoient des branches d'industrie qui y existoient. Ils nous intéressèrent beaucoup, pendant toute la soirée, par leur conversation, qui roula sur la constitution de leur patrie.

Sans doute il n'y a pas en ce moment (1815)

un peuple qui s'intéresse aussi vivement que les Sicilens à sa constitution. Ces trois personnes tenoient le même langage que nous avions entendu à Palerme, dans les lieux publics, et qui nous avoit fait tant de plaisir; il n'y avoit dans ces discours ni animosité, ni injures, ni calomnies; ils se faisoient remarquer par l'amour de la liberté et des idées saines, et par un intérêt bien entendu pour une patrie bien malheureuse. Nos trois Siciliens blâmoient sévèrement, suivant l'usage, le ministre des finances, surtout à cause d'un nouvel impôt qui alors soulevoit toute la Sicile. Les braccelieri, ou fermiers des barons, étoient autorisés à lever sur chaque mulet ou âne un droit de deux florins; ce qui étoit regardé comme une injustice criante, puisque déjà le peuple payoit le dixième de ses revenus, tandis que les barons étoient exempts de tout impôt; ces Siciliens se plaignoient de ce que, pour la ruine de l'île et contre la volonté de la nation, on avoit, par toutes sortes d'intrigues et de supercheries, composé un parlement d'hommes non constitutionnels, ce qui avoit fait perdre au roi l'amour du peuple, auparavant très-attaché à ce prince. Effectivement, nous avons fréquemment entendu des expressions du mécontentement général, tandis qu'autrefois les voleurs calabrois et siciliens, avant que la corde leur serrât le cou trop fortement, crioient : « *Eh viva il ré!* »

Le lendemain, nous apprîmes, à notre grand déplaisir, que les deux muletiers auxquels nous avions donné des arrhes la veille, pour nous conduire à Noto, s'en étoient allés de bon matin, quoique, dans leur empressement, ils nous eussent juré de nous servir de toute leur âme. Nous ne faisons mention de cette tromperie que parce qu'elle est la seule que nous ayons éprouvée chez ces bons insulaires.

Quand on gravit sur la montagne qui s'avance au milieu de la vallée et porte le château, on voit à ses pieds Modica, dont les maisons ressemblent à une multitude de blocs de rochers entassés confusément en forme de fer à cheval. A l'exception de la place, cette ville est une bicoque mal bâtie et misérable. Ce qui nous dégoûta surtout fut d'apercevoir une quantité de femmes à cheveux gris se peigner dans la rue et débarrasser leur tête de la vermine qui l'infestoit.

Vallée d'Ipsica.

Une route très-pénible, remplie de rochers et de pierres, nous conduisit dans la singulière ville des Troglodytes, située à quatre milles de Modica, et nommée *Vallée d'Ipsica;* elle a une étendue de cinq milles siciliens, et se termine à Spaccafurno. Ses parois sont de roche calcaire, de même que toutes les montagnes du canton de

Modica. Il a donc été très-facile de creuser des grottes, et les hommes qui ont ainsi établi leurs demeures dans ces rochers n'ont pas eu besoin, pour y réussir, d'employer une force aussi prodigieuse que beaucoup de personnes le supposent. De chaque côté, et à l'extrémité supérieure de la vallée, on voit une quantité innombrable de petites chambres de différentes dimensions creusées dans le roc, et disposées par étages; elles s'étendent jusqu'à Spaccafurno. Nous fîmes entrer nos mulets dans une de ces grottes, puis nous allâmes visiter les autres; nous rencontrâmes dans plusieurs des paysans qui s'y étoient mis à l'abri de la pluie. L'air farouche que leur donnent leurs capotes brunes et pointues, qui ne laissoient voir qu'une petite partie de leur front et leurs yeux perçans, nous fit croire que nous étions transplantés au milieu des anciens Troglodytes de la Sicile; cependant ces paysans étoient peut-être les plus honnêtes gens du monde.

Les chambres étant, ainsi que je l'ai dit, disposées en plusieurs étages, on ne pouvoit atteindre à celles d'en haut que par des échelles; ainsi, celles-ci étant élevées, les chambres étoient inaccessibles; elles ont la forme d'un carré ordinairement régulier, quelquefois oblong; l'entrée en est très-large, mais très-basse; dans quelques-unes, la partie supérieure de l'entrée est

voûtée. Toutes ces différences provenoient sans doute des destinations diverses de ces grottes, ainsi que du rang et de la richesse de leurs habitans; quelques-unes ont plusieurs subdivisions, d'autres ne consistent qu'en une pièce; cependant elles se ressemblent toutes, autant que nos yeux, nos lunettes d'approche et le témoignage des paysans ont pu nous en assurer; car ceux-ci auroient volontiers saisi l'occasion de nous montrer quelque chose de remarquable, comme nous le leur demandions.

En arrivant du côté de Modica, on trouve la plus grande grotte de la vallée; on la nomme *Altaria :* c'étoit vraisemblablement le cimetière; elle consiste en divisions hautes d'une dizaine de pieds, séparées par des murs parallèles, et prolongées très-loin dans le flanc de la montagne. Le sol de chacun de ces corridors est percé de cavités en forme de carrés longs, creusées à côté les unes des autres, et destinées probablement à recevoir les corps des gens du commun. Les murs parallèles, épais de six à huit aunes, qui séparent les corridors, sont crevassés, de sorte que l'on peut voir de l'un dans l'autre. Dans ces murs de séparation, dont la base est élevée d'une aune et demie au-dessus du sol de toute la grotte, et dont la hauteur est de deux à trois aunes, on a aussi excavé des tombeaux; ce sont probablement des sépultures de famille : on retrouve le même ar-

rangement aux catacombes des capucins de Syracuse.

Les compartimens pratiqués dans ces murs de séparation ne sont point placés les uns au-dessus des autres, comme dans la plupart des catacombes; ils sont disposés les uns à côté des autres, comme les fosses du sol. Cette dernière partie a ainsi l'aspect d'un réseau. Quand deux personnes marchent en même temps dans deux corridors voisins, elles peuvent se voir par-dessus les rangées des trous des murs de séparation. Par malheur, nous manquions de torches, ce qui nous empêcha d'aller jusqu'à l'extrémité de ces grottes à tombeaux; nous ne pûmes pénétrer qu'à une assez bonne distance dans l'intérieur de la montagne.

On trouve aussi de ces trous alongés dans les autres chambres, qui étoient évidemment des habitations; mais sans doute elles servoient à contenir ou à renfermer des ustensiles de ménage.

On est frappé de la ressemblance de ces grottes avec celles de Castro-Giovanni et avec les catacombes de Syracuse. Doit-on les attribuer réellement aux Troglodytes? Alors il est surprenant que les Grecs n'aient pas dit un seul mot de cette ville si considérable et si singulière. Il falloit donc que, dans ce temps, elle fût déjà dépeuplée, ou qu'elle n'ait été établie qu'en même temps que ces catacombes; ce que paroît confirmer la ressemblance des con-

structions, notamment celles de l'Altaria. D'ailleurs on ne conçoit pas ce qui a pu porter les Sicules à s'établir dans cette ville de cavernes. Si les Grecs, et, plus tard, les Sarrasins, les inquiétèrent, ils pouvoient se cacher bien plus sûrement dans les déserts montagneux du centre de l'île qu'ici, où ils étoient si près des colonies grecques, ou de la mer, sur laquelle les Sarrasins dominoient. En effet, dans cette vallée ils pouvoient tout au plus être à l'abri des bêtes féroces, et non des armées ennemies, qui avoient la facilité de les affamer. Les grottes de l'étage inférieur étoient ouvertes à toutes les attaques, et celles d'en haut pouvoient être inquiétées par le derrière des côtés de la vallée. On nous raconta que beaucoup de gens, dans l'espoir de trouver des trésors ou des choses curieuses, avoient fait de grandes fouilles dans ces grottes, mais n'y avoient trouvé que des ossemens humains.

Il paroît, d'un autre côté, que cette vallée n'a pas servi de demeure aux hommes depuis les temps d'Ogygès; car, s'il y eût eu une ville de Troglodytes vers l'époque des Grecs, on auroit dû y trouver des ustensiles, des médailles et autres objets semblables. Si ce n'avoit été simplement qu'un cimetière, on y auroit certainement découvert plus d'ossemens, et non une grotte telle que l'Altaria, destinée uniquement à des sépultures, tandis que d'autres cavernes, telles

que celles de Castro-Giovanni, ne ressemblent pas à des tombeaux. Cet immense cimetière auroit d'ailleurs suffi pour la moitié de l'île.

On voit dans les montagnes du Val di Noto, dont la roche est tendre, une infinité d'autres grottes. Chaque cavité de la vallée d'Ipsica a reçu des habitans du voisinage un nom particulier, mais dont on ne peut tirer aucune induction pour déterminer leur ancienne destination. On nomme Castello d'Ipsica une partie dans laquelle plusieurs grottes sont creusées les unes au-dessus des autres; et cependant il ne faut pas songer à un château antique.

Il ne paroît pas que les habitans de cette ville singulière soient parvenus à un haut degré de civilisation. D'abord, il n'étoit pas très-difficile d'excaver cette roche tendre; ensuite les grottes sont faites si grossièrement et si simplement, que l'on n'a pas même su creuser pour laisser des piliers ou des soutiens; voilà pourquoi la plupart ne sont que des trous; les plus grands n'excèdent pas la dimension d'une chambre ordinaire. Quelques-uns ont été détruits par l'écroulement de fragmens de rochers; et il n'est pas facile de juger avec certitude de leur structure intérieure, ni surtout de leur entrée. Il semble néanmoins qu'on ne découvre nulle part quelque chose qui ressemble à un escalier : on ne voit pas non plus de traces de linteaux ni de jambages de portes. On

est réduit aux conjectures sur la manière dont les habitans s'enfermoient chez eux. Il est également impossible de déterminer la population de cette ville de Troglodytes, si vraiment c'en étoit une ; elle ne formoit qu'une seule rue longue de plus d'un mille, sans compter d'autres grottes sur le revers de la montagne. On peut aisément se figurer l'impression que produit cette vallée singulière. Des milliers de corbeaux et d'autres oiseaux sortent, en criant, de ces grottes où l'on vient troubler leur repos et interrompent seuls la morne mélancolie et le silence qui règnent dans ce lieu ; l'ensemble a un aspect effrayant et ressemble à un grand repaire de voleurs.

Noto.

Le chemin qui mène de la vallée d'Ipsica à Noto, est extrêmement pénible à cause de la quantité innombrable de rochers et de pierres qui le couvrent, ainsi que la campagne déserte qui compose cet espace; la végétation y est très-maigre ; çà et là seulement, on voit un chétif champ de blé. A neuf milles de Noto, nous entrâmes dans un village, ce qui est une grande rareté en Sicile ; on le nomme Rosalino. Quoiqu'il eût été brûlé depuis un an, ses laborieux habitans l'avoient rebâti fort proprement. Il ressembloit plus à un bourg qu'à ce que nous autres Allemands nous appelons un village.

Nous nous reposâmes, pendant une demi-heure, chez un mercier, car il n'y avoit pas d'auberge. Dans une minute, notre chambre fut remplie d'une trentaine de spectateurs de tout âge et de tout sexe qui, sans en demander la permission ou sans ôter leur chapeau, nous entourèrent et nous demandèrent, d'un ton de curiosité : Excellences, qui êtes-vous? êtes-vous *roba inglese* (c'est-à-dire des marchandises angloises)? Muets d'étonnement, ils nous regardoient manger et boire. Nous ne pouvions faire la moindre chose sans attirer leur attention. Les Taïtiens ne regardèrent pas les premiers Européens avec plus d'admiration que ces bons Rosaliniens nous considérèrent. Il n'y avoit pas moyen de se fâcher contre eux; ils étoient si doux et si polis; ils touchoient notre corps avec leur bonnet ou une partie de leur habillement, qu'ils baisoient ensuite, pour montrer qu'ils souhaitoient baiser cet endroit de la personne de l'étranger, puis s'écrioient avec cordialité : « Que Dieu vous bénisse, excellence ! » après quoi ils s'en alloient.

Un peu avant Noto, les campagnes se couvrirent d'une belle verdure. La hauteur sur laquelle cette belle ville est située, est surtout fort agréable; de loin, elle se présente très-bien, car elle est très-bien bâtie. Nous y entrâmes après avoir passé le Fiume di Noto. Les rues en sont belles; il y a plusieurs beaux édifices, mais l'auberge ne valoit

pas mieux qu'ailleurs. Voyant que nous pouvions à peine y trouver à manger, notre Anglois s'adressa au consul de sa nation ; c'étoit un prince très-affable qui nous recommanda tous au riche couvent des Dominicains. Avant qu'une heure se fût écoulée, nous reposions sur de très-beaux matelas que le prince avoit fait couvrir de draps très-fins, et nous mangeâmes avec grand appétit les excellens poissons de mer, et les anguilles que le cuisinier expérimenté des saints personnages avoit accommodés de la manière la plus savoureuse. Nous étions entourés de nombreux serviteurs ; enfin, le généreux prince nous envoya deux énormes bouteilles de très-bon vin. Quel plaisir nous goûtions à être logés proprement et à faire un bon repas, tandis que jusqu'alors nous avions été ordinairement obligés de partager notre couche puante avec les puces, et de ne nous substanter qu'avec des œufs et du vin sûr! Le prince chargea un de ses domestiques de nous servir; et les bons Dominicains, apprenant que nous devions aller à Taormina, écrivirent à leurs confrères dans cette ville pour nous recommander à leur hospitalité.

Le lendemain, nous rendîmes visite à don Antonio Astuto, baron de Fargione, un des personnages les plus considérables de Noto. On nous fit entrer dans une grande salle, ornée de marbre, mais dont la plupart des vitres étoient cassées; on trouve quelquefois de ces salles où il n'y a pas

une seule vitre. Le baron, vieillard affable, nous accueillit cordialement, et nous assura qu'il étoit enchanté de ce que nous étions des Allemands; » à chaque instant, ajouta-t-il, je suis harassé par » des Anglois qui arrivent comme des ballots et » partent comme des ballots (*baule viene, baule va*): » quelques-uns m'ont même demandé si l'on ne » trouvoit pas à acheter, chez le mercier, des mé- » dailles semblables à celles que j'ai recueillies dans » mes voyages, entrepris exprès en Italie et en » Sicile. » Ce compliment pouvoit bien ne pas être très-agréable à notre Anglois, que le baron prenoit aussi pour un Allemand; mais il répondit avec un grand sang-froid : « Oui, monsieur, mes » compatriotes n'ont pas grand sens. »

La collection de médailles du baron de Fargione est certainement une des plus belles et des plus instructives du monde, quoiqu'il puisse y en avoir de plus nombreuses. Il en possède plus de 4,000 des plus curieuses en or, en argent et en bronze. La plupart sont aussi bien conservées que si elles avoient été frappées la veille. On y voit toutes celles des villes anciennes de la Sicile; il n'en manque aucune. Nous pensons que c'est la collection la plus remarquable de l'île; celle du prince Biscari, à Catane, n'en approche pas.

Le cabinet d'antiquités du baron est, comme tous ceux de la Sicile, insignifiant; sa salle d'antiques ne contient rien de remarquable, excepté

un très-bel autel, avec une ouverture en forme de bassin dans la partie supérieure pour offrir des fruits et autres choses semblables ; il y a aussi un candelabre magnifique et quelques vases grecs. Nous trouvâmes dans la bibliothèque de M. le baron, qui est belle pour un particulier, un capucin qui, à notre grande surprise, s'informa du célèbre Kant, dont il connoissoit la philosophie, par une paraphrase françoise.

Le soir, deux muletiers entrèrent dans notre chambre ; et, nous assurant qu'ils étoient de Syracuse, ils nous proposèrent de nous mener dans cette ville. Nous ne tardâmes pas à nous arranger avec ces braves gens.

Le lendemain, 12 mai, nous arrivâmes à Avola. Dans le lointain, la mer battoit le rivage avec fracas ; nous voyagions au milieu de lauriers-roses et de grenadiers en fleurs ; ces beaux arbrisseaux, que nous n'avions vus que rarement jusqu'alors, enchantoient tous nos sens.

Syracuse.

Après avoir traversé de belles prairies, nous aperçûmes la célèbre Syracuse, la presqu'île d'Ortygie, et, vis-à-vis, le sourcilleux Plemmyrium. Depuis notre entrée dans Rome, nous n'avions pas éprouvé d'impression aussi profonde que dans ce moment, où nous marchions dans

un désert, ayant devant nous les rochers muets d'Achradine, qui jadis retentissoient du bruit de la plus grande ville du monde, et le port où les flottes des Athéniens et des Carthaginois ont été coulées à fond. Bientôt nous traversâmes le cours de l'Anapus, et nous passâmes, sur un chemin nouvellement fait, les marais pestilentiels de Syraca et de Lysimelia, où périt l'armée carthaginoise. A droite, nous avions la seule colonne qui reste du temple de Jupiter.

Un aubergiste françois, les mains pleines de certificats de son honnêteté, étoit venu au-devant de nous hors de la ville. Sa maison, qui étoit bien bâtie, pouvoit passer pour magnifique en Sicile. Nous étions surpris de cet usage assez commun dans ce pays d'épier, à l'entrée de la ville, l'arrivée des étrangers. Il falloit que, sans nous en rien dire, on lui eût envoyé de Noto des renseignemens sur notre compte. En effet, dans beaucoup de villes de l'île, les aubergistes entretiennent une correspondance constante, s'annoncent respectivement l'arrivée des étrangers et la route qu'ils doivent suivre, donnent des adresses à ceux-ci et recommandent aux conducteurs de les mener à l'auberge désignée; de sorte que, très-souvent, on parcourt de très-longs espaces sans se douter que l'on se trouve toujours dans le cercle d'activité de certains hôteliers. Comme on est ordinairement envoyé chez les meilleurs qui ont

des provisions et peuvent offrir quelques ressources, on n'a pas à se plaindre de cet ordre de choses.

Dès le soir de notre arrivée, nous visitâmes la source d'Aréthuse : la description que Cicéron en a donnée lui convient encore assez; mais le volume de ses eaux n'est pas extraordinaire. Un mur la sépare de la mer, qui, sans cet obstacle, la couvriroit. De vieilles femmes, d'une nudité dégoûtante, barbotoient, pour laver du linge, dans ses ondes pures comme le cristal, mais qui ne sont plus douces, comme aux jours de l'antiquité; elles sont saumâtres, et ne peuvent se boire. Cette fontaine est encore poissonneuse, comme au temps de Diodore et de Cicéron ; quant à ses poissons, ils ne sont plus réputés sacrés et inviolables ; car nous aperçûmes un Syracusain qui pêchoit à la ligne et qui n'avoit pas perdu sa peine. Tout auprès, de l'autre côté du mur, jaillit le fidèle Alphée. Cette source d'eau douce, qui sort du sein de la mer, où, suivant les traditions poétiques des anciens, elle arrive des environs d'Elis, dans le Péloponnèse, est nommée, par les habitans, l'*Occhio della Zillica*. L'eau de l'Aréthuse vient du côté opposé de Syracuse, c'est-à-dire du petit port ou port de marbre, près des Bagni-Dafnei, appelés aujourd'hui *la Bagnára*. A la suite d'un tremblement de terre, en 1506, l'Aréthuse ayant cessé de couler, plusieurs sources

jaillirent dans les environs du petit port; mais, dès que l'Aréthuse se fut montrée de nouveau, elles tarirent. Le même phénomène se manifesta le 29 janvier 1577. Ce fut aussi par un tremblement de terre qu'en 1100 l'eau de l'Aréthuse cessa d'être douce. Plusieurs auteurs, entre autres Cluvier, transportent, sans motifs suffisans, l'Aréthuse au port de marbre, probablement parce que les deux ports ont souvent été pris l'un pour l'autre.

Combien l'impression produite sur l'observateur par les ruines colossales de la Sicile diffère de celle qu'il ressent à l'aspect des débris de la grandeur romaine! Il est vrai qu'au lieu du murmure tumultueux des partis irrités, on n'entend plus, au forum de Rome, que le mugissement paisible des bœufs, et que la puissance de cette maîtresse du monde est brisée et détruite avec ses temples et ses colonnes; toutefois l'aspect de ces masses renversées n'abat pas entièrement notre esprit, parce que le pouvoir suprême de tous les arts, uni aux monumens immenses de la monarchie spirituelle, se montre triomphant au-dessus des débris de l'ancienne Rome. Si, d'un côté, on voit, avec douleur et indignation, que les indignes descendans des Romains se sont efforcés, mais en vain, de démolir l'amphithéâtre colossal de Vespasien et d'anéantir toutes les traces de ces temps d'éner-

gie, de l'autre, on doit avouer, quand on est dans l'intérieur du dôme de Saint-Pierre, et qu'on monte entre les deux coupoles posées l'une sur l'autre, en ayant, réunies sous les yeux, les belles proportions de l'intérieur du Panthéon et une forme extérieure plus hardie emboîtées l'un dans l'autre comme le double fond d'une montre; on doit avouer, dis-je, que les anciens architectes de Rome ne se sont jamais élevés à la hardiesse de Bramante et de Michel-Ange, qui ont en quelque sorte suspendu dans les airs un double panthéon. Par conséquent, si l'amas de débris du mont Palatin et la solitude du forum ébranlent puissamment notre âme, les dômes majestueux de la Rome moderne, et les magnifiques et innombrables ouvrages des arts du Vatican, qui, pendant tant de siècles, a aussi dominé sur le monde, remplissent notre âme d'étonnement et d'admiration.

Quelles sensations différentes quand on parcourt les ruines mélancoliques de la Sicile! Ces débris gigantesques abattus sont entourés de déserts; les temps modernes n'ont mis rien de grand à leur place. Pour un peuple malheureux, mais estimable, la condition misérable où il se trouve aujourd'hui doit être doublement pénible à la vue des restes prodigieux de républiques florissantes. Elles sont dans un état pire que la décrépitude, ces magnifiques colonies grecques qui jadis couvrirent de leurs vaisseaux les eaux de la Médi-

terranée, et qui brisèrent la puissance de Carthage. La riche Agrigente n'est plus qu'une bourgade resserrée sur les rives du Camicus; la puissante Syracuse est rentrée misérable dans l'enceinte d'Ortygie, qui avoit été son berceau; et Tauroménium, jadis baignée par la mer, est suspendue sur des rochers inaccessibles. Des ruines de Selinonte, ombragée par des palmiers, on ne voit plus que trois temples; et Héraclée, dont les vagues ont miné l'emplacement, a disparu de la surface de la terre.

Il n'y a peut-être pas dans le monde de lieu aussi propre que Syracuse à inspirer des sentimens d'effroi, car nulle part on n'a sous les yeux autant d'exemples des vicissitudes les plus terribles du destin. Nous sommes entourés de débris immenses. Pour faire le tour des ruines d'Achradine, de Tychê, de Néapolis et des châteaux d'Épipoles, il faut presque un jour entier. Partout où nos regards s'étendent, nous n'apercevons que solitude, décombres, destruction; pas un moment d'un présent plus consolant ne vient soulager notre âme.

Nous avons commencé nos excursions par Ortygie. Cette île, renfermée entre les deux ports, n'étoit qu'une petite partie de Syracuse; c'est aujourd'hui toute la Syracuse moderne ou Saragossa, comme les Siciliens la nomment. Suivis d'une quantité de Syracusains, qui nous regar-

doient d'un air ébahi, nous avons visité la cathédrale, autrefois le temple de Minerve. Ses anciennes colonnes doriques ont été enchâssées dans le mur; il y en avoit quarante; il n'en reste plus que vingt-quatre debout. On a ajusté à la partie antérieure du temple une façade moderne d'assez mauvais goût.

Les restes du temple de Diane, que Cicéron décrit comme le plus considérable après le précédent, sont tellement disparus, qu'ils ne consistent plus que dans quelques restes de colonnes qui traversent de haut en bas la maison de M. Santoro, jurisconsulte. On nous ouvrit volontiers les armoires que l'on a faites avec des planches autour des chapiteaux, au second étage, et autour des piédestaux au rez-de-chaussée. Du reste, les débris des plus magnifiques temples d'Ortygie n'ont, dans leur état actuel, rien de grand ni d'attrayant.

Il n'y a de remarquable, dans le muséum, que la belle statue de Vénus Callipyge. Ce fut en 1804 que le chevalier Landolina la trouva dans les bains des jardins Bonavia; la tête y manquoit. Rien de plus beau que toute la partie postérieure de cette statue; les hanches, les cuisses ont une grâce admirable. Le chevalier Landolina et tous les Syracusains prétendent que c'est la même que, par reconnoissance, consacrèrent à Vénus deux jeunes filles, qui, par la supériorité de leurs charmes,

avoient remporté la victoire sur leurs rivales. Mais tous les raisonnemens que l'on a exposés par écrit, à l'appui de cette supposition, ne peuvent tenir contre l'observation que la direction des muscles du cou indique positivement que la déesse n'avoit pas la tête tournée en arrière, comme la célèbre Vénus Callipyge de Naples, dont, à la vérité, la tête est moderne, mais chez qui la direction des muscles du cou exigeoit que la tête fût dirigée en arrière. D'ailleurs, n'est-il pas extrêmement hardi de prétendre que, parmi les innombrables statues de Vénus qui pourroient se trouver à Syracuse, celle-là soit précisément la Callipyge? Ce n'est plus une Vierge comme la Vénus de Médicis; c'est une mère, qui, de même que celle du Capitole, vient de quitter le bain; mais elle est si belle, qu'elle vaut à elle seule plus que tous les antiques des musées de la Sicile entière.

L'Esculape, dans le même muséum, est l'orgueil des Syracusains; mais, après la Vénus, il ne paroît pas digne d'être cité; il a été trouvé un an avant celle-ci et dans le même lieu.

Notre correspondant étoit un marchand de cuir, brave homme, très-complaisant, en même temps docteur en médecine. Il s'occupoit beaucoup de philosophie; il s'enquit avec un grand intérêt de celle que l'on enseignoit actuellement en Allemagne; il connoissoit très-bien Kant; il

nous proposa de changer de la philosophie allemande contre du vin muscat de Syracuse. Nous vîmes chez lui un vieux prêtre, grand parleur, qui passoit dans la ville pour un demi-saint, quoique l'âge l'eût rendu un peu imbécille; il y avoit dans sa physionomie beaucoup de sérénité, de douceur et de bonté; il nous donna sa bénédiction, et nous proposa de nous confesser; mais le marchand l'en dissuada tant qu'il put, parce qu'il avoit remarqué que nous n'étions pas chrétiens, c'est-à-dire catholiques.

Nous n'avons pas manqué de chercher à faire la connoissance du chevalier Landolina. Il semble, de même que son père, s'être fait un devoir d'aider les étrangers de ses conseils, et nous a invités de la manière la plus amicale à disposer entièrement de ses services. La place d'*inspecteur* des antiquités de Syracuse que son père exerçoit lui a été conservée par le roi. C'est sans doute fort honorable; mais il regrette de n'être pas mieux soutenu. Il avoit bonne envie de faire déloger des gradins du théâtre un moulin qui y a été établi; il en parla au roi, qui lui répondit de l'air le plus indifférent: « *E meglio un mulino che un gradino.* » En qualité d'Allemands, M. Landolina nous régala de vin de Calabre très-fort; d'abord très-foncé, il devient plus clair en vieillissant; c'est le contraire du vin de Syracuse.

Nous fîmes aussi visite à don Giuseppe Maria

Capodicci, qui se prétend le patriote le plus digne, mais malheureusement le plus mal récompensé de la Sicile, et, de plus, le meilleur antiquaire de Syracuse ; mais il nous a paru avoir le cerveau un peu fêlé, et surtout une vanité insupportable. Il est auteur d'un livre, intitulé : *Antichi monumenti di Siracusa.* — 2 vol. *in* 4°. (*Siracusa* 1813). Il nous dit qu'il avoit travaillé pendant quarante ans à recueillir des matériaux pour cet ouvrage qui a de la réputation en Sicile. Nous avons effectivement vu à la bibliothèque un grand nombre de *volumes* d'extraits qu'il y a déposés comme un souvenir, et dans la persuasion qu'il donnoit à cet établissement un trésor inestimable. Il annonce dans la préface que, grâce à ses travaux prodigieux, les antiquités de cette ville célèbre sont enfin tirées de l'obscurité ; mais lorsque nous l'avons interrogé sur quelque chose, il nous a toujours renvoyés à son livre, où tout étoit expliqué. Comme il a constamment vécu à Syracuse ; que, d'ailleurs, il n'étoit pas privé de secours littéraires ; qu'il pouvoit profiter des conseils et de l'aide d'antiquaires aussi habiles que Logoteta, et surtout Landolina ; que les travaux savans, quoique incomplets, de ses prédécesseurs lui préparoient une carrière brillante, et qu'enfin les ruines magnifiques d'une ville qui fut la plus grande de son temps, lui procuroient toutes les facilités possibles pour son travail, on devoit s'attendre que, grâce à lui, on

les connoîtroit parfaitement; toutefois nous pensons, après avoir comparé le livre de M. Capodieci avec les ouvrages et les observations de Cluverius, de Fazello, de Vincenzo Mirabella, de Bonanni et de Logoteta, nous n'y avons trouvé qu'une compilation indigeste; elle prévient défavorablement contre son auteur qui, tout en copiant ses devanciers, les accable d'injures. On a dit même que ce qu'il y a de nouveau et d'exact dans son livre, par exemple le mémoire sur le théâtre, est emprunté des papiers du feu chevalier Landolina. Ce qu'il y a de pis, c'est que sur le mur de ce théâtre, connu depuis long-temps, et si bien expliqué sans aucune prétention par Landolina, Capodieci a fait peindre son nom en grandes lettres unciales. Ayant trouvé dans son ouvrage un grand nombre de citations, tirées de livres françois et anglois, ainsi que de voyages allemands, nous en fûmes surpris, et nous lui demandâmes s'il existoit de bonnes traductions italiennes de ces relations, ou bien s'il comprenoit un peu l'allemand. Alors, se frappant le menton avec la main et faisant claquer sa langue, il s'écria : « Eh mon dieu » non ! il y a toujours un soldat pour cela. »

Nous étions à Syracuse à l'époque de la Pentecôte; on s'y occupoit des préparatifs de la fête de Sainte-Lucie, patronne de la ville. La veille, on éleva, au fond d'une rue assez longue et assez large, une espèce de théâtre, éclairé par un

nombre de lumières et de lanternes bariolées de toutes sortes de couleurs. On y voyoit sainte Lucie, menée par un pacha turc, devant le tribunal du sultan ; une foule, composée de chrétiens, de païens et de Turcs l'entouroit, et une troupe de coureurs de rues, placés sur le devant de la scène, lui servoit de gardes. Toute la rue étoit également illuminée avec des lampes et des lanternes ; on tira un feu d'artifice ; la multitude, en flots serrés, alloit et venoit, en s'écriant, avec l'accent de la joie : « *Eh viva santa Lucia !* » Le bruit des pistolets, des boîtes et du canon ne cessoit de retentir à nos oreilles.

Cette fête nous fournit l'occasion d'admirer la beauté extraordinaire des Syracusaines. Jusqu'alors le visage des Siciliennes nous avoit offert en général quelque chose de hâve et de more ; un teint très-brun, des cheveux très-noirs, une physionomie alongée, des yeux très-enfoncés, humides et brûlans ; il étoit impossible de méconnoître, dans toute la personne, le voisinage de l'Afrique, éloignée seulement de 23 lieues. A Syracuse, au contraire, et surtout à Catane, le sang nous a paru très-beau. On y voit souvent, notamment chez les femmes, des profils grecs ; leur teint est, réellement, de lis et de roses ; leur taille svelte ajouteroit infiniment à l'agrément de ce visage charmant, si elle n'étoit pas gâtée par un costume fort

laid; c'est un manteau noir qui est noué sous l'épaule droite par un cordon, et qui est jeté par dessus la tête, de sorte qu'il couvre leur cou plein et arrondi, sert à la plupart à les cacher, et que toutes paroissent être bossues, ou au moins avoir la taille de travers.

Le lendemain, nous allâmes à l'église de Sainte-Lucie, qui nous offrit un spectacle singulier. Les portes en étoient ouvertes, la foule entroit et sortoit en criant et faisant un tapage continuel, sans montrer le moindre respect pour la maison de Dieu. Au fond de l'édifice, la statue de la sainte fut placée sur un plancher muni de brancards, opération qui s'effectua à coups de marteaux et au milieu des juremens et des cris. Pour la faire marcher, une troupe d'hommes se plaça à l'entour, les uns étendus au pied de l'autel, sur le ventre, et les jambes en l'air; chacun siffloit des airs fort gais. Les sacristains firent la toilette de la sainte, et la vêtirent de parures élégantes et de joyaux, car elle devoit aller faire une visite à sa sœur à la cathédrale, y séjourner quelques semaines, puis revenir avec la même pompe. Tous ces gens manioient gauchement la sainte, et se permettoient même, tout près d'elle, des propos qui, sans doute, si elle n'eût pas été de bois, l'auroient certainement fait rougir de honte. Cependant un Syracusain croyant nous assura que rien

n'étoit plus avantageux que de posséder une patronne aussi excellente ; que, récemment encore, lorsque l'on souffroit de la famine, elle avoit fait arriver quatre navires chargés de blé.

Enfin on avoit réussi à mettre la statue de sainte Lucie en mouvement et accompagnée du son de toutes les cloches, du bruit des boîtes et des innombrables *eh viva ;* elle commença son voyage vers la cathédrale. Ce fut avec un tintamarre et un scandale pareils qu'elle fut déposée dans cette église. Alors quelqu'un se plaça sur le faîte de l'église, et fit envoler une quantité de pigeons, ce qui termina la première journée de la fête. Les Italiens, on peut le dire, montrent de l'insouciance dans leur croyance : jamais ils ne révoquent aucun point en doute, ni n'en parlent légèrement.

A Syracuse, de même que dans toute la Sicile, nous nous étions mis sous la protection du vice-consul autrichien; tout étranger devroit en faire autant ; on a des amis dans ces consuls, qui, dans tous les cas, peuvent rendre service, et à la parole desquels on peut se fier avec certitude. Nous pouvons surtout nous louer de don Lorenzo de Benedictis, vice-consul à Syracuse. Il voulut bien, sans le moindre intérêt, se charger d'une quantité d'affaires pour nous. Le caractère affable et obligeant des Siciliens se manifestoit particulièrement chez cet homme res-

pectable; jamais il ne put se faire une idée exacte de notre patrie. Après avoir, pendant quinze jours, eu constamment affaire à lui, il nous demanda cordialement : « *Loro signori dunque sono Persiani* » *o Prussiani* (messieurs, êtes-vous Persans ou Prussiens)? Il devoit donc croire que les Persans ressortoient de la juridiction d'un consul autrichien.

Le jour de Sainte-Lucie, il vint nous trouver pour nous mener au port, où la moitié de Syracuse étoit rassemblé pour assister à une course que devoient faire trois bateaux. La foule réunie sur le rivage, la surface unie et la couleur bleue foncée de la mer, qui réfléchissoit l'éclat du ciel le plus pur, sembloient étinceler de saphir et d'or; le cap Plemmyrium, dont les contours adoucis bornoient l'horizon à l'ouest, les bocages d'olivier, aperçus dans le lointain, à travers les ruines de la ville, et éclairés par le soleil couchant, enfin l'île d'Ortygie, cet ensemble offroit un coup d'œil ravissant et en même temps mélancolique. Tous les navires et les canots restoient immobiles, et célébroient aussi sur leur élément la fête de la patronne de Syracuse. Un seul brigantin, élégamment pavoisé, en honneur de sainte Lucie, faisoit une promenade; le propriétaire étoit à bord avec sa famille : toute la compagnie, réunie sur le pont, dansoit au son des instrumens.

Enfin, au son de toutes les cloches de Syracuse, les trois barques partirent du cap Plemmyrium

et se dirigèrent vers le port de marbre. Leurs avirons frappoient la mer avec tant de promptitude, que réellement ils sembloient voler sur sa surface; quand ils passèrent devant le brigantin, il les salua d'une salve de coups de canon. C'étoit alors qu'il falloit voir et entendre les gestes expressifs, les murmures, les cris de la foule attentive. Deux bateaux avoient pris les devans, et, se tenant près l'un de l'autre, conservoient un avantage égal. Le maître du troisième, sur le rivage, se demenoit comme un forcené, tant son chagrin étoit vif. Il faisoit des signes, agitoit son mouchoir, supplioit, exhortoit, crioit, frappoit du pied, couroit çà et là, comme si les rameurs eussent pu l'entendre : nous crûmes plus d'une fois qu'il alloit se lancer dans la mer. Le destin veilloit sur lui : les avirons des deux bateaux qui avoient pris les devans, s'embarrassèrent les uns dans les autres; le troisième, profitant adroitement de la circonstance, arriva le premier au but, obtint la palme, et revint orné du pavillon de la victoire.

Tout le monde courut ensuite à l'église d'Ello Spiritu Santo, où l'on devoit tirer au sort quatre prix, deux pour deux garçons, et autant pour deux jeunes filles pauvres. Un petit garçon, couvert de reliques, et faisant sans cesse le signe de la croix, fut élevé sur une table; il tira les lots; un ecclésiastique les lut à haute voix. L'église ressembloit à une taverne bruyante. On avoit de la peine à

se reconnoître au milieu de ce tumulte inconcevable ; tandis que plusieurs personnes crioient tout haut, comme au spectacle, de faire silence. Ce fut par cette dernière cérémonie que se termina la fête de sainte Lucie.

(*La suite au prochain cahier.*)

LA LIBYE ET SES HABITANS,

PAR LE GÉNÉRAL MINUTOLI.

La partie nord-est de la Libye que j'ai parcourue est traversée par des chaînes de montagnes basses et des plateaux qui vont, par des ramifications nombreuses, se perdre vers la Méditerranée. Cette contrée est séparée de la vallée du Nil par un large dos de rochers calcaires nus, à surface ondulée, qui se prolonge au nord vers la mer; la côte, à l'ouest d'Alexandrie jusqu'au-dessus de Kasser-Chama, et probablement plus loin encore, est rocailleuse; car le petit nombre de dunes que l'on rencontre ont des rochers pour base. Le long de la limite orientale de la Libye s'étend, du sud au nord, la vallée de natron, et, plus à l'ouest, le Bahr-belé-mâ ou mer sans eau, long enfoncement sablonneux qui est parallèle à cette vallée, et n'en est séparé que par un dos insignifiant. De là court, de l'est à l'ouest, jusqu'à El-Gara, éloigné de sept journées de route, une chaîne de montagnes haute de 200 à 300 pieds et large d'environ un mille, dont la pente est escarpée au sud. De cette chaîne partent diverses branches

qui s'avancent vers la Méditerranée en se ramifiant et s'abaissant, ou s'y terminant par des pentes roides.

La chaîne principale qui se dirige de l'est à l'ouest est composée de couches horizontales de calcaire primitif mêlé de grès de différens degrés de dureté et de blancheur, entre lesquelles on trouve des couches concentriques de gros silex qui forment comme le noyau de cette longue chaîne. La décomposition de cette roche est prodigieusement hâtée par l'effet de l'air salin qui la ronge, la fend, et la résout pour ainsi dire en torrens sablonneux. Les ramifications de la chaîne consistent, au contraire, en grès, dans lequel l'observateur remarque une transition qui lui fait douter si le sable qu'il voit a été produit par la décomposition des roches, ou bien s'il ne passe pas encore graduellement à l'état de pierre. Je rencontrai des conglomérats qui étoient moitié pierre et moitié sable, et le docteur Ehrenberg me montra un morceau d'argile de la dureté du porphyre, et dans laquelle une coquille de limaçon ordinaire étoit renfermée, circonstance qui met hors de doute la permanence de l'action qui forme cette roche.

Le caractère général du désert de Libye est l'uniformité : on ne voit que des surfaces horizontales dont les élévations et les enfoncemens relatifs sont peu considérables. Sa superficie n'offre

que des cailloux d'argile et des masses de sel disposées en couches ramassées ou roulées les unes sur les autres ; dans les pays où ces substances ne se trouvent pas, on n'aperçoit que la roche calcaire ou le grès absolument nus. Le long de la côte, et à une certaine distance dans l'intérieur, c'est-à-dire jusque dans le canton où vraisemblablement le lac Maréotis s'étendoit autrefois, on rencontre des bancs de coquilles, tandis que le reste du terrain est imprégné de chaux et d'argile. Cette chaux paroît devoir son origine à des débris de coquillages, qui, brisés et décomposés, sont en quelque sorte retournés à leur élément. L'argile a été enlevée de la roche par l'action des eaux, et dans l'intérieur, du côté de Siouah, remplit fréquemment les enfoncemens de la surface, comme un mortier revêtu d'un enduit lisse, brûlé et séché par le soleil.

Sur la coupe orientale du terrain je trouvai, indépendamment des fragmens de grès, des pyrites martiales, et, sur la côte maritime, quelquefois du sable fin et blanc. Depuis Bir-la-Rabbia, au contraire, presque toute la surface du terrain est couverte de petites pyrites martiales noires que je fus d'abord tenté de prendre pour du crotin de mouton ou pour une graine quelconque. Dans les oasis et le long des chaînes calcaires, je trouvai beaucoup de sel, des efflorescences de natron, des couches d'argile et de sable sur les roches.

Le natron se montre dans les plaines en masses détachées ou cristallisé comme le sel ordinaire; en quelques endroits, il soulève le sol à tel point, que l'on croit marcher sur un champ labouré. Sur cette pente méridionale le sable est, au contraire, mêlé de coquilles pétrifiées et bien conservées, et l'on rencontre fréquemment des pétrifications de diverses sortes enlevées des roches calcaires par les pluies et disséminées sur la terre. Le long de toute cette chaîne de rochers, notamment dans l'enfoncement de Mogara et dans le Bahr-melà-mà qui lui est joint, on trouve du bois pétrifié, soit épars, soit disposé en couches. Combien de milliers d'années n'ont pas dû s'écouler pour que cette pétrification s'opérât! La sagacité hardie des naturalistes le décidera peut-être; mais que diront-ils, lorsque je leur assurerai que j'ai vu de gros troncs de ce bois pétrifié, dont l'enveloppe extérieure se décomposoit de nouveau?

J'ai trouvé presque partout le sable du désert solide et dur comme celui des allées d'un jardin ; ses parties sont liées par des particules argileuses et salines ou par des pyrites ; de sorte que la plupart des séparations de terrain que je traversai ressembloient presque à des digues faites de main d'homme. Dans l'oasis d'Ammon, dans l'El-Gara, notamment dans quelques défilés des collines calcaires, dans le Bahr-belà-mà et dans la vallée des

lacs de natron, le sable sembloit être mobile, et, dans certains endroits, ramassé en tas onduleux; toutefois, il étoit passablement solide. L'armée de Cambyse et la caravane de 2,000 hommes qui furent, dit-on, engloutis (ce dernier accident est de 1805), périrent peut-être victimes du chamsin ou de la soif; ensuite le sable recouvrit les cadavres, ainsi que cela pourroit arriver, dans un espace de temps bien plus court, dans les pays sablonneux du nord. Dans mes nombreux bivouacs au milieu des sables, j'ai vu, durant les tempêtes les plus violentes, que le vent n'amassoit qu'une quantité peu considérable de sable. M. Costaz a publié une analyse détaillée des sables du désert dans les *Mémoires sur l'Egypte* (T. II, p. 264).

A l'exception des oasis, il n'y a nulle part de l'eau courante. Les sources isolées et les nombreuses citernes dans lesquelles l'eau de pluie se réunit ne fournissent souvent aux Bédouins et aux voyageurs qu'une chétive provision. Voilà pourquoi plusieurs cantons du désert sont, à cause du manque absolu d'eau, fréquemment dépourvus de toute végétation, et entièrement inhabitables; voilà pourquoi j'éprouvai de la surprise de trouver en plusieurs endroits une quantité de plantes que je ne m'attendois pas à y voir, à cause des vents brûlans qui flétrissent tout, et de la nature du sol. Le long de la mer, j'observai le *lichen pru-*

nastri, principalement sur le *lycium barbarum*, des lis et des renoncules; mais l'année étant déjà avancée, celles-ci portoient déjà leurs graines. Je remarquai encore des asperges dont les unes étoient épineuses, le *Reaumuria vermicularis*, des ombellifères; l'*echium Rauwolfii* et une autre espèce nouvelle de viperine; des kalis, notamment le *Salsola tragus*, un *eryngium* très-rapproché du *maritimum*, un *marrubium*, une espèce de rue et d'autres plantes. J'ajouterai une observation, c'est que les mêmes plantes qui chez nous sont herbacées et ont une tige molle, sont des arbrisseaux et ont une tige boiseuse en Libye.

Plus avant, dans l'intérieur, à l'exception des oasis, les végétaux deviennent plus rares; cependant, le long de la chaîne des montagnes, jusqu'aux lacs de natron, j'ai rencontré, indépendamment des palmiers, le *mimosa nilotica* en grande quantité; le gommier, l'*Hedysarum Alhagi*, et dans les lieux marécageux beaucoup de joncs, de roseaux et de graminées, notamment le *poa multiflora*. Presque partout nos chameaux trouvoient suffisamment à se nourrir; seulement, entre Ouadi-Bir-la-Rabbia et Siouah, ils furent obligés de passer deux jours sans manger; en allant aux lacs de natron, et de là à Terraneh, on leur donna quelquefois des dattes.

La chaleur en Libye est toujours très-grande durant le jour. Un très-bon thermomètre de Réau-

mur marquoit généralement 24 à 32 degrés, vers deux heures après midi ; la comparaison de plusieurs observations donna 26 degrés pour terme moyen de la température ordinaire. Le 24 novembre, j'observai encore 24 degrés. En revanche, le froid, ou plutôt le refroidissement de l'atmosphère, pendant la nuit, est très-sensible, puisque le thermomètre baisse ordinairement à 14 et à 12 degrés.

Malheureusement nous n'avions pas de baromètre ; celui des naturalistes avoit été cassé dans une excursion précédente. Les jours étoient secs, les nuits humides ; une petite rosée ranimoit la végétation ; c'est à la sécheresse continue qu'il faut attribuer le peu de développement et le caractère arborescent des plantes du désert de Libye.

Le vent souffloit de l'ouest, de l'est et du sud ; le premier étoit humide et rassembloit quelques nuages ; une seule fois il amena de la pluie. Le vent d'est étoit comparativement frais ; le vent du sud étoit d'une chaleur accablante, ordinairement il devenoit un véritable chamsin. Les colonnes d'air qu'exhale continuellement le sol brûlant, empêchent les vapeurs de se condenser, et chassent tous les nuages près de se former, qui promettent de la pluie à la terre altérée ; elle ne tombe abondamment que dans les véritables mois d'hiver : alors elle remplit les citernes et ranime la terre.

Je rencontrai dans le désert un assez grand nombre de gazelles; on dit qu'il y en a treize espèces : leur allure gracieuse, leur course rapide divertissent le voyageur. Leur chair savoureuse leur attire les poursuites du chasseur, mais il est difficile de s'en approcher à portée de fusil. Leur train de devant étant le plus court, elles vont plus vite en montant qu'en descendant. D'ailleurs elles ressemblent à nos chevreuils, mais sont plus sveltes; elles ont des cornes longues d'un pied et recourbées à leur extrémité; elles sont généralement de couleur fauve, ont le ventre blanc et une bande noire de chaque côté. Leurs oreilles sont longues, très-ouvertes, et terminées en pointes; leurs grands yeux noirs sont très-vifs, et garnis de larmiers en dessous; leur queue courte est terminée par des poils noirs assez longs. Il est très-divertissant de les voir courir, surtout lorsque, s'élançant, elles sautent ayant les quatre jambes en l'air. Elles s'apprivoisent aisément, et deviennent aussi traitables que les animaux domestiques; seulement leur avidité, et leur gloutonnerie qui les fait promptement périr, et la fragilité de leurs jambes, les rendent difficiles à conserver.

Le long de la côte, nous avons trouvé beaucoup de mammifères rongeurs, notamment la gerboise, le hamster, et plusieurs espèces de rats et de souris. Il y a aussi des loups et des hyènes. Je ne vis aucun des premiers, je n'aperçus les se-

condes que dans le Bir-la-Rabbia ; les loups sont également très-communs dans les oasis de Siouah et d'El-Gara. Le lièvre de Libye est plus petit que celui d'Europe ; sa couleur est grise-blanchâtre; j'en ai mangé plusieurs, et j'ai trouvé que le voyageur suédois Hasselquis avoit eu raison de dire que le goût en est fade ; il falloit les épicer fortement.

La partie septentrionale du désert ne manque pas non plus de volatiles ; nous y vîmes des vautours, des faucons, des chouettes, des pigeons sauvages, des perdrix, des alouettes et d'autres petits oiseaux. Il y avoit surtout beaucoup de houbara, espèce d'outarde plus petite que celle d'Europe ; nous en mangions souvent, parce que le faucon du Maugrebin, notre compagnon, étoit très-bien dressé à les prendre.

Je ne rencontrai pas de gros serpens, et en général bien moins que je ne m'y attendois ; les caméléons et d'autres lézards de diverses espèces étoient très-communs. Les tortues de terre et les arachnides sont également indigènes de la Libye. Souvent le matin, en nous levant, nous apercevions des scorpions sous nos nattes ; ils étoient assez fréquemment de la longueur d'un demi-doigt. Leur piqûre est très-douloureuse, et quelquefois mortelle, moins par le venin qui se répand dans la plaie que par la fièvre ardente qui survient bientôt. Un remède facile à employer, quand

on n'en a pas d'autre sous la main, est d'allumer de la poudre à tirer sur la plaie récente et scarifiée. Nos naturalistes découvrirent plusieurs genres et espèces d'araignées, de coléoptères, de mouches, de coquillages, en un mot, d'insectes et de vers que l'on ne connoissoit pas encore.

Le désert intérieur est beaucoup plus pauvre en animaux de toutes les sortes. Je vis des autruches en troupes de douze à quinze à la fois ; elles nous laissoient approcher jusqu'à un quart de lieue de distance, puis s'enfuyoient avec une promptitude extrême ; de loin, elles me paroissoient très-grosses. Leur chasse est très-profitable et une occupation favorite des principaux Arabes. Une peau d'autruche bien garnie de plumes se vend ordinairement quatorze piastres fortes au Caire ou à Alexandrie. Le cheikh qui m'accompagnoit, et surtout son beau-frère, étoient d'ardens chasseurs d'autruches. Voici ce qu'ils me racontèrent de la meilleure manière de prendre ces oiseaux :

On se réunit en troupes ; on emmène des chevaux et des chameaux ; on emporte des outres pleines d'eau et des vivres pour deux mois ; ensuite on traverse le désert dans toutes les directions : si l'on rencontre une troupe d'autruches, on se garde bien de les effaroucher en s'en approchant brusquement ; mais on remarque quelles routes elles suivent pour gagner les lieux où elles

mangent et boivent, et où elles retournent ordinairement le matin et le soir. Quand on a découvert ces endroits, on y construit, avec des branchages ou des planches légères que l'on a apportées, des huttes derrière lesquelles les chasseurs se tiennent cachés. Quand les autruches reviennent, tous les chasseurs font à la fois feu sur elles à un signal donné, et tâchent d'en blesser le plus qu'il est possible; ensuite commence la poursuite au grand galop, mais seulement de celles qui ont été frappées; le cavalier, monté sur le cheval le plus agile, essaieroit inutilement d'atteindre une autruche intacte. Dans une de ces expéditions, qui dura neuf semaines, le cheikh, avec son père et son beau-frère, tuèrent une quarantaine d'autruches qu'ils vendirent 1,400 piastres fortes au Caire.

Dans le voisinage des lacs de natron, il y a beaucoup d'antilopes nommées *vaches sauvages;* elles sont rousses ou blanches; leurs cornes sont longues et pointues; on dit que leur chair est très-savoureuse; elles sont extrêmement farouches et promptes à la course. J'en rencontrai plusieurs troupeaux; mais on essaya toujours inutilement de les attraper. Dans le voisinage des eaux potables, on reconnut souvent leurs traces avec celles des gazelles, encore plus agiles qu'elles.

Toute la partie du désert de Libye que j'ai par-

courue est habitée par des fellah ou laboureurs, des tribus régulières, des Bédouins et des Arabes errant isolément.

Les fellah ont des demeures fixes dans le voisinage des puits et des citernes; ils cultivent la terre et élèvent du bétail; ils passent pour nonchalans, serviles et paresseux; ils sont robustes, et remuent avec facilité des fardeaux très-lourds; quand ils travaillent, ils chantent pour s'exciter mutuellement à la besogne. Ce sont presque toujours des musulmans fanatiques: la misère dans laquelle ils sont plongés provient peut-être autant de l'oppression exercée par un gouvernement avide, que de leur paresse et de leur indifférence naturelles. S'ils avoient la perspective de jouir tranquillement du fruit de leurs peines, le terrain qu'ils cultivent pourroit souvent leur rapporter de riches moissons. Quoique réduits à une pauvreté extrême, ils sont, comme tous les Arabes, très-hospitaliers.

Les Bédouins n'habitent jamais des maisons; ils n'ont que des tentes mobiles; ils ne s'occupent pas exclusivement d'élever du bétail; quelques tribus se chargent de transporter du natron, d'autres du charbon, d'autres enfin conduisent des caravanes. Leurs mœurs forment un contraste frappant avec celles des fellah, qu'ils méprisent. Le Bédouin, pénétré du sentiment de son indépendance, est arrogant et fier, mais

dans la même proportion, rampant et soumis devant quelqu'un plus fort que lui. Sobre et hospitalier, il partage ses provisions avec l'étranger qui s'adresse à lui, sans s'informer quelles sont sa croyance et sa nation : le plus pauvre prend place à la table du riche sans craindre d'être renvoyé ; il demande aussi, emporte même sans cérémonie ce dont il a besoin, et va jusqu'à employer la violence pour exercer l'hospitalité ; car, ainsi que je l'ai souvent vu, il s'empare, par le droit du plus plus fort, du grain et du bétail d'autrui. L'usage patriarcal de sceller toutes les conventions, en mangeant ensemble du pain et du sel, existe encore ; mais le Bédouin ne regarde aucun serment comme obligatoire aussitôt que la crainte ou l'intérêt l'excitent à l'enfreindre ; il se met constamment du côte du plus fort ou du parti vainqueur ; quiconque s'étant fié à lui, cesse d'être plus puissant que lui, est perdu. Son penchant à la gaîté est surprenant ; mais ce sont les maux d'autrui, les tromperies, les méchancetés, les sarcasmes amers qui le portent à la joie. De même que les enfans, les Bédouins s'envient mutuellement le plus mince avantage, et sont continuellement en dispute entre eux. Leur vengeance est implacable et altérée de sang ; ils trouvent méprisable d'épargner un ennemi vaincu ; partout où ils peuvent faire valoir leur prépondérance, ils sont insupportables. La simplicité de leurs mœurs ne les en-

pèche pas d'être extrêmement dissolus. Les maladies siphylitiques sont très-communes parmi eux, et les penchans contre nature les dominent.

Ce que je viens de dire s'applique à toutes les tribus de Bédouins que j'ai connues; peut-être des tribus, vivant dans d'autres cantons ou des individus isolés, offriroient des exceptions; du reste, leurs usages sont toujours les mêmes. Ils se servent de moulins à bras pour moudre le grain; ils font cuire leur pain sur des pierres rougies au feu; souvent ils ne mangent que des dattes, se nourrissent rarement de viande, boivent de l'eau modérément et du lait de chameau pour se rafraîchir quand ils en peuvent avoir. Le mets le plus distingué dont ils régalent un hôte qu'ils chérissent ou qu'ils respectent est un mouton rôti qui est servi tout entier, à l'exception de la tête, et dont on déchire les morceaux avec les doigts. Ils déterminent les heures du jour par la longueur de l'ombre, celles de la nuit par le lever et le coucher des étoiles; ils ne connoissent d'autres maladies que la variole et les maux vénériens, dont ils abandonnent ordinairement la guérison à la nature; quelquefois ils appliquent le fer rouge; c'est pourquoi on voit souvent des Arabes avec des cicatrices de brûlure sur les bras; mais ils mettent principalement leur confiance dans les amulettes qu'ils suspendent

autour de leur corps. Ils traitent aussi légèrement les blessures d'armes à feu, de sabre ou de lances; cependant ils frottent parfois celles-ci avec de l'huile ou du beurre; et, quand la suppuration paroît nécessaire, ils la produisent en plaçant une petite pierre dans la plaie.

La troisième classe des habitans du désert, celle des Arabes errant isolément, n'a ni lieux de campement déterminés, ni un lien ferme qui l'unisse. Ces Arabes errent à l'aventure avec leurs troupeaux, les font paître où ils trouvent des pâturages, quelquefois cultivent un morceau de terre, ou bien vivent de vol et de pillage. J'en ai connu quelques-uns, mais je n'ai pas eu le temps de les observer avec attention; cependant j'ai eu des motifs suffisans de croire qu'ils ne valent pas mieux que les Bédouins.

Voici le nom des tribus régulières qui vivent dans la partie du désert de Libye que j'ai parcourue, et le nombre probable de leurs guerriers; il n'est pas ici question des habitans des oasis de Siouah et d'El-Garba.

1.	La tribu Anady compte env.	500 caval.	et 800 fant.
2.	Djimmeat	250	500
3.	Velled-Aly	100	5,000
4.	Iouabis	200	400
5.	Samelous	150	600
6.	Araby	500	400
7.	Fouet	500	600

8.	La tribu Barassy compte env.	200 caval. et	100
9.	Iovaïsi	300	100
10.	Ianial	300	
11.	Tarounna	150	100
12.	Amainga	200	
13.	Daffa	300	300
14.	Coughel	100	100
15.	Maireb	150	200
16.	Néganpé	100	70
17.	El-Kebiré	100	50

Quoique je n'aie pas pu me procurer des renseignemens plus détaillés sur la population de ces Arabes, je pense que, quant aux femmes, aux enfans et aux domestiques, on peut compter trois individus pour chaque combattant, ce qui fera connoître la somme totale de la force de ces tribus. Il en résulte que les Bédouins du nord-est de la Libye pourroient mettre en campagne une armée de 13,000 hommes, et que leur nombre total, sans y comprendre les fellah ni les Arabes errant isolément, est de 30,000 âmes. Leur intérêt particulier et leur méfiance naturelle les portent à cacher la quantité de leurs bestiaux et des autres choses qu'ils possèdent; mais les apparences donnent lieu de croire que leurs troupeaux de chameaux et de moutons sont très-considérables.

La forme de gouvernement des Bédouins, ou plutôt la nature des rapports de chaque tribu à son chef, est républicaine. Le cheikh ne jouit

que de considération personnelle ; lorsqu'on lui porte des plaintes, ou quand il faut décider des cas difficiles, le cheikh doit appeler à un divan les plus anciens de la tribu ; la majorité des voix y détermine ce qui doit être fait ; sauf les occasions où le pacha délègue à un cheikh, pour un certain temps, le pouvoir exécutif dans toute son étendue, par exemple, pour une campagne. Les cheikhs s'efforcent ordinairement de conserver, par artifice et par des présens, leur emploi dans leur famille.

Durant la domination des mamelouks, les tribus de la Libye se détruisoient les unes les autres par des querelles sanglantes ; car le droit du talion s'exerce parmi eux, la vengeance du sang n'y meurt jamais; par conséquent, l'effet des ressentimens, auquel rien ne s'oppose, renouvelle sans cesse les meurtres. D'ailleurs, chacun de ces beys qui se faisoient continuellement la guerre entre eux cherchoit à attirer à son parti une ou plusieurs de ces tribus de Bédouins. Mais, malgré la dépendance dans laquelle ils sont tombés insensiblement, les Bédouins se considèrent encore comme les seuls maîtres du désert, et tyrannisent quiconque se soumet à leur pouvoir. Malheur à qui est obligé de craindre leur puissance, ou de fuir devant eux dans les combats!

L'habillement des fellah consiste ordinairement en une large culotte et une chemise de

toile bleue qui va du cou à la cheville, elle est attachée au-dessus des hanches par une ceinture. Leur tête est coiffée d'un bonnet qu'ils entourent quelquefois d'un morceau de toile blanche, ce qui ressemble à un turban. Au lieu de la chemise de toile, ils portent souvent une sorte de robe d'une étoffe grossière de laine, qu'ils fixent autour de la taille avec une ceinture ou un cordon. Parfois, ils n'ont, autour des hanches, qu'un morceau de cette étoffe, et du reste sont entièrement nus. En été, les petits garçons et les petites filles n'ont aucun vêtement, et ordinairement vont ainsi jusqu'à l'âge de puberté. Lorsque les hommes se livrent à un travail fatigant, dans l'eau et hors de l'eau, ils ont coutume de se dépouiller de tous leurs vêtemens.

Les Bédouins font également usage de culottes larges; mais ils portent autour du corps une longue pièce d'étoffe de laine grossière, grise ou blanche; on la nomme *haram;* ils l'arrangent de diverses manières; tantôt ils s'en enveloppent comme d'une robe, tantôt ils la roulent autour des hanches, ou bien la placent sur les épaules, ou la transforment en bonnet ou en turban. Pendant la nuit, elle sert, soit de couverture, soit de tente. Ils se coiffent d'un *tarbous*, rarement d'un turban; ils sont constamment armés d'un fusil; beaucoup ont en outre des pistolets et un sabre. Les cavaliers y ajoutent souvent une espingolle; les armes à feu

sont munies de baïonnettes, que les François et les Anglois leur ont fournies. Autrefois, les Bédouins fabriquoient eux-mêmes leur poudre; mais, depuis que le salpêtre fait partie du miri, le gouvernement la leur vend; ils la recherchent beaucoup, et savent fort bien distinguer la bonne de la mauvaise.

Un Européen qui veut faire dans le désert un voyage, dont l'étude des sciences est le but, ne doit pas se joindre aux caravanes ordinaires, parce que la régularité de leur marche et la méfiance des hommes qui la composent empêchent de se livrer à des recherches. Nous avions donc agi sagement, en formant pour nous une caravane particulière; mes compagnons et moi, nous la composions; tous les Arabes étoient à notre service; mais quiconque, dans des circonstances semblables, se fie aux Bédouins, ne tarde pas à trouver en eux des maîtres plutôt que des serviteurs. Quiconque les a vus sous d'autres rapports, ne peut pas se flatter de connoître les enfans du désert. Le même Arabe qui, dans une ville et devant des supérieurs puissans, montre de l'humilité, souvent une soumission rampante, et qui trouve tout bien, sent son indépendance aussitôt qu'il entre dans le désert. Il sent qu'il a atteint son lieu de refuge qui lui est entièrement ouvert, et où toute puissance civile essaieroit en vain de le chercher. L'impunité le rend insolent

et inflexible. Le droit d'hospitalité lui assure partout le soutien de son existence; on lui donne aisément ce dont il a besoin; une poignée de dattes lui suffit pour le nourrir pendant une journée entière. Le menace-t-on, il répond par des menaces plus fortes, et regarde comme un droit de se débarrasser d'un ennemi par l'assassinat.

Les chameaux de notre caravane appartenoient au cheikh qui la conduisoit; nous étions dépendans de lui et de ses serviteurs, ce qui nous causoit beaucoup d'embarras. D'ailleurs, il en survient souvent que l'on ne peut prévoir. Dès le lendemain de notre départ d'Alexandrie, nos chameaux se dispersèrent de tous les côtés pour chercher de la nourriture; ils couroient avidement vers toute plante ou tout buisson qui leur en offroit; bientôt, ils furent séparés par un intervalle d'une lieue dans tous les sens. Aucun des Arabes ne prenoit souci de les conduire. Je ne tardai pas à me convaincre que les pauvres animaux n'obtiendroient d'autre pâture que celle qu'ils pourroient se procurer de cette manière insupportable pour nous, par le temps qu'elle nous faisoit perdre. Dès le premier jour, notre caravane ressembla moins à une troupe qui voyageoit, qu'à un troupeau qui paissoit; avec cette différence pourtant qu'ordinairement, ce dernier est maintenu en ordre par le pâtre qui en a soin et qui empêche les animaux de s'écarter. Souvent, ce

n'étoit qu'avec beaucoup de peine que l'on réussissoit à ramener les chameaux. Notre cheikh restoit spectateur indifférent de tout ce désordre. Mes compagnons et moi, nous nous consumions en efforts inutiles; donner des ordres, menacer, n'aboutissoit à rien. Si nos gens faisoient marcher les chameaux, les Arabes se courrouçoient et devenoient insupportables; il falloit céder.

Un matin, au moment où nous voulions partir, le cheikh nous annonça que, pendant la nuit, quatre chameaux s'étoient enfuis, et qu'il ne pouvoit se dispenser de les faire chercher. Nous attendîmes avec impatience; mais ensuite on vint annoncer que l'on n'avoit pu retrouver les animaux perdus, et qu'il étoit impossible de décamper avant qu'on les eût remplacés par d'autres que l'on iroit acheter à un camp d'Arabes peu éloigné. Je donnai de l'argent pour cela. Ni les chameaux perdus, ni les chameaux achetés ne parurent. Il étoit évident que le cheikh avoit, à dessein, envoyé les chameaux au loin pendant la nuit. Une journée entière fut perdue à négocier inutilement.

Un Maugrebin, nommé *Abou-Brik*, m'avoit été recommandé; j'engageai donc à mon service cet homme qui pouvoit m'être fort utile. Le cheikh auquel il déplaisoit, l'avoit renvoyé le jour de notre départ d'Alexandrie. Abou-Brik alla trouver le consul de Tripoli, qui, après s'être

concerté avec M. Drovetti, lui dit de venir me rejoindre.

Son arrivée occasionna une contestation très-sérieuse avec notre cheikh qui refusa de l'admettre dans la caravane, sous prétexte que ce seroit contraire à son honneur de suivre un conducteur étranger. «Je saurai bien, ajouta-t-il, trouver » moi-même la route ; dans aucun cas, je ne défé- » rerai aux avis d'un Maugrebin, ni ne le paierai.» Cependant, à Alexandrie, il s'y étoit engagé. Je lui déclarai à mon tour que ni mes compagnons ni moi nous ne nous fierions pas un jour de plus à lui, si cet homme ne venoit pas avec nous ; je dis encore au cheikh qu'il falloit qu'il procurât tout de suite, à ses frais, un chameau à Abou-Brik, et qu'il lui comptât le salaire auquel il s'étoit engagé ; que, dans le cas contraire, l'expédition étoit terminée. Mes compagnons accédèrent unanimement à mon discours ; et, comme le cheikh continuoit à se montrer insolent et récalcitrant, je fis abattre les tentes et tout préparer pour rebrousser chemin.

Le cheikh furieux convoqua les anciens des Arabes à un divan, qui ne tarda pas à devenir orageux. Mal d'accord entre eux, ils se séparèrent deux fois, et reprirent autant de fois la délibération en se querellant, sans que nous ne pussions deviner quel en étoit le sujet.

Elle duroit encore, quand mon mamelouk, arrivant à la hâte, me dit qu'il étoit temps de prendre les armes. On entendoit les Arabes faire des propositions qui donnoient lieu de craindre des extrémités fâcheuses; il étoit question de nous égorger, puis de s'enfuir sur le territoire de Tripoli. Nous prîmes donc nos armes, nous nous réunîmes, et nous attendîmes tranquillement l'issue de ces débats.

Notre sang-froid et nos mesures de prudence avoient imposé au cheikh et adouci sa fureur. Il vint amicalement à moi, offrit de prendre avec lui le Maugrebin, et de laisser à la décision des personnes qui avoient organisé la caravane la question de savoir s'il seroit payé par lui ou par nous; et, dans le premier cas, il s'engageoit à lui faire un riche présent lorsque nous serions de retour à Alexandrie. Alors je conçus l'espérance qu'à l'avenir le cheikh se conduiroit mieux, sinon de plein gré, au moins par crainte.

De plus, à combien d'inconvéniens n'est-on pas exposé dans ces excursions, au milieu de régions où l'homme redoute sans cesse de rencontrer son semblable!

Le 16 octobre, entre Alexandrie et Siouah, nous eûmes sujet d'être alarmés et de craindre une attaque. Sur un long coteau qui s'étendoit devant nous, on aperçut des cavaliers qui jetoient en l'air du sable et de la terre; ce qui,

chez les Arabes, est le signal ordinaire de se préparer au combat. On réunit donc toute la caravane, qui, de même qu'à son ordinaire, étoit très-dispersée, et chacun s'arma. Heureusement, nos précautions furent inutiles, car aucun ennemi ne parut. Quelques-uns de nos Arabes prétendirent que cette alarme avoit été occasionnée par des hommes de leur propre troupe qui avoient essayé de voler des moutons à un troupeau voisin; de leur côté, les propriétaires avoient cherché à se défendre. Fort heureusement, on n'en vint pas aux mains; car il se trouva que toutes nos cartouches à balles avoient été placées dans nos coffres ; ainsi, au moment du danger, nous étions sans armes. Cette affaire nous fit connoître que, dans une occasion sérieuse, nous ne pouvions pas espérer beaucoup du secours de nos Arabes. Dans le danger, les Bédouins se conduisent comme des enfans; ils sautent de côté et d'autre comme des maniaques, crient, tirent en l'air, et, en attaquant, font feu à une très-grande distance; de sorte qu'avec leur mauvaise poudre et leurs armes qui ne valent pas mieux, ils ne peuvent rien effectuer.

A mesure que nous avancions, la conduite de nos Arabes devenoit de jour en jour plus insupportable. Le cheikh s'éloignoit constamment de la caravane, et restoit souvent absent pendant un jour entier. Les Bédouins refusoient de nous

obéir, et se permettoient tous les désordres possibles. Jamais ils ne s'occupoient d'arriver de bonne heure aux puits et de remplir convenablement les outres ; ils faisoient aller les chameaux partout où il leur plaisoit, forçoient nos domestiques à en descendre pour s'y mettre à leur place, buvoient notre eau et la laissoient couler ; il en résulta que, deux fois, nous fûmes privés d'eau pendant vingt-quatre heures, quoique la chaleur fût excessive.

Le 27 octobre fut un de ces jours malheureux, notamment pour moi. Une ancienne blessure au bras, qui s'étoit rouverte quelque temps auparavant, me donnoit des inquiétudes, à cause du mauvais caractère qu'elle présentoit et des douleurs atroces qu'elle me causoit. Il fallut me résigner à passer quelques jours aux puits de Bir-Ouadi-Rabbia, où nous étions arrivés dans l'obscurité ; mais ce lieu étoit bien peu convenable pour y séjourner. L'eau étoit bonne, mais en si petite quantité, qu'en vingt-quatre heures elle en fournissoit à peine trois outres. Il n'y en avoit que pour les hommes ; il falloit envoyer les bestiaux s'abreuver à Bir-el-Kor, éloigné d'un jour entier de marche : une demi-journée étoit employée à puiser de l'eau, à cause de la profondeur des puits. Quand les animaux revenoient le troisième jour au camp, ils étoient de nouveau haletans de soif.

Par bonheur pour moi, il y avoit, à un mille du camp, un chevrier solitaire qui m'apporta tous les jours une bouteille de lait. Ce fut un grand soulagement pour ma santé. Quand nous partîmes, au bout de huit jours, je donnai à cet Arabe un couteau, une pièce d'or et une livre de poudre fine; ce dernier objet lui fut le plus agréable. Cet homme me dit qu'il n'avoit que deux chèvres dans son troupeau.

Je ne sais pas ce que je serois devenu sans le secours inespéré que ce pâtre me procura : j'en éprouvai bientôt l'heureux effet. Dans la nuit du 28 au 29, mon bras, qui s'étoit extraordinairement gonflé, se ressentit de l'influence des cataplasmes émolliens dont je l'avois entouré; le dépôt qui s'y étoit formé creva, et je fus délivré de mes souffrances.

(La suite à un cahier prochain.)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

An historical and descriptive narrative, etc.; *Récit d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique méridionale*; par W.-B. Stevenson; 3 vol. in-8°. Londres, 1826.

Travels in Chili and la Plata, etc. *Voyage au Chili et dans les provinces de la Plata, contenant un grand nombre de renseignemens sur la géographie, le gouvernement, les finances, l'agriculture et le commerce de ces contrées*, etc.; par John Miers. Londres, 1826, 2 vol. in-8°.

Rough notes taken during some rapid Journeys across the Pampas and among the Andes. — Ébauches ou Notes informes prises pendant plusieurs courses rapides à travers les Pampas et parmi les Andes; par le cap. F.-B. Head. Londres, 1826.

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

M. MIERS vivoit fort tranquille en Angleterre, lorsque les députés chiliens y arrivèrent. Il eut le malheur de faire leur connoissance, et le malheur plus grand encore de croire à leurs promesses; ils peignoient leur pays comme un autre *el Dorado*, couvert d'or, d'argent et de

cuivre ; le cuivre surtout, tiré des mines, devoit revenir à moitié prix de ce qu'il coûtoit en Angleterre. Le charbon de terre se donnoit, et la main-d'œuvre étoit à rien. On ne pouvoit suffire aux demandes des objets manufacturés qu'on exportoit par les bâtimens de la compagnie des Indes par les ports de l'Océan-Pacifique. La prudence de M. Miers s'endormit dans ces brillantes illusions. Il s'empressa d'expédier pour cet heureux pays un si grand nombre de machines, d'outils et de mécaniques, que l'ensemble pesoit plus de cent soixante-dix tonneaux. Non content d'y envoyer son argent, il s'y rend de sa personne, en 1818, avec une armée d'ouvriers, et madame Miers, qui ne l'abandonne pas. Mais à peine a-t-il mis le pied sur la terre américaine que les obstacles se présentent. La spéculation sur le cuivre échoue complétement. Il se fait meunier dans le voisinage de Valparaiso, pour tirer parti de ses machines et de sa colonie, et pour occuper ses loisirs. Le moulin faisoit merveille ; mais une certaine nuit survient un tremblement de terre qui le renverse, et, pour comble d'infortune, voilà qu'une veuve lui fait un procès à raison du sol sur lequel le moulin étoit bâti. Les tremblemens de terre et les veuves paroissent l'avoir fort dégoûté du séjour des Andes. Mais, j'en demande pardon à M. Miers, à quelque chose malheur est bon. Sans ses tribulations, il n'auroit pas eu le temps d'écrire un voyage, et nous serions privés de deux volumes très-intéressans.

Dans ce nouveau tableau du Chili, on pouvoit craindre les souvenirs de l'auteur ; mais, par un sentiment d'impartialité bien louable, il peint le pays sans rancune, sans colère et sans flatterie. C'est dire assez que M. Miers ne ressemble ni à Molina, ni à Vidaure, ni à Ovalle, ni à Ulloa, qui ont fait de cette contrée une espèce de terre

promise, un royaume d'une admirable fertilité, expression qui ne convient qu'à un petit nombre de vallées ou plutôt de ravins arrosés par des rivières. Il n'a pas vu ces rivières chargées de paillettes d'or comme l'eau-de-vie de Dantzic, et, sur leurs rivages, des mineurs et des pâtres prendre des repas champêtres, à l'ombre des bosquets parfumés, ainsi que l'a observé l'honnête M. Caldcleugh; il a cherché vainement la belle montagne de cailloux argentifères, que le bon consul Mathieu Carter accordoit libéralement à je ne sais quel coin du Chili. C'est grand dommage de perdre tant de *trésors*, dont un nouveau Guthrie avoit déjà cru devoir s'enrichir.

La Providence a ménagé à M. Miers la consolation de n'être pas trompé tout seul. M. Head, son compatriote, fort brave officier, a été aussi bien attrapé que lui. Une compagnie, qui se proposoit d'exploiter les mines d'or et d'argent de la Plata, avoit chargé ce dernier de diriger l'entreprise, en le décorant du titre de commissaire de la société. Jamais commissaire ne fut plus actif et plus honnête homme. Il fit plus de douze cents milles dans différentes directions pour inspecter les mines du Chili; mais, s'apercevant que ses commettans étoient pris pour dupes, au lieu de manger leur argent en expériences et en voyages inutiles, il se hâta de congédier ses ouvriers, de laisser dans le pays ceux qui voulurent y rester, et de ramener le reste en Angleterre. Grâce à sa probité, sa compagnie en a été quitte pour 1,250,000 fr.; mais, en revanche, il lui a fait cadeau de la description la plus neuve, la plus étendue et la plus pittoresque de la grande plaine des Pampas et des contrées situées entre Mendoza et Buénos-Ayres, sans compter un grand nombre de renseignemens curieux sur le Chili. Les capitalistes anglois pouvoient avoir une telle description à meilleur

marché; mais la géographie ne pouvoit pas en recevoir une plus complète et mieux écrite : c'est une bonne fortune pour elle.

Maintenant que nous savons à qui nous avons affaire, suivons MM. Miers et Head dans les diverses contrées qu'ils ont visitées, et qu'ils ne peignent pas des mêmes couleurs que leurs devanciers.

Si nous remontons du sud vers le nord, nous rencontrons d'abord cette province de la Concepcion, l'une des trois grandes divisions du Chili, et la plus fertile et la plus pittoresque de toutes. Théâtre de carnage dans la lutte entre l'Espagnol de l'ancien et du nouveau monde, champ de bataille des Indiens et des Républicains du Chili, cette belle contrée offre partout des traces de la guerre et de ses horreurs. La capitale, qui porte son nom, est encore debout; mais ses 20,000 habitans sont réduits à 5,000. Cette cité, jadis si florissante, est sans commerce; ses rues sont désertes, et les ruines de ses édifices sont aujourd'hui les refuges de la misère et les repaires du crime. Une partie de la ville a été brûlée en 1819, par ordre du général Sanchez; il força même tout un couvent de religieuses à le suivre, et abandonna ensuite à Tucapel ces malheureuses, qui vivent parmi les Indiens, n'osant plus rentrer dans une ville républicaine, de peur d'encourir l'excommunication.

Il y a accord parfait entre MM. Miers et Head et leurs devanciers sur la fertilité de la province de la Concepcion. La nature a beaucoup fait pour cette contrée, plus agricole que le reste du Chili. La vigne y vient à merveille; ses vins rivaliseroient sans doute avec les meilleurs vins de l'Europe, s'ils étoient faits d'après nos procédés. Quelques-uns d'entre eux cependant égalent le Xerès et le Madère; d'autres, nos vins de Lunel et

de Languedoc, et d'autres encore ressemblent au meilleur bourgogne. Leur eau-de-vie, mal fabriquée, est inférieure à la nôtre; leurs vignes ne sont ni cultivées, ni disposées comme celles de France : elles croissent en espalier. On cultivoit jadis le tabac sur les bords de la Maule; l'Espagne s'empara de cette industrie, et en usurpa le monopole. Le peu de valeur des terres en friche, mais de bonne qualité, paroît incroyable : le *quadra*, un peu plus de deux arpens, s'obtient pour une piastre. On sait que ces terres ne sont pas closes comme les nôtres, et qu'elles ne sont séparées que par des limites naturelles. Les rivages du Bio-bio et de la Maule voient croître le cocotier, qui élève à plus de 30 pieds de haut les touffes charmantes qui le couronnent, et dont quelques-unes portent plus de mille noix. On voit, dans les terrains cultivés, des melons d'eau savoureux, et des fraises d'une énorme grosseur, ainsi qu'un arbre d'un port élégant, dont les fruits rouges, semblables aux cerises, servent à composer cette liqueur fermentée qui porte le nom de *theca*. On distingue, dans les bois, le *canelo*, vénéré par les Araucaniens, qui présentent toujours une de ses branches comme un gage de paix; le *luma*, variété du myrte, qu'on débite pour le charronnage, et dont on expédie les planches au Pérou; l'*espino*, avec ses fleurs jaune foncé, et si parfumées qu'elles ont reçu le nom d'*aromas*; diverses espèces de pins, qui atteignent une grande hauteur, et mille arbrisseaux charmans, dont le feuillage varié se déploie sous toutes les formes, et présente toutes les nuances de verdure.

Si, de cette division du Chili, nous passons aux provinces du centre, la scène change, et cette nature si suave, cette terre si fertile, ne se retrouve plus que

dans les vallées formées par des ramifications des Andes, qui courent parallèlement de la chaîne principale vers la mer. Ces vallées ou ravins, qui servent de lits aux nombreux torrens produits par la fonte des neiges, laissent quelquefois entre eux des plateaux plus ou moins étendus. On voit, par ce mouvement des eaux, que l'inclinaison du terrain est généralement de l'est à l'ouest. Santiago est déjà à 409 toises au-dessus du niveau de l'Océan-Pacifique. Dans cette partie centrale, la végétation est encore belle et vigoureuse; elle l'est surtout vers le sud, où les montagnes sont moins brusques et moins élevées, où le sol se rapproche le plus des terres voisines de la Concepcion.

Nous ne suivrons pas nos voyageurs dans leur visite à Santiago, cette capitale tant et si souvent décrite. Valparaiso a fourni à M. Miers quelques traits intéressans. Ce port principal du Chili est singulièrement situé. Une chaîne de montagnes élevées, déchirées seulement par des fissures et un petit nombre de ravins, s'étend en demi-cercle et dessine la baie. Entre cette chaîne escarpée et la mer, règne un étroit rivage : c'est sur cette espèce de quai naturel que s'élèvent les maisons de la ville; elles se prolongent dans les ravins les moins étroits et sur leurs pentes, partout où le terrain présente quelques toises d'une surface plane. Le mouillage est bon, excepté dans les tempêtes d'hiver, lorsque le vent souffle du nord, et encore, avec des précautions, il y a peu de danger. Valparaiso est le grand marché du Chili. Sa population, beaucoup trop exagérée, n'excède pas, suivant M. Miers, 5 à 6,000 âmes (1).

(1) M. Caldcleugh la porte à 4,000. C'est l'évaluation approximative de Schmidtmeyer. Les anciens navigateurs l'estimoient à 10,000 habitans, et madame Graham à 15,000. L. R.

Ici finit le Chili agricole. Au-delà de la rivière Chuapa commence le Chili stérile, montagneux, sans rivière navigable, sans ruisseaux, presque sans végétation, sans moissons suffisantes pour nourrir une population foible et disséminée, où la pluie est un phénomène, où la rosée du ciel est inconnue, où des vallées entières, au lieu de gras pâturages, sont couvertes d'efflorescences salines (sel de Glauber). Cette pauvre contrée est celle des mines d'or et d'argent. Elle possède peu d'établissemens; elle est sans industrie. Ses habitans fouillent la terre pour y trouver des trésors, et ces trésors suffisent à peine pour procurer de grossiers habits et une nourriture frugale aux mineurs, qui usent promptement une vie étrangère aux jouissances de l'homme des champs. Coquimbo est le nom que portent à la fois cette province et sa capitale. Toutes deux sont en proie au fléau répété des tremblemens de terre. Ils sont si fréquens, que les habitans regardent comme un long répit un intervalle de deux mois entre ces terribles convulsions de la nature. On trouve, dans le voyage du capitaine Head, une relation du tremblement de terre d'avril 1819; M. Miers décrit celui du 19 novembre 1822. La première secousse eut lieu à une heure et demie après minuit. La terre avoit un rapide mouvement d'oscillation, et se soulevoit comme les vagues de l'Océan; mais, par un étrange contraste, tandis qu'elle engloutissoit les villes et leurs habitans, le ciel, étranger à tant d'agitation et de calamités, étoit calme et serein, les étoiles brilloient d'un vif éclat, et la douce clarté de la lune se répandoit sur cette scène de désolation. Les secousses se succédèrent pendant trois quarts d'heure, de cinq en cinq minutes. On peut juger de leur extrême violence par le fait suivant. La côte, dans une étendue de 50 milles, s'éleva

de trois pieds au-dessus de son premier niveau. Depuis cette époque, elle a conservé cette nouvelle hauteur.

Il faut tous les avantages du beau climat du Chili pour balancer les terribles effets de pareils fléaux. Ce climat est à peu près le même dans les trois districts que nous avons indiqués : il est également pur et sain. Les pluies sont plus fréquentes dans le sud qu'au nord ; mais elles tombent rarement plus de deux jours de suite, et plus de 20 jours par année. Le thermomètre, dans les grandes chaleurs de janvier et de février, se tient généralement de 26° à 28° Réaumur.

On sait que le Chili étoit la plus négligée des colonies espagnoles ; c'étoit aussi la plus pauvre et la moins peuplée. Cependant les navigateurs qui, dans leurs relâches, ne visitoient que les vallées, et les écrivains espagnols, trompeurs par système, ont élevé assez haut le nombre de ses habitans. Un de ces derniers l'estime à 1,200,000 âmes ; Schmidtmeyer, meilleur observateur et de meilleure foi, donne à toutes les villes du Chili réunies 100,000 habitans, et à tout le pays une population de 450,000 ; Caldcleugh, adoptant les derniers calculs officiels, la porte à 600,000. Voici l'évaluation de M. Miers :

	Milles carrés anglois.	Population.
Coquimbo	32,050	30,000.
Santiago	25,660	410,000.
Concepcion	9,250	120,000.
	66,960	560,000.

Les revenus du Chili ne proviennent pas de contributions directes. Dernièrement, on a tenté sans succès d'établir un impôt foncier ; mais la nature des propriétés et leur produit incertain s'y opposant, on a recours aux

taxes indirectes ou accidentelles, et, dans un besoin pressant, à un impôt forcé et arbitraire dont le commerce souffre le plus. On a trouvé, dans ces dernières années, un supplément de revenu dans le prix de la vente des biens ecclésiastiques; mais cette ressource révolutionnaire sera bientôt épuisée. Toute spoliation porte des germes de mort : celle-ci, dans une contrée catholique, superstitieuse et bigotte, si l'on veut, a le double inconvénient de créer, au nouvel ordre de choses, des ennemis actifs et puissans, et des partisans sans considération. Au Chili, cette mesure est une faute grave.

Je ne sais pas sur quelles données M. Miers établit le revenu de cette nouvelle république à 2,036,000 piastres, tandis que le budjet ne le porte qu'à 1,176,531 piastres. Dans l'état du voyageur anglois, le produit des propriétés religieuses, réduit en rente, figure pour 200,000 piastres, au lieu de 550, porté dans le document officiel. Peut-être le ministre chilien a-t-il cru prudent de cacher toute l'étendue d'une mesure qui compte plus d'un opposant. M. Miers n'épargne pas les reproches aux agens du gouvernement. Il regarde toutes les branches du revenu public comme mises au pillage. Il affirme que le trésor ne s'enrichit pas de tous les deniers levés sur les peuples, que les places sont à l'encan, et que le péculat et la corruption règnent chez tous les fonctionnaires; enfin, qu'il n'y a ni bonne foi ni probité dans le gouvernement. Le monopole du tabac, dont le roi d'Espagne s'étoit emparé, n'a fait que changer de main : les fumeurs sont indépendans, mais les cigares sont encore esclaves; on ne leur permet de voyager qu'après avoir acquitté des droits énormes. C'est une compagnie qui a le monopole de ce commerce, à charge par elle de payer les intérêts annuels de l'impôt contracté en Angleterre.

Avant l'année 1804, 5,212 marcs d'or et 29,700 marcs d'argent sortoient annuellement des mines du Chili; en 1824, on n'a frappé à la monnoie que 868 marcs d'or et 1,874 marcs d'argent. Cette dernière quantité n'est certainement pas celle du produit des mines dans la même année. On fraude ouvertement aujourd'hui, pour éviter les droits de monnoyage, qui *restent* encore à 35 pour 100, comme sous l'ancien gouvernement. Les lingots sont enlevés par des marchands étrangers, et soustraits à l'action des agens du fisc; mais bien que cette fraude soit considérable, il est certain que les mines produisent beaucoup moins qu'avant la guerre. On sait le triste résultat des spéculations des compagnies angloises, entraînées sur de faux renseignemens à exploiter les mines du Nouveau-Monde. Les chimères dont on les berçoit se sont dissipées. On s'est convaincu qu'il n'y avoit qu'une population pauvre et habituée aux privations qui pouvoit supporter le travail des mines du Chili, situées dans des contrées stériles, loin de la demeure des hommes, où l'eau manque aussi bien que le bois. On a reconnu que les mineurs du pays, qu'on disoit si ignorans, employoient les seuls moyens praticables, et que l'expérience leur avoit appris à suppléer aux instrumens perfectionnés de notre Europe, par des opérations et des procédés très-bien adaptés à la nature du sol et à leur propre situation. C'est un témoignage que MM. Miers et Head se plaisent à leur rendre.

On sait que le Chili, luttant pour l'indépendance, auroit probablement succombé en 1817, si le général Saint-Martin n'avoit marché à son secours avec les hommes de Buénos-Ayres, et vaincu l'armée d'Espagne à la bataille de Chacabuco et dans les plaines de Maypo. Depuis cette victoire, on n'a plus revu le drapeau de

Castille dans cette partie des Amériques. Une république de plus a été improvisée. Orageuse et jalouse, elle a puni ses premiers libérateurs. Le pouvoir s'y est bientôt concentré dans les mains d'un petit nombre de familles, et l'indifférence politique est restée le partage de la masse de la nation, tout occupée de ses intérêts privés et de la conservation de son repos.

Je n'ai ni l'envie ni le loisir d'analyser ce code systématique, sans racines dans le passé, sans appui dans le présent, qu'on a nommé *la Constitution du Chili*. Elle ne lui a donné ni tranquillité, ni consistance politique, ni considération extérieure. A la fin de 1824, le directeur Freyre étoit en querelle ouverte avec son sénat; il l'a dispersé, et convoqué un nouveau congrès, qui a voulu recommencer une constitution. Freyre, après six mois de discussions vagues et factieuses, a traité les représentans du peuple comme l'ancien sénat. On peut donc considérer le Chili comme étant encore en révolution. Il seroit difficile de dire quand il en sortira. La mauvaise foi, l'indifférence pour la justice, l'absence de tout sentiment d'honneur et de probité politique, la manie des innovations, l'impatience du joug de l'autorité, le rêve d'une égalité chimérique, tous ces élémens de désordre retardent, pour ce nouvel état, le jour de la véritable liberté civile et religieuse, et le bienfait d'un gouvernement régulier, fort et protecteur.

Jusqu'à présent la Grande-Bretagne n'a point reconnu l'indépendance de cette république, et a refusé de traiter avec son gouvernement. Cette exception a dû lui prouver sa foiblesse. L'éclairera-t-elle sur la marche à suivre pour prendre rang parmi les nations?

Choisissons, pour sortir du Chili, une des quatre grandes passes de cette partie des Andes, et prenons,

comme la moins dangereuse, a route de Santiago à Mendoza. Nous ferons grâce de toutes les difficultés de la montée et de la descente de la Cordillère et des torrens, et des précipices, et des pauvres mules mortes de froid et de fatigues, et de la nudité de la région des neiges éternelles. Ce seroit reproduire un tableau commun à toutes les hauteurs des grandes chaînes primitives. Il n'y a rien de neuf dans de tels obstacles et dans une telle nature. Hâtons-nous d'arriver à Mendoza, dont le délicieux climat retient le voyageur et guérit les malades. MM. Head et Miers ont vu des mêmes yeux cette fertile contrée; ils la peignent des mêmes couleurs.

Pressé entre les déserts des Pampas et les rochers des Andes, le district cultivé de Mendoza, arrosé par la rivière du même nom, s'étend sur une surface de quinze milles de circonférence; une multitude de petits canaux distribuent l'eau dans les vignobles, dans les jardins, dans les maisons de la ville, et sur les champs, enfermés par des murs de terre qu'on appelle *trapiales*. Toutes les denrées abondent dans cet heureux coin de terre; elles y sont à rien. Le luxe y est inconnu; il n'est pas rare de voir le propriétaire d'un riche vignoble portant la livrée de l'indigence; son intérieur ressemble à celui de nos paysans bretons, dans lequel toute la famille et tous les bestiaux vivent pêle-mêle; mais cette pauvre et malpropre habitation, où l'on trouve à peine un meuble grossier, est environnée de champs bien cultivés, de gras pâturages, où paissent de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons qui viennent à merveille, et de très-beaux chevaux. Leur prix est à peine croyable : on a une jument pour un demi-dollar, et un bœuf ou un fort bon cheval pour six à huit dollars. Il en est de même des céréales.

Mendoza est une jolie petite ville très-propre, et bâtie à la manière des villes de l'Amérique espagnole. Les rues sont tirées au cordeau et à angles droits ; elle a un grand nombre de couvens et d'églises, dont la principale s'élève sur l'un des côtés de la place ; les maisons, à un étage, à portes cochères, ont des murs en terre blanchie, mais tellement mous et sans consistance, qu'un homme avec une bêche pourroit aisément se frayer un chemin à travers cette misérable clôture ; la plupart n'ont pas de vîtres, et leur ameublement répond à leur extérieur. Leurs habitans sont fiers et indolens, paisibles, inoffensifs et doux avec leurs esclaves. La génération qui s'élève annonce plus d'instruction et moins de préjugés ; c'est la faute des livres d'Europe qui se sont introduits jusqu'ici : les pères ne savoient pas les lire, et les fils les recherchent. Le pays de Mendoza est indépendant ; le gouvernement est placé entre les mains d'une assemblée représentative, annuellement élue. Il envoie deux députés au congrès général de Buénos-Ayres.

Il nous faut maintenant arriver dans ce port célèbre, que l'empire du Brésil menace de toutes ses forces, et probablement de toute son impuissance ; mais de grands déserts nous restent à franchir ; une ligne de 900 milles, à travers des plaines immenses, nous sépare des rivages de l'Atlantique et des bords de la Plata. La connoissance exacte de ces vastes solitudes manquoit à la géographie : MM. Miers et Head ont comblé cette lacune.

Entre les Andes et Buénos-Ayres, s'étend, à l'est de la Cordillère, une grande plaine, de 900 milles de largeur, qui se prolonge au sud jusqu'au Rio Negro. Trois climats et trois genres de produits se font remarquer sur ces terres immenses, et les divisent en trois régions. Dans la première, jusqu'à 180 milles de Buénos-Ayres, le sol

est couvert de trèfle et de chardon. Dans la seconde, sur une longueur de 450 milles, on voit s'élever de hautes herbes; et la troisième, jusqu'au pied des Andes, se présente comme un taillis très-éclairci. Ces deux dernières ont généralement le même aspect; car les hautes herbes de l'une varient seulement du vert au vert foncé, et les petits arbres et les arbrisseaux de l'autre restent toujours verts. C'est dans la première région que les saisons marquent mieux leur passage. En hiver, les feuilles des chardons et du trèfle sont larges et brillantes. C'est le moment où de nombreux troupeaux errent au milieu de ces pâturages. Au printemps, le trèfle a disparu, et le chardon s'étend sur la terre. En moins d'un mois, la scène change : ces mêmes chardons ont atteint dix à douze pieds de haut, et sont couverts de fleurs. Ils bordent la route, ou, pour mieux dire, le sentier, et arrêtent la vue des deux côtés. On n'y voit aucun animal. La crue subite de ces plantes est vraiment une chose merveilleuse, et à la lettre un régiment campé au milieu de la plaine, sans connoître cette espèce de phénomène, se verroit emprisonné, sans pouvoir se frayer une issue. L'été, c'est un autre spectacle : les chardons perdent tout-à-coup leur verdure, leurs tiges se dessèchent; agitées par les vents, elles cèdent bientôt aux coups de la tempête, avec le sol même qui les portoit, et disparoissent; le trèfle se montre de nouveau, et la plaine se retrouve encore un vaste tapis de verdure.

Dans les pays civilisés, les ouvrages de l'homme changent tellement la terre, que son aspect primitif n'est plus même un souvenir. Ici, le cachet du Tout-Puissant est encore empreint. Tout s'y trouve comme aux premiers jours du monde; et, bien que le sol soit abandonné à lui-même, rien n'y est confusion. On est frappé

d'admiration, en voyant l'ordre et l'arrangement qui règnent dans ce monde végétal que les hommes n'ont pas façonné.

Les deux autres régions ne sont pas moins extraordinaires. Dans la dernière, les arbres ne sont pas serrés, et on peut courir à cheval entre eux dans toutes les directions. Les jeunes arbres sont remarquables par la force de leur végétation ; les vieux cèdent-ils à la main du temps, leur tronc n'a rien de désagréable à la vue : la Providence jette sur ce cadavre végétal une draperie qui cache la mort ; elle le revêt de liannes de plantes grimpantes et de fleurs, au milieu desquelles se joue une multitude d'oiseaux, de papillons et d'insectes ailés qui brillent au soleil comme des émeraudes ou des saphirs.

En général, toute la contrée est tellement belle et bonne, que si des cités nombreuses et des millions d'hommes s'y trouvoient tout-à-coup transportés, à des intervalles et dans des positions convenables, ces hommes n'auroient pas d'autre chose à faire qu'à laisser paître leurs troupeaux dans des herbages tout préparés, et à labourer toute l'étendue de terrain qui seroit à leur convenance.

La température varie dans ces plaines immenses, mais ses variations sont régulières : l'hiver ressemble à notre mois de novembre, la glace n'y atteint jamais à plus d'une ligne d'épaisseur ; les froids n'y sont ni longs ni rigoureux, mais les chaleurs de l'été sont accablantes. L'air est d'une extrême sécheresse dans les provinces de Mendoza et de Saint-Luis. Il est humide dans celle de Buénos-Ayres, et développe promptement la putréfaction dans les animaux morts. Cependant cette humidité n'est pas malsaine. On ne voit pas de maladies endémiques et d'affections scorbutiques ou rhumatismales. Peut-être

faut-il attribuer cette circonstance à l'heureuse influence des vents du sud-ouest, qui, parcourant les Pampas avec une étonnante rapidité, enlèvent les miasmes dangereux, et deviennent alors l'agent le plus actif de la salubrité du pays.

M. Head ne l'ayant parcouru que sous le même parallèle, et ne s'étant pas écarté de la route de poste, ne peut guère ajouter à nos connoissances sur la partie méridionale de ces vastes contrées. On sait cependant qu'au sud de Rio Negro la nature est plus belle et plus pittoresque que dans le nord des Pampas. Le pays est plus boisé, mieux arrosé, et la rivière y est navigable. Quant au Diamante et au Collorado, sur lesquels on a fait tant de descriptions brillantes et mensongères, M. Miers prétend qu'elles se perdent dans les sables et les marais salans; ce qui n'est pas prouvé. Ces marais salans, des flaques et quelques ruisseaux se font remarquer dans la seconde division, où l'on trouve une grande quantité de plantes bulbeuses; les cactus et les mimosa appartiennent à la troisième. Il est fâcheux que MM. Miers et Head laissent autant à désirer sur l'histoire naturelle, et particulièrement sur la botanique de ces contrées, qui attendent encore un observateur.

C'est dans le sud des Pampas qu'habitent les Indiens cuivrés, dont les tribus nomades sont en parenté avec quelques-unes des races araucaniennes. Ces hommes malpropres, aux cheveux longs, noirs et épais, aux yeux vifs et enfoncés dans la tête à une grande distance l'un de l'autre, au visage plat, aux pommettes saillantes, mènent une vie errante et vagabonde, sans lois, sans gouvernement, sans culte, presque sans idées religieuses, sans le frein salutaire des peines, sans le stimu-

tant des récompenses, soumis seulement à un cacique, ou chef héréditaire, qui les dirige dans leurs expéditions. Ils possèdent de nombreux troupeaux qu'ils promènent de pâturages en pâturages; ils dédaignent la culture de la terre, quoique la nature les ait doués d'une grande force; ils la réservent pour des chasses fatigantes et des courses lointaines, entreprises pour égorger leurs ennemis, piller leurs propriétés et s'emparer de leurs troupeaux. Divisés en petites hordes qui obéissent chacune à un chef, les Indiens Pampas se mettent en campagne dans les quatre premiers mois de l'année, lorsque les plaines sont dépouillées de ces hauts chardons dont nous avons parlé. Ils partent, montés sur des chevaux rapides qu'ils manient avec une admirable dextérité; ils marchent de nuit, armés de la lance et du lasso, et se cachent le jour dans les hautes herbes. S'ils se hasardent alors à continuer leur route, ils tâchent de se dérober aux regards, en se tapissant sous le ventre de leurs chevaux, qui paroissent alors comme des chevaux sauvages errans en liberté. Quand l'obscurité couvre la terre, ils s'élancent au galop, et attaquent la cabane ou la tente de leurs ennemis en poussant d'horribles cris pour les intimider, puis ils jettent des tisons enflammés sur le toit de paille; et, quand il a pris feu et que la famille s'échappe de la cabane pour se dérober à la mort, ils la donnent aux hommes en les perçant de leurs lances de dix-huit pieds de long. A peine sont-ils tombés, qu'ils se hâtent de les dépouiller de leurs habits, dans la crainte qu'ils ne soient tachés par le sang; car ces barbares veulent que les dépouilles des chrétiens ne conservent aucune trace de meurtre. Les vieilles femmes et les pauvres enfans sont mis à mort; les jeunes filles et les belles femmes sont plus malheureuses; ils les saisissent, les placent sur

leurs chevaux, et reprennent au galop la route de leurs solitudes. Étrange destinée du cœur humain! ces femmes, après avoir long-temps pleuré, finissent par se faire à l'existence vagabonde de leurs nouveaux époux. J'ai appris, dit M. Head, d'un officier françois qui occupoit dans l'armée péruvienne un rang distingué, qu'un jour, en traversant le territoire d'une tribu d'Indiens Pampas pour aller attaquer une autre tribu en guerre avec la première, il rencontra plusieurs de ces jeunes femmes arrachées au toit paternel; il demanda pour elles, à leurs ravisseurs, la permission de retourner dans leur pays natal, et offrit en retour une somme considérable. La permission fut accordée; mais, au lieu d'en profiter, elles refusèrent de le suivre et d'abandonner des maris qu'elles aimoient, des enfans qui faisoient leur bonheur, et cette vie indépendante des sauvages qui avoit pour elles des charmes infinis.

On n'a que fort peu de données positives sur les mœurs et les usages de ces tribus. Si on les juge d'après Falkener, on voit qu'elles ont des idées et des habitudes communes avec les Huiliches. Nous avons déjà dit qu'elles n'ont pas de culte; leurs superstitions ont des traits de ressemblance avec celles des nations araucaniennes. L'Indien des Pampas croit à l'existence des bons et des mauvais esprits, et à certains moyens mystérieux d'apaiser ces derniers; il choisit de préférence les bords de la mer ou des rivières pour enterrer les morts; il brûle leur chair, fait blanchir leurs os au soleil, les enveloppe dans le poncho du défunt, et le dépose dans le commun tombeau de la tribu, sur lequel on tue le cheval du décédé. Les querelles, chez ces hommes sans frein, sont vives et sanglantes; elles se terminent ordinairement par un combat au couteau, arme que l'Indien Pampas porte

toujours avec lui. C'est un duel à mort ; l'un des deux ennemis reste toujours sur la place. On rencontre quelquefois ces sauvages à Buénos-Ayres, à Mendoza, à San Luis ; on ne les y reçoit que désarmés ; ils viennent chercher dans ces villes des liqueurs fortes, des brides, des couteaux, des étoffes de laine, et y apportent en échange du sel, des lassos, des peaux et des plumes de toutes espèces d'animaux.

Telle est la race d'hommes qui occupe la ligne méridionale des Pampas, mais qui parcourt dans toutes les directions ces immenses solitudes, et dirige particulièrement ses attaques contre les paysans américains-espagnols, disséminés à de longs intervalles depuis Buénos-Ayres jusqu'à San Luis et Mendoza. Ces habitans du nord des Pampas portent le nom de *Gauchos*. Propriétaires de troupeaux plus ou moins nombreux, plusieurs d'entre eux descendent des meilleures familles d'Espagne au temps de la conquête, et on les distingue à leurs manières, moins sauvages, et surtout à leurs nobles sentimens. Ils habitent dans des cabanes grossières, toutes bâties en terre sur le même modèle, et couvertes de longues herbes jaunes. Ces misérables chaumières sont si peu élevées, et leur couleur à l'extérieur est tellement celle du sol, que dans cette contrée, généralement plate, on ne les aperçoit que lorsqu'on en est à deux pas. Leur intérieur n'est pas moins simple : une seule chambre le compose, et renferme toute la famille. Il faudroit le pinceau d'un Teniers ou d'un Ostade pour bien rendre la scène bizarre et pittoresque d'une soirée d'hiver sous cette hutte américaine, à la lueur vacillante d'une seule lampe qui éclaire des murailles où pendent à des os, des brides, des éperons, des lassos et des balles. Hommes, femmes, enfans, maîtres et serviteurs sont rangés en cercle

autour d'un feu de charbon de terre. Dans cette réunion, loin du mouvement des choses humaines, on prend peu d'intérêt aux intrigues de Buénos-Ayres, de Cordoue, de Mendoza et de Santa-Fe; mais on parle quelquefois des injustices du gouverneur de la contrée, ou de son élection contestée, ou de l'insouciance de la junte, et de la pauvreté de ses finances; on se plaint de l'ambition de Buénos-Ayres, dont les intérêts maritimes et commerciaux n'ont rien de commun avec les intérêts agricoles des Pampas, et qui ne fera rien pour leur prospérité. Bientôt, quitant la politique, la famille solitaire reporte ses pensées vers ses troupeaux, ses pâturages, les excursions des Indiens, et les moyens de s'en garantir; mais rien de tout cela n'agite fortement ces hommes de la nature : ils se suffisent sans l'étranger : que leur font les débats et les besoins de la civilisation? du bœuf rôti et de l'eau, voilà leur nourriture; un poncho, un pantalon court de molleton bleu, voilà leur habillement. Il ne leur faut qu'un lasso, des armes, des éperons, une selle et un couteau; ils vivent presque en plein air. L'été, toute la famille couche devant la maison. L'étranger survient-il, il prend place au milieu d'elle sans cérémonie; sa présence n'éveille aucun soupçon, et stimule à peine la curiosité. Au point du jour, tout le monde est debout.

Né sous la hutte grossière, l'enfant gaucho est bercé dans une peau de bœuf; à peine marche-t-il, qu'il s'amuse avec un long couteau, ou qu'il s'exerce à jeter le lasso sur les animaux de la ferme; à quatre ans, il monte à cheval, et ce cheval est souvent la conquête de son adresse et de son agilité; jeune homme, il poursuit, dans les vastes solitudes des Pampas et sans crainte des trous nombreux (*biscacheros*) parsemés dans la plaine, le nandu ou l'autruche de Magellan, le pagi ou le lion américain, et les autres animaux féroces; il est quelquefois à cheval des

journées entières. La nuit, il s'étend sur la terre et dort. Il n'a aucune idée de nos vanités, et croit que la seule ambition de l'homme est de se suffire à lui-même, de vivre indépendant et de savoir dompter le coursier le plus rebelle.

Le Gaucho a des défauts et peu de vices. Comme l'homme du désert, il est irritable et hospitalier. On a dit qu'il étoit paresseux..... Quel cultivateur européen affronteroit toutes ses fatigues, et supporteroit les privations qu'il endure et les courses qu'il entreprend ?..... Sans doute, à la porte de sa cabane, il a l'indolence du berger, et l'insouciance de l'homme sans désirs et qui n'a besoin de personne. La bonne réception qu'il fait au voyageur est toute désintéressée. Les femmes des Pampas n'ont absolument rien à faire ; la plaine ne leur présente ni promenades ni abri, elles ne vont guère à cheval ; leur vie a toute la monotonie de leurs déserts. Mariées ou non, elles ont des enfans. « Je m'approchai, dit M. Head, d'une de ces femmes qui allaitoit le plus joli petit marmot que j'eusse encore vu. Je lui demandai le nom du père de cette charmante créature : — « Qui peut le savoir ? » dit la jeune fille, en souriant. » Cette réponse est toute un tableau de mœurs. Elle donne aussi la mesure de la morale religieuse de ces populations. Elles professent le culte romain, sans la pompe des villes, et avec des pratiques différentes, suivant les différens cantons. On voit, dans toutes les cabanes, l'image de la Vierge et celle du patron du pays, et souvent une petite croix au cou des hommes et des femmes. Le nouveau-né est conduit au galop à l'église la plus rapprochée, éloignée souvent d'une centaine de milles, pour y recevoir le baptême. On ne mène pas les morts si loin ; on les enterre dans les ruines de quelque ma-

sure abandonnée. Les mariages se font sans cérémonie : quand on est d'accord, l'époux monte à cheval, prend la jeune fille derrière lui, et court à bride abattue demander au prêtre le plus voisin la bénédiction nuptiale ; la jeune fille revient enceinte.

MM. Miers et le capitaine Head ont traversé les Pampas d'une manière fort différente ; le joyeux capitaine les franchit à bride abattue, fatiguant deux ou trois chevaux par jour, faisant une fois, en quatorze heures et demie, 153 milles, couchant sur la terre, la tête appuyée sur la selle, et vivant de bœuf et d'eau comme un Gaucho. M. Miers voyage en calèche, à petites journées, avec madame Miers, ses enfans, ses mécaniques ; marchant avec méthode et prudence, mettant vingt jours à se rendre de Mendoza à Buénos-Ayres, observant froidement, et ne s'échauffant jamais à courir le pays. J'avoue que, pour ma part, la calèche de M. Miers me conviendroit bien davantage que le cheval de M. Head ; mais j'aime beaucoup mieux lire le dernier. Je suis persuadé que M. Miers n'écrit pas plus vîte qu'il ne voyage ; ses phrases sont laborieusement allignées ; il décrit minutieusement, et ne peint jamais. Celles du capitaine sont jetées au galop, et ses ébauches vivantes et rapides font beaucoup plus d'effet que le tableau le plus léché.

Ce sont les Gauchos, chez lesquels nous nous sommes si long-temps arrêtés, qui fournissent Buénos-Ayres, où nous arrivons enfin, de viande, d'œufs, de lait, de légumes, etc., etc. ; mais ces paysans, voisins de la ville, plus intéressés et par conséquent plus laborieux que les hommes de l'intérieur, n'ont de commun avec ces derniers que le sentiment de l'indépendance. Ils n'apportent leurs denrées au marché que lorsqu'il leur en prend la antaisie. Aussi, la capitale de la république Argentine

est-elle fort mal approvisionnée; ses habitans sont faits aux caprices des Gauchos, et trouvent cela tout naturel. A l'époque où M. Head étoit à Buénos-Ayres, au milieu de l'été, on n'y voyoit aucun fruit. Cette ville lui parut fort désagréable, mal pavée, et pleine de boue. Le climat est la cause de l'humidité des murailles; il les décolore et les détruit rapidement. Le capitaine fait un triste tableau de l'intérieur des appartemens et des sociétés qui s'y rassemblent. Au théâtre, les hommes et les femmes sont entièrement séparés, et rien n'y répandoit les manières élégantes de l'Europe. C'est ici un peuple de marchands avides, et de républicains intrigans et turbulens, tous occupés de leur fortune ou de leur ambition. Buénos-Ayres ne ressemble pas mal à un club et à une bourse, réunis dans un même local.

M. Miers a fixé la population de la Plata ainsi qu'il suit :

	Ville.	Province.	Total.
Buénos-Ayres. . . .	45,000	40,000	85,000
Mendoza.	12,000	8,000	20,000
San Juan.	8,000	6,000	14,000
San Luis.	2,500	8,000	10,500
Cordoue.	10,000	12,000	22,000
		Total.	151,500

Ce nombre est, comme on voit, fort au-dessous de celui que l'on trouve dans un rapport officiel de 1815, où la population générale est portée à 438,000 habitans.

Les deux intéressantes relations qui nous ont si long-temps occupés donnent une idée beaucoup plus juste de l'état politique, des ressources et de l'industrie des provinces de la Plata et du Chili qu'aucun autre voyage que je connoisse. On y trouve de curieux renseignemens

sur les mines d'or et d'argent de ces deux contrées, renseignemens dégagés de toutes les illusions qui ont entraîné la ruine des compagnies angloises. L. R. (1).

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

La ville et la vallée d'Oaxaca.

Oaxaca, qui doit sa fondation à Nuño del Mercado, l'un des compagnons de Cortez, et dont le véritable nom est *Guajaca*, qu'elle tire du grand nombre d'arbres, appelés *Guajes* qui viennent dans les champs voisins, est située au-delà du 17e degré nord. Elle est divisée en quatre quartiers principaux, et occupe une superficie de 2,274 verges de l'E. à l'O. et de 2,899 du S. au N. Le recensement de 1794, plus exact que celui de 1815, lui donne une population de 19,062 habitans. Son ciel est pur, son sol est sec, sa température douce, son climat sain; une jolie brise d'orient y règne généralement; elle possède quelques édifices remarquables, entourés de beaux jardins. Ses principales rues sont arrosées par une eau limpide, sortie des réservoirs del Carmen et Sangre de Christo, alimentés eux-mêmes par un aquéduc construit au nord de la ville; toutes ces eaux viennent des montagnes San Felipe qui s'étendent jusqu'aux Andes. Les sites qui l'environnent sont presque entièrement consacrés aux arbres à cochenille.

Oaxaca s'élève au milieu d'une vallée de 17 lieues de

(1) Tous les articles signés L. R. appartiennent à M. de Larénaudière.

l'E. à l'O, et de 14 du N. au S. De nombreux villages, remarquables par des souvenirs ou des beautés naturelles, s'y rencontrent à de petites distances. C'est Talixtaca, renommé pour sa fertilité; Huayapa, le jardin d'Oaxaca, qu'entourent un bois de citronniers, d'orangers et une multitude d'arbres à fruits, que parfume la fleur blanche des cacaotiers, et que rafraîchissent les eaux limpides des fontaines; Zachita, où les rois tzapotèques tenoient leur cour et dont les voyageurs n'ont point encore examiné les antiquités; Etla, jadis Loohvanna (marché), dont les terres fertiles approvisionnoient la maison militaire des anciens rois, et où l'on récolta le premier froment apporté par les Espagnols; Azompa, où l'on prépare la meilleure argile de la province, et qui, travaillée par de mains habiles, se transformeroit en vases élégans; Chilapa, qui n'offre que son église gothique comme une médaille de l'ancien monde. D'autres villages encore se présentent aux regards du voyageur; et, dans cette liste, nous n'aurons garde d'oublier Ocotlan et Mitla. Ocotlan, pied de la montagne en Tzapotèque, situé à la base de la Sierra, se prolonge avec son territoire jusqu'au sommet, d'où le grand esprit, disoient les naturels, rendoit ses oracles; les superstitions ont disparu avec les pauvres Indiens, et la nature seule est restée inépuisable et pittoresque. Mitla garde d'autres souvenirs: son nom, contraction du mot *Miguitlan*, en mexicain lieu de désolation, lieu de tristesse, étoit bien choisi pour exprimer le caractère de son site sauvage et tellement lugubre, que l'on n'y entend presque jamais le ramage des oiseaux. Là, reposoient les cendres des monarques tzapotèques, et, au-dessus de cet asile de la mort, s'élevoit un édifice couvert d'ornemens remarquables où le grand-prêtre tenoit sa cour et veilloit aux sacrifices expiatoires. Ces ruines

portent, dans le pays, le nom de *Palais de Mitla;* on les appelle encore *Leoba* ou *Luiva*, sépulture, par allusion aux excavations qui se trouvent au-dessous des murs chargés d'arabesques. De telles constructions ne surprendroient pas dans la mystérieuse Égypte; mais, quand on les retrouve chez un peuple sauvage, on est frappé d'étonnement, et l'on se demande si la nature seule a pu guider leurs architectes, ou si les traditions d'une autre civilisation ne les ont pas inspirés. On sait que ces ruines célèbres ont été décrites par le père Francisco Burgoa, et qu'elles ont trouvé, dans M. de Humboldt, un peintre bien autrement habile. L'industrie manufacturière d'Oaxaca baisse tous les jours par suite de l'introduction des produits anglois à meilleur marché que ceux du pays.

La vallée d'Oaxaca produit un pastel meilleur que celui de Guatimala, du coton, du jalap, du liquidembar, du baume de Marie, du caracol très-fin, et dont la couleur passe à tort pour être indélébile, des perles qui abondent à Puerto Escondido, et dont la pêche n'a pas lieu faute de bateaux; de l'or, de l'argent, du plomb, du soufre-vierge qu'on trouve dans la plage de Chacahua, du sel de Tehuantepec, du suif de la Mixteca, des peaux, du blé, du maïs, du poivre de Guinée, et cette belle cochenille, le véritable trésor de cette contrée, qui, dans le cours de soixante ans, de 1758 à 1820, lui a valu 95,937,509 pesos, sans y comprendre les sommes entrées en contrebande par suite de l'élévation du tarif des droits. Cette immense quantité de numéraire, qui appartenoit en grande partie aux Indiens, est probablement enfouie dans la terre. C'est à la civilisation à l'en faire sortir, en introduisant chez ces peuples notre luxe, nos besoins et nos jouissances sociales.

L. R.

Temple consacré au feu, près de Bakou.

Sur l'emplacement où se trouve la ville moderne étoit, du temps des Ghèbres, une cité célèbre par ses temples saints : le feu qui brûloit sur leurs autels, et qu'on alimentoit par le naphte, ne s'éteignoit jamais ; alors des milliers de dévots venoient chaque année les visiter, et ces pélerinages se succédèrent jusqu'à l'époque de la seconde expédition d'Héraclius contre les Perses. Ce guerrier pénétra, comme on sait, dans ces contrées, et détruisit les temples des mages. Cependant le feu qui brilloit dans leur enceinte brûle encore aujourd'hui dans un de ces temples habité par des pélerins, qui, sans être Ghèbres, n'en ont pas moins de respect pour ces flammes sacrées.

Celui qui a été visité par M. Keppel, auquel nous empruntons ces détails, est à 16 milles au nord de Bakou, sur une hauteur, à l'extrémité de la péninsule d'Abcharon. Ces environs se composent de roches arides. Le temple s'élève au milieu d'une cour entourée d'un mur pentagone. On y monte par trois degrés placés sur chaque face. Trois cloches de différentes dimensions sont suspendues au plafond. A chaque coin est une colonne surmontant l'édifice extérieur, et du sommet de laquelle s'élève une flamme légère. Un feu de naphte brûle au milieu de la cour, et des flammes sortent de plusieurs points de l'extérieur. Le pentagone contient intérieurement dix-neuf petites cellules, dont chacune est habitée par un solitaire. Ces pélerins étoient Hindous et non Persans, et leur idiome se trouve tellement mêlé d'un tartare corrompu, qu'on avoit beaucoup de peine à le comprendre. M. Keppel visita toutes les cellules ; elles étoient peintes en blanc et très-propres. Dans l'une étoit le

prêtre qui remplit les cérémonies de la caste Viragi. Ce faquir ne portoit qu'un léger morceau d'étoffe autour des hanches, et un autre de soie rouge à la main droite; son bonnet étoit de peau de tigre. C'est probablement un emblême de la vie du solitaire, qui, après avoir quitté la société des hommes, est supposé n'avoir d'autres ressources pour se couvrir que la peau des bêtes féroces. Dans un coin, on apercevoit une figure de Vichnou, et, tout auprès, celle de la divinité-singe que l'Inde révère. Il y avoit là un autre Viragi, homme grand et de bonne mine, avec des cheveux bouclés et une barbe épaisse, portant une robe de poils de chameau, et dont le corps tatoué offroit l'effigie de Vichnou. En entrant dans le temple, il se prosterna; le prêtre alors lui mit de l'huile dans la main; il en avala un peu, et se frotta les cheveux avec le reste. Les pélerins venus de divers endroits de l'Inde habitoient successivement le temple saint, et se relevoient tous les deux ou trois ans pour garder le feu sacré. Cette règle ne s'applique point au chef, qui demeure là pendant toute sa vie. Au-dehors du temple se trouve un puits dont l'eau est chargée de naphte. Un pélerin, après l'avoir couvert pendant cinq à six minutes, avertissoit les assistans de se retirer un peu à l'écart, puis y jetoit de la paille allumée; il s'en élevoit aussitôt une grande flamme avec explosion : c'est le soir surtout que cet édifice religieux offre un coup d'œil pittoresque lorsque les flammes des tourelles se dessinent dans l'obscurité. (*Keppel's Journey from India*, etc.)

Troubles en Chine.

Il paroît que, depuis quelque temps, la Chine est agitée de troubles intérieurs. Des insurrections armées

ont éclaté sur plusieurs points, et ce grand empire a ses sociétés secrètes qui augmentent tous les jours, et dont l'activité est égale à l'adresse. Les habitans de Formose se sont soulevés depuis environ une année. Dans la province de Kouei-tcheou, les montagnards, connus sous le nom de *Miao-tsu*, ont fait des incursions dans la plaine. La confrérie armée, désignée par le nom de *San-ho-hoei*, devient de jour en jour plus formidable. A la vérité, c'est moins une association politique, qu'une réunion de bandits; mais ses excès attestent toujours la foiblesse du gouvernement. La terreur qu'elle inspire empêche les magistrats de sévir, comme ils devroient le faire, contre les criminels; et il arrive très-souvent que les cours de justice n'osent pas condamner les meurtriers qu'elle prend sous sa protection. Cette association de voleurs, la plus redoutable peut-être qui ait jamais existé, étend, au reste, ses ravages bien au-delà de la Chine, et elle a des affiliés jusque dans le bel établissement que les Anglois ont fondé à Singapour et dans toute la péninsule malaise.

Des troubles ont aussi éclaté dans le Kan-sou, province du nord-ouest de la Chine. Les derniers rapports annoncent que les insurgés ont cerné le gouverneur de la province, et intercepté toutes les communications entre lui et le gouverneur général. Mais ce qui est encore plus alarmant, c'est que tandis que les populations indigènes se soulevoient dans plusieurs provinces de la Chine, une vaste insurrection éclatoit parmi les populations musulmanes qui vivent à l'occident de l'empire. Suivant la *Gazette de Péking*, le chef de cette insurrection se nommoit *Tchang-ky-ouei*. L'empereur en avoit été si alarmé, qu'il avoit ordonné de réunir toutes les troupes cantonnées dans les sept provinces septentrionales de

la Chine proprement dite, et il en faisoit en même temps des levées dans les autres provinces. A Canton, le commerce et les employés du gouvernement s'étoient engagés à verser dans la caisse de l'état un don gratuit de 1,400,000 onces d'argent, ou 11,690,000 francs.

(*Asiatic Journal.*)

Division du Chili.

Le conseil de gouvernement du Chili a rendu, le 31 janvier 1826, un décret qui divise provisoirement, et jusqu'à la réunion de la législature, la république en huit provinces, savoir : 1° *Coquimbo*, capitale Coquimbo; 2° *Aconcagua*, capitale San Felipe; 3° *Santiago*, capitale Santiago; 4° *Colchagua*, capitale Cunico; 5° *province de Maule*, capitale Cauquenes; 6° *Concepcion*, capitale du même nom; 7° *Valdivia*, capitale Valdivia; 8° *Chiloë*, capitale Castro.

Population des États-Unis.

La population totale des États-Unis s'élève, d'après le dernier recensement, à 9,629,000 individus. De ce nombre, 8,000,000 appartiennent à la classe agricole; 1,300,000 à la classe industrielle et manufacturière; 200,000 à la classe commerciale. Le nombre des émigrans aux États-Unis, pendant l'année 1825, s'est élevé à 12,361. — L'État de l'Ohio, qui n'étoit, il y a trente ans, qu'un désert, s'est élevé successivement au rang des parties les plus civilisées des provinces de l'Union. Déjà, en 1821, il comptoit 581,434 habitans. Un dénombrement fait en 1826, a porté sa population à 850,000 âmes. L'Ohio est en état de fournir 100,000 hommes de milice. Sa législature se compose de 36 sénateurs et de 72 repré-

sentans, et ses intérêts sont défendus au congrès général par 16 députés.

Congrégations religieuses en France.

D'après une note officielle du ministère des affaires ecclésiastiques, insérée dans *le Moniteur,* il résulte qu'il existe aujourd'hui en France 2,800 congrégations religieuses de femmes. C'est à peu près une communauté religieuse par canton.

Population de la Colombie.

Apure, capitale Varinas, 80,000 individus. — *Asuay,* capitale Cuença, 195,000. — *Boyaca,* capitale Tanja, 444,000. — *Cauca,* capitale Popoyan, 193,300. — *Cundina-Marca,* capitale Bogota, 371,000. — *Equator,* capitale Quito, 278,000. — *Guayaquil,* capitale Guayaquil, 90,000, — *Magdalena,* capitale Carthagène, 330,000. — *Orinoco,* capitale Cumana, 174,000. — *Sulia,* capitale Maracaybo, 162,000. — *Venezuela,* capitale Caracas, 350,000. — *Ystmo,* capitale Panama, 80,000. — Total : 2,756,000 individus.

Finances des États-Unis, comparées à celles d'Angleterre et de France.

Le capital de la dette des États-Unis étoit, au 1er janvier 1827, de 359,600,000 fr. — Au 1er janvier 1819, il étoit de 462,975,000 fr. — Ainsi, en huit ans, le capital de cette dette a diminué de 103,375,000 fr.

Au 5 janvier 1826, le capital de la dette de l'Angleterre étoit de 19,663,232,204 fr. — Le revenu annuel de la Grande-Bretagne est de 1,508,037,525 fr. — L'intérêt annuel de sa dette est de 1,034,000,000 fr.

Le capital de la dette de la France, pour lequel sont créées les rentes ou inscriptions au grand-livre, s'élève à 4,496,250,108 fr. — Son revenu est de 983,321,757 fr., et l'intérêt de sa dette, y compris le fonds annuel d'amortissement, est de 241,357,867 fr.

Le canon de Bîdjapour.

Cet énorme canon est appelé *Meillik-i-meidan*, ou *Souverain de la plaine;* mais les habitans de Bîdjapour lui donnent encore le nom de *Moolk-i-Mydan*, *Lion de la plaine*. Son calibre est de deux pieds quatre pouces. Il fut fondu à Ahmid-nagar, en 1549, par un ouvrier de Constantinople, appelé *Hussein-Khan*. Aureng-Zeb y fit graver une inscription, en 1685, pour perpétuer le souvenir de la conquête de Bîdjapour; et c'est probablement cette inscription qui a pu porter à croire qu'il avoit été fondu à cette époque. Le gouvernement de Bombay avoit le plus grand désir de l'envoyer au roi d'Angleterre. En 1823, un ingénieur fut chargé d'en déterminer les moyens; mais jusqu'à présent l'état des routes n'a pas permis de transporter à la côte une masse aussi considérable.

Culture de la vigne dans la Russie méridionale.

Il paroît que la culture de le vigne, dans la Russie méridionale, n'y réussit pas moins que celle des céréales. L'automne dernier a été favorable à la vendange en Bessarabie, et les vins, très-supérieurs en qualité, à ceux des années précédentes: d'après les estimations faites par les autorités locales, le produit total de la récolte de 1826 seroit de 35,838 vedros du pays, qui égalent 44,797

vedros, mesure commune en Russie, et le prix du vedros, acheté sur les lieux cette année, de cinq à sept piastres. On compte 278 propriétaires de vignes dans cette province, la plupart Grecs ou Arméniens : plusieurs familles suisses, établies dans le village de Schuba, y ont transporté leurs habitudes laborieuses et leurs mœurs paisibles, et se livrent aussi avec succès à la culture de la vigne. On a essayé des ceps de France, de Hongrie et des bords du Rhin, et tous y viennent à merveille. On donne aussi beaucoup de soins à la fabrication des vins, et l'on construit des pressoirs d'après les meilleurs modèles apportés de l'étranger. Parmi les établissemens de ce genre qui ont pris le plus de développemens, on doit citer ceux de MM. Collin et Krinitzky. Les vins d'Akermann sont en général des vins mousseux. Les vignes qui appartiennent à la couronne ont produit, cette année, 32,000 bouteilles. Le gouvernement donne une attention particulière à la culture de la vigne, et encourage le plus possible sa propagation dans ces contrées.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Malerische Reisen in einigen Provinzen, etc. *Voyage pittoresque dans quelques provinces de l'empire ottoman, par H. E. Raczynski, traduit du polonois en allemand.* Breslau, 1825.

L'auteur part de Varsovie le 17 juillet, et se rend à Uscilug, par Pulawy et Krasnistaw. Il traverse le Bug, et entre dans le territoire russe. A Luck, il ne voit que des

huttes malpropres, habitées par des Juifs, et qui, jetées au hasard et sans aucun plan à côté de châteaux magnifiques, forment un contraste affligeant avec le passé. Le pays, qui se trouve entre Luck et Dubno, est des plus pittoresques.

Ostrog ne présente que des ruines; Krzywin renferme le château du prince Jablonowsky; Zielenitze rappelle la victoire remportée, en 1792, sur les Russes, par Poniatosky.

Les steppes, entre Bohopol et Odessa sont couvertes de *kurhans* ou petites collines formées par le rejet de la terre des fosses. Dans la ville du duc de Richelieu à laquelle la peste de 1813 enleva 2,632 habitans, le commerce fait tous les jours des progrès étonnans. En 1804, on exporta pour la valeur de 2,359,500 roubles, et, en 1825, pour 121,150,798. M. Raczynski, en arrivant à Arnaut-keu, petite ville située sur le Bosphore, est frappé de l'incurie de la police, relativement aux étrangers à qui on ne demande ni passe-port ni aucun renseignement. Il n'y a à Constantinople qu'une seule rue passable, c'est l'*Edriné iol*. Les places publiques sont au contraire vastes et belles. Celle de l'Atmeidan a 500 pas de longueur sur 120 de largeur.

Le voyage de M. le comte Andreossi nous a fait connoître, avec une exactitude remarquable, les mosquées, les édifices publics, les citernes, les aquéducs et le sérail qui renferme 10,000 individus.

M. Raczynski reproduit à son tour le tableau des mêmes objets; il nous introduit successivement dans l'intérieur des bains publics et des cafés où les *theriaki* vont mâcher l'opium. Dans le faubourg de Galata, il remarque le *bastion du Christ*, tour élevée de plus de 140 pieds, qu'un vent violent, dit-il, assiége nuit et jour et dans toutes les

saisons. Viennent ensuite le *Tophana*, ou arsenal, le port, autrefois la *corne d'or*, le Kiz kalissi ou la tour de la Fille, roche granitique qui s'élève du milieu du Bosphore, et qui n'étoit pas encore défendue en 1814; le château de plaisance Kiahat-Hanè, avec ses jardins remplis de cyprès et de platanes d'une grandeur extraordinaire; le château *Anatoli-Hissar*, la vallée de Hunkian-Iskelessi, où les Croisés avoient établi leur premier camp sous Geoffroi; le fort Roumeli-Hissar avec les tombeaux de Hissar et de Mizar.

Le voyageur n'oublie pas le sciroco de Constantinople qui produit des chaleurs débilitantes, quoiqu'elles ne dépassent pas ordinairement 26° R. Il fait observer la direction remarquable des vents de la mer Noire et de celle de Marmara, et les assimile aux moussons.

Dans une excursion sur les côtes de Marmara, si connues, il passe en revue Iskodar, autrefois Chrysopolis, et ces vastes cimetières turcs, et sa population de 40,000 habit.; Chalkedon; l'île des Princes; Erekli; l'ancienne Heraclea, qui ne conserve plus que des débris de son ancienne splendeur; Lepsek; les Dardanelles; l'île de Tenedos; celle de Lesbos, où s'élevoit jadis Methymna dont en vain on chercheroit aujourd'hui la trace. Moliwa renferme un château-fort et environ 1,000 maisons; le bourg Petra est bâti sur les ruines d'Antissa. L'olivier est cultivé avec avantage dans l'île de Lesbos. Les Lesbiennes provoquent quelques réflexions de l'auteur. Il y a dans l'île 200 villages et hameaux avec 50,000 habit.; dans les mines d'Assos, on voit les restes d'un théâtre. Quelques phares éclairent cette belle côte. La ville de Baba se fait remarquer par ses coutelleries. Eski-Istamboul est bâti sur l'emplacement d'Alexandria Troas.

Il est difficile de manquer d'intérêt en parlant des

champs où fut Troie, et des rivages du Simoïs et du Scamandre. M. Raczynski est poète et antiquaire sur cette terre classique, et les inspirations d'Homère lui portent bonheur. Il se rend ensuite à Tchenakalé, le vieux château des Dardanelles où Constantin vouloit fonder la capitale de son empire, avant d'avoir jeté les yeux sur Byzance.

Gallipoli, autrefois Kallipolis, avec ses environs, avoit été érigé en grand-duché, en 1204, et donné en fief à deux nobles Vénitiens. Il fut conquis au commencement du quatorzième siècle par une armée de Cataloniens qui se battirent long-temps avec les Paléologes, et fondérent plusieurs principautés sur la péninsule hellénique, que leurs descendans, dégénérés, cédèrent aux armes des Musulmans. Gallipoli renferme 10,000 maisons et environ 40,000 habitans.

L'auteur s'en retourne à Constantinople par l'isthme de Thrace; il gravit une montagne escarpée, ramification des Balkan, et de formation spathique. Cette contrée voit s'élever à de longs intervalles quelques villages, et on y rencontre des caravanes de chameaux. Les environs de Radosto, ville de 40,000 âmes, sont bien cultivés et très-agréables. Malgré l'oppression, la vénalité des places, le mépris de la science, le défaut absolu de précautions contre la peste, l'impunité avec laquelle les chefs abusent de leur pouvoir, le despotisme révoltant du divan et du grand-seigneur, les provinces de cet empire, dit M. Raczinski, sont plus heureuses qu'on ne le pense; souvent même elles excitent l'envie de l'étranger.

L'auteur relève le caractère hospitalier des Turcs, leur droiture dans les affaires, leur sensibilité pour le malheur; il parle de leur éducation, de leur sagacité naturelle, de leur zèle patriotique et religieux, et n'oublie pas les

ombres du tableau. Nous avons remarqué une description intéressante des villes, situées entre Gallipoli et Constantinople. C'est un excellent morceau géographique, et le plus neuf et le plus curieux du voyage. L. R.

Thompson's Travels and Adventures in Southern Africa, etc.—*Voyages et Aventures dans l'Afrique méridionale, par J. Thompson;* un vol. in-8°. — Londres, 1827.

Sans avoir les connoissances variées de Barrow et de Sparmann, le mérite de Lichtenstein et la science profonde de Burchel, M. Thompson, négociant estimable, possède une grande partie des qualités nécessaires au voyageur. Il observe froidement, il n'est ni crédule ni enthousiaste; il met de la persévérance dans ses recherches; il compare avec soin les faits analogues, et ses réflexions attestent à la fois son bon jugement et son instruction.

Sa relation est divisée en quatre parties, suivies d'un appendice. La première comprend l'historique d'une excursion vers les frontières orientales de la colonie, puis au nord-est, dans le pays des Boushouanas; la seconde, un voyage chez les Boschimen, les Koranas et les Namaquas; la troisième, une suite d'observations sur les établissemens publics, sur l'industrie agricole et manufacturière du pays, sur la colonisation et les différentes questions qui se rattachent à cet important sujet: plusieurs mémoires, des mélanges curieux et des documens officiels composent la quatrième partie. Nous reviendrons sur cet ouvrage, plein de détails intéressans et nouveaux.

Almanach du commerce de France et des principales villes du monde, rédigé par M. Bottin, année 1827. Paris, un vol. in-8°.

Ce n'est point comme le meilleur catalogue, comme la réunion la plus complète, la plus exacte et la plus méthodique de noms d'industriels que nous annonçons l'ouvrage de M. Bottin : sous ce rapport, il est tout-à-fait hors du domaine des Annales; mais nous le signalons comme un recueil, très-curieux et très-bien fait, de notices géographiques et statistiques sur les départemens de la France, sur ses colonies et ses villes manufacturières. Ces notices sont courtes, substantielles et généralement exactes; elles sont le résultat d'une correspondance étendue et de l'analyse des différens annuaires publiés dans nos départemens. Le travail consciencieux de M. Bottin tend à répandre des connoissances positives sur notre belle France; il a droit à des éloges. Il y a des gens qui s'appellent géographes, et qui croient ne pouvoir mieux lui témoigner leur confiance qu'en le pillant sans le citer. C'est, je crois, ce que l'auteur de certain gros dictionnaire géographique a fait sans façon. Il est vrai que ces emprunts sont ce qu'il y a de plus exact dans le gros dictionnaire : c'est peut-être là son excuse.

Tableau comparatif des hauteurs des principales montagnes et des lieux remarquables du globe au-dessus du niveau de la mer; dédié à M. le baron Alexandre de Humboldt, par M. Perrot; une feuille grand-aigle et une notice. Paris, Simonneau, 1826.

Parmi les différens tableaux du même genre publiés jusqu'à ce jour, celui-ci se fait remarquer par une excel-

lente méthode de classification très-propre à faciliter les recherches : l'auteur a adopté les divisions des parties du monde, et subdivisé l'Europe en chaînes principales et secondaires. Les villes, monumens, lacs, etc., ont aussi trouvé leur place dans cet intéressant travail, sur lequel on a indiqué la limite des neiges perpétuelles.

Au bas du tableau se trouve une légende contenant la nomenclature de toutes les hauteurs, et l'indication de leur élévation en toises et en mètres. Chaque nom se trouve précédé d'un numéro qui se reproduit dans le tableau. Cette légende renferme encore des notes intéressantes.

Sans doute cet ouvrage n'est ni sans erreurs ni sans lacunes; le contraire seroit impossible, mais il est bien disposé pour servir aux professeurs et aux élèves. Nous croyons donc pouvoir le recommander aux amis de la géographie, parce qu'il contient une foule de documens précieux, et surtout parce que le savant qui a daigné en accepter la dédicace a fourni à l'auteur tous les renseignemens qu'il possédait en l'aidant encore de ses conseils.

IV.

NOUVELLES.

Nouvelles recherches sur le sort de la Pérouse.

On se rappelle qu'un capitaine américain déclara, il y a quelque temps, avoir vu, entre les mains des naturels d'une île située entre la Nouvelle-Calédonie et l'Archipel de la Louisiade, une croix de Saint-Louis et des médailles qui paroissoient provenir du naufrage de la Pé-

rouse. Cette découverte fit briller une lueur d'espérance, et cette espérance vient de s'accroître encore par de nouveaux renseignemens, qui ajoutent d'autres probabilités aux conjectures du capitaine américain. Les journaux françois ont reproduit dernièrement les documens officiels publiés par le ministère de la marine. Ces documens, à raison de l'intérêt qui s'attache à l'infortuné navigateur qui en est l'objet et à ses braves compagnons, appartiennent à l'histoire de la science. Nous croirions laisser une lacune dans les Annales, s'ils ne s'y trouvoient pas consignés. En voici l'analyse et le résultat :

« Le capitaine Dillon, commandant *le Saint-Patrick*, se rendoit de Valparaiso à Pondichéry, lorsque, parvenu à la hauteur de Tucopia, il se rappela y avoir laissé, en 1813, époque à laquelle il montoit *le Hunter*, un Prussien nommé Buchert et un Lascar, alors ses compagnons d'infortune. L'intérêt qu'il prenoit à leur existence le détermina à mettre en panne devant l'île. Bientôt une pirogue partit de terre, et vint le long du bord : c'étoit le Lascar qui la conduisoit : immédiatement une autre pirogue arriva avec Martin Buchert, le Prussien. Ils lui apprirent que les naturels les avoient bien traités, et qu'ils vivoient agréablement au milieu d'eux. Le Lascar avoit une vieille garde d'épée en argent qu'il vendit aux gens de l'équipage du capitaine Dillon, que nous allons ici laisser parler lui-même :

« Je demandai, dit-il, au Prussien d'où provenoit cet objet : il me répondit qu'à son arrivée dans l'île, il avoit vu, dans les mains des naturels, cette garde d'épée, plusieurs chaînes de haubans, ainsi qu'un certain nombre de chevilles en fer, cinq haches, le manche d'une fourchette d'argent, quelques couteaux, des tasses à thé, des grains de verroterie, des bouteilles, une cuiller en ar-

gent avec un chiffre couronné et une épée, tous objets de manufactures françoises.

« Il me dit, de plus, qu'aussitôt qu'il eut suffisamment appris le langage du pays, il avoit demandé aux naturels comment ils s'étoient procuré ces objets, puisque, d'après leur dire, *le Hunter* étoit le premier vaisseau qui eût communiqué avec eux.

« Ils répondirent qu'à environ deux jours de navigation de leurs pirogues, il y avoit, sous le vent, un groupe considérable d'îles désignées sous le nom général de *Malicolo;* qu'ils étoient dans l'habitude d'y faire de fréquens voyages; qu'ils avoient eu ces objets des habitans de ces îles, qui en avoient une quantité de semblables en leur possession.

« En examinant la garde de l'épée avec un soin minutieux, je découvris, ou du moins je crus découvrir que les lettres initiales de La Pérouse y étoient gravées; ce qui redoubla mon attention et me fit poursuivre mes recherches avec plus d'ardeur. Alors, à l'aide de Buchert et du Lascar, je questionnai quelques-uns des insulaires sur la manière dont leurs voisins s'étoient procuré ces objets d'argent et de fer.

« Ils me répondirent que les naturels de Malicolo racontoient qu'il y avoit un grand nombre d'années que deux grands bâtimens arrivèrent dans leur île.

« Un d'eux mouilla près de l'île de Wahnoo, et l'autre à l'île de Païow, qui est à peu de distance de la première.

« Quelque temps après qu'ils furent à l'ancre, et avant qu'ils eussent eu aucune communication avec les naturels, un violent coup de vent s'éleva, et les deux vaisseaux furent jetés à la côte.

« Celui qui étoit à Wahnoo toucha sur les rochers.

Les naturels se rendirent en foule sur le bord de la mer, armés de massues, de lances, d'arcs et de flèches. Ils lancèrent quelques flèches sur le vaisseau; l'équipage riposta par des coups de canon et quelques décharges de mousqueterie : plusieurs insulaires furent tués. Le vaisseau, continuant à être battu sur les rochers, ne tarda pas à être mis en pièces. Quelques hommes de l'équipage s'embarquèrent dans les canots; mais ils furent jetés à terre, où les naturels en furie les massacrèrent jusqu'au dernier; d'autres se précipitèrent dans la mer; et, s'ils atteignoient la terre, c'étoit pour partager le sort de leurs malheureux compagnons. Ainsi, pas un individu de ce vaisseau ne put échapper à ce désastre.

» Le vaisseau échoué à Patow toucha sur une plage de sable; les naturels s'en approchèrent et lui lancèrent aussi des flèches, mais les gens de l'équipage eurent assez de prudence pour ne pas chercher à se venger de cette agression ; ils leur montrèrent des haches, des grains de verre et d'autres bagatelles qu'ils leur offrirent en signe de paix; les assaillans cessèrent aussitôt les hostilités. Dès que le vent se calma, un chef âgé s'embarqua dans une pirogue, et vint au vaisseau; il y fut reçu avec bonté, on lui offrit des présens qu'il accepta. Il retourna au rivage, apaisa ses compatriotes, et les assura que les hommes du vaisseau étoient bons et humains. Plusieurs des naturels vinrent à bord, et on leur fit aussi des présens de peu de valeur. Ils approvisionnèrent l'équipage de porcs, de volailles, de bananes, de noix de coco, etc., et la confiance fut bientôt établie. L'équipage, obligé d'abandonner le vaisseau, descendit à terre, en sauvant tout ce qu'il put en retirer. Il y resta quelque temps, et des débris il construisit un petit bâtiment. Aussitôt que ce frêle navire fût prêt à mettre à la voile, il s'y embarqua autant d'hommes qu'il pouvoit

en contenir, et il fut abondamment pourvu de vivres frais par les insulaires. Les naufragés laissèrent plusieurs des leurs dans l'île, et le commandant promit de venir promptement avec des présens pour les naturels et pour prendre le reste des hommes de son équipage.

» Il leur avait laissé plusieurs fusils et de la poudre, au moyen desquels ils se rendirent fort utiles à leurs nouveaux amis, qui étoient en guerre avec les îles voisines.

» Les habitans de Tucopia ont affirmé que la plupart des objets, provenant des bâtimens, se sont fort bien conservés et existent encore dans les îles Malicolo. Environ sept mois avant mon arrivée à Tucopia, une pirogue, revenant de Wahnoo, avoit rapporté deux grandes chaînes de haubans et une cheville en fer d'environ quatre pieds de long. J'ai parlé moi-même à quelques-uns des hommes de la pirogue qui avoient fait le dernier voyage à Malicolo. Ils me dirent qu'il restoit encore dans ces îles une grande quantité d'objets en fer provenant des vaisseaux naufragés. Ceux que Martin Buchert avoit vus étoient très-oxidés et rongés par la rouille. Autant que j'ai pu l'apprendre, une seule cuiller d'argent a été apportée à Tucopia, et il est vivement à regretter que Buchert en ait fait des anneaux et d'autres ornemens pour les femmes des insulaires. J'ai actuellement en ma possession la garde de l'épée, l'un des anneaux provenant de la cuiller, et quelques-uns des grains de verre qui tous proviennent du naufrage.

» Le Prussien ne s'étoit jamais hasardé à faire un voyage à Malicolo avec les habitans de Tucopia; mais le Lascar y étoit allé une ou deux fois. Il affirme positivement qu'il a vu les Européens qui sont à l'île de Païow; qu'ils parlent le langage du pays, et qu'il a conversé avec eux. Ces hommes étoient vieux; ils lui dirent qu'ils avoient fait

naufrage, il y a nombre d'années, sur un des bâtimens dont ils lui montrèrent les débris. Ils lui apprirent aussi qu'aucun vaisseau n'avoit abordé dans ces îles depuis qu'ils y étoient naufragés ; que la plupart de leurs camarades étoient morts, mais qu'ils avoient été tellement dispersés sur les différentes îles, qu'il leur étoit impossible de dire précisément combien d'entre eux existoient encore. »

Le capitaine Dillon avoit essayé, mais en vain, de débarquer à Malicolo : un calme plat l'avoit retenu à la vue de l'île et empêché d'aborder, et le manque de vivres, le mauvais état de son navire et le mécontentement du propriétaire qui étoit à bord l'avoient forcé d'abandonner son projet et de faire route pour le Bengale.

Ces informations ont paru assez positives pour que le conseil de la compagnie des Indes à Calcutta se soit déterminé à envoyer le navire *la Recherche*, sous le commandement du capitaine Dillon, pour explorer Malicolo et les îles voisines, et y recueillir les naufragés.

Ce bâtiment a dû partir de Calcutta du 15 au 20 décembre.

M. Cordier, capitaine de vaisseau, chargé du service à Chandernagor, a obtenu que M. Chaigneau, agent consulaire à la Cochinchine, s'embarquât sur *la Recherche* pour coopérer au but de cette expédition, commandée par l'humanité.

Départ du docteur Lyall pour Madagascar.

Les journaux anglois annoncent que le docteur Lyall, connu avantageusement par son voyage en Russie, est chargé, par le gouvernement britannique, de se rendre à la cour de Radama, roi de Madagascar, et d'y résider

dans la double qualité d'agent diplomatique et de médecin ; la principale fonction qu'il aura à remplir dans cette île sera de veiller à ce que les conventions faites entre Ramada et le gouvernement britannique, pour l'abolition de la traite, en ce qui concerne Madagascar, soient ponctuellement exécutées. Toutefois, en sa qualité de savant, le docteur Lyall se propose d'employer ses loisirs à l'histoire naturelle de cette île, qui a été jusqu'ici peu étudiée, et nul doute qu'on n'obtienne d'excellens résultats des travaux qu'il doit entreprendre.

On apprend, par des nouvelles récentes du Cap, que l'île de Monbaze, située, comme celle de Madagascar, sur la côte orientale de l'Afrique, et que les Anglois occupoient depuis deux ans, afin d'empêcher la traite, vient d'être évacuée par eux, et que les anciens chefs de l'île ont été remis en possession de l'autorité dont ils y jouissoient antérieurement. Le départ de la force angloise qui étoit stationnée à Monbaze a eu lieu au mois de juin dernier.

Découverte d'un rocher.

Le capitaine James A. Nye, du brik *Aurora*, de Boston, a reconnu, pendant le trajet de Marshfield à l'île Saint-Thomas, un rocher qui n'est point indiqué sur les cartes. D'après des observations lunaires, il a fixé sa latitude par 31° 19′ nord et par 55° 47′ longitude ouest. Le 4 mars, dit le capitaine Nye, sur les trois heures du matin, étant assis sur le pont, j'aperçus quelque chose à la surface de l'eau que je pris pour un navire sens dessus dessous. Je le fis remarquer au matelot qui tenoit le gouvernail ; et, lorsque nous en fûmes à cinquante toises, nous reconnûmes que c'étoit un rocher de trois à cinq

toises de hauteur et de vingt-cinq toises d'étendue du nord au sud, entouré de varech. La mer étoit unie ; mais, auprès du rocher, on voyoit s'élever de petites vagues qui en battoient les flancs avec bruit, et sembloient, en se retirant, chargés de varech. Après avoir passé, nous reconnûmes qu'il avoit plus d'étendue de l'ouest à l'est que du nord au sud. La matinée étoit si claire, que nous pûmes l'apercevoir distinctement pendant quelque temps. Je n'observai pas si l'apparence de l'eau étoit différente, et ce ne fut qu'après l'avoir dépassé que j'y songeai. Mon bateau n'étant pas disponible, je ne pus me rendre sur le rocher.

Iles nouvelles.

Le bâtiment américain *le Lopez*, du port de Nantucket, employé à la pêche de la baleine dans la mer Pacifique, a découvert, pendant son dernier voyage, plusieurs nouvelles îles sur lesquelles on ne possède encore aucuns renseignemens.

Groupe des Starbuck, sous l'équateur..........................		173° 30′ E.
Récif....................	5° 30′ S.	175° 00′ O.
Ile de Loper..............	6° 07′ S.	177° 40′ E.
Ile de Tracy (habitée).....	7° 30′ S.	178° 45′ E.
Ile Oeno................	23° 57′ S.	131° 05′ O.
New-Nantucket..........	0° 11′ N.	176° 20′ O.
Ile de Granger...........	18° 53′ N.	146° 14′ E.
Rocher situé entre les îles Falkland et le continent, environ à 200 milles ouest de ces îles.....................	51° 51′ S.	64° 42′ O.

Expédition scientifique dans la Nouvelle-Galles méridionale.

M. Florence, inspecteur de la colonie, et M. Rumker, astronome, étoient sur le point de partir, en août dernier, pour une expédition scientifique. Ils sont chargés de mesurer un ou plusieurs degrés du méridien dans la latitude des plaines de Liverpool. On n'a point encore entrepris d'opération de cette nature, dans une plus haute latitude sud, que celle de 22 à 23 degrés; du moins, s'il en a été fait, elles n'ont pas encore été rendues publiques.

Mission du capitaine Burney à Siam.

On avoit répandu le bruit que l'ambassade envoyée par la compagnie des Indes à la cour de Siam avoit échoué; elle a, au contraire, pleinement réussi : un traité de commerce a été conclu entre le roi et la compagnie. Nous devons nous attendre à une nouvelle relation des contrées siamoises que le capitaine Burney a été à même de bien examiner.

Comté de Saint-Vincent.

La rivière qui coule dans le voisinage du port Macquarie a été dernièrement explorée, ainsi qu'une partie de la contrée qu'elle parcourt. Son embouchure est à trente-cinq milles N. O. du port Macquarie, dans la baie de Trial; elle a 14 pieds d'eau sur sa barre. Quant au pays visité, il est magnifique et paroît très-propre à la culture. On espère que les végétaux des tropiques y viendront bien. C'est une nouvelle route ouverte à l'industrie.

Anciens Mss. égyptiens et mexicains.

Le prof. Seyffarth, de Leipsic, qui se trouve actuellement à Naples, a, pendant son séjour de trois mois à Rome, déchiffré un grand nombre d'antiquités égyptiennes au Vatican, au Capitole, à la propagande et dans la ville Albani. Outre les treize obélisques romains, il a examiné les statues et les papyrus qui se trouvent à Rome (1). Ces derniers sont en grande partie historiques, et se rapportent à l'histoire d'Egypte, depuis Menos jusqu'aux Romains. Osiris étoit un personnage réel. Il a trouvé l'Ancien et le Nouveau-Testament en dialecte sahidique, le pentateuque en dialecte memphitique, les actes du Concile de Nicée en copte, ainsi qu'un manuscrit mexicain en hiéroglyphes, avec le zodiaque mexicain.

Navigation autour du globe.

S. M. vient d'ordonner la publication du *Journal de Navigation autour du Globe*, de la frégate *la Thétis* et de la corvette *l'Espérance*, pendant les années 1824, 1825 et 1826, sous le commandement de M. le baron de Bougainville, capitaine de vaisseau.

S. E. le ministre de la marine et des Colonies a chargé le libraire Arthus Bertrand de la publication de ce voyage, qui sera composé d'un fort volume grand in-4°, accompagné d'un atlas de huit grandes cartes et de trente planches, dont douze d'histoire naturelle et dix-huit de vues, costumes, etc. etc.

---

(1) Nous craignons beaucoup qu'il ne résulte aucun profit pour la science de ce déchiffrement de papyrus égyptiens, puisqu'il est généralement reconnu que la méthode de M. *Seyffarth* repose sur une illusion aussi complète que celle de M. *le chevalier de Palin*, lorsque celui-ci a cru lire sur les manuscrits de l'Égypte les originaux des psaumes de David. (*Note communiquée par M. Klaproth.*)

EXTRAIT

DU VOYAGE DE M. A.-W. KEPHALIDÈS

EN SICILE.

(Suite.)

Syracuse.—Achradine.

Une petite barque nous prit à Ortygie, nous fit traverser le port de marbre, et nous transporta sur le rivage d'Achradine, jadis le quartier le plus florissant de Syracuse ; aujourd'hui, on n'y voit plus que d'immenses monceaux de ruines, mêlés de plantations d'oliviers, de grenadiers, d'amandiers et d'autres arbres fruitiers. Nous prîmes terre dans le voisinage du couvent des capucins, afin de visiter la latomie, qui en est peu éloignée. Ces immenses cavités, creusées dans le roc, sont sans doute au nombre des objets les plus remarquables de la Sicile. Syracuse n'offre rien de plus étonnant : ce sont comme de profondes vallées entre des rochers ; on seroit un instant tenté de croire qu'elles ne sont pas l'ouvrage des hommes ; leurs flancs penchés menacent la tête de l'observateur;

leurs bords sont garnis d'arbres verdoyans ; de toutes les fentes et de toutes les assises sortent des arbrisseaux et des plantes dont la végétation est vigoureuse.

Les capucins se sont arrangé, dans l'intérieur de la latomie, un charmant jardin rempli de plantes magnifiques particulières aux climats méridionaux ; il y a surtout une quantité innombrable d'orangers qui poussent à merveille dans ces grottes fraîches, où le soleil et la lumière ne pénètrent que par en haut. On ne conçoit pas comment ces vallées ravissantes ont pu être autrefois des prisons affreuses pour les malheureux Athéniens que les Syracusains y firent impitoyablement renfermer après avoir vaincu Lamachus. Il est vrai que, dans ce temps-là, on n'y voyoit pas d'orangers, tandis qu'aujourd'hui ils y poussent si vigoureusement, qu'une partie de leurs fruits dorés tombe par terre et y pourrit, ou bien devient la pâture des pourceaux. D'ailleurs, la vaste dimension de cette carrière ne doit pas surprendre, quand on pense qu'elle a fourni aux constructions des cinq villes dont se composoit Syracuse ; les catacombes aussi procurèrent des matériaux. Les Syracusains purent se servir de ces latomies pour prison ; car leurs parois escarpées empêchoient qu'on pût s'en échapper.

Achradine renferme, 1° la *selva* des capucins ; 2° la latomie *del Paradiso* avec l'oreille de Denys ;

3° la latomie *di Santa Maria di Loretto;* 4° la latomie d'*Orlando*. On trouve dans Néapolis, 5° la latomie *di Santa Venera;* 6° la latomie *del Barbuto e di San Nicolo;* 7° la latomie *di Arezzi*, dans Tychê; 8° la latomie *del Buffalaro*, près du château de Labdalum, nommé aujourd'hui *le Tagliate*. Capodieci remarque que, sur le haut et les bords de plusieurs latomies, on trouve des tombeaux, des vases contenant des cendres et des ossemens, et qu'on a dû faire usage de ces sépultures dans les premiers temps de la ville, avant que les latomies fussent creusées.

A peu de distance de la latomie des capucins est l'entrée ordinaire des catacombes de Saint-Jean des Jésuites. Taillées dans le roc, elles sont à l'abri de tout éboulement, et forment des galeries hautes et larges avec lesquelles les catacombes de Rome, percées dans une terre sans consistance, ne peuvent entrer en comparaison. Un vieux jésuite, notre guide, nous assura qu'elles se prolongeoient jusqu'à la mer et même jusqu'à Catane, et cita en témoignage des histoires extraordinaires. Souvent leur partie supérieure est disposée en petites coupoles coniques dont le sommet offre un trou qui servoit à y faire pénétrer le jour, ou peut-être à y descendre des vivres. On sait que Landolina s'est livré à d'immenses recherches sur ces galeries singulières; ce qui n'a pas empêché M. Capodieci d'y

faire inscrire partout son nom, quoiqu'il n'y ait ni découvert ni décrit rien de nouveau. D'ailleurs, il est indubitable qu'elles ont fini par servir de sépultures, quoique, dans l'origine, ce ne fussent que des carrières. En effet, tous les tombeaux sont encore bien conservés; c'est ce que prouvent aussi les inscriptions, qui sont toutes du temps du christianisme, de même que des peintures fort anciennes, mais peu importantes, qui sont dans une église souterraine, des premiers momens de cette période. Rien de plus agréable que de voir pénétrer dans ces demeures sombres et froides de la mort, à travers la verdure fraîche des arbres et des buissons, la lumière du ciel, dont la couleur bleue paroît dans ces profondeurs extrêmement foncée.

Nous ne pouvons cependant partager l'opinion de quelques voyageurs, qui regardent ces catacombes comme les plus grandes du monde. Celles de Saint-Janvier, à Naples, sont bien plus hautes; personne, d'ailleurs, n'a parcouru ces dernières ni celles de Rome dans toute leur étendue. On a un plan exact d'une de celles de Syracuse. Les tombeaux sont creusés par rangées dans les galeries; on peut très-bien distinguer les sépultures de famille qui sont pratiquées dans les niches des parois: quand la nécessité l'exigeoit, on creusoit plus profondément ces niches dans le roc. Nous avons déjà parlé de la ressemblance

de ces sépultures avec l'Altaria ou la grande grotte de la vallée d'Ipsica.

On seroit tenté de croire que la moitié d'Achradine pose sur des cavernes; car, en parcourant les monceaux de ruines de ce quartier solitaire, nous rencontrions très-fréquemment des ouvertures d'abîmes non encore examinés, de sorte que la moindre imprudence peut à chaque instant mettre un terme à toutes les recherches. Les antiquaires ont supposé qu'Ortygie avoit ses sépultures dans Achradine, lorsque ce quartier n'étoit pas encore très-habité; elles y restèrent quand sa population augmenta, et il en fut de même ensuite pour Tychê et Néapolis : la première renferme les tombeaux d'Achradine; la seconde, ceux de Tychê; de cette manière, la loi qui défendoit d'enterrer hors des villes ne fut pas enfreinte.

Nous vîmes avec étonnement, dans Achradine, les fondemens des anciennes habitations creusées dans le roc vif; on peut souvent distinguer la direction des rues, la forme des places publiques, et même les ornières des voitures.

On voit, dans le voisinage de Buon Riposo, les ruines des bains qui portent le nom du tyran Agathocle : ce sont quelques chambres souterraines qui n'ont plus rien de leur ancienne magnificence. C'est aussi là que devoit être la magnifique demeure de ce tyran, le palais des

soixante lits, nommé encore aujourd'hui *i Sessanta letti;* d'autres pensent qu'il étoit près du théâtre, par conséquent du côté de Néapolis. On n'a pas encore pu éclaircir la difficulté, car il ne reste pas le moindre vestige qui puisse donner une indication sûre.

Un objet plus intéressant que ces débris épars est le bain antique trouvé, en 1810, dans le jardin Bonavia par M. Capodieci. Six ans auparavant, on avoit découvert, à trois palmes de profondeur, des traces de bâtimens : Landolina ordonna aussitôt des fouilles ; on rencontra un pavé en mosaïque, des chapiteaux, des vases, et trente-deux colonnes brisées; on en restaura deux aussi bien qu'on put ; elles ornent l'église de San Philippo. C'est de là que provient la Vénus génitrix que les Syracusains s'obstinent à donner pour une Callipyge. Le bain est très-bien conservé. On descend par un escalier assez long dans une grande pièce composée de quatre grandes niches carrées; ce qui donne à l'ensemble la ressemblance d'une croix grecque. L'escalier aboutit à une des niches ; les trois autres ont des baignoires carrées ; au centre est un grand bassin carré d'où l'eau étoit portée dans les niches par deux conduits.

Le rivage d'Achradine consiste presque partout en couches de rochers très-hauts : des révolutions inconnues y ont creusé des cavernes et des

grottes immenses dont l'aspect est extrêmement singulier, et cependant les relations de voyage que nous avons lues ne font pas mention de cette grande curiosité naturelle. La mer, qui s'engouffre sans cesse dans leurs ouvertures, les a sans doute rongées et agrandies ; mais nous croyons pouvoir supposer, avec autant de certitude, qu'elle ne les a point formées, du moins en grande partie. Plusieurs ont une entrée étroite, s'élargissent ensuite, et se prolongent à plus d'un demi-mille allemand sous l'ancienne ville. On dit que ces souterrains communiquent avec les catacombes, et qu'ils s'étendent même jusqu'à Catane, qui est éloignée de huit à neuf milles allemands. Le fond en est très-sec, parceque, même dans les tempêtes les plus violentes, la mer n'y pénètre pas très-avant. Nous avons parcouru en bateau la côte d'Achradine, sur laquelle s'ouvrent toutes ces cavernes; c'étoit un spectacle singulier de voir les vagues qui s'élevoient à quelques pieds s'engloutir dans ces ouvertures : sous nos yeux se réalisoient, à notre surprise extrême, ces paroles d'Homère : « D'un côté, l'on découvre » Scylla, et, de l'autre, la redoutable Charybde, » qui dévore avec fureur les eaux salées de la mer. » Quand le monstre les rejette du gouffre, alors, » semblable à l'onde qui remplit une marmite » sur un large foyer, la mer murmure en bouil- » lonnant, et lance l'écume sur le sommet élevé

» de l'un et l'autre écueil ; mais quand, de nou-
» veau, le monstre engloutit l'onde courroucée,
» tout l'intérieur de la caverne fait entendre un
» sourd mugissement ; le rocher retentit d'un bruit
» terrible, et les eaux ouvrant leurs abîmes, on
» aperçoit la terre couverte d'une arène bleuâtre. »

Nous désirions ardemment pénétrer dans une de ces cavernes ; mais la mer, déjà passablement agitée au large, l'est excessivement dans ces crevasses étroites, de sorte qu'il faut alors avoir des rameurs très-habiles, afin de pouvoir s'y enfoncer sans être complétement mouillé ou sans chavirer. A l'entrée d'une de ces grottes, nous fîmes beaucoup de bruit ; aussitôt plusieurs centaines d'oiseaux noirs s'envolèrent de ces sombres demeures en criant. Un bond vigoureux, car le bateau suivoit le mouvement tumultueux des vagues, nous porta sur un rocher sec. Nous nous avançâmes un peu dans le souterrain. Quel spectacle extraordinaire de voir dans l'éloignement les ondes verdâtres entrer sous la voûte déserte des rochers, s'élancer, avec une impétuosité furieuse et un fracas affreux, dans l'abîme de ces cavernes retentissantes, et couvrir tout de leur écume !

Nous revînmes chez nous en traversant les ruines et les déserts d'Achradine. Qui pourroit, au milieu de ces tas immenses de décombres informes, reconnoître le vaste forum, les belles

colonnades, le superbe prytanée, la magnifique salle du tribunal et le temple de Jupiter-Olympien dont parle l'immortel Cicéron!

Néapolis.

Le quartier le plus moderne de Syracuse fut, par cette raison, nommé *Néapolis;* c'est donc celui qui offre les restes et les monumens les plus importans, tels que l'amphithéâtre, la grande latomie *del Paradiso* avec l'oreille de Denys, le théâtre et la rue des tombeaux.

L'amphithéâtre a un aspect enchanteur : un bosquet de grenadiers remplit son arène, qui, indépendamment du podium, a 90 pas de long et 45 de large ; c'est, par conséquent, un des plus grands que l'on connoisse. Les siéges sont en partie taillés dans le roc, en partie construits en très-grosses pierres. Le podium occupe un espace de six pas entre l'arène et les gradins. L'enceinte du rang supérieur des siéges est de 477 pas; celle du colisée de Rome est de 700 pas. L'amphithéâtre de Syracuse a été entouré d'un mur qui étoit à 27 pieds du rang supérieur des gradins. Le terrain qui environne ce monument s'étant exhaussé, on le prendroit pour un bassin enfoncé en terre. Les siéges supérieurs, destinés aux femmes et aux gens du commun, ne subsistent plus. On reconnoît évidemment que, chez les

anciens, les citoyens ayant droit de voter, avoient seuls des places marquées aux théâtres et aux amphithéâtres. Cet édifice n'est pas entièrement débarrassé de la terre qui le remplissoit; cependant Landolina y a fait exécuter plusieurs fouilles; il a trouvé dix vomitoires voûtés, quatorze larges degrés, et, aux deux extrémités, les portes par lesquelles les gladiateurs entroient. Au-dessous des siéges règnent des passages souterrains et des issues puantes et marécageuses remplies de lézards et de serpens, et si embarrassées d'épines et de buissons, qu'à chaque instant nous étions obligés de nous y frayer un passage la serpe à la main. On doit à Logoteta un mémoire spécial sur cet amphithéâtre; il l'a intitulé : *Ricerche nell' Anfiteatro di Siracusa*, 1789. Il paroît que cet édifice a porté le nom de *Colossæum*, à cause des statues qui le décoroient. Voici ses dimensions, selon Capodieci : Longueur, 46 cannes; largeur, 34; circuit du podium, 95 cannes 4 palmes; largeur des gradins, 9 palmes et demie (1).

L'oreille de Denys n'est qu'une voûte de la grande latomie entre le théâtre et l'amphithéâtre; cette latomie diffère de celle des capucins par ses dimensions, et surtout parce qu'on

(1) Une canne de Sicile équivaut à 8 palmes=5,96 pieds de France : une palme=0,745 pieds de France.

a creusé dans ses flancs des grottes immenses supportées par des blocs énormes de pierres, et qu'on a taillé, dans le haut, des voûtes qui ont la forme d'une cloche, comme l'oreille de Denys. Il y a une salpêtrière dans une de ces grottes. L'aspect de cette latomie est très-pittoresque, mais effrayant, et a quelque chose de sauvage: les couches des rochers n'y sont pas, comme dans la latomie des capucins, plantées de beaux arbrisseaux. Le rocher conique du centre, où l'on dit que la sentinelle se tenoit, s'est écroulé : cependant on reconnoît encore aisément les marches de l'escalier.

La voûte qui porte le nom d'oreille de Denys se recourbe en forme d'un *S* latin, et l'écho y est très-fort. On distingue très-bien les traces des anneaux auxquels les malheureux prisonniers étoient suspendus; mais les passages par où on pouvoit entendre les cris de ces infortunés sont entièrement détruits. Assis à califourchon sur une poutre, nous nous fîmes hisser en l'air, à 70 pieds d'élévation, à l'entrée d'un trou qu'on regarde comme la chambre de Denys, et où l'on suppose qu'on entendoit distinctement tout ce qui se disoit en bas; mais notre zèle fut bien mal récompensé, et les voyageurs qui nous suivront peuvent s'épargner cette peine. Dimensions de cette latomie, selon Capodieci : Lon-

gueur, 224 palmes ; largeur, de 28 et 26 à 60 ; hauteur, 80.

Tout près de cette latomie on voit une très-belle citerne bien conservée, dont le toit est soutenu par des pilastres, absolument comme dans le grand réservoir de Néron, ou *la piscina mirabile*, à peu de distance de Pouzzol. On peut encore suivre très-bien la direction du conduit qui portoit l'eau à cette citerne ; mais, comme on y respire un air pestilentiel, nous abrégeâmes notre visite.

Le théâtre au-delà de la latomie *del Paradiso* est un des ouvrages les plus grands et les plus étonnans de l'architecture. Il est entièrement taillé dans le roc ; ce qui, pour un édifice aussi considérable, eût peut-être été imposible, si la force sémi-circulaire du coteau rocailleux n'eût facilité l'entreprise : on n'eut probablement qu'à creuser et unir pour faire les gradins. La colline voisine est également en forme de demi-cercle. Combien le hasard fut favorable aux Syracusains, puisqu'au point de réunion de Tychê, de Néapolis et d'Achradine, leurs trois principaux quartiers, et à peu de distance de l'île d'Ortygie, ils purent profiter de la nature du terrain pour y bâtir leur théâtre, d'où, assis, ils voyoient leur ville immense et leur port couvert de navires !

Une particularité de ce théâtre, c'est que les extrémités des rangs des siéges ne sont pas contigus à la scène ; il y a de chaque côté un espace vide. On voit encore les deux angles de la scène taillés dans le roc pour la rétrécir, afin que chaque spectateur pût la bien voir. On n'observe, ni à Taormina, ni à Pompeï, ces espaces vides entre les gradins et la scène. Il ne reste plus rien de celle du théâtre de Syracuse. Les gradins sont dégradés par un moulin pour lequel on a profité de la chute de l'eau entre Tyché et Néapolis. Les larges gradins de l'orchestre sont couverts de terre ou de buissons, et on ne peut entrer que dans une petite partie par le corridor qui aboutit à l'orchestre, après avoir passé sous les gradins. La longueur de ce souterrain est de 73 palmes; sa largeur, de 13.

Le comte de Borch, dans ses *Lettres sur la Sicile*, pense que ce théâtre a servi de naumachie ; mais Capodieci réfute cette opinion par l'observation très-raisonnable qu'en vue de deux ports remplis de bâtimens de guerre et de navires marchands, les Syracusains n'auroient pu trouver un grand amusement à voir combattre une couple de méchans bateaux. Du reste, les naumachies étoient peut-être une espèce de manœuvre exécutée en cadence sur l'eau par des groupes de bateaux, et ce spectacle ne peut avoir eu un ca-

ractère de grandeur; car, en supposant que le plus grand édifice qui existe encore en ce genre, le colisée de Rome, ait servi à des naumachies, ce que nient les antiquaires modernes, il étoit impossible d'y représenter un combat naval qui offrît quelque intérêt.

On descend par un escalier de 26 marches de Tychê au théâtre. Capodieci prétend l'avoir découvert en 1810. On voit encore, dans le pavé des gradins du milieu, les trous carrés destinés à recevoir les mâts auxquels on attachoit des toiles qui formoient un pavillon pour abriter les spectateurs, et, selon quelques antiquaires, les traces des anneaux qui tenoient les cordes, de sorte qu'en Sicile l'usage de couvrir les théâtres auroit été plus ancien qu'à Rome. Il est évident que seulement la moitié supérieure du théâtre pouvoit être couverte; autrement, on n'auroit pas joui de la vue du dehors. Enfin, on se demande si réellement ces trous avoient la destination qu'on leur suppose, puisqu'ils sont pratiqués dans le rang moyen des siéges : à Pompeï, ils sont dans le rang supérieur.

Les cinq rangs inférieurs de gradins découverts par Landolina, et sur lesquels on plaçoit des chaises, étoient revêtus de dalles de marbre : quelques admirateurs outrés de ce théâtre ont prétendu à tort qu'il en étoit de même des autres

siéges : il n'y a pas assez d'espace pour les pieds des spectateurs assis sur les gradins supérieurs. Les vomitoires ont, de chaque côté, un autre petit escalier qui subdivisoit les marches du premier et les gradins.

Le théâtre a 66 rangs de siéges : 40,000 spectateurs ont pu s'y asseoir à la fois, ce qui paroît à peine croyable.

On ne conçoit pas sur quoi Riedesel, dans son *Voyage en Sicile, dans la Grande-Grèce*, etc., a pu fonder l'opinion que le théâtre étoit partagé en trois parties, pour les habitans d'Achradine, de Tychê et de Néapolis, comme si ceux d'Ortygie n'avoient pas également été Syracusains, en ne parlant même pas de ceux des Épipoles, où étoient les châteaux. Nous ne connoissons aucun écrivain de l'antiquité dont le témoignage puisse confirmer cette idée. Chez les anciens, les différens états, mais non les tribus ni les quartiers d'une ville, avoient des places différentes au théâtre.

Au-dessous du quinzième rang de siéges on voit un petit canal qui s'étend d'une extrémité à l'autre ; il est interrompu par une marche. On ignore sa destination. Devoit-il recevoir l'eau de la pluie ou la conduire à la scène ?

On sait qu'on lit sur la partie latérale du premier gradin du second rang cette inscription remarquable :

ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ (1).

Et, plus loin :

ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΝΗΡΗΙΔΟΣ.

Landolina découvrit cette dernière en 1804. Cette même année (2), Capodieci assura qu'il

(1) Les médailles et les inscriptions font mention de cette belle reine de Syracuse : l'histoire n'en parle pas.

(2) M. Mannert ne croit pas à l'authenticité de ces inscriptions. Voici comme il s'exprime à ce sujet: «Il existe encore une très-grande quantité de médailles de Syracuse du temps le plus florissant de la république : on peut donc s'étonner de ce que des faussaires en aient fabriqué, puisque ordinairement ils n'exerçoient leur art que dans les lieux où les médailles sont très-peu nombreuses, ou bien ou il n'y en a pas, et où, par conséquent, leur travail étoit une rareté. Il a fallu chercher à Syracuse une rareté d'un autre genre. On inventa donc une reine Philistis, de laquelle l'histoire ne sait absolument rien, et l'on frappa sous son nom, et avec son image, toute une suite de belles médailles : on en montra aux étrangers une quantité considérable dans le couvent des bénédictins de Saint-Martin, près de Palerme. Mais l'artiste ingénieux ayant supposé qu'il pourroit s'élever des soupçons sur l'authenticité de son travail, grava sur un des gradins inférieurs du théâtre de Syracuse, qui, d'ailleurs, n'a aucune inscription, et dans un endroit où l'on n'a pas coutume d'en placer, ces mots : ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΖ ΦΙΛΙΤΙΔΟΣ, en caractères qui trahissent leur âge peu ancien. On voit cette inscription dans le Tome IV, page 301, du *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, par Saint-Non. D'autres voyageurs

avoit trouvé et tenu long-temps secrets ces mots mutilés, ... ΑΣΙΑ..... Νο. ΕΣ... Χ.....Ο, et, dans l'endroit où est bâti le moulin mis en mouvement par les eaux du Galenmi, dont le canal est en partie antique, ΔΙΟΣ ΟΑΥΛΛΑΠΙΟΥ. Par malheur, Logoteta en avoit eu auparavant quelque soupçon; mais il n'avoit deviné que le mot ΔΙΟΣ; l'autre lui a été constamment inconnu.

Il est difficile de décider si la grotte qui se trouve au-dessus des gradins a été un lieu consacré aux dieux pour y déposer les trépieds et les trophées du théâtre, ou si, comme d'autres aujourd'hui détruites, elle ne servoit qu'à procurer plus de place au peuple.

M. Capodieci donne les dimensions suivantes: Les gradins sont disposés en demi-cercle, et ont quatre cannes de profondeur; le diamètre est de 55 cannes et demie; la circonférence, de 87 cannes un palme 8 oncies; les trous carrés pour les mâts sont éloignés de 16 palmes l'un de l'autre.

Derrière le théâtre, on voit une montagne en demi-cercle, avec une grotte remplie de sépultures; elle ressemble à la rue des Tombeaux, où l'on monte en sortant du théâtre, et à l'Altaria de

en parlent aussi. Personne ne s'est ensuite avisé d'élever le moindre doute sur la haute antiquité des médailles et de l'inscription, et on recherche avec d'autant plus d'empressement les traces de la reine Philistis, absolument inconnue. » C'est aux antiquaires à décider. E.

la vallée d'Ipsica. Il semble presque impossible que ce ne soit pas le même peuple qui, à la même époque, ait creusé ces grottes innombrables qui n'offrent aucune différence. On peut donc douter que ce soit ici que Cicéron ait montré aux barbares Syracusains le tombeau du plus grand de leurs concitoyens ; très-vraisemblablement ces tombeaux ne servoient plus lorsque Néapolis se forma, c'est-à-dire après le temps de Gélon, et encore moins à l'époque du siége de Syracuse par Marcellus.

Tychê et Épipole.

Peu de villes d'une étendue aussi considérable peuvent être vues et examinées plus commodément que l'ancienne Syracuse. Du bord de la mer s'élève un plateau triangulaire, dont le côté le plus petit forme le rivage de l'Achradine; les deux plus grands s'avancent dans l'intérieur à une distance de cinq quarts de mille allemand de la mer, et se réunissent au point où étoit autrefois le château-fort d'Euryale, qui défendoit l'extrémité de Syracuse du côté de l'ouest. Au nord et au sud de ce grand triangle, la mer offre deux enfoncemens profonds; le plus septentrional étoit le Trogyle; le plus méridional, le grand port.

Ce plateau triangulaire, qui, aujourd'hui, est couvert de ruines, renfermoit jadis trois parties de

l'ancienne ville : Achradine, sur le bord de la mer; Tychê, plus dans l'intérieur; enfin Épipole, la pointe occidentale, avec les châteaux. On ne doit pas être surpris de ce que Cicéron ne compte pas Épipole au nombre des quartiers de la ville, et n'en cite que quatre, qui sont Achradine, Tychê, Ortygie et Néapolis; car son récit de la découverte du tombeau d'Archimède (liv. V, des *Tusculanes*) montre clairement que, de son temps, déjà Achradine et Tychê étoient presque désertes dans quelques parties; Épipole, bien plus éloignée de la mer, et qui avoit souffert considérament dans les guerres et dans les siéges, devoit être encore moins peuplée. D'ailleurs, indépendamment des châteaux et des fortifications, ce quartier devoit renfermer peu de maisons particulières. Cicéron l'auroit par conséquent compté à tort parmi les quartiers de Syracuse. Aujourd'hui il n'est pas possible de donner les limites respectives de ces trois quartiers de la ville ancienne.

Néapolis s'étendoit, au sud de Tychê et d'Achradine, à une soixantaine de pieds au-dessous de ces deux quartiers, dans une vallée située le long du flanc méridional du plateau triangulaire. Le terrain de Néapolis s'aplatit vers la mer, et aboutit à Achradine dans le voisinage de la grande latomie d'*el Paradiso*, puisque Cicéron

raconte que le théâtre étoit situé à l'extrémité de Néapolis.

L'île d'Ortygie, berceau de Syracuse, formoit le cinquième quartier, et, avec le cap Plemmyrium, situé vis-à-vis, fermoit le plus beau port du monde, qui, aujourd'hui, est malheureusement ensablé, et ne peut recevoir que des chebeks ou des brigantins.

Le mur de séparation entre Tychê et Néapolis est formé par les flancs d'un rocher, puisque ce dernier quartier, ainsi que je l'ai dit précédemment, est plus bas que Tychê et que la partie occidentale d'Achradine; mais la partie supérieure de ce mur, ainsi qu'on le voit évidemment, étoit composée de grandes pierres, de sorte qu'il ressemble, par sa construction, à celui d'Agrigente. On peut également trouver les restes épars du mur méridional de Néapolis, et suivre assez exactement sa direction jusqu'au point où ce quartier aboutit à Épipole. Les débris de celui du nord sont immenses; Denys l'ancien le fit élever en vingt jours par soixante mille ouvriers; il couvroit Épipole et Tychê dans la même direction; mais il ne pouvoit que difficilement défendre aussi Achradine, puisque sa longueur, que les anciens écrivains ont dit avoir été de 30 stades, équivalant à peu près à trois milles et demi de Sicile, n'atteindroit pas au mur de l'Eu-

ryale ou Gibellesi actuel, et que, par conséquent, s'il longeoit Achradine jusqu'à la mer, il auroit dû être encore une fois aussi long. De plus, on ne peut suivre les ruines de ce mur au-delà de Tychê; et au nord d'Achradine on n'en trouve absolument aucun reste : il est vrai que ces débris auroient pu disparoître entièrement, de même que ceux d'Achradine, où l'on ne voit plus que des fondemens en rochers, et cependant ils auroient suffi pour bâtir une ville comme Syracuse actuelle ; mais Achradine ayant été peuplée immédiatement après Ortygie, a dû être ceinte d'un mur au moins 400 ans avant J.-C.

Néapolis, Tychê et Epipole étoient séparées par un champ inculte; Marcellus y établit son camp, parce qu'Epipole lui opposoit encore de la résistance. Nous vîmes dans cet endroit un grand espace couvert de gazon, et où il n'y avoit pas la moindre ruine.

La pointe occidentale de Syracuse se termine par un petit dos, sur lequel on distingue trois éminences rangées sur une ligne droite : de chacune on aperçoit l'immense étendue des ruines. Les antiquaires placent Marcellus sur toutes les trois lorsqu'il pleura. Le premier tertre est près de la latomie du Buffaloro, où sans doute Denys fit en partie commencer son mur. Il portoit le château de Labdalum, auquel ces carrières ont pu appartenir; au moins la régularité des coupes dans

le roc et la manière uniforme dont l'ensemble est disposé, particularités qui donnent à cette latomie un caractère propre, montrent évidemment que l'on avoit l'intention de bâtir là un fort ou de l'agrandir; peut-être cet ouvrage gigantesque étoit-il le Labdalum, aujourd'hui détruit.

En suivant plus loin le dos, on arrive à une seconde éminence; c'est le Mongibellesi, dont le nom est arabe. On y aperçoit les ruines les plus colossales de Syracuse; c'est ce qui donne beaucoup de probabilité à l'opinion de ceux qui regardent ce tertre comme l'Euryale, le château le plus fort de la ville, et dont Marcellus ne put se rendre maître; c'est là que le mur septentrional de Denys et le mur méridional de Néapolis se rencontroient; ils n'alloient pas plus loin, quoique Cluvier les prolonge un mille et demi sicilien plus loin, jusqu'au troisième monticule, nommé *le Belvédère*. Ce dernier est entièrement séparé, par un enfoncement, de l'extrémité de Syracuse; il ne peut donc avoir l'Hexamylon : ce dernier château étoit à l'est de l'Euryale, et comme celui-ci dans Epipole.

Derrière le Belvédère, un dos assez haut s'avance vers l'est jusqu'à la mer. La plupart des antiquaires, entre autres Cluvier et Fazello, lui donnent le nom de *Crimiti;* les Siciliens ne le connoissent que sous celui de *Monte del Bosco.* On nous assura que le véritable Crimiti étoit à une

certaine distance au-delà du Monte del Bosco. Ce n'est pas sans raison que l'on a espéré trouver dans ce Crimiti ou dans le coteau que l'on a confondu avec lui le Thymbris, dont Théocrite parle en ces termes dans sa première idylle : « Adieu, » belle Aréthuse, et vous fleuves dont l'onde pure » jaillit du Thymbris (Κατα Θύμεριδος). » On peut induire que le Thymbris de Théocrite est une montagne, et non pas une rivière, d'abord de ce que la préposition grecque Κατα, placée comme elle l'est dans ce passage, répond ordinairement à *de*, préposition marquant le mouvement ; et, secondement, de ce qu'à l'exception de l'Anapus, nulle rivière ne coule dans les environs de Syracuse, et que l'antiquité n'en connoît aucune. La scène de cette idylle est évidemment près de Syracuse. Mais il reste encore une difficulté à résoudre, c'est de savoir quels étoient les ruisseaux ou les rivières dont les eaux pures jaillissoient du Thymbris, et où il faut les chercher. Si le poète, ce qui est à peine vraisemblable, a entendu parlà autre chose que des torrens qui, peut-être, sont taris depuis long-temps, il faut adopter l'opinion de don Vincenzo Mirabella, qui suppose que Théocrite a voulu parler des aquéducs qui conduisoient à Syracuse l'onde pure des hauteurs voisines, par conséquent celle du Monte del Bosco et du Crimiti. Le poète auroit donc voulu parler de ces hauteurs sous le nom de Thymbris. Mira-

bella se fait à lui-même l'objection que ces canaux ne vont pas jusqu'à la mer; mais elle n'est pas importante, puisque Théocrite ne parle pas de cette circonstance. Un seul aquéduc partoit de Thymbris ou Monte del Bosco et alloit jusqu'au commencement de Tychê, où il se subdivisoit en plusieurs branches en parcourant ce quartier, Achradine et Néapolis; on en compte sept. On connoît assez la magnificence de ces aquéducs qui étoient creusés dans le roc, et l'embarras dans lequel les Syracusains furent plongés lorsque les Athéniens coupèrent ces conduits à l'époque du siége. On voit sur quelques plans de Syracuse un Thymbris couler le long du mur méridional de Néapolis, et se jeter dans le port; mais jamais ce ruisseau n'a existé, non plus qu'un Alphée cité fréquemment comme une petite rivière de ce canton.

Il est peu de points de vue comparables à celui dont on jouit du haut du Mongibellesi ou du Belvédère. Du côté de la mer, on voit l'île basse de Thapsus en forme de faux; on la nomme aujourd'hui *Isola delli Manghisi;* c'est réellement une presqu'île, puisqu'une langue de terre étroite la réunit à la Sicile. Dans quel désordre terrible se présentent les ruines des châteaux et les énormes quartiers de pierres du mur de Denys l'ancien renversés les uns sur les autres! Quel champ immense de destruction offrent Tychê et Achradine,

jadis si florissantes ! A droite, dans la vallée, des champs de blé et des bocages d'oliviers verdissent dans l'enceinte des murs de Néapolis. Dans le lointain on aperçoit, en gémissant de douleur, la pauvre Syracuse resserrée dans Ortygie entre ses deux ports.

L'Anapus et le Cyané.

Nous allâmes en bateau du grand port à l'embouchure de l'Anapus, qui, par ses débordemens, forme à droite la Syraca (*Pantano*), et, à gauche, le Lysimelia (*Pantanelli*), marais pestilentiels qui furent si funestes aux ennemis de Syracuse. On a de la peine à concevoir comment ce canton si insalubre, où les armées des Romains, et surtout celles des Carthaginois, éprouvèrent des pertes terribles, étoit celui où se trouvoient les jardins de plaisance et les jardins des Syracusains, dont la magnificence étonna les Carthaginois, ainsi que Plutarque nous l'apprend dans la vie de Timoléon.

Le port, dont la circonférence est de 3,865 cannes, ou 5 milles de Sicile, est si bas, notamment près du rivage, du moins dans cet endroit, que nos bateliers furent obligés de travailler pendant près d'une heure avant de pouvoir faire entrer le petit canot dans l'Anapus.

L'eau de cette rivière est limpide et potable.

M. Capodieci assure qu'elle est alimentée par vingt-neuf petites sources et plusieurs ruisseaux; nos bateliers prétendirent, au contraire, qu'elle n'a pas de source, et qu'elle ne reçoit son eau que de la pluie. Le chemin, rétréci par les plantes vigoureuses et par les buissons, fut extrêmement pénible, à cause de l'air épais et désagréable des marais et de la chaleur vraiment accablante.

On entra bientôt de l'Anapus dans le Cyané (*la Pisma*), qui est plus profond et plus considérable. Vers la source croît le *papyrus*, plante rendue si célèbre par Landolina. La manière d'en faire du papier est assez connue, et a été si bien décrite par plusieurs auteurs, entre autres par Bartels, qu'il seroit inutile de vouloir y ajouter quelque chose. Le peuple de Syracuse nomme ce végétal *la peruca*, à cause du grand nombre de filamens pendans qui entourent sa fleur. Il s'élève à la hauteur de dix à douze pieds, et se multiplie prodigieusement. Nos bateliers nous dirent que l'on mange une partie de cette plante; elle a une propriété enivrante qui est plus forte que celle du vin, ce qui s'accorde avec les récits des anciens. Ces gens nous servirent avec beaucoup de zèle, et nous invitèrent à charger la moitié du canot de tiges de papyrus qu'ils arrachoient très-volontiers, parce que leur trop grande quantité empêche de pêcher. Si Landolina n'eût pas pris le papyrus sous sa protection, ce végétal seroit

depuis long-temps disparu de ce canton ; les pêcheurs l'y auroient anéanti. Il est permis aux étrangers d'en prendre à leur gré.

Le bassin de Cyane, dont l'eau est d'un bleu foncé, comme l'indique son nom, est entouré de prairies verdoyantes et de charmans buissons de myrtes. Des poissons agiles et fins, car ils ne mordent pas à l'hameçon, ni ne se laissent prendre au filet, jouent par centaines dans ses eaux, qui ont jusqu'à 30 pieds de profondeur, et sont transparentes comme le cristal. Jamais le moindre bruit ne trouble la tranquillité de cette solitude ravissante qui semble avoir été consacrée. Malheureusement le temple de Cyane, nymphe chérie de l'Anapus, est entièrement détruit ; peut-être est-il enfoncé dans le perfide terrain tourbeux qui, aujourd'hui, entoure de tous côtés le Pisma. Le terrain de ce canton doit avoir été autrefois plus solide, si, comme le rapporte Diodore dans son cinquième livre, les Syracusains s'y assembloient tous les ans pour un panégyrique. Aujourd'hui on court le risque, tout à l'entour de Cyane, d'être englouti par la terre; on dit que cet accident arrive fréquemment au bétail des Syracusains.

En revenant, nous visitâmes l'emplacement où étoit jadis le temple de Jupiter. Il n'en reste plus que des colonnes colossales qui suffisent pour rappeler son souvenir. On ne voit plus de traces

du château de Polychnê, non plus que des deux autres, le Descon, sur la rive de Miloca, et le Plemmyre (*il Mondio*), sur le promontoire, vis-à-vis d'Ortygie, qui défendoient le grand port. Le morne silence et la paix mélancolique de ces lieux, qui ne sont quelquefois interrompus que par le bruit sourd des vagues, règnent aussi sur ces prairies à jamais mémorables.

Bains particuliers.

Syracuse est surtout riche en bains antiques particuliers : comme ils ne sont ni magnifiques ni instructifs, il n'est nullement nécessaire de les visiter tous. Ils sont tous construits sans terre, petits et sombres; l'on est obligé d'y entrer en rampant. Celui du jardin della Falcona, que Capodieci prétend avoir découvert en 1804, a, dit on, été orné de mosaïque; mais nous n'en avons pu découvrir la moindre trace.

Un autre bain particulier, dans Ortygie, fut trouvé, en 1806, dans la maison de M. Bianchi. Il est profondément enfoncé sous terre; un pilastre isolé soutient sa voûte, qui est presque en forme de croix. Il y a, dans les angles, des siéges destinés peut-être aux gens qui s'oignoient d'huile; au milieu de la voûte il y a un crochet, probablement pour y suspendre une lampe. Cette grande salle ne servoit que pour se frotter et s'oindre

après qu'on s'étoit baigné dans la pièce contiguë, espèce de cachot où l'on entre par une méchante porte très-basse et où il y a un petit bassin. Tout cela ressemble plutôt à une prison qu'à un établissement que l'on fréquentoit pour se rafraîchir et se divertir.

Sous l'église de Saint-Philippe on voit un bain très-vaste; et, si l'on en juge par les restes de l'escalier tournant, il est construit sur un plan plus grand que les autres; mais c'est de même un méchant trou. Nous fûmes obligés d'y ramper quelque temps sur le ventre; et, quand nous revînmes au jour, nous reconnûmes que nous étions à peu près aussi savans qu'avant de descendre dans ce repaire obscur. On ne voit réellement qu'un escalier tournant qui conduit à un puits bien conservé; il est vrai que nous n'avons point parcouru toutes les parties de ce souterrain.

Nous passâmes une matinée entière, et la dernière de notre séjour à Syracuse, assez ennuyeusement dans ces cavernes insignifiantes : notre dernière soirée ne nous en parut que plus ravissante. Après que la chaleur du jour se fut un peu calmée, nous grimpâmes encore une fois sur les gradins du grand théâtre. Quel magnifique coup d'œil s'offrit à nous ! Le soleil étoit à l'ouest, du côté de l'Euriale, et éclairoit de ses rayons de pourpre le tableau extraordinaire que nos regards

embrassoient. A gauche, les parois menaçantes des latomies de Denys, entremêlées d'une verdure riante; au milieu, le rocher pittoresque de la sentinelle; immédiatement devant le théâtre, du côté d'Ortygie, la vallée qui autrefois faisoit partie de Néapolis, et qui, aujourd'hui, est remplie d'arbres fruitiers; les rossignols faisoient retentir les verts bocages de leurs accens mélancoliques; plus loin, la malheureuse Syracuse bornée à l'enceinte d'Ortygie; le promontoire Plemmyrium s'avançant vers l'île, en fermant le grand port; à peu de distance, les colonnes brisées du temple de Jupiter; un dos de montagnes bleuâtres qui se prolongeoit en ligne onduleuse; enfin, cet ensemble entouré par la mer sans cesse en mouvement. Mais qui pourroit décrire l'éclat éblouissant des rayons du soleil couchant, uni à la douceur des teintes bleues et rouges, fondues ensemble, qui éclaire avec une puissance irrésistible, à la fin du jour, les paysages de la Sicile, où le ciel est si pur et si beau!

Pour la dernière fois, le vin généreux de Syracuse coula près de la source d'Aréthuse. Après avoir passé dans cette ville douze jours, dont le souvenir nous sera toujours précieux, nous dirigeâmes nos pas vers l'Etna.

Voyage à Catane.

Accompagnés de notre hôte, et, suivant l'usage, d'un grand nombre de spectateurs, nous sortîmes de Syracuse, et nous gravîmes sur le plateau pierreux d'Achradine. Bientôt un petit dominicain fort curieux, et monté sur un âne, vint se joindre à nous, et nous tint compagnie pendant deux heures que nous employâmes à traverser les ruines de Syracuse. Sa conversation, fort gaie, nous divertit beaucoup.

En suivant cette route, on jouit parfaitement de la vue du plateau triangulaire où étoient Achradine, Tychê et Epipole, ainsi que du mur septentrional qui se prolonge vers Mongibellesi. Ce côté septentrional de Syracuse est autant élevé au-dessus de la mer que le méridional l'est au-dessus de Néapolis. La pente la plus roide est dans le voisinage d'Epipole, à la Scala Greca, sentier étroit, le long de la mer. On dit que la tour de Galeagra, dont les Romains s'emparèrent dans l'obscurité de la nuit, étoit de ce côté.

Nous arrivâmes ensuite dans la plaine de l'Aiguille (*Piano della Guglia*). On y voit le monument que quelques personnes regardent, sans aucune raison, pour un trophée de Marcellus. Il consiste en une base carrée assez haute construite en pierres de taille sans mortier, avec un socle

rond qui portoit une colonne; elle fut renversée, par un tremblement de terre, le 10 août 1542. Personne ne connoît ni le fondateur ni le motif de ce monument. Nous y grimpâmes pour examiner le pays, qui, presque jusqu'à Catane, étoit le plus désert et le plus pierreux que nous eussions trouvé en Sicile.

Quoique, dès le matin, la chaleur fût de 20 degrés, la marche ne nous parut pas très-pénible, quoiqu'elle fût passablement triste et ennuyeuse à travers ce désert. Il nous a semblé que la chaleur du sud est plus aisée à supporter que celle du nord. Enfin, à Fondaco di Legname, nous vîmes quelques misérables cabanes, et nous approchâmes de la mer. Un coteau, couvert d'une forêt, donna de l'agrément au paysage. Nous nous reposâmes une heure à Fondaco di Legname sans pouvoir nous rafraîchir. Vers midi, la chaleur étoit brûlante; il n'y avoit pas de glace; les boissons étoient tièdes; le vin étoit âpre et détestable : on nous servit des poissons de mer qui avoient un goût de vase et sentoient mauvais. En dépit de cette chère détestable, qui nous mit de mauvaise humeur, nous admirâmes dans cette méchante hutte une belle femme de dix-sept ans avec son enfant qui étoit fort joli.

Malgré la chaleur, qui étoit presque accablante, nous nous hâtâmes de continuer notre route vers Catane. Après avoir traversé avec plaisir une

prairie émaillée de fleurs et nous être de nouveau approchés de la mer, nous marchâmes dans un désert de sable; si nous faisions un pas en avant, nous en faisions deux en arrière au milieu des dunes mobiles; la chaleur devint insupportable. Là, un fiumara ou torrent se jette dans la mer; on n'y a pas construit de pont, ce qui est ordinaire en Sicile; et, comme son lit est profond et peu sûr, le grand chemin qui fait le tour de son embouchure traverse l'onde amère. Il y a sur ses bords une hutte dans laquelle vivent deux à trois pilotes dont l'unique occupation est de guider les mulets et les voyageurs; si ces derniers ont peur du bruit et du mouvement tumultueux des vagues, les guides les prennent sur leur dos.

Quelques milles plus loin, on rencontre une autre rivière; c'est le Giaretta (*Simœthus*), une des plus considérables de la Sicile; il vient du mont Hybla, qui, autrefois, produisoit le meilleur miel que connut l'antiquité, excepté celui du mont Hymète en Attique. Nous en avons goûté; il a, selon nous, survécu à sa réputation. On passe le Giaretta à un gué assez commode.

Là commence la célèbre et féconde plaine de Catane, nommée *Chiana di Catania;* elle s'étend au pied de l'Etna. Le désert où nous avions parcouru 30 milles de Sicile, depuis notre départ de Syracuse, se changea en prairies fertiles et en champs de blé. Dans l'antiquité, on appeloit la campagne

d'or de la Sicile tout ce canton, notamment dans le voisinage de Leontini (*Lentini*), qu'on nous avoit conseillé à Syracuse d'éviter, à cause du mauvais air et d'un détour considérable. Toutefois ce paysage nous a paru moins beau que celui de Syracuse : l'Etna, à cause de sa base extrêmement large et de sa forme qui n'a rien de hardi, ne lui prête aucun charme extraordinaire; mais tout change aussitôt qu'on a atteint Catane, et la mer, qui rend tout ce pays vivant.

Les rayons du soleil couchant éclairoient Catane et la mer lorsque nous entrâmes dans cette grande ville. Dès la porte, le pavé annonce quels rudes combats cette ville soutient depuis des siècles contre son fougueux voisin; et sa richesse, ainsi que sa beauté, montrent qu'elle en est toujours sortie victorieuse. Tout est construit en lave. Le volcan a contribué à rendre plus solide et plus jolie la ville qu'il vouloit détruire. Elle est extraordinaire l'impression que ce lieu produit dans les premiers momens sur l'étranger par le contraste qu'offrent sa propreté, l'air d'aisance, de gaîté et d'activité avec la saleté, la pauvreté, la tristesse et la tranquillité morne de la plupart des autres ville de Sicile, à l'exception de Palerme et de Messine; mais Catane l'emporte sur ces deux villes par la vie et l'agrément; ses 80,000 habitans sont dans un mouvement continuel.

Un hôtelier nous reçut chez lui; mais sa maison

étant déjà pleine, il nous logea dans le bâtiment qu'il occupoit avec sa famille. Ses six filles étoient fort jolies; il y en avoit deux blondes, ce qui est une rareté dans ce climat ardent. Des fraises à la glace nous rafraîchirent entièrement; de sorte que le soir même nous pûmes, malgré la fatigue du voyage depuis Syracuse, parcourir Catane, et bientôt nous la connûmes aussi bien qui si nous y eussions séjourné depuis quatre mois.

Antiquités de Catane.

Catane est riche en antiquités; on y voit un amphithéâtre immense, un théâtre, un odéum, et des vastes bains chauds et froids. Cette ville seroit aussi, sous ce rapport, une des plus remarquables de la Sicile, si des torrens de lave n'avoient pas renversé et englouti ces monumens, et si de nouveaux édifices ne s'étoient pas élevés en si grand nombre à leur place, qu'il est presque impossible de reconnoître la forme et la disposition de ce qui existoit.

Accompagnés d'un cicérone boiteux, qui, de même que ceux de Girgenti et de Syracuse, se nommoit don Antonio, nous allâmes d'abord au théâtre. Il est tellement rempli de maisons chétives, qu'à l'exception d'une partie des gradins et de quelques corridors, on n'en voit rien, et qu'ainsi on ne peut s'en faire une idée nette. Le

grand protecteur des antiquités de la Sicile, notamment de Catane, le prince Biscari, grand-père de celui qui vit aujourd'hui, et qui ne lui ressemble guère pour l'activité, fit fouiller à ses frais presque la moitié de ce beau théâtre. Aujourd'hui, personne ne pense à continuer ce qu'il a commencé; et peut-être à cause du grand nombre de bâtisses nouvelles qu'on y a faites, est-il presque impossible de le dégager entièrement. Son enceinte étoit à peu près de 600 palmes. Il doit avoir eu six vomitoires. On dit qu'il est de construction grecque; mais il a au moins été restauré par les Romains. On y voit encore, comme au théâtre tragique de Pompéï, la galerie supérieure, consistant en siéges couverts d'arcades, ou en loges destinées aux femmes et aux spectateurs qui se tenoient debout. Tout est en lave.

Immédiatement à côté du théâtre est l'odéum. Cette situation mérite peut-être d'être remarquée; car l'odéum de Pompéï, nommé aussi le théâtre comique, est également tout près du théâtre tragique. Il n'est pas présumable que ces deux édifices aient été nommés *odéum* à cause de cette situation : celui de Catane étoit connu depuis long-temps, puisqu'il n'avoit jamais été enterré; il auroit donc fallu qu'on lui eût donné ce nom lorsque l'on auroit déterré le théâtre; mais celui-ci étoit aussi connu anciennement. Au contraire, le théâtre de Pompéï, qui n'a été dé-

couvert que depuis quelques années, étoit déjà annoncé sous cette dénomination dans une ancienne inscription. Il seroit extrêmement important d'établir une comparaison exacte entre les deux édifices. Par malheur, celui de Catane est tellement encombré de cabanes et de barraques, qu'excepté la forme extérieure ronde, qui est en général celle d'un théâtre, notamment de celui de Marcellus à Rome, on n'y peut rien observer de particulier ; on n'oseroit donc d'autant moins hasarder quelque supposition sur la destination de ces odéum.

L'amphithéâtre est de construction romaine : ce qu'on en a découvert, et un bon dessin qu'on en a fait à Catane, montrent que du moins, quant à la circonférence, il doit avoir été plus considérable qu'aucun édifice en ce genre, car elle est de plus de 3,400 palmes, tandis que celle du Colisée ne va guère au-delà de 2,500 palmes. Il n'y a de visible de ce vaste édifice qu'un corridor qui est à moitié rempli de terre ; il se prolonge sous les gradins, et l'on peut aisément, à la courbe qu'il décrit, calculer son étendue. On distingue très-bien la loge des animaux, dont on dit que l'arène pouvoit contenir trois cents. C'est un amphithéâtre voûté, où aboutit une rigole par laquelle on faisoit parvenir la nourriture aux bêtes. Il y a à côté une autre petite pièce voûtée destinée peut-être à enfermer les animaux

quand il y avoit des réparations à faire à l'autre loge. Ces bâtimens sont en lave; cet amphithéâtre immense étant en partie recouvert par la lave et en partie encombré de maisons, on ne s'y promène que comme dans les galeries d'une mine, sans avoir une idée nette de l'ensemble.

Les restes d'anciens thermes que l'on a trouvés sous une église sont bien plus instructifs : on dit qu'ils sont contigus aux bains froids situés sous l'église cathédrale de Sainte-Agathe. Ils ne sont pas construits d'après un plan aussi vaste que les thermes publics de Rome, et n'offrent pas non plus les mêmes distributions; ils ressemblent plutôt à des bains particuliers; mais ils sont, comme ceux-ci, établis sous terre, et le bâtiment est coupé par des passages parallèles qui se croisent en angles droits. Les chambres de bains y sont, de même qu'à Rome, les unes près des autres; on y cherche également en vain des canaux pour remplir les baignoires et des ouvertures pour y faire pénétrer la lumière. L'étage superieur des thermes, où les Romains trouvoient toutes sortes de divertissemens, doit être entièrement disparu à Catane, qui a tant souffert du ravage des torrens de lave; tout y est nouveau. Au-dessus de ces thermes et des bains froids, qui, vraisemblablement, leur étoient contigus, on a érigé deux églises, un marché et plusieurs rues. La disparition de cette portion des thermes a été d'autant

plus prompte, que les matériaux qui les composent ne sont pas aussi durables que ceux des thermes de Rome, car ils ne sont qu'en briques, et ils sont beaucoup plus anciens. S'ils communiquoient avec les bains situés sous la cathédrale, alors cet établissement auroit eu une étendue de plusieurs centaines, et même de plusieurs milliers de pas, ce qui auroit été disproportionné avec la grandeur de la ville.

Nulle part on ne voit aussi bien qu'à Catane la manière dont étoit disposé le *caldarium* ou le *tepidarium* des anciens, c'est-à-dire les pièces où l'eau étoit chauffée et où l'on prenoit les bains tièdes. Une grande salle renferme une suite de fourneaux pour chauffer l'eau dans des chaudières, et les rigoles qui y conduisent. La chaudière étoit placée dans un enfoncement quadrangulaire sur quatre petits supports hauts de deux pieds, et creusés de cannelures parallèles à peu près comme une vis. Quatre petits trous carrés, placés dans la maçonnerie de l'enfoncement ou du fourneau, un peu au-dessus de ces supports, tout autour de la chaudière, servent à faire sortir la fumée et à donner plus d'activité au feu. On a trouvé un grand nombre de ces supports, et le prince de Biscari en a enrichi son musée. L'on allumoit le feu entre ces supports. On observe de plus, dans ce caldarium, un appareil pour un bain de vapeur : c'est un siége assez commode

placé entre deux fourneaux, et entouré de tous côtés de tuyaux qui conduisoient la vapeur; enfin, en dehors du caldarium, il y a une belle chambre de bains avec quatre niches.

Musée de Catane.

Grâce à la bienveillance de l'excellent baron Pedagaggi, pour qui l'on nous avoit donné à Palerme des lettres de recommandation, nous parcourûmes, avec M. le professeur Zara et M. le baron Gioëni, les collections les plus importantes de la ville. L'université avoit depuis long-temps suspendu ses observations sur l'élévation du thermomètre, et ce que M. Zara, professeur de mathématiques, nous en dit, n'étoit pas propre à nous donner une idée favorable d'une institution qui n'est en activité que durant cinq mois de l'année au plus.

Le cabinet d'histoire naturelle de M. Gioëni est un des mieux ordonnés et des plus instructifs que nous ayons vus. Il est surtout riche en minéraux de la Sicile et en produits volcaniques des îles de Lipari et du Vésuve. Nous remarquâmes principalement une table de lave si dure, que, par le poli, elle avoit acquis plus d'éclat que le marbre. Nous avons vu dans cette collection et dans celle du prince Biscari une quantité innombrable de variétés de laves de divers degrés de dureté, jusqu'à

celui de la pierre-ponce la plus poreuse, suivant qu'elles avoient subi plus ou moins l'action du feu volcanique. Le bloc de lave sur lequel est placé le buste du prince, à l'entrée de son muséum, ne le cède pas au marbre le plus dur. La preuve la plus claire que cette qualité de la lave peut exister malgré l'action la plus violente du feu, se voit à l'amphithéâtre de Catane. Une coulée de lave l'a couvert, a pénétré dans toutes les ouvertures et dans toutes les fenêtres; puis, après avoir été fluide, est devenue aussi compacte et aussi dure que du granite. Il en est de même de l'énorme coulée de lave sous laquelle Herculanum est enterré, et qui porte aujourd'hui Resina et Portici; elle n'a nullement l'aspect d'une scorie, elle est solide au plus haut point. Quand on examine les grands champs de lave avec attention, on reconnoît que leur surface est crevassée et poreuse, mais que l'intérieur en est compacte. Le torrent de lave coule moins qu'il ne roule, et entraîne avec lui, en les fondant et les réduisant en scories, une quantité de terres, de pierres et de diverses substances qu'il rencontre sur la surface du sol : c'est du moins ce que nous assura don Maria Gemmellaro, intendant de Nicolosi, et excellent observateur, qui, depuis long-temps, étudie l'Etna.

Le muséum du prince Biscari, dont nous nous étions fait une grande idée, ne répondit nulle-

ment à notre attente. Il peut être le cabinet d'antiquités le plus riche de la Sicile ; mais, quant à sa valeur intrinsèque, elle est aussi insignifiante que celle de toutes les collections de l'île. Il ne peut se comparer avec aucun de ceux de l'Italie : on voit souvent à Rome, dans les jardins et les cours des palais, des antiques beaucoup plus remarquables.

A l'exception du torse de Jupiter, qui est très-beau et d'un travail parfait, de quelques fragmens de colonnes magnifiques et d'entablemens, nous ne nous rappelons rien qui mérite d'être cité. La collection des vases grecs en renferme quelques-uns de la plus belle forme ; mais les dessins des figures sont, comme dans la plupart de ces pièces, bizarres et maigres, quoique sûrs et hardis. Dût notre opinion être blâmée par les connoisseurs, nous avouerons sincèrement que, parmi les quantités innombrables de ces vases que nous avons vus en Sicile et en Italie, il n'y en a qu'un petit nombre dont le dessin nous ait plu ; il nous semble inconcevable qu'il soit nécessaire, comme le prétendent quelques personnes, de la main d'un Raphaël pour les exécuter. Quant aux formes de ces vases, elles sont toujours parfaitement belles, et si variées, que l'on doit aussi admirer en ce point l'inépuisable génie des Grecs.

Le riche couvent des bénédictins de San Ni-

colo renferme un maigre cabinet d'histoire naturelle et de divers objets. Nous entendîmes avec bien plus de plaisir le son admirable des orgues de l'église, orgues si célèbres, et avec raison, dans toute la Sicile. L'église est vaste, haute, claire, et une des plus belles de l'île. Le couvent étonne par sa vaste étendue, quoiqu'il ne soit qu'à moitié fini. On remarque surtout le magnifique escalier en très-beau marbre; on n'en voit pas de pareil en Sicile, et nulle part peut-être, si ce n'est à Rome. En 1669, les murs de ce couvent résistèrent à un torrent de lave vomi par l'Etna, et sauvèrent ainsi la ville de Catane de la destruction qui la menaçoit. Les moines sont de familles nobles, et appartiennent aux meilleures maisons de la Sicile. Ce sont de bons vivans, très-riches, polis, gais; ils jurent hardiment, et ne se mettent à genoux que *per la soddisfazione del superiore.* Derrière chacun d'eux se tient un domestique dans la posture la plus humble. Deux de ces religieux eurent l'obligeance de nous mener partout, et s'efforcèrent de nous convaincre de leur instruction et de leur esprit de tolérance.

La Sicile n'est réellement pas le pays des muses ni des collections d'objets d'arts. On ne perdroit pas beaucoup à ne visiter aucun de ceux qui s'y trouvent, à l'exception de la collection des médailles de M. le baron Astuto à Noto.

Séjour à Catane.—Excursion aux îles des Cyclopes.

Nous avons passé cinq jours à Catane; ils furent au nombre des plus agréables de notre voyage en Sicile et en Italie. L'activité et la gaîté de cette ville, jointes au caractère aimable et honnête de ses habitans, sont de puissans attraits pour les étrangers; nulle part nous n'avons éprouvé autant de marques d'amitié et de bienveillance.

Les rues sont presque toutes tirées au cordeau, larges et bien bâties, claires et propres partout; on y jouit constamment de la vue, soit de la mer, soit de l'Etna.

Aussitôt après notre arrivée nous allâmes par la rue della Colomma, qui est belle et très-longue, jusqu'aux bords de la mer, où nous jouîmes d'un coup d'œil remarquable et bien rare. La ville est entourée, le long du rivage, comme d'un bourrelet noir de rochers de lave qui forment aussi le port, d'ailleurs assez mauvais. La mer étoit extrêmement agitée; les vagues furieuses venoient se briser en grondant contre les rochers, sur lesquels nous nous tenions muets d'admiration; l'écume s'élevoit très-haut avec un fracas terrible. Dans le lointain la cime de l'Etna, couverte de neige, vomissoit de la fumée.

Nous n'avions pas vu à Palerme les balcons

garnis d'une manière aussi brillante qu'à Catane. Les dames qui n'ont pas d'équipage ou qui ne se soucient pas d'aller se promener au Corso à l'heure du coucher du soleil, se placent à leurs balcons : presque toutes les fenêtres qui donnent sur la rue en ont un. On voit, à la plupart des maisons, les fenêtres de deux et trois étages garnies de femmes belles et bien faites, ordinairement vêtues de blanc. Quel plaisir de fixer ses regards sur cette réunion d'êtres charmans, et dont la physionomie est souvent admirable !

A la même heure, les femmes de distinction se promènent dans de magnifiques voitures attelées fréquemment de beaux mulets, le long du Corso ou de la rue della Colomma; les carrosses se réunissent pour la plupart sur la grande place devant la cathédrale de Sainte-Agathe. Là, on prend des glaces ; ce qui, en Italie, n'a guère lieu tant que le soleil est sur l'horizon. Catane est aussi vivante après qu'il a disparu, qu'elle est morte et déserte après le repas, lorsque tout le monde fait la *siesta*. De tous les côtés on entend l'air de la tarantella joué par les tambourins, et le son romantique des cornemuses avec la *ceramella* ou musette. On voit beaucoup jouer à la *dextra* et *sinistra* des anciens; les cris et le bruit de cette place ressemblent au tapage de Venise, et ne sont surpassés que par le tintamarre de la rue de Tolède à Naples.

Presque tous les soirs nous étions témoins d'une procession, presque, tous les matins, le son des cloches, les salves de mousqueterie et d'artillerie annonçoient la célébration d'une fête, qui, du reste, ne paralysoit pas beaucoup l'activité des habitans. Si, dans notre pays, il s'agit d'une fète, aussitôt chacun croise les bras; en Italie, au contraire, ceux qui composent la fête sont les seuls qui y prennent part. Mais la Fête-Dieu fut solennisée avec un éclat particulier, notamment le soir. Les processions, en Italie, frappent un étranger non seulement par le nombre considérable d'ecclésiastiques vêtus de diverses manières, mais aussi par les files sans fin de frères laïques de différens ordres, déguisés de la manière la plus bizarre; ils marchoient gravement en tenant de longs flambeaux à la main, tandis que de petits garçons recueilloient adroitement, dans des cornets de papier, la cire qui en découloit. Les cris et les chants de cette multitude infinie auroient été entendus d'un sourd. Un spectacle réellement magnifique, surtout de loin, étoit le maître-autel garni, du haut en bas, de cierges allumés; on auroit cru apercevoir, les portes étant ouvertes, une mer lumineuse en mouvement. Dans l'église, longue de 150 pas, la foule étoit extraordinaire, et presque entièrement composée de jeunes filles et de femmes, toutes si bien enveloppées de leurs manteaux

noirs, que l'on ne pouvoit découvrir la moindre partie de leurs attraits; il n'y avoit que l'éclat de leurs yeux noirs qu'aucun voile ne pouvoit amortir. Pendant toute la nuit, la ville représenta un palais de fées; les palais et toutes les maisons furent illuminés; les rues resplendissoient de la clarté d'une quantité innombrable de lumières qui faisoient apercevoir des femmes charmantes derrière des voûtes de fleurs dont les balcons étoient ornés.

La maison hospitalière du baron Pedagaggi nous étoit ouverte tous les jours. Ce brave Sicilien et son aimable épouse cherchoient, de toutes les manières, à nous rendre notre séjour à Catane agréable et utile. Comme il devint douteux, par l'effet des circonstances politiques, que nous pussions aller à Naples, ce qui, à cause de nos lettres de crédit, nous occasionnoit de l'embarras, cet excellent homme nous donna de son plein gré, sans que nous y eussions le moindre droit, et avec une bienveillance parfaite, une lettre de crédit assez considérable sur Messine, afin que, dans le cas où nous ne pourrions pas aller à Naples, nous fussions en état de nous faire transporter à Livourne ou à Gênes. Presque partout les Siciliens nous ont donné des preuves semblables de la bonté et de la générosité de leur cœur: si nous devons juger d'eux par notre propre

expérience, nous devons les déclarer un des peuples les meilleurs de l'Europe.

Quoique nous n'eussions pas eu d'abord l'intention de faire un si long séjour à Catane, nous nous résignâmes très-volontiers au délai que rendoit nécessaire l'aspect de l'Etna, dont le sommet ne vouloit pas s'éclaircir. Un habitant de Nicolosi, dernier village de la partie habitée de cette montagne, nous assura, d'ailleurs, que la neige tombée récemment sur sa cime la rendroit très-difficile à atteindre. Une autre fois, don Maria Gemellaro, qui se charge avec plaisir de conduire les voyageurs disposés à faire ce voyage, nous conseilla d'attendre au moins encore un jour, parce qu'il étoit sorti de la fumée du petit cratère, ce qui annonce ordinairement de la pluie.

Nous employâmes la plus grande partie de cette journée à une excursion fort agréable, à ce qu'on nomme le port d'Ulysse, et aux rochers des Cyclopes, que les Siciliens appellent *Fariglioni.* Le temps étoit superbe. Un canot nous conduisit au pied de la montagne fumante; nous vîmes les immenses champs de lave noire que les flots verdâtres de la mer blanchissoient de leur écume; nous vîmes, avec admiration, sur ces masses qui avoient jadis été des torrens embrasés, des jardins fertiles et de jolies maisons de campagne; nous avions de la peine à concevoir que ces

torrens eussent coulé dans une étendue de plus de six milles allemands.

Nous parvînmes enfin à l'Ognina, petit village sur une anse du prétendu port d'Ulysse. A cette époque, nous ne révoquions pas en doute l'exactitude de ces indications. « Aucun flot, dit » Homère, aucune vague de la haute mer ne trouble » cette enceinte, où règne toujours une paisible » sérénité ; mais tout auprès gronde l'Etna, éten- » dant au loin ses ravages. »

Les torrens de lave ont rempli les sinuosités du rivage. On voit encore s'élever du sein des flots, devant le port, les singulières pyramides de basalte, nommées *les Fariglioni*, qui, dit-on, furent lancées par Polyphême pour briser le vaisseau d'Ulysse. C'étoit l'anse dans laquelle couloit l'eau sacrée de l'Acis ; « car, muses, vous » n'embellissiez de votre présence ni les rives du » majestueux Anape, ni les rocs sourcilleux de » l'Etna, ni les ondes sacrées de l'Acis (1). » C'est sans doute le ruisseau dont parloit le cyclope en s'adressant à Galatée : « Grâce aux forêts et aux » neiges resplendissantes de l'Etna, il y coule » une onde fraîche digne d'abreuver les immor- » tels (2). » C'est là que nageoit, dans le voisinage du bocage délicieux, l'objet de l'amour ardent du

(1) Théocrite, idylle, I, v. 68.

(2) *Ibid.*, XI, v. 48.

cyclope, la belle Galatée. « Près des rives de l'Acis,
» que Galatée préfère souvent à la mer ; lorsque,
» blanche comme la neige, elle y entre en nageant,
» un bois s'élève en berceau, cachant avec ses
» branches entrelacées les flancs de l'Etna. »

Quoique les torrens enflammés vomis par le volcan aient détruit le bois et tari les sources et le ruisseau, ainsi, quoique aucune Galatée ne vienne nager dans ses ondes, toutefois mille charmes sont attachés à ce petit coin de terre, soit à cause de sa beauté actuelle, soit à cause des souvenirs qu'il rappelle.

Nous gravîmes ensuite sur le sommet du plus grand des cônes de basalte, où l'on a établi un petit jardin. Nous contemplions avec admiration, dans le lointain, le cap Spartivento et la côte méridionale de la Calabre, qui s'offroient à nos regards comme une bande de brouillard d'un bleu foncé; nous saluâmes avec un grand cri de joie cette terre où nous désirions si ardemment aborder.

En revenant de cette excursion, la chaleur, vraiment accablante, nous incommoda ; nous arrivâmes à moitié brûlés, mais l'imagination ravie de tout ce qui nous entouroit. . . . . .

Notre séjour à Catane nous fut d'autant plus agréable, qu'au retour de nos courses nous n'étions pas réduits à nous reposer solitairement dans une mauvaise chambre. La famille de notre hôte,

qui ne consistoit qu'en ses filles fort belles, nous offroit une société charmante dans nos momens de loisir. Quoique l'instruction de ces jeunes Siciliennes fût bien mince, néanmoins leurs manières aisées et affectueuses, l'aimable mobilité de leur caractère, la vivacité de leur visage et de leurs gestes pleins d'expression, réconcilioient avec le lourd dialecte sicilien, qui ne convient nullement à la jolie bouche d'une Italienne. On auroit pu prendre la fille aînée pour un modèle d'une beauté parfaite; le soleil du midi avoit un peu bruni son teint; mais il est rare de voir un front d'une si belle forme, et passant si librement et si imperceptiblement à un nez droit comme dans les statues antiques: c'étoit un profil ravissant; sa taille étoit bien prise. Cette femme, âgée de vingt-six ans, avoit déjà, à notre grande surprise, une petite fille d'une douzaine d'années qui menaçoit d'être pour sa mère une beauté dangereuse. Sa jeune sœur Rosa avoit une taille svelte et délicate; elle savoit laisser flotter d'un air si mystérieux son voile derrière son visage charmant et ses boucles de cheveux flottantes, et mouvoir, avec tant de grâce et d'aisance, ses épaules rondes et admirablement belles, son cou plein et arrondi et sa tête ravissante, que l'on ne pouvoit la considérer sans éprouver un trouble secret. Ses yeux bleus exprimoient tantôt une malice pleine de charmes, tantôt une bienveil-

lance ingénieuse ; toujours on y apercevoit quelque chose de gracieux et d'enchanteur. Quelquefois le soir, lorsqu'à notre prière, elle dansoit la tarantelle au son du tambourin, on l'auroit prise, en la voyant les bras élevés , pour une bacchante inspirée. La cloche de l'*Angelus* interrompoit brusquement les divertissemens et les jeux ; Rosa prioit avec ses sœurs , et toutes alloient baiser la main de leurs parens. On auroit eu de la peine à croire que, si près de la côte d'Afrique, on pût trouver une jeune fille si sensible. Elle avoit, de son gré, choisi pour l'avenir la vie monastique, résolution qui devoit affliger quiconque la connoissoit.

(La suite à un cahier prochain.)

COMMERCE DES BOUGHIS.

(Extrait d'une lettre de Sincapour.)

Depuis long-temps nous entendions beaucoup parler des Boughis sans avoir une notion bien distincte de ce peuple ni des contrées qu'il occupe. Comme il est probable que beaucoup d'habitans de l'Europe sont dans le même cas que nous, il nous a semblé que des détails authentiques, récemment obtenus sur ces insulaires, ne pourroient qu'être agréables.

Les habitans civilisés de l'île Célèbes, c'est-à-dire ceux qui s'adonnent au travail, cultivent du grain, fabriquent des toiles de coton et s'en font des vêtemens, au lieu de tirer une nourriture précaire des racines sauvages et d'aller nus à travers les mers et les forêts. Ils composent cinq à six tribus parlant chacune un langage différent : ce sont les Boughis, les Macassar, les Mandar, les Kaïli et les Menado. Les plus nombreux et les plus avancés dans la civilisation sont les Boughis, qui se subdivisent en plusieurs peuplades unies néanmoins par les liens communs d'une langue et de coutumes semblables. Parmi ces peuplades,

il n'y en a qu'une qui se distingue par ses entreprises maritimes et commerciales ; c'est celle que l'on nomme Wadjo, ou, plus correctement, Tovadjo. Par conséquent, lorsqu'il est question du commerce des Boughis, on doit l'entendre, à très-peu d'exceptions près, uniquement du commerce de cette peuplade.

Les Wadjo sont originaires d'un canton situé à peu près au centre de Célèbes, sur les rives septentrionales d'un grand lac dont la largeur est à peu près de 24 milles. De ce lac sort une rivière qui a son embouchure dans la baie de Boni, et qui est navigable pour des bateaux de vingt tonneaux. Les Boughis vivent dans ce pays sous une espèce de gouvernement aristocratique et fédéral. Les chefs inférieurs sont choisis dans des familles particulières, où ces dignités sont héréditaires. Le chef de l'union est élu par les autres, et reste en place tant qu'il se conduit bien. Les Wadjo ne paient ni contribution foncière ni aucune sorte d'impôt, et sont même exempts de droits sur toute espèce de trafic ou de commerce. Les chefs inférieurs ont, pour soutenir leur rang, le produit de leurs terres et d'autres revenus en propre ; mais l'aroumatoua, ou le président de l'Union, jouit seul de trois jours de service personnel dans l'année, un au temps du labourage, un autre à l'époque des semailles, un troisième enfin au moment de la récolte. Les Wadjo peuvent

sortir de leur pays et y rentrer à leur gré; ils sont fiers de ce qu'aucun prince ni chef ne peut leur fermer la porte de leur patrie; ils insistent souvent avec un air de satisfaction sur cet avantage, en répétant ces expressions. Les autres gouvernemens de Célèbes sont plus arbitraires, et moins favorables au développement de l'industrie. Dans ces derniers pays, un dixième du produit brut de la terre est payé au souverain comme impôt; les corvées sont fréquentes, le service militaire est accablant, et nul habitant du pays ne peut le quitter sans le consentement du gouvernement; ce qui est un instrument formidable d'oppression et d'extorsion.

Les avantages de la forme libre de gouvernement qui vient d'être décrite, malgré les troubles et l'anarchie auxquels elle donne lieu quelquefois, sont les véritables sources du caractère laborieux et entreprenant des Wadjo. C'est avec son secours que cette tribu a envoyé des colonies dans la plupart des contrées maritimes de l'Archipel; elles y conservent les mœurs et les usages de leur patrie primitive, et leurs voyages pour le commerce s'étendent depuis Manille jusqu'à Achem, et depuis le royaume de Siam jusqu'à la Nouvelle-Guinée : on a observé que ce n'est pas la mère-patrie qui fait le plus grand commerce au-dehors. Il est singulier que ce peuple soit le seul des indigènes de Célèbes qui fréquente les

autres îles du grand Archipel asiatique, toutes les autres tribus se bornant aux voyages de cabotage. Quand on entend dire, par exemple, que les îles de Bali et de Lombok, que Macassar, Mandar et Kaïli, dans l'île de Célèbes; que Gresik, dans l'île de Java; que Bafir et Kati, dans l'île de Bornéo, et autres ports semblables, ont des relations commerciales avec Sincapour, cela s'entend toujours de celles des Wadjo, tribu des Boughis, car on n'a jamais vu dans ce nouvel établissement britannique un commerçant natif de Bali ou de Lombok, ni de la plupart des autres lieux nommés plus haut, quoiqu'il en vienne une grande quantité de leurs denrées, et qu'en retour il leur en soit expédié des nôtres.

Voici la liste la plus exacte que nous ayons pu nous procurer du nombre des prôs montés par des Wadjo qui font le commerce avec les pays étrangers; ce tableau fera concevoir au lecteur une idée générale de l'étendue et de l'importance des affaires de chaque lieu d'où ces navires sont expédiés.

Soumbawa		40 prôs.
Côte occidentale de Bornéo		20
Côte orientale		66
Patrie primitive des Wadjo		50
Mandar	Célèbes	200
Kaïli	Célèbes	100
Macassar	Célèbes	100

Boniratti (petite île entre Célèbes et Soumbawa).........................	50 prôs.
Pari-Pari (Célèbes).........................	10
Bali et Lombok.........................	50
Java.........................	50
Florès.........................	50
En tout.........................	786 prôs.

L'année dernière (1824), il en est arrivé 90 à Sincapour; cette année-ci, nous y en avons vu près de 120, quoique la guerre de Célèbes ait retenu presque tous les navires des ports de la métropole des Wadjo, ainsi que ceux de Pari-Pari et de Boniratti. Les prôs portent ordinairement de 20 à 60 tonneaux, et la valeur moyenne de la cargaison de chacun peut être évaluée à 4,000 piastres au moins. Quelques-uns, chargés de nids d'oiseaux et d'écailles de tortue, qui sont les marchandises du plus grand prix, en contenoient chacun pour une valeur de 30,000 piastres.

La nature des cargaisons diffère suivant les pays d'où les prôs sont expédiés; en donner le détail seroit sortir des bornes que doit avoir ce mémoire. Mais voici quelques particularités qui pourront faire concevoir des notions générales sur ce sujet. Les ports du pays originaire des Wadjo exportent principalement des toiles de coton que les femmes ont fabriquées. Les Wadjo de Bali, de Lombok et de Java chargent sur leurs

navires des toiles de coton fabriquées dans ces îles, du riz et de l'huile de palmier. Mandar expédie également de l'huile, du riz, et depuis quelques années du café; Kaïli envoie au-dehors une grande quantité d'or; Macassar, de la toile, de l'écaille de tortue et du trépang; la côte orientale de Bornéo, des nids d'oiseaux et de l'écaille de tortue; Florès fournit les mêmes marchandises.

La communication entre les parties orientale et occidentale de l'Archipel asiatique, par le moyen des Boughis, est encore imparfaite à cause de l'existence du monopole des épiceries. Quand ce système sera abandonné, événement que le ton et la nature des notes échangées entre les plénipotentiaires britannique et néderlandois, son absurdité démontrée évidemment par l'expérience et son incompatibilité avec tout principe de gouvernement raisonnable et équitable donnent l'espoir fondé de voir bientôt arriver, alors le commerce des épiceries deviendra nécessairement la branche la plus importante de celui que font les Boughis. En attendant, ils apportent à Sincapour de petites quantités de girofle et de muscade, avec des oiseaux de Paradis, et d'autres curiosités des îles de Ceram, d'Arou et de la Nouvelle-Guinée.

Il est à propos de remarquer ici que les Boughis ne sont que les marchands et les voituriers des

choses qui composent les cargaisons de leurs navires, et qu'ils ne coopèrent que très-peu soit à les recueillir, soit à les préparer. Par exemple, les épiceries et les oiseaux de Paradis leur sont fournis par les indigènes de Ceram et de la Nouvelle-Guinée ; les trépangs, l'écaille de tortue et les nids d'oiseaux par les Bajao, singulière race d'hommes presque amphibies, qui mènent une vie errante dans leurs bateaux, n'ont pas d'autre domicile ni d'autre habitation, et consacrent tous leurs momens à la pêche.

Quant aux marchandises que les Boughis achètent dans les établissemens européens, elles sont faciles à énumérer ; elles consistent en opium, poudre à canon, fer, toiles de coton communes du Bengale, mousselines et draps d'Europe, soie écrue, nanquin, ustensiles de cuisine de Siam et de la Chine, et tabac de Java.

Dans l'exposé que nous venons de présenter, nous n'avons point parlé des relations qui existent entre Célèbes et le golfe de Carpentarie, sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande, parce que ce commerce n'est pas celui des Boughis ; ce sont les Chinois qui font les expéditions, dans lesquelles ils emploient les bateaux et les marins du comptoir anglais de Macassar, le seul lieu duquel partent ces armemens. Cette branche d'industrie n'est pas un commerce régulier, c'est simplement une pêcherie, qui a pour seul

objet d'approvisionner les marchés de la Chine; c'est en un mot un trafic isolé, qui n'a aucune liaison avec les entreprises hardies des négocians boughis. Quand on pose ces circonstances, et que l'on considère que la traversée de Célèbes au golfe de Carpentarie est plus longue et plus dangereuse que celle de cette île, aux extrémités de l'Archipel asiatique les plus reculées, que le golfe de Carpentarie est dans la latitude des ouragans et des tornados, et que ni le sol ni le climat de la partie de la Nouvelle-Hollande la plus voisine ne passent pour être favorables à la constitution physique des Européens, on doit révoquer en doute l'intelligence et la sagacité des personnes qui ont conseillé au ministère anglois d'établir dans cette contrée une colonie, dont le principal objet seroit de former un marché qui attireroit une grande partie du commerce général de l'Archipel indien. Mais quand même on persuaderoit aux Boughis de fréquenter cet établissement, y trouveroient-ils ces cargaisons assorties, qui actuellement les attirent dans les ports occidentaux de l'Archipel; et, d'un autre côté, où les Anglois se procureroient-ils l'assortiment de marchandises qui sont indispensables, pour composer le chargement d'un navire destiné pour l'Europe; marchandises que tout le commerce des Boughis réuni ne pourroit pas fournir, quand même il seroit concentré dans

ce lieu? car ils ne trafiquent qu'en choses d'un grand prix, qui occupent peu d'espace, et l'on manqueroit entièrement des denrées coloniales, qui forment le fonds principal d'une cargaison expédiée pour l'Angleterre, et qui seules rendroient un commerce important.

Les causes de la guerre entre les Néderlandois et les Célebis sont enveloppées d'une obscurité profonde. On dit que plusieurs des chefs indigènes montrèrent, à l'arrivée du gouverneur-général à Macassar, un degré insupportable d'insolence, qui, chez ses peuples, équivaut toujours à une provocation ouverte. Le prince de Tanète, qui, conformément à l'usage, auroit dû envoyer une députation au-devant du gouverneur général à Macassar, excité par quelques chefs supérieurs, se fit surtout remarquer par cette conduite dédaigneuse. Il répondit à des remontrances, par un message grossier, dans lequel il déclaroit que si le gouverneur-général avoit à remettre au roi de Tanète une dépêche de son frère le roi de Néderlande, il pouvoit venir en personne à Tanète pour l'y notifier. Cette bravade fut naturellement suivie d'une déclaration immédiate de guerre contre ce roitelet, que l'on n'eut pas de peine à chasser de ses états. Si le gouvernement nederlandois étoit déterminé à maintenir à tout risque sa position et sa suprématie à Çelèbes, on conçoit aisément qu'il n'a pas dû se conduire autrement; car s'il

eût patiemment supporté cette première insulte, on lui en eût sans cesse fait de nouvelles, et tôt ou tard il eût été enveloppé dans une guerre qui, suivant toutes les apparences, étoit préméditée par les insulaires.

Ceux-ci disent au contraire que le gouvernement néderlandois proposa aux tribus boughis un traité nouveau, contenant des stipulations qu'ils regardèrent comme tyranniques. En voici quelques-unes : Tous les Boughis se reconnoîtront vassaux du gouvernement européen ; aucune sentence de mort ne sera exécutée qu'après avoir été confirmée par les autorités néderlandoises ; aucun appel aux armes n'aura lieu qu'après la sanction de ces mêmes autorités ; toutes les querelles qui s'élèveront parmi les Boughis, seront soumises à l'arbitrage de ces autorités, dont le jugement sera décisif. Les feudataires de l'état de Bani communiqueront directement avec le gouvernement européen, et n'auront pas recours, comme auparavant, à l'intermédiaire de leur suzerain reconnu ; enfin, les règlemens du fiscal hollandois, relatifs au commerce, seront en pleine vigueur tout le long de la côte des Boughis, et surtout nul prô boughi ne partira d'un port de Célèbes sans avoir été enregistré, et sans avoir obtenu un passe-port néderlandois.

Il y a probablement beaucoup d'exagération dans cet exposé ; mais on peut dire que, si la moi-

tié de ces demandes fût faite, les Boughis ne pouvoient considérer leur acquiescement au traité que comme une renonciation docile à la souveraineté ; or, il n'étoit guère raisonnable d'espérer qu'un peuple, accoutumé depuis long-temps à jouir d'une indépendance complète, toujours obstiné à la maintenir, et de tous les habitans de l'Archipel le plus ennemi de la contrainte, se soumettroit tranquillement au joug qu'on vouloit lui imposer.

Afin de rendre exécutable un traité fondé sur de pareils principes, il auroit d'abord fallu faire la guerre pendant sept ans pour façonner les Boughis à la soumission et à l'obéissance, et ensuite entretenir une armée permanente de 10 mille hommes au moins pour maintenir le nouvel ordre de choses. Mais la défectuosité et la folie d'un tel projet sont évidentes, et il faudroit une bien grande sagacité pour hasarder même une conjecture sur ses avantages possibles.

Tout gouvernement européen, soit néderlandois, soit anglois, qui ne considère que ses intérêts, ne doit pas se mêler des affaires intérieures de Célèbes, du moins pour tâcher d'y exercer la souveraineté et une domination générale. A Java, dont la population est compacte et le terrain fertile, il ne seroit pas assez fort pour y parvenir, si d'autres circonstances ne lui donnoient les moyens prompts d'assurer à la masse des habitans les

bienfaits principaux d'un gouvernement européen. Le caractère soumis des insulaires et la fécondité du pays mettent promptement en état d'entretenir les administrations et l'armée nécessaires, surtout la dernière, pour maintenir la paix, l'ordre et la tranquillité, qui sont, pour les indigènes, une sorte de compensation de la perte de l'indépendance nationale et de la soumission à un pouvoir étranger. Le cas est bien différent à Célèbes; le terrain y est médiocrement fertile, le genre d'industrie peu propre à être imposé et le peuple intraitable, une puissance européenne ne peut y entretenir un grand établissement. Le militaire ne peut être ni assez nombreux ni assez imposant pour protéger les habitans contre une attaque du dehors, ni pour les préserver, dans l'intérieur, de l'anarchie et des rapines. Le pouvoir civil n'y peut pas non plus suffire pour assurer l'administration active et efficace de la justice, telle que les naturels en jouissent par l'effet naturel de leurs lois grossières. La domination purement de nom de quelques centaines d'étrangers, car les Européens, maîtres de Macassar, n'ont jamais été plus nombreux, doit avoir un résultat tout opposé à celui d'être avantageux à une population qui s'élève, dit-on, à plus d'un million d'âmes. Sa tendance évidente doit être d'affoiblir, d'embarrasser et d'irriter le gouvernement des indigènes, et, par conséquent, d'a-

mortir l'action des lois, d'entraver la marche des améliorations sociales, et d'engendrer l'anarchie et les hostilités. Que les personnes qui sont d'une opinion contraire, et qui pensent que l'on doit s'immiscer dans les affaires des insulaires, citent un seul avantage que les indigènes de Célèbes aient retiré de leurs liaisons avec les Européens. Les relations politiques entre eux et les Nederlandois ou les Anglois remplaçant ceux-ci, ont subsisté depuis cent soixante-dix ans; et, durant cette période, il y a eu quarante ans, ou la quatrième partie de ce temps, consumée en guerres! Les mœurs de ce peuple, qui, peu de temps avant l'époque dont il s'agit, avoient fait des progrès remarquables dans la carrière de la civilisation, sont restés depuis absolument stationnaires. Le meurtre et l'esclavage y règnent autant qu'au moment où la liaison s'est formée; les sciences et la civilisation de l'Europe n'ont pas jeté le moindre rayon de lumière sur Célèbes; en un mot, la protection efficace que les institutions de l'Europe procurent à cette île s'étend à la portée du canon du fort Rotterdam, et ne va pas à une toise plus loin.

Vers le commencement de 1825, les nouvelles authentiques reçues de Célèbes à Sincapour apprirent que la ville de Seupa avoit été emportée par les troupes nederlandoises dans un troisième assaut. Alors la reine de Boni déclara la guere

aux Nederlandois, ce qui fut le signal d'une levée générale de boucliers de tous les peuples portant le nom de Boughis, qui composent les neuf dixièmes de la portion la plus civilisée des indigènes. M. de Stems, colonel des gardes du corps du gouverneur général, attaqua ensuite une position fortifiée de la reine de Boni; mais il fut repoussé. Dans un autre canton, un officier nederlandois et un détachement de 25 hommes furent passés au fil de l'épée par les Boughis. Dans cet état de choses, les Nederlandois ont été obligés, à cause du petit nombre de leurs troupes, d'abandonner leurs acquisitions récentes et de se concentrer dans la ville de Macassar. Un renfort de 400 hommes, parti de Batavia, devoit arriver à Macassar au mois de juin 1825.

Les relations publiées par les indigènes apprennent que les places emportées par les Nederlandois ont ensuite été reprises, et, de plus, que les Boughis se sont emparés des provinces nederlandoises de Bonthain, Boilcomba et Marens, et ont poussé leurs incursions jusqu'aux faubourgs de Macassar.

LA LIBYE ET SES HABITANS,

PAR LE GÉNÉRAL MINUTOLI.

(Suite et fin.)

Dans le désert, les météores sont souvent à craindre. Le 28 octobre, le vent de sud-ouest, que les Arabes nommoient *mérisy*, et qui passe pour causer des maladies, souffla très-fort; il continua pendant toute la journée du lendemain. Le 30, à dix heures du matin, il tourna à l'est; vers deux heures après midi, il devint un chamsin; le thermomètre marqua 27 degrés; le soir, il revint à son point précédent.

Le 31, les loups firent entendre tout autour de nous des hurlemens affreux; je voulois tirer sur quelques-uns de ces animaux qui s'étoient avancés jusqu'à ma tente, mais mon bras malade m'empêcha de tenir mon arme.

Le 1er novembre, le temps fut d'abord supportable, ensuite il tomba de la pluie, et le ciel se couvrit de plus en plus; tout annonçoit un orage : des éclairs sillonnoient l'horizon. Tout à coup s'élève un vacarme terrible. Le cheikh et

son gendre s'élancent sur leurs chevaux, et partent au grand galop; les autres Arabes courent aux armes en poussant de grands cris, et suivent leurs chefs à l'endroit où les chameaux avaient été conduits. Quant à nous, ils nous abandonnoient à notre destin. L'apparition de quelques Arabes à cheval avoit occasionné cette rumeur; car, dans le désert règne une guerre continuelle : la main de chacun est levée contre tous. Aperçoit-on des hommes dans le lointain, aussitôt on suppose que ce sont des voleurs. Cette fois, ce n'étoient que de paisibles chasseurs d'autruches; ils accompagnèrent le cheikh au camp, et furent régalés. Il avoit plusieurs fois entrepris avec eux des chasses fort heureuses; ce sont des expéditions très-pénibles, mais profitables.

Le 2, à dix heures du soir, il s'éleva une tempête violente qui renversa ma tente. Fort heureusement je prévis l'accident, et je ne tardai pas à sauter hors de mon lit; toutefois une des parois de la tente que le vent avoit détachée, me poussa avec force contre une autre. Un de mes compagnons et mon domestique qui couchoient dans ma tente, le cheikh qui accourut et le mamelouk, essayèrent inutilement de la maintenir en place. Les Arabes dormoient si profondément, que ni la tempête, ni la voix tonnante du cheikh, ni nos cris réunis, ne purent les réveiller. Je suis persuadé que ces anciens récits de

camps entiers égorgés par un seul homme, ou du moins par un petit nombre, sont vrais à la lettre. Enfin, grâce à nos efforts communs, la tente fut redressée; et, pour affermir les pieux et les cordes qui la soutenoient, nos Bédouins ne se firent nul scrupule de démolir des tombeaux arabes qui étoient près de là, et en prirent les pierres dont ils chargèrent les pieux.

Il y avoit beaucoup de scorpions parmi ces pierres; le mamelouk et un Arabe furent piqués. Aussitôt celui-ci écrasa l'animal sur la blessure, et l'autre la cautérisa avec le feu. Ces deux moyens curatifs sont regardés comme les plus sûrs pour ces sortes d'accidens. Enfin, nous pûmes nous livrer au repos, mais la tempête et la pluie continuèrent pendant toute la nuit.

Le 3, nous trouvâmes l'air agréablement rafraîchi, et la poussière abattue. Le Bir-Ouadi-Rabbia donna abondamment de l'eau; on en recueillit aussi avec des gobelets dans les trous des rochers, et les chameaux furent abreuvés aux flaques d'eau que la pluie avoit formées çà et là. Le cheikh m'ayant annoncé qu'à l'exception de deux pains il n'avoit plus de vivres pour ses Arabes, et que la provision d'orge pour les chevaux ne pouvoit plus suffire que pour cinq jours, de sorte qu'en séjournant plus long-temps dans ce lieu, nous courrions risque de mourir de faim, et qu'il falloit voyager à marches forcées pour

arriver en quatre jours à Siouah; je résolus de sortir dès le lendemain, quoique mon bras ouvert eût encore exigé quelques jours de repos.

En conséquence, le 4 novembre, à sept heures du matin, nous nous remîmes en route.

Pendant notre séjour près de Bir-Ouadi-Rabbia, les Arabes tuèrent un loup qu'ils avoient attiré par le moyen d'une panse de chèvre. Il étoit plus petit que celui que l'on voit ordinairement en Europe, mais très-gras. Les Arabes se hâtèrent de l'écorcher, le firent rôtir, et le mangèrent avec beaucoup de plaisir. Un docteur de la loi, qui arriva dans le camp peu de temps après le repas, et qui reconnut de quel animal ils s'étoient régalés, les en reprit très-sévèrement, et leur en fit un cas de conscience. « Le loup, leur » dit-il, doit être classé avec les chiens : c'est une » viande défendue et impure. » Ces Arabes crurent atténuer leur péché, et s'excusèrent en répondant que le loup étoit très-gras. En général, les Arabes se montrent, dans toutes les occasions, des sectateurs très-tièdes de la religion de Mahomet.

Une fois, un bruit épouvantable s'éleva dans notre camp pendant la nuit. Mon mamelouk accourut en criant aux armes! le cheikh tempêtoit, les chevaux effarouchés se précipitoient vers ma tente : c'est qu'un Arabe armé s'etoit montré sur un chameau au milieu de nos bêtes de somme qui paissoient, et qu'on le prenoit pour l'éclai-

reur d'une troupe nombreuse. Je m'avançai, avec un de mes compagnons et mon domestique, hors de ma tente, m'attendant à voir un combat furieux; mais il se trouva que le prétendu voleur étoit encore un chasseur d'autruches, ami du cheikh, qui avoit été envoyé par ses compagnons pour puiser de l'eau aux sources voisines de notre camp de Mogara. Quand on l'eut reconnu, il fut amené au camp, choyé et régalé. Ravi de cet accueil, il promit à notre cheikh de lui montrer le chemin des lacs de natron que celui-ci ne connoissoit pas. Notre sommeil avoit été interrompu, la quantité de cousins ne nous permettoit plus d'espérer de repos; dès deux heures après minuit, nous nous remîmes en chemin.

Quelques jours après cette rencontre, qui eut lieu entre Siouah et le Caire, nous en fîmes une autre qui nous causa bien moins d'inquiétudes, même dès le premier moment. Le 24 novembre, dans la soirée, nous observâmes que le terrain, nu et salé, commençoit à être vivifié par quelques buissons. A la nuit tombante, nous atteignîmes le camp des Arabes Jovaïsi, qui étoit dressé sur les bords d'un des lacs de natron, et occupoit une longueur d'un demi-mille. Le cheikh de cette tribu étoit un des beaux-pères du nôtre : nous fûmes accueillis très-amicalement.

Le camp qui étoit éclairé offroit un aspect très-animé; tout étoit en mouvement, hommes, che-

vaux, chameaux, troupeaux bêlans; les chiens aboyoient, les poules caquetoient; des hommes et des enfans étoient assis tranquillement au coin du feu, ou bien s'occupoient de quelque chose : c'étoit un véritable tableau de la vie patriarcale. Tout le monde nous salua affectueusement, et répondit à notre salut. Mon cheikh avoit pris les devans pour annoncer notre arrivée à son beau-père; celui-ci, comme chef de tribu, avoit sa tente, conformément à l'usage des Arabes, à l'extrémité du village mobile. Nous fûmes donc obligés de le parcourir dans toute sa longueur, pendant que les chiens, dont le nombre sembloit s'accroître à chaque instant, nous poursuivoient d'une tente à l'autre en aboyant. Arrivés à l'extrémité du camp, un Arabe prit mon cheval par la bride, me pressa obligeamment d'en descendre et d'entrer dans la tente du cheikh, où je fus obligé de m'asseoir sur un tapis vis-à-vis d'un feu pétillant.

J'avois à peine fini de passer en revue ma nouvelle compagnie, qu'une femme, sans voile, entra pour faire écrire quelque chose. Encouragé par sa présence, un enfant se présenta; je lui donnai quelques pièces de monnoie et un petit couteau : ce qui, je m'en aperçus, fit grand plaisir à la famille; d'autres femmes et des enfans qui étoient dans la pièce voisine, séparée seulement par un rideau de celle où nous étions, me regar-

dèrent d'un œil curieux : ma présence sembloit leur causer une surprise extrême. Aucune des femmes ni des filles ne prit la peine de se voiler, les femmes des Bédouins étant généralement bien moins gênées que celles des fellahs et des habitans des villes.

On faisoit de grands préparatifs pour nous régaler splendidement; ce qui ne pouvoit que me plaire beaucoup après la maigre chère à laquelle nous étions accoutumés, depuis sept semaines que nous parcourions le désert; mais la chaleur de la tente étoit si insupportable, et certains insectes s'y trouvoient en telle quantité, que je cherchai un prétexte d'en sortir. Je parlai donc de la maladie d'un de mes compagnons, qui ne s'étoit pas encore complétement remis depuis le bivouac du 21 au 22 novembre, et je représentai qu'il étoit de mon devoir de me tenir auprès de lui et de le soigner. Cette excuse, d'ailleurs très-fondée, fut admise, et je sortis de la tente où j'étouffois. Je trouvai mon compagnon couché sur une couverture à la belle étoile. Les Arabes avoient cependant entassé des paquets autour de lui pour le mettre à l'abri du vent. Aucun de nos Arabes ne se montroit, d'ailleurs la nuit étoit très-noire; il me fut donc impossible de faire dresser ma tente. La politesse du cheikh qui voulut absolument que je vinsse m'établir chez son parent,

coûta cher à mon pauvre malade, car son état empira.

Bientôt on m'apporta, de la part du cheikh, un gigot de mouton rôti, des œufs, du beurre et du pain : je trouvai l'eau très-bonne, si bien que ce fut un des meilleurs repas que j'eusse jamais fait. L'eau surtout me parut être un véritable nectar ; et, quoiqu'elle fût un peu trouble, elle ne le cède pas beaucoup à l'eau du Nil. Je m'attendois d'autant moins à être ainsi régalé, que le sol sablonneux de ce canton est entièrement impregné de natron.

Les lacs de natron occupent une étendue d'environ 3,000 en longueur et de 1,200 à 1,500 pas en largeur, c'est-à-dire d'un bout de la vallée à l'autre, car la largeur totale du Ouadi est d'un mille et demi. On compte six lacs ; les deux plus considérables sont nommés *Birket el Douarah ;* je n'ai pas appris que les autres fussent désignés par des dénominations particulières. L'eau de ces lacs baisse et hausse d'après le degré de chaleur ou la quantité de pluie. Dans les mois les plus chauds, quelques lacs sont, dit-on, entièrement à sec ; il est donc très-peu vraisemblable qu'ils communiquent avec le Nil, dont ils sont éloignés de sept milles allemands. Leur produit n'est pas constamment le même ; ils donnent tantôt plus, tantôt moins de muriate de carbone ou de sul-

fate de soude, que l'on trouve cristallisé dans l'eau.

Le natron que l'on retire de ces lacs est employé en partie en Egypte, où l'on s'en sert pour blanchir le lin et pour fabriquer le verre; le surplus est expédié pour l'Europe : malheureusement il n'est pas assez purifié. Si cette opération facile à effectuer se faisoit sur le lieu même où on le récolte, sa valeur seroit infiniment plus considérable.

La tribu des Jovaïzi, dont j'étois si inopinément devenu l'hôte, s'occupe particulièrement du transport du natron; d'autres Arabes vivent aussi dans ce Ouadi; les uns y ont des demeures fixes, d'autres sont errans : ils y sont attirés par la bonne qualité de l'eau, et l'abondance, en certains endroits, des fourrages pour les chameaux et les bêtes de somme.

PRESQU'ILE DE MALAIE.

Considérée géographiquement, la péninsule de Malaie comprend toute la portion resserrée de terre située au sud d'une ligne tirée du fond du golfe de Siam à la côte orientale du golfe de Bengale, ou depuis l'espace compris entre 13 et 14° de latitude nord et le voisinage du cap Romania, extrémité la plus méridionale du continent de l'Asie.

Mais, considérée sous le rapport civil et politique, la presqu'île est moins étendue, puisque alors elle ne comprend que ce qui est occupé par les Malais; ce qui s'arrête au nord, à 7° de latitude. Sa plus grande longueur peut être estimée à 453 milles géographiques, et sa plus grande largeur, qui est vers sa partie moyenne, à 150 milles; mais, à son extrémité septentrionale, elle n'est qu'un peu plus de la moitié de cette quantité; à son extrémité méridionale, elle n'est que de 40 milles. Sa surface est de 48,000 milles carrés; ce qui est un peu moins que celle de Java, évaluée à 50,000.

La péninsule de Malaie peut passer généralement

pour un pays inégal et montagneux, et dépourvu de grandes vallées ou plaines. Une chaîne de montagnes primitives, basses à leur extrémité méridionale, mais vers le nord, s'élevant, en plusieurs endroits, à 5,000 et 6,000 pieds, la parcourt dans toute sa longueur. Jusqu'au 5° degré de latitude, les observations nous apprennent qu'elles sont primitives, consistant tantôt en quartz, tantôt et plus souvent en granit ancien et très-bien cristallisé. Plus au sud, la nature des roches offre plus de diversité. Indépendamment du terrain primitif, voici ceux qui lui sont superposés : A Malacca, du minérai de fer dans l'argile; à Poulo-Pisang, du jaspe commun; aux Carimons, de la pierre cornée avec du granit, qui, de temps en temps, est saillant; à Sincapour et aux petites îles qui l'entourent, du grès; à Johor et à Romania, le granit reparoît; dans l'intervalle, on voit du porphyre; à Pahang, il y a de la roche quartzeuse; on la retrouve à Tringano. Les seuls métaux que l'on ait découverts jusqu'à présent, indépendamment du fer, dont le minérai n'est pas de bonne qualité, sont l'or et l'étain. L'étendue de pays sur lequel ils sont disséminés compense l'absence des autres; car on les rencontre non seulement depuis Johor jusqu'aux limites septentrionales de la péninsule, mais au-delà même, sur la côte orientale, jusqu'à 13° de latitude, et, sur l'occidentale, jusqu'à 14°. C'est la formation

d'étain, la plus étendue que l'on connoisse au monde; celles d'Angleterre et d'Allemagne ne sont rien en comparaison.

Étroite, composée de montagnes, dépourvue de vallées et de rivières, la péninsule de Malaie ne peut passer pour un pays favorisé de la nature, soit sous le rapport du sol, soit sous celui de son aspect physique. En conséquence, l'industrie de l'homme lui a fait subir très-peu de changement, parce qu'il y a trouvé trop peu d'excitation ou de secours pour les efforts grossiers et partiels qu'il y a essayés : aussi cette contrée contient si peu de monumens de civilisation, que l'on ne peut suivre son histoire que jusqu'à un petit nombre de siècles. Elle offre, relativement à l'homme au moins, le même caractère d'enfance et d'établissement récent qui fut observé en Amérique par les voyageurs qui découvrirent ce nouveau continent. La plus grande partie du pays est couverte de forêts vierges, parmi lesquelles les divers états qui s'y trouvent paroissent comme de petits espaces cultivés épars çà et là; ils sont ordinairement à l'embouchure des fleuves : les habitans en tirent, par la pêche, une portion considérable de leur subsistance.

Trois races distinctes d'hommes vivent dans la Péninsule; 1° les Colons malais, 2° des sauvages bruns, 3° des nègres. Ceux-ci sont peu nombreux, absolument farouches, et n'intéressent que les philologues et les physiologistes. Un

jeune homme de cette race, transporté à Sincapour, et confié aux soins d'un respectable ecclésiastique, n'a pas montré moins d'intelligence que les Malais, ou les individus de son âge appartenant à d'autres nations.

Les hommes bruns, nommés Diacong et Benoua, sont des sauvages qui se tiennent dans les forêts épaisses de l'intérieur de la Péninsule; ils sont répandus dans les territoires de Malacca, Rambo et Johor. Ils sont chasseurs; les moins civilisés pratiquent une sorte d'agriculture grossière. Ils vont presque nus; leurs habitations sont extrêmement grossières. Quand quelqu'un meurt dans une tribu, aussitôt tous ses membres abandonnent le canton, et vont se fixer dans un autre. Du reste, ce peuple sauvage ne paroît adonné à aucune coutume cruelle; il semble au contraire avoir des mœurs extrêmement douces. Ce qui le rend surtout remarquable, c'est que, par son langage et son extérieur, il diffère totalement des nègres qui vivent dans les parties plus septentrionales de la Péninsule : ce sont des Malais dans un état sauvage. Un Anglois, qui est allé chez eux en 1811, ne retrouva dans leur langue que vingt-sept mots qui différoient du malais commun : en les examinant, on en trouve six à sept qui sont très-douteux, tandis que deux à trois paroissent être originairement des mots

malais, auxquels on en a par la suite substitué des mots sanskrits.

Les Malais, dont on fait avec raison dériver l'origine de la population de Sumatra, et dont l'établissement, dans la Péninsule, remonte à six siècles, sont bien supérieurs en civilisation aux Diakong; ils l'emportent probablement sur eux autant que les François et les Anglois sur les Lapons; ils composent présentement plusieurs états ou principautés que l'on va décrire succinctement.

Le plus septentrional, sur la côte du sud-ouest, est Quedah, dont la longueur est de 100 milles géographiques du nord au sud. Sa largeur très-inégale est partout peu considérable, puisque celle de la Péninsule, dans cette partie, n'est que de 100 milles, et partout Quedah la partage avec Patany, une chaîne de hautes montagnes qui va du nord au sud formant la limite entre ces deux états. Celle du nord, du côté de Siam, est à Langgou par 6° 5°' de lat.; celle du sud, du côté de Perak, est à Keurao vers 5° 5' de lat. Cet état possède aussi plusieurs îles : la principale est Langkawi, longue de 25 milles, très-peuplée et bien cultivée. La suivante est Trutao, qui a 15 milles de longueur, et n'est pas très-peuplée; elle est très-boisée, marécageuse et montagneuse.

De Langgou à Keurao, qui donnent chacun

leur nom à un fleuve, on ne compte pas moins de trente-six rivières : six sont très-considérables, et utiles pour le commerce, ainsi que pour l'agriculture.

Parmi les montagnes de l'intérieur, il y en a de très-hautes. Le Djaraïs, mont détaché de la chaîne, et voisin de la côte occidentale, est supposé élevé de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Quoique le pays de Quedah soit peu cultivé, il paroît qu'il ne manque pas de fertilité; il est en état de fournir à la consommation de Pinang, qui aujourd'hui lui est supérieur sous le rapport de la population primitive. Avant l'invasion des Siamois, on supposoit que le pays de Quedah comptoit de 40,000 à 60,000 habitans, divisés en 165 petits cantons, contenant chacun quarante-quatre familles et une mosquée. Si l'on peut s'en rapporter au récit du capitaine Beaulieu, qui visita ce pays en 1625, sa population, sept ans auparavant, avoit dû être de 60,000 âmes, puisque ce voyageur raconte qu'une épidémie, qui étoit arrivée vers cette époque, avoit enlevé 40,000 hommes, ou les deux tiers des habitans. Mais en opposition à cette opinion, il convient d'observer qu'alors cet état étoit divisé comme aujourd'hui en mokin et en familles, et qu'il ne pouvoit avoir que la moitié de sa population actuelle. Or le nombre de 105 mokin, renfermant

chacun quarante-quatre familles, évaluées chacune à cinq individus, donne le résultat présenté plus haut.

Les indigènes du territoire de Quedah se divisent en quatre classes : les Malais, les Samsan, les Siamois et les Samang; les deux premières sont les plus nombreuses. Par Samsan, on entend les Siamois qui ont embrassé la religion musulmane, et qui parlent un jargon mêlé de siamois et de malais.

Avant l'invasion des Siamois, les revenus du chef de ce petit état se montoient à 42,000 piastres par an. Depuis que les Européens connoissent ce pays, il a toujours été tributaire ou vassal de Siam. Indépendamment des secours qu'en temps de guerre il fournit à son suzerain en hommes, armes et munitions, d'après un usage immémorial, le roi de Quedah, de même que plusieurs autres princes malais, envoie au roi de Siam, tous les trois ans, en signe de soumission, un petit arbre en or; usage qui a fait donner, par les Malais de ces contrées, le nom d'arbre à toute espèce de tribut. Vers le commencement du dix-septième siècle, le Quedah fut conquis par le roi d'Achem, qui, pendant quelques années, le garda dans un état de vasselage. Trois ans après, il fut envahi et subjugué par le roi de Siam, qui l'a constamment conservé.

Il n'est pas nécessaire de rappeler que Poulo-Pinang, ou l'île du Prince de Galles, avec une lisière étroite de terre sur le continent opposé, appartenoit autrefois à Quedah.

La principale ville de cet état porte le même nom, ou plus exactement celui de Kedah ; elle est située par 6° 5′ de lat., sur la rive droite, et près de l'embouchure d'une rivière peu considérable. Elle a un petit fort en briques. A quelques milles en remontant le fleuve, on trouve Aleuster, ville plus peuplée que la précédente, et résidence favorite du prince.

Perak, état qui borne Quedah au sud, a une étendue de 75 milles le long de la côte ; il partage avec Tringano la partie la plus large de la Péninsule. On y compte 105 mokin ; on dit qu'il est aussi peuplé que Quedah, si même il ne l'est pas plus. Il a les mines d'étain les plus riches de l'ouest de la Péninsule ; on dit qu'elles donnent tous les ans au moins 3,000 pikles de métal. Depuis cent cinquante ans, Perak était soumis aux règlemens des Hollandois pour le commerce ; ils avoient un comptoir dans la ville principale, et, pendant un certain temps, un petit fort sur le beau port formé par l'île Dinding et le continent. On en voit encore les ruines. Le célèbre navigateur Dampier en a donné une description simple et exacte, suivant sa coutume.

Perak, de même que Quedah, est tributaire de

Siam ; s'étant montré indocile en 1820, il fut bientôt ramené à l'obéissance. La ville est à une distance assez grande d'un des fleuves les plus considérables et les plus navigables de la Péninsule.

L'état contigu à Perak est Salengore, ou plus exactement Salangor; leur limite commune est par 3° 50' de lat.; il a une étendue de 120 milles le long de la côte. A l'est, dans l'intérieur, il est séparé de Tringano et de Pahang par les montagnes. C'est le moins important des états malais pour la population et les ressources ; mais il a récemment acquis un certain degré d'intérêt par les riches mines d'étain qui ont été découvertes sur son territoire : elles sont situées à Leukeut et à Kalang, non loin du cap Ratchado, et tout près de la frontière du pays hollandois, aujourd'hui anglois. Elles sont exploitées par des Chinois : on dit que leur produit annuel est de 3,000 pikles. Depuis 1775, au moins, le gouvernement de Salangor a été entre les mains d'une colonie de Boughis de Célèbes ; mais la masse de la population est composée de Malais. C'est de tous les états malais de la Péninsule celui qui a la plus mauvaise réputation, sous le rapport de la piraterie, des enlèvemens d'hommes, des assassinats, et d'autres attentats, qui sont des peccadilles du code malais.

Sincapour Chronicle. — 17 mars 1825.

NOTICE

SUR QUELQUES LIEUX DU TIBET OCCIDENTAL ET DU TURKESTAN.

Ces pays sont peu visités par les Européens des temps modernes. Les détails qu'on va lire sont dus à Mir-Isset-Oullah, agent et compagnon de M. Moorcroft, qui a tenu un journal de son voyage.

Balkh a le titre d'Our-al-Biddan (la mère des villes). Dans l'étendue d'un mille, elle est inhabitée; le reste, renfermant environ 3,000 maisons, est peuplée d'Ouzbeks, de Tadjiks et de descendans d'Afghans. Un grand château de briques crues est contigu à la ville; le bazar est spacieux, et fréquenté les vendredis et les samedis.

On voit encore à Balkh les tombeaux de plusieurs personnages illustres, deux à trois colléges et autant de bains publics; autrefois, il y avoit dix-huit canaux ouverts; il n'y en a plus que douze.

Nedjeb-Oullah-Khan est gouverneur pour le roi de Caboul; mais toute l'autorité est entre les mains de Kalitch-Ali-Khan. Balkh donne an-

nuellement un revenu de 30,000 roupies ; un tiers va au gouverneur, un tiers aux anciens employés des gouverneurs précédens, et le reste aux Ouzbeks du voisinage. Le devoir des anciens serviteurs est de prendre soin du fort ; les Ouzbeks sont tenus de faire le service militaire quand on les en requiert. Le wali de Balkh est un des fils de Mir-Khalitch-Ali ; il doit veiller à la sûreté du peuple.

L'air de Balkh est très-mauvais ; on dit qu'il est très-dangereux dans la saison chaude, et qu'il occasionne la fièvre.

Le froment coûte une roupie les deux mând de Delhi : les chevaux turcomans et ouzbeks sont à meilleur marché à Balkh qu'à Khoulm ; il en est de même du fruit.

Balkh passe pour le lieu où Aly est enterré : c'est aujourd'hui une ville très-fréquentée par les voyageurs. On dit qu'avant le temps de Djindjis-Khan, on savoit bien que le tombeau d'Aly étoit à Balkh ; mais, après le règne de ce prince, cette ville tomba en ruines, et la mémoire de ce fait se perdit presque entièrement. Enfin, Sultan-Hossein-Mirza étant venu reconnoître le lieu, y fit construire un édifice magnifique avec un dôme. C'est le tombeau qui, ensuite, devint si fameux. Les habitans affirment que beaucoup de gens aveugles recouvrent tous les ans l'usage de leurs yeux par l'effet de la bénédiction du saint.

Khoulm est la capitale de Mir-Khalitch-Khan. La route du sud de Balkh à Khoulm passe par les montagnes. Le climat de Khoulm est froid; cette ville est agréable et bien peuplée. Beaucoup d'Hindous de Chicarpour y sont établis, et y font le commerce; car c'est le grand entrepôt entre Balkh et Caboul. Il n'y a que les marchandises qui ne peuvent pas se vendre à Khoulm qui sont expédiées dans les deux autres villes.

Khoulm est aussi nommé quelquefois Tach-Kourghan; le dernier nom est l'ancien: le premier est le moderne. Toutes les maisons sont en briques séchées au soleil, et surmontées de coupoles: l'argile dont on fait les briques a beaucoup de ténacité, et les maisons sont solides. L'eau courante est abondante, et traverse quelquefois les maisons. Les fruits de toutes les sortes sont communs; les melons surtout sont excellens.

Les Turcomans viennent vendre des chevaux à Khoulm; ceux des environs de cette ville sont aussi achetés pour d'autres pays, parce qu'ils sont grands et vifs; mais ils ne supportent pas la fatigue comme ceux des Turcomans. Un cheval coûte à Khoulm dix à vingt tomans, ou 100 à 200 roupies. Celui pour lequel on a payé le premier de ces prix se vendroit 400 roupies dans l'Hindoustan. Les chevaux turcomans coûtent 200 à 1,000 roupies.

On compte dix journées de route de Khoulm à

Cheher-Sebz. Nulle partie de la route n'est sujette au sultan de Boukhara ; elle appartient au pays des Kobadian, à la droite de l'Amou : ce canton est sous l'autorité de deux princes; l'un est Moural-Alik, de la tribu ouzbèke des Ouwaïli; l'autre est Dost-Mohammed-Beg, de la famille des Ilan-Ili, tribu des Dermenah.

On compte trois journées au pays des Khobadian, d'abord Tchotrabad, puis le bac d'Auvatchek, sur la rive gauche de l'Amou, enfin les Khobadian.

Des Khobadian a Cheher-Sebz il y a huit journées : Ki-ki, Cherabad, Derbend, Tchaktchak, Bouzghab-Khané, Iig-Dilli, Ek-Kabal. Pour arriver à cette dernière ville, on passe par l'état de Hissar, dont le souverain est Sayro-beg. La dernière journée se termine à Cheher-Sebz, gouverné par Nêz-Ghouli-beg, qui est indépendant du sultan de Boukhara.

Ourghendj est à quatorze journées de Khoulm; une partie de la route traverse l'état de Boukhara. Hérat est à quatorze journées de Khoulm.

Le territoire de Khoulm s'étend à deux journées à l'est, jusqu'aux confins de Koundouz ; à l'ouest, à quatre journées jusqu'à Monstijarak; au sud, à six journées jusqu'à Andoh; au nord, à deux journées jusqu'au Sihoun. Le souverain est Mir-Khalitch-Aly-Khan ; il est âgé de soixante ans, a bonne mine et le teint fleuri ; il est vêtu

à la manière des Ouzbeks. Il tient son audience en public avec très-peu et même pas du tout de cérémonie; il reçoit les plaintes, et prononce sur les procès : la décision dépend de son jugement; si une opinion légale est nécessaire, il renvoie les parties au cazi. Les voleurs ne sont pas d'abord punis de mort; ils sont suspendus par des cordes à un croc de fer fiché dans un mur de la place du marché, et on les y tient ainsi les jours de bazar, de sorte que le peuple peut les voir et les remarquer, et ils sont couverts de honte devant le public. Si ensuite ils sont encore convaincus du vol, ils subissent la peine de mort. La loi du talion est en vigueur pour les violences personnelles. L'émir parcourt lui-même le bazar, aux jours de marché, et inspecte les marchandises ainsi que les poids.

Mir-Khalitch-Aly partage son séjour entre deux maisons, l'une au nord, l'autre au sud de la ville principale; elles sont toutes deux bâties sur des éminences, en briques non cuites et en cailloux. L'espace qui les sépare est occupé par les habitations des Ouzbeks; mais il n'y en a aucune à moins de portée du canon de chacune de ces résidences.

Le nombre des maisons de Khoulm est de 8,000. Cette ville est environnée par les montagnes au sud-ouest et à l'est; le pays est ouvert au nord et au nord-ouest. La route du sud qui conduit à

Caboul avoit été autrefois rendue dangereuse par les habitans de Dehranghi, de la tribu de Hazareh, qui sont de la secte des Chiites; ce lieu est à dix journées de Khoulm. Au mois de mars 1812, l'émir marcha contre eux, les défit dans un combat, et leur fit un grand nombre de prisonniers; il en garda quelques-uns, et vendit les autres comme esclaves.

L'émir a onze fils, dont Ahmed-Beg l'aîné, âgé d'environ vingt ans, étoit gouverneur d'Imak. Le titre de wali de Balkh lui fut conféré par Mahmoud-Châh de Caboul, avec la concession d'un des canaux de Balkh, qui produisoit un revenu annuel de 7,000 roupies. Il mourut en 1812, non sans de forts soupçons d'avoir été empoisonné. Le second fils de l'émir est Baba-Beg, gouverneur de Begti-Arik; le troisième est Koulimadar-Beg, gouverneur de Derreh-Yousef : tous les autres sont jeunes. L'armée de l'émir est d'environ 12,000 cavaliers, armés moitié de lances, moitié de fusils à mèche. Tous les ans il les passe en revue, et tient un rôle exact des hommes et de leur solde; ils sont payés en concession de terres.

Le gouverneur de Balkh est Nedjb-Oullah-Kha, afghan de naissance; il est nommé par le roi de Caboul. Les canaux de Balkh jouissent d'une grande célébrité. Le long de leurs bords, on voit la culture et la population; chacun est assigné par le roi de Caboul à quelque chef; mais plu-

sieurs sont dans la possession de Mir-Khalitch-Aly-Khan ou de ses officiers. Dans le fait, le gouverneur, envoyé par le roi de Caboul, ne l'est que de nom, l'émir étant réellement maître de Khoulm et de Balkh, qu'il a déclaré tenir sous la suzeraineté du roi de Caboul.

Les canaux de Balkh viennent d'Aly-Bend, lieu abondant en sources dans les montagnes, à deux journées de marche à l'ouest de Bent-Bameyan.

Koundouz est une cité célèbre; elle a pour chef le khan Mourad-Beg, neveu de Mir-Khalitch-Aly-Khan. Elle étoit autrefois sujette du chef de Kattaghan; mais son pouvoir a été diminué par l'extension de celui de Mir-Khalitch-Aly. Le riz de Koundouz est renommé. La rivière de Benghi vient de Khanéabad, et passe à Koundouz; la cité est entre ses rives et celle de l'Akseraï. Plusieurs sources surgissent dans ce canton. La rivière de Talikan doit son origine à trois sources; l'une est dans le Koundouz, la seconde à Miaucheher, la troisième à Terichk, qui forme trois vallées. Le ruisseau de Koundouz et celui de Miaucheher se réunissent à ce dernier lieu, sur la lisière du canton de Weref, dans lequel coule le troisième, qui vient les grossir, à une journée de marche au-dessous de leur confluent; alors l'ensemble de leurs eaux porte le nom de rivière de Talikan, qui va se jeter dans le Benghi. Après avoir traversé Talikan, près de Khadjeh-Tchen-

gal, elle passe près Khanéabad, d'où l'on a décidé un canal qui va jusqu'à la ville de Koundouz. La rivière de Talikan se joint à l'Akseraï près d'Aurak.

Les détails relatifs à ces pays deviennent plus intéressans et plus curieux depuis que la mort de M. Moorcroft nous a fait perdre l'espérance d'obtenir de ce voyageur si regretté des renseignemens complets et authentiques.

KHORAÇAN ENVAHI PAR LES OUZBEKS.

En janvier 1826, Rehman-Kouli-Khan, second fils de Rahim-Khan, dernier khan de Khiva, entra dans le Khoraçan à la tête d'une armée de 30,000 Ouzbeks. Il attaqua et prit Ak-Derbend, place forte qui commande un passage important. Elle fut défendue avec bravoure par les troupes de Seïd-Mohammed-Khan ; mais elle fut obligée de se rendre aux ennemis, bien plus nombreux. Les hommes faits prisonniers furent mis à mort ; les femmes furent réduites en esclavage. On dit que l'armée de Rehman-Kouli-Khan, à son départ de Khiva, n'étoit que de 12,000 hommes ; mais elle ne tarda pas à se grossir par l'adjonction de Turcomans qui arrivèrent de tous les côtés.

Après la prise d'Ak-Derbend, le khan marcha sur Meched, et fit mine de l'assiéger. La place étoit remplie d'une foule de gens qui s'y étoient réfugiés pour échapper aux dévastations des Turcomans : ceux-ci couvrirent le pays, et s'avancèrent même jusqu'à Nichapour. L'accumulation d'un si grand nombre d'hommes à Meched

y fit extrêmement renchérir les vivres, et l'on craignit la famine. Heureusement, la neige tomba en si grande quantité, que l'armée ouzbèque fut obligée de battre en retraite sur Serekhs, ville à cinq journées de chemin au S. E. de Meched. Rheman a fait construire un fort dans le voisinage, sur les bords du Tejan.

(*Bombay Courrier*.—Janvier 1826.)

DESCRIPTION DE SAMARKAND,

PAR UN AUTEUR ARABE.

Samarkand a douze parasanges de tour. Cet espace renferme des jardins, des parcs et des champs. Cette ville a douze portes; il y a une parasange de distance de l'une à l'autre : le mur a des galeries et des tours pour servir de défense. Les douze portes sont en fer, et, entre deux, est un corps de garde. Après avoir traversé des prairies, on arrive aux faubourgs, où sont les édifices et les marchés. Les faubourgs contiennent plus de soixante acres. La ville intérieure a quatre portes, et un espace ouvert d'environ cent acres. On y voit le temple principal et la citadelle, où est le palais du roi. La rivière est conduite à la ville dans de petits tuyaux de plomb, par le moyen d'un aquéduc soutenu sur de hautes colonnes en pierre, et entre dans la ville près de la porte de Kasch. Il y a aussi un aquéduc dans le fossé pour emporter l'eau; il traverse le milieu de la place du marché, dans l'endroit où est la porte de Taki; c'est le quartier le plus habité. Tous ceux

qui s'approchent de cette rivière font un don pieux aux hommes dévots qui passent la nuit sur ses bords en hiver comme en été. Les rives sont couverts de jardins ; l'eau est distribuée dans toute la ville ; de sorte qu'il n'y a pas une rue ni une maison, excepté les plus chétives, qui n'ait son conduit d'eau courante. Il est rare aussi qu'une maison n'ait pas son jardin ; de sorte que, regardant la ville du haut de la citadelle, on ne peut distinguer les bâtimens qui sont cachés par les arbres. Dans la place du marché de la ville, il y a des torrens, des fontaines et des collines.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Audjelah et de Maradéh, accompagnée de cartes géographiques et topographiques, et de planches représentant les monumens de ces contrées; par M. J.-R. Pacho. — Première partie et première livraison des planches (1).

(PREMIER ARTICLE.)

Découvrir, en quelque sorte, une terre classique restée presque inconnue jusqu'à nos jours; dérober à une destruction totale les restes précieux d'une antique civilisation; n'être soutenu dans une pareille entreprise que par l'amour de la science et un courage à toute épreuve, ce sont des faits remarquables sans doute, c'est un grand service rendu, c'est le modèle d'un noble dévouement; mais réunir ensuite ces nouveaux matériaux avec persé-

(1) Cet ouvrage formera deux volumes grand *in*-4°, ornés de cent planches, dont plusieurs coloriées, ou un fort volume *in*-4°, avec atlas *in-folio*. Le texte est publié en quatre livraisons et les planches en dix; la première livraison de l'une et l'autre partie sont en vente. Prix de chaque livraison: papier ordinaire, 10 fr.; papier vélin, 20 fr. Paris, chez Firmin Didot père et fils, rue Jacob, n° 24; Sautelet, place de la Bourse.

vérance au milieu des dangers sans cesse renaissans, les confronter avec les traditions de l'histoire, et en former un ouvrage où les savantes recherches se trouvent revêtues d'un style à la fois simple et animé, et conservant la précieuse empreinte des couleurs locales, c'est plus encore; c'est joindre la pensée qui achève à la main d'œuvre qui prépare, c'est être successivement le maçon, l'architecte et le décorateur d'un bel édifice; c'est faire, en un mot, ce qu'a fait M. Pacho dans le voyage dont il publie l'intéressante relation. La première partie de ce grand travail vient de paroître : nous allons essayer de la faire connoître aux lecteurs des Annales. Cette première partie contient une introduction historique et la description complète de la Marmarique. L'introduction est un précis très-bien fait de l'histoire de Cyrène jusqu'à nos jours. On y remarque des tableaux vivans et riches de couleurs, mais resserrés dans les limites d'un cadre que l'auteur auroit dû peut-être étendre davantage. Nous nous bornerons à en citer quelques passages pour justifier notre opinion, et nous passerons aussitôt à la relation du voyage, objet plus spécial de ce Bulletin, que la géographie ne doit point passer sous silence.

Parmi le grand nombre d'auteurs de tous les âges qui ont fait mention de la Cyrénaïque, les uns nous la représentent comme une contrée fertile arrosée par des sources abondantes et ombragées de riantes forêts; d'autres, au contraire, comme un pays très-aride et presque inhabitable. Hérodote, Strabon, Pline, Scylax, Théophraste, Arrien, Diodore, et, parmi les poètes, Homère, Pindare et Callimaque sont entrés dans plus ou moins de détails sur la fertilité de la Cyrénaïque, tandis que Lucain, Silius Italicus, Claude et Saint-Jérôme remplacent ces descriptions par l'épithète d'aride

(*arida Barce*) : l'un d'entre eux caractérise même cette région par *sitientibus aridæ venis!* Des écrivains postérieurs, copiant probablement les précédens, décrivent aussi le pays de *Barcah* comme une contrée horrible dépourvue d'eau et de végétation. Or, nous serions fort embarrassés à décider entre des récits diamétralement opposés, et nous pourrions tout au plus en conclure que la fertile Pentapole auroit été disgraciée de la nature, ainsi qu'elle a été depuis long-temps abandonnée des peuples civilisés, si les descriptions de M. Pacho et des voyageurs qui ont entrevu cette contrée avant lui, tels que le Maire, Bruce et Della-Cella, ne s'accordoient parfaitement avec les traditions des premiers âges. Il faut donc que les écrivains que nous venons de citer se soient tout-à-fait trompés, ou bien, ce qui est plus probable, que, par le pays de *Barce*, appelé postérieurement *Barcah*, ils n'aient voulu désigner que la partie méridionale de la Cyrénaïque, dont la sécheresse correspond parfaitement à leurs tableaux. Cette distinction dans les dénominations ne nous paroît pas sans importance; elle offre du moins la seule solution plausible des contradictions que nous venons de signaler. Nous ajouterons que les temps modernes viennent à l'appui de cette conjecture, puisque, dans la carte de M. Pacho, le pays de *Barcah* s'y trouve indiqué non point comme correspondant à l'ancienne Pentapole, mais il est situé à l'occident, sur les bords de la Grande-Syrte, et ne fait point partie, par conséquent, du plateau cyrénéen qui se distingue, suivant M. Pacho, du reste du littoral par ses sources et ses forêts. Après avoir peint le contraste que la région septentrionale de la Cyrénaïque forme avec les déserts qui la confinent, M. Pacho expose rapidement les faits historiques qui concernent l'origine de Cyrène,

son passage de l'état monarchique à l'état républicain, son alliance avec Alexandre et sa soumission à ses successeurs. Il remplit les intervalles qu'occupent ces phases générales et très-connues d'une foule de traits curieux, épars dans les écrivains de l'antiquité : ces détails annoncent de nombreuses recherches; ils sont tracés avec une grande clarté, une concision parfaite; et, dans ce résumé rapide et brillant, tout révèle l'homme qui sait beaucoup, et surtout qui sait bien.

Enfin, l'auteur arrive au testament d'Apion et à l'assujettissement de Cyrène au peuple romain : « Avant, dit-il, de la voir s'écrouler avec cet empire, et tomber enfin au pouvoir de peuplades barbares, jetons un coup d'œil sur son organisation intérieure, et recherchons, s'il se peut, quelles furent les causes de ses grandes richesses malgré ses dissentions, et celle de ses continuelles dissentions malgré sa prospérité..................... L'histoire s'est peu occupée de l'intimité des relations entre les peuples de l'antiquité : loin de nous faire suivre la série de leurs actions, elle borne ces actions à des querelles ; et, si elle les fait mouvoir, c'est pour s'entr'égorger. Il résulte de ce faux système que les troubles intérieurs, et surtout les guerres éclatantes, ont exclusivement attiré son attention; mais ces longues années de paix sont pour elle une stagnation stérile dont elle dédaigne d'éclairer le cours et d'y puiser des faits instructifs. C'eût été néanmoins pour nous bien intéressant de connoître les relations que les Cyrénéens durent conserver avec leur mère-patrie : un poète nous apprend toutefois qu'ils lui envoyoient annuellement des théores pour lui offrir les prémices de leurs fruits. L'analogie de position et des intérêts réciproques ne durent-ils pas occasionner des

liaisons entre les Cyrénéens et les autres Doriens, isolés, comme eux, sur des terres étrangères? Il est remarquable que les noms de Cabales et d'Araraucèles se trouvent également dans la Cyrénaïque et dans l'Asie-Mineure; et, quoique, dans la première de ces contrées, ces noms désignent des tribus libyennes, et, dans la seconde, une ville et une région, cette identité de dénominations semble néanmoins indiquer un échange de rapports entre des peuples sortis d'une souche commune. L'histoire auroit dû surtout nous donner quelques notions sur le commerce de Cyrène dans l'intérieur de l'Éthiopie. L'oasis d'Ammon, cette colonie de *prêtres marchands* établie au milieu des déserts, présentoit un point d'entrepôt très-avantageux pour ce commerce. Ses relations avec la Pentapole ne sont point douteuses : les colonnes élevées en l'honneur des théores cyrénéens, et d'autres traditions historiques, en sont la preuve irrécusable. Cyrène se seroit-elle bornée à ce boulevard de la Libye intérieure? Moins industrieuse que Carthage, n'auroit-elle pas fait pénétrer ses caravanes dans les régions plus lointaines? Si les Nasamons servoient les intérêts de sa rivale, les Asbytes et les Auctrides ne devoient-ils pas lui offrir le même secours? Ces dernières hypothèses seront d'autant plus probables, si l'on considère que le commerce de Cyrène fut très-considérable, et que, pour en seconder l'activité, ils inventèrent le *lembus*. Ce commerce étoit alimenté par une réunion de causes également puissantes : la grande fertilité du sol et son heureuse disposition y faisoient succéder les récoltes pendant huit mois de l'année, et des plantes précieuses qui lui étoient particulières, ou bien qu'on y voyoit répandues avec profusion, en augmentoient singulièrement les produits. La campagne de Cyrène étoit

divisée en trois parties également fécondes dans une rare et précieuse succession. A peine avoit-on fini la moisson et les vendanges sur les bords de la mer, que l'on passoit aux collines, où les fruits se trouvoient en pleine maturité, et de là on arrivoit sur la sommité des montagnes, où la nature présentoit les mêmes avantages dans sa troisième phase de fertilité. D'épaisses forêts de *thyon*, distribuées sur les flancs septentrionaux des monts de la Pentapole, offroient leur bois odorant pour les meubles des Cyrénéens, de même qu'elles servoient à former les tables vineuses consacrées aux fêtes de Bacchus; tandis que le *sylphium*, dont la valeur égaloit celle de l'argent, et que les Césars renfermoient dans leur trésor, croissoit en abondance dans les lieux les plus incultes de cette heureuse contrée.

« Tant de richesses prodiguées par la nature dans un pays environné de déserts devoient porter ses habitans à un haut degré de puissance, ou bien les plonger dans le luxe et la volupté : en premier lieu, ils auroient pu influer sur la civilisation de l'Afrique; ils auroient pu faire pénétrer dans les régions de l'intérieur la lumière des arts par de hardies expéditions et de philantropiques desseins; en second lieu, ils pouvoient jouir, sous l'ombrage de leurs forêts, des biens que leur assuroit le sol, et se borner à repousser les hordes nomades de leur paisible séjour. Les Cyrénéens avoient à choisir entre une haute existence politique et les douceurs d'une oisive retraite, entre une gloire durable et des jouissances passagères ; et les Cyrénéens dédaignèrent la gloire et s'abandonnèrent aux plaisirs. Les courses de chars, les repas somptueux, la mélodie des chants, les danses et les fêtes remplirent le cours de leur existence. Cyrène étoit déchirée par des factions, elle étoit envahie par des ar-

mées étrangères; mais les cris joyeux des bacchantes étouffoient les clameurs politiques, et leurs danses lascives s'animoient au bruit des chaînes qui pesoient sur la patrie. Le luxe et la volupté furent portés au comble.... ; la volupté reçut le nom spécial de cette contrée, et fut même érigée en secte par le philosophe Aristippe, qui, par un singulier contraste, étoit disciple de Socrate. Opposer une stoïque résignation aux rigueurs de l'infortune, et sacrifier son bien-être particulier au bien public, étoient des chimères follement décorées du nom de vertus; saisir avec empressement le plaisir fugitif, ne s'occuper que du moment présent sans s'inquiéter ni de l'avenir ni du passé; en un mot, concentrer toutes les jouissances en l'amour de soi-même, et entourer la vie de roses dont on devoit respirer les parfums sans toucher aux épines, tels étoient les préceptes fondamentaux de la secte cyrénaïque. L'on conçoit que de pareilles idées, répandues dans une société, étoient bien plus susceptibles d'en relâcher les liens que propres à cimenter cette union qui fait la force des états; et, si elles convenoient peu à Cyrène gouvernée par des rois, elles devoient bien moins convenir à Cyrène république. Il est presque superflu d'ajouter que ce ne fut point par de pareils mobiles que Sparte et Rome acquirent ce haut degré de puissance qui les rendit maîtresses de tant de nations; la pauvreté fit leur force, l'austérité de mœurs la cimenta, et leur union l'agrandit... Nous cesserons donc d'être surpris que les Cyrénéens, livrés à une morale voluptueuse et regorgeant de richesses, n'aient jamais pu supporter le poids de la liberté qui s'offroit si souvent à eux : pareils à des enfans capricieux, s'ils mordoient le frein qu'on leur imposoit, c'étoit parce qu'il gênoit

leurs fantaisies; mais ils trébuchoient aussitôt qu'ils parvenoient à la rompre. »

Ces derniers traits du tableau que nous trace M. Pacho peignent avec force les dissentions et les troubles qui paroissent avoir continuellement divisé les Cyrénéens dans les différentes formes de leur organisation politique. Il les attribue, comme on le voit, à la morale relâchée d'Aristippe, et surtout aux immenses richessss accumulées par les Cyrénéens. Horace, Ælien, Athénée, Eupole, Diogène de Laërce, et, parmi les modernes, Thrige, et particulièrement Wieland, offrent une foule de passages qui, combinés ensemble, justifient les faits établis par M. Pacho sur les principes de la secte d'Aristippe et sur le luxe des Cyrénéens, appelés à juste titre *les Athéniens de Lybie;* nous ajouterons même que ce luxe et l'indolence dont il étoit la suite paroissent avoir été portés à un tel point, qu'ils sont devenus un sujet de doute pour plusieurs écrivains, et l'on est parti de là pour mettre en question l'origine lacédémonienne des Cyrénéens, quelque incontestable qu'elle soit d'ailleurs. Quant aux conséquences que M. Pacho tire de ces faits, sans prétendre ni les combattre ni les trouver invraisemblables, nous nous bornerons à une simple observation sur l'indifférence reprochée aux Cyrénéens pour l'intérieur de l'Afrique, malgré l'apparente facilité qu'ils auroient eue d'y envoyer des expéditions. Le récit des Nasamons est susceptible de donner une juste idée des connoissances que les anciens avoient à cette époque sur les régions centrales de cette contrée. Le vague qui règne dans ce récit nous paroît une preuve de celui qui devoit exister dans leurs notions, et l'historien scrupuleux qui nous l'a transmis

n'eût pas manqué d'en développer les détails selon son habitude, et de réunir tous les *oui-dire*, s'il n'eût pas traité une question mystérieuse sur laquelle il n'a osé hasarder aucune conjecture. Il seroit donc permis de croire que les Cyrénéens n'eurent qu'une connoissance très-superficielle de l'intérieur de l'Afrique ; et, quoiqu'un savant auteur pense que, parmi les esclaves des Cyrénéens, il y en avoit un grand nombre de *noirs*, et qu'une peinture trouvée à Cyrène par M. Pacho confirme cette opinion, néanmoins ces faits ne sont point décisifs, et l'on pourroit atténuer le reproche que M. Pacho fait aux Cyrénéens de n'avoir point tenté d'expéditions dont probablement ils ne connoissoient pas toute l'importance.

Parcourons maintenant ces terres condamnées par un destin rigoureux à n'être foulées que par le Bédouin, ces terres qui jadis donnoient trois récoltes par an, et qui sont dépouillées aujourd'hui de leurs riches moissons et de leur douce verdure. Visitons, avec M. Pacho, la Marmarique des anciens dont ils semblent avoir ignoré les limites précises, tant leurs indications sont vagues et contradictoires. Hérodote ne les a pas connues. Scylax place les Marmarides entre le bourg *Apis* et les Hespérides ; Pline, entre *Parætonium* et la grande Syrte, et Strabon dans tout le pays compris entre la partie méridionale de Cyrène, l'Egypte et l'oasis d'Ammon ; plus tard, Ptolémée donne le nom de Marmarique à la contrée située entre le nome libyque et la ville de *Darnis* ; enfin, Agathemère la fait commencer à la Pentapole, et l'étend jusqu'à l'Egypte, sans en excepter le nome de Libye : c'est cette dernière délimitation qu'adopte M. Pacho.

Toute cette côte immense entre Alexandrie et le golfe de

Bomba occupe une étenduc de cent cinquante-six lieues de l'est à l'ouest, c'est-à-dire depuis le 27° 34′ 30″ jusqu'au 20° 49′ de L. O. mérid. de Paris. La partie septentrionale de cette région forme une lisière de terres susceptibles de culture. Elle côtoie les bords de la mer et s'étend à peine de 10 à 15 lieues au sud, de là jusqu'à l'oasis d'Ammon ; c'est le désert dans toute son aridité, et parsemé seulement de quelques îlots de terres salées.

Les terres cultivables, généralement argileuses, sont croisées en tous sens par des collines qui s'élèvent en s'éloignant de la mer. Le sol atteste partout de grandes révolutions physiques. Les coquillages marins incrustés dans le roc, les madrépores épars sur les collines, les basaltes et les granites roulés sur des terrains secondaires; enfin, l'assemblage de minérais de différente nature et le désordre de leur disposition ; tel est le caractère général de cette contrée. Dans la vallée maréotide, le grès se voit plus souvent que le calcaire ; en poursuivant à l'ouest, ce dernier domine, et devient souvent coquillier ; entre l'*Akabah-el-Soloum* et le golfe de Bomba, le terrain s'élève, et le grès recouvre encore le calcaire. A quelques lieues de la mer, la Marmarique se présente nue et désolée, et son aspect remplit l'âme du voyageur d'une tristesse infinie : sous la puissance des souvenirs il s'avance, et des plaines grisâtres et d'arides colines se développent seules à ses regards. Toujours sous le charme des récits de l'antiquité, il s'avance encore, et c'est toujours un tableau sans vie comme sans couleur ; à peine si la présence de l'homme est indiquée par le bêlement lointain des troupeaux et les taches noirâtres des tentes arabes. Mais au moins la végétation va ranimer ses regards fatigués de l'aspect des ruines et des dévastations humaines ; espérance trompée. L'uniformité du terrain

rend la botanique de ces contrées monotones comme le désert : c'est la même flore pour tout le littoral ; flore trop souvent languissante et décolorée par les rayons d'un soleil de feu. Ici, comme pour les éviter et conserver leur fraîcheur, une foule de graminées, tels que les *agrostis*, les *arundo*, les *festuca*, les *bromus tenuiflorus*, l'*avena sterilis* se cachent dans les enfoncemens des vallées : les arbustes même les recherchent, les figuiers sauvages et les caroubiers croissent dans les terres d'alluvion que contiennent les carrières et les citernes en ruines. Enfouies en quelque sorte dans les entrailles de la terre, leurs cimes dépassent à peine le niveau du sol, et l'œil les confond au loin avec les petits végétaux ; tandis que les grandes fleurs jaunes du *plomis samia*, réunies en grappes comprimées, contrastent avec la couleur de cette terre brûlée qui se confond d'autrefois avec les plantains *lagapoïdes*. A l'époque des premières pluies, tout le sol se couvre de *roccella* , de *lichen* et de *pulmonaire de terre*. Ces cryptogames rapprochent le climat de la Marmarique de celui de l'Europe, et le distinguent parfaitement de celui de la vallée du Nil.

En général, les plantes qui caractérisent le littoral dont nous nous occupons par leur continuel aspect, celles qui couvrent les bords de la mer et le voisinage des lacs d'eau salée, sont *l'ephedra*, la nombreuse famille des soudes, une espèce ligneuse du genre arthémise appelée *cheah*, le *scilla maritima*, dont la hampe détachée sert de combustible, et, verte, charme les yeux par ses fleurs blanches et disposées en grappe terminale ; une espèce de *rubia*, à tige un peu rameuse, affectionne les mêmes sites, et ces deux plantes rappellent singulièrement ce que nous apprend Hérodote sur les logemens portatifs des Libyens, qui étoient faits en asphodèles entrelacés avec des

joncs, et sur l'usage qu'avoient leurs femmes de teindre en rouge de garance les peaux de chèvres qui leur servaient de vêtemens.

Si la Marmarique ne compte qu'un petit nombre de plantes, sa zoologie se borne également à un petit nombre d'individus. Le *soulouk*, espèce de lévrier originaire de la Barbarie occidentale, dressé par les Arabes, atteint facilement à la course le lièvre timide et la gazelle légère, dont les formes gracieuses et la pétulante vivacité reviennent si souvent dans les champs des poètes de l'Orient, et surtout des hommes du désert. On trouve ici le loup d'une petite espèce, le chakal, l'hyène, le hérisson, le rat, et la gerboise connue sous le nom de dipode par les anciens. La tortue s'y réfugie sous des touffes de broussailles, et le céraste dans les citernes abandonnées. De petits limaçons blancs, mangés par les Arabes, couvrent presque tous les végétaux, et leur donnent l'aspect d'une floraison générale.

Dans un pays totalement dépourvu de forêts, les oiseaux, qui nous charment par leur mélodie, doivent être rares. Ces heureux habitans des airs, accoutumés à chercher sous des dômes de feuillages un abri contre les rayons du soleil, et un asile pour leur naissante postérité, détournent leur vol de cette contrée nue et inhospitalière, et la prolongent jusqu'aux rians bosquets de la Pentapole. Les seuls oiseaux carnassiers, l'aigle, le milan, les corbeaux et les vautours s'y montrent en troupes nombreuses, planant sur les troupeaux ou se pressant autour d'un cadavre isolé. Leurs chants, ou plutôt leurs cris sinistres, ajoutent à l'horreur de la solitude. Cependant, aux premiers jours du printemps, quand un peu de verdure tapisse les rivages, des oiseaux voyageurs, des cailles, des faisans, des allouettes viennent s'y reposer. C'est une

halte de peu de durée, une atmosphère brûlante, qui dessèche bientôt la terre, chasse ces hôtes passagers; et ces amis de l'ombre et de la fraîcheur, reprenant leur course rapide, poursuivent leurs migrations périodiques vers des lieux plus favorisés du ciel.

L'homme seul est fait pour tous les climats et pour toutes les températures. Mais la population étant presque toujours en rapport avec la fécondité du pays, on doit s'attendre que la Marmarique ne compte qu'un petit nombre d'habitans.—M. Pacho croit qu'il ne s'élève pas au-delà de 38,000 individus, dont la moitié seule est armée, et dont 4,000 au plus possèdent des chevaux.—La nombreuse tribu des *Aoulâd-Aly*, divisée en quatre corps ou bednat, et subdivisée en plusieurs petites familles, habite exclusivement l'espace compris entre Alexandrie et l'*Akabah-el-Soloum*. Le plateau de Za'rah est occupé par ces derniers et les Harâbi, que l'on trouve seuls depuis le revers occidental de ce plateau.

C'est à la célèbre tribu des *Aoulâd-Aly* que M. Pacho a plus particulièrement consacré ses pinceaux; elle mérite cette préférence par sa bravoure et ses exploits héréditaires. Jadis la terreur des contrées voisines, elle mettoit au pillage les villes opulentes de l'Egypte, et se reploit ensuite dans ses solitudes, riches d'un butin qui ne pouvoit lui être ravi. La politique adroite de Mohammed-Aly l'a privée de ses chefs les plus audacieux. Aujourd'hui plus paisibles, moins nombreux et plus resserrés dans leurs domaines, les *Aoulâd-Aly* vivent sous une espèce de gouvernement aristocratique; toutefois la puissance du cheik est précaire et fondée sur l'estime dont il jouit: aucun signe de supériorité ne l'entoure. Ses trésors sont des troupeaux plus nombreux; sa garde, ses proches et ses enfans; la libéralité et la douceur, l'unique

appui de son autorité; il ordonne à ses pairs, et on ne lui obéit que parce qu'on le croit digne de commander.

Les hommes de cette tribu sont d'une taille médiocre, mais bien proportionnée; leur figure, basanée, maigre et généralement régulière, porte l'empreinte d'une antique origine et de l'éloignement des mésalliances; la fierté s'y peint également, et ce type distinctif donne à leurs traits une énergie toute particulière. Leur costume est le même que celui des autres Arabes du désert Lybique. —Un bonnet de drap rouge ou de feutre blanc couvre leur tête. Les cheiks l'ornent quelquefois d'un châle, en ayant soin de se coiffer différemment des Osmanlis; des souliers jaunes, un ample caleçon de toile, noué à la ceinture, et le *ihram*, complètent le costume des Aoulâd-Aly. Cette dernière partie de l'habillement n'est autre chose qu'une pièce d'étoffe de laine, taillée en parallélogramme alongé. Les hommes la jettent sur leurs épaules, et savent la draper avec une simplicité, une noblesse et un art d'autant plus inimitable qu'il est le fruit de l'habitude et non de la recherche; ils rappellent alors les guerriers des âges héroïques de la Grèce. Les femmes bédouines portent aussi le ihram, mais elles le revêtent différemment; une partie de l'étoffe leur sert de capuchon; le reste est assujetti autour du corps par une ceinture ordinairement en peau.

Ces femmes, dont les longs cheveux tombent flottans sur les épaules, ont les traits réguliers, mais défigurés par des tatouages de khol; et, sans d'énormes anneaux qui leur pendent aux oreilles et souvent au nez, elles ne seroient pas dépourvues d'agrémens. Aux jours d'Hérodote, les femmes des *gidanes* qui habitoient la partie occidentale de la Grande-Syrte se faisoient honneur de porter autour de la cheville du pied autant de bandes de

peau qu'elles avoient eu d'amans. La coquetterie des modernes Libyennes, en se garnissant les bras et les jambes des lourds joyaux dont nous venons de parler, n'a probablement pas en vue d'afficher ainsi le nombre de leurs conquêtes : la liberté dont elles jouissent ne témoigne pas contre leurs mœurs; leurs maris, moins jaloux que les autres Orientaux, les laissent sans voiles, comme les Européennes. Il n'est pas rare de les voir causer familièrement, loin de leurs tentes, avec les autres Arabes de la tribu, sans que leurs époux en conçoivent aucun ombrage. L'orgueil est sans doute le principal motif de leur confiance dans la vertu de leurs femmes : la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes leur fait supposer qu'ils ne peuvent être trahis : cette confiance est aussi sans limites envers leurs filles. Les jeunes gens des différentes familles passent ensemble des journées entières sans que le soupçon s'attache à ces doux entretiens, à ces liaisons contractées presque au sortir du berceau. Le développement précoce de ces filles du désert hâte l'époque des mariages : à l'âge de quinze ans, les jeunes Bédouines sont déjà mères.

Mais, malheur à elles, si, trompées par un sentiment qui se joue des convenances sociales, elles venoient à contracter des alliances étrangères au sang de leurs aïeux ! La vengeance seroit terrible.

« Une jeune Bédouine, dit M. Pacho, demeurant dans »un camp d'Arabes voisin d'un village d'Égypte, avoit »des liaisons avec le fils d'un *fellah*. Aveuglés par une »passion mutuelle, les deux amans, sans réfléchir à la »barrière insurmontable qui s'opposoit à leur union, »profitoient des ombres de la nuit pour se voir furtive»ment. Une indiscrétion trahit leur amour : épiés, ils »furent bientôt surpris. Aussitôt les parens de la jeune

» Bédouine s'emparent du couple infortuné, et, ce que
» l'on ne peut raconter sans horreur, ils plongent indis-
» tinctement le poignard dans le sein des deux victimes ;
» ils mutilent leurs corps, et leurs membres palpitans,
» confondus par une union atroce, sont jetés dans le
» Nil. »

Un tel acte atteste moins encore la férocité que la vanité stupide. Il faut remarquer aussi que cet épouvantable assassinat est le crime d'Arabes qui, ayant quitté le désert, croient racheter les antiques vertus qu'ils ont abandonnées avec lui en se montrant plus fiers encore de leur origine.

Revenons à des mœurs moins sauvages, à des scènes qui ne laissent que de douces impressions, aux tableaux de la vie simple et patriarcale du désert. Assistons, avec M. Pacho, aux préparatifs des Arabes de la Marmarique au commencement des pluies : la scène se passe non loin des collines de l'*Akabah-el-Soughaïer*, qui s'avancent dans la mer, où elles forment le cap *Kanaïs*, probablement l'*Hermœa extrema* de Ptolémée. Après avoir passé ce premier échelon des hauteurs qui s'élèvent progressivement jusqu'aux montagnes de la Pentapole, notre voyageur alla camper, le soir, près d'un torrent formé par les eaux des pluies.

« Les deux rives, dit-il, étoient couvertes de camps d'Arabes. La couleur foncée de leurs tentes contrastoit avec le vert pâle d'une végétation naissante. La nature commençoit à sortir de l'état de langueur auquel elle est réduite dans ces cantons pendant neuf mois de l'année. Les pluies pénétroient dans les crevasses de la terre, endurcie par les rayons brûlans du soleil d'Afrique. Ces pluies bienfaisantes étoient attendues avec impatience, et leur arrivée étoit célébrée avec des transports

de joie par ces Arabes errans dans une contrée où ne coule aucune rivière, où ne jaillit aucun ruisseau.

« Qu'il est intéressant le spectacle qu'offrent ces habitans à cette heureuse époque de l'année! Toutes les familles, dispersées sur la lisière de terre qui s'étend depuis Alexandrie jusqu'au golfe de Bomba, se mettent alors en mouvement. On se demande quels sont les lieux les premiers favorisés par la Providence : tel endroit est-il désigné, on s'empresse de s'y rendre; chameaux et jumens sont indistinctement employés à la charrue; la terre est bientôt sillonnée, et reçoit le grain qui doit, avec le lait, composer la principale subsistance de ces peuples.

« Les eaux du torrent avoient attiré ce grand nombre d'Arabes que nous trouvâmes sur ces bords. Ici, l'on préparoit les instrumens aratoires; plus loin, on mesuroit le grain qu'on alloit ensemencer, et ces apprêts se faisoient, avec une vivacité et une joie extraordinaires, chez des hommes naturellement graves et silencieux! »

Un peu de verdure naissante, une nappe d'eau roulant dans un canton aride, ce qui n'attire pas nos regards, tant la Providence a été libérale envers nous, excite les transports de ces hommes d'Afrique! C'étoit un heureux moment pour arriver au milieu d'eux : rien ne dispose à la bienveillance comme le bonheur, même chez les peuples les plus sauvages. Beaumarchais l'a dit fort spirituellement à Paris, et M. Pacho en a fait l'épreuve dans la Marmarique. En arrivant avec la verdure, il fut reçu à bras ouverts ; il affirma qu'il alloit à Derne pour des affaires de commerce : on fit semblant de le croire; grâce à la pluie, son titre de chrétien ne produisit aucun effet fâcheux. Le cheikh du camp voulut même célébrer

son arrivée par un repas splendide, où l'on servit un mouton tout entier aux convives. Avant le dîner, la conversation roula sur la politique. On parla du libéral Mohammed-Aly et de ses projets. *Ibrahim*, c'étoit le nom du cheikh, faisoit là-dessus des observations judicieuses; il paroissoit fort au courant des événemens qui se passoient en Égypte, et raisonnoit tellement bien des suites qu'elles pouvoient avoir, que M. Pacho remarqua que les idées de ces hommes gagnent en justesse ce que l'éducation et la manière de vivre leur font perdre en étendue. Cependant des objets plus intéressans que les discours du cheikh attiroient l'attention de notre voyageur. Laissons-le parler lui-même :

« Tandis que les femmes plus âgées faisoient les préparatifs du repas hospitalier et qu'elles étendoient les tapis dans la tente, les jeunes filles, après avoir relevé les plis ondoyans de leur draperie, se dispersèrent dans les environs pour recueillir des herbes sèches et des broussailles, seul combustible dans un pays dépourvu d'arbres. Je suivois les mouvemens rapides de leur taille svelte, la gaucherie pleine de grâce de leur démarche, ou plutôt de leur course; j'écoutois avec plaisir leurs chants, dont les fortes intonations contrastoient avec des voix virginales.

» Selon l'usage, une d'entre elles récitoit toute la chanson; ses compagnes ne répétoient que le refrain; et, tandis que celle-ci racontoit, sur un air simple et peu varié, l'amour infortuné d'un jeune guerrier pour *Fatmèh, la plus belle des fleurs du désert*, mais appartenant à une tribu ennemie : tandis qu'elle représentoit l'amant solitaire dans sa tente, devenu insensible à la vengeance, infidèle à *la loi du sang*, et laissant sa jument errer sans

soins dans la vallée, les autres interrompoient de temps en temps ce récit en répétant toutes ensemble : *Hia Alem! Hia Alem!* ô Amour! Les chants avoient cessé, et la nuit avoit succédé au riant tableau qui s'étoit offert à mes yeux. La simplicité, je dirai même le bonheur de la vie arabe, ne m'avoient jamais autant frappé; j'étois absorbé dans une foule d'idées. La voix d'*Ibrahim* vint enfin me distraire de mes réflexions, et le *Bismillâh* nous invita à commencer le repas. Tous les notables du camp assistoient à ce festin; et, pendant qu'à la lueur des feux le cheikh en faisoit gravement les honneurs, les jeunes filles, drapées comme des cariatides, nous offroient le grand vase de lait dans lequel nous buvions tous à la ronde. »

Nul peuple n'est plus stationnaire que l'Arabe du désert : ce qu'il montre de civilisation, il le tient de ses ancêtres; il n'a pas fait un pas en avant. Si on lui demande l'origine de tel usage, la cause de telle dénomination, il répond avec bonhomie : *Cela se fait ainsi, cela s'appelle ainsi depuis long-temps* : il paroît même étonné de ces questions, comme si ce qu'il tient de ses aïeux ne devoit pas rendre tout examen superflu. Ses vices, ses vertus lui viennent d'un autre âge; il les remet comme un dépôt à sa postérité. Comme ses pères, il est hospitalier et vindicatif; comme eux, il conserve des traditions défigurées des premiers âges. Il croit en lui; et sa vanité est si franche, qu'il se met hors de toute comparaison avec l'étranger. Toutefois, sa superstitieuse crédulité égale son orgueil; il est sous le joug de l'influence des talismans et du pouvoir des sortiléges; il a pleine foi dans la vertu des premiers pour combattre les seconds : femmes, enfans, vieillards, jeunes guerriers, hommes dans la force de l'âge, se couvrent de talis-

mans ; on en voit à l'entrée des tentes, au cou des chameaux et des jumens. Le Bédouin en demande à tout étranger auquel il donne l'hospitalité ; le chrétien même, en sa qualité de sorcier, n'est point à l'abri de ses sollicitations, et, plus d'une fois, M. Pacho fut obligé de barbouiller des lambeaux de papier que ses hôtes recevoient avec respect et reconnoissance, tout en protestant contre le pouvoir surnaturel qu'ils lui supposoient.

Les principales richesses des *Aoulad-Aly* consistent en troupeaux ; les cheiks, et, parmi les simples Bédouins, les plus aisés seulement possèdent des jumens. Des ânes très-petits, grêles de formes, mais habitués à une sobriété qui approche de celle du chameau, servent à transporter les effets d'un camp à l'autre ; les plus pauvres parmi ces Bédouins les emploient à de longs voyages dès qu'on a passé la vallée de *Mariout* ; il est rare de voir des vaches ou des bœufs. Quant aux moutons de la Marmarique, ils ont la queue moins traînante, la laine moins touffue, et le corps moins volumineux que ceux d'Egypte, mais ils sont plus forts que ceux de Barbarie.

« Dès que la terre a été sillonnée, dit M. Pacho, et que le grain lui a été confié, toutes les occupations de ces pasteurs se bornent à garder leurs troupeaux et à veiller à la sûreté de la famille. Quelques-uns font des voyages en Egypte à *Syouah* et à Derne. Ils portent à Alexandrie et à Damanhour la laine de leurs troupeaux, en rapportent des *Ihram*, des toiles, des armes et de la poudre, et prennent à *Syouah* et à *Audjelah* des dattes qu'ils échangent contre du beurre et des bestiaux. »

La sobriété est en général une des vertus de l'Arabe du désert, et même de la plupart des peuples de l'Orient. La nourriture des *Aoulad-Aly* est substantielle et frugale.

Des dattes sèches, du laitage et de la farine d'orge et de blé la composent. Aux jours de fête et aux jours de l'hospitalité, la viande de mouton figure sur leurs tables à côté de quelques plantes potagères, le tout assaisonné de piment en poudre : leurs repas sont courts et silencieux. Les mets sont plutôt dévorés que savourés; ils suivent à la lettre la maxime favorite d'Harpagon, ils mangent pour vivre et ne vivent pas pour manger.

La pauvreté de ces nomades est un garant de leur moralité, il est rare qu'ils aient plus d'une femme, et ne connoissent pas ces scandaleux divorces que le voluptueux musulman des villes se plaît à renouveler si souvent. Dans les déserts comme dans les villages, les filles sont vendues à leurs époux moyennant une somme d'argent plus ou moins forte, selon le degré de leur beauté; ici même elles sont plus communément échangées contre des troupeaux; il est rare que la plus jolie de ces Bédouines soit évaluée au-delà de *deux chameaux*.

Etranger aux douceurs de la vie civilisée, au luxe de l'Orient, aux besoins, au bien-être des habitans des villes, content de sa destinée, ignorant les privations, parce qu'il n'a pas d'autres désirs que ceux qu'il peut satisfaire, l'*Aoulad-Aly* dédaigne l'agriculture régulière et le jardinage, il se borne à faire naître les céréales et l'orge indispensable à sa nourriture, et sillonne la terre à l'aide d'une petite charrue de roseaux dépourvue de fer; trois mois lui suffisent pour semer et récolter. Pressé de partir, il coupe le chaume aux deux tiers, et dépouille le grain sur la place même qui l'a vu mûrir. Il croiroit déroger à sa noblesse et compromettre son orgueilleuse indépendance, s'il se fixoit sur la terre la plus fertile pour la féconder encore par ses travaux. Ce seroit imiter les mœurs du *Fellah* qu'il méprise, ce seroit quitter la

vie errante qu'il aime, pour la vie sédentaire qu'il redoute. A peine a-t-il moissonné qu'il lève sa tente, et se met en marche avec sa femme et ses jeunes enfans placés sur des chameaux, et ses troupeaux, gardés par des chiens vigilans, disposés sur les flancs de la caravane. Il vient de quitter son camp, il s'est éloigné de quelques milles, et déjà « la terre foulée et les traces du foyer domestique » indiquent à peine la place des tentes. Les vents ou la » pluie feront bientôt disparoître ces faibles indices d'ha» bitations humaines rendues à la solitude, jusqu'à ce » que le hasard y amène de nouvelles familles. »

Mais le trait distinctif de toutes les peuplades arabes disséminées dans le désert, soit guerrières ou pastorales, sédentaires ou vagabondes, c'est cette pensée réligieuse, profonde et fanatique, qui se lie à toutes leurs actions, à toutes leurs entreprises, qui les exalte dans le succès qui combat leur antique bienveillance pour l'étranger, et élève une barrière insurmontable entre eux et la civilisation. C'est un fait depuis long-temps connu, M. Pacho le confirme par un nouveau témoignage : « Souvent, dit-il, nous faisions route, un ou plusieurs jours de suite, avec des Arabes de la contrée qui alloient à la recherche d'une nouvelle demeure; je saisissois ces occasions avec empressement, je descendois alors de mon dromadaire, je défendois à mes domestiques de me suivre : et, me confondant avec ces Arabes, nous devancions nos chameaux, pesamment chargés Je cherchois à obtenir leur confiance par ma franchise et mes prévenances. Bien des fois j'ai atteint mon but; et ces hommes simples, oubliant alors ma religion et mes projets, me racontoient les affaires de leurs tribus, me parloient de leurs récoltes et de leurs troupeaux; mais, le soir, lorsque nous nous arrêtions, la prière les rappeloit à leurs principes et à eux-mêmes. Ils posoient

leur camp loin du mien. Nous avions vécu ensemble pendant le jour, nous étions séparés pendant la nuit; et si, dans leur irréflexion et leur épanchement, j'étois devenu quelque moment pasteur et nomade comme eux, je redevenois à leurs yeux chrétien, et européen sous ma tente. »

« Ainsi, dans ces occasions et dans toutes les autres, si ces Arabes m'accordoient d'abord leur confiance comme homme, ils la retiroient bientôt comme musulmans. »

Toutefois, de cette fatale croyance qui les retient dans la barbarie, qui les livre aux horreurs du fanatisme, qui éteint leur intelligence, sort au moins quelque bien; c'est une résignation profonde aux décrets de Dieu, une soumission parfaite à la destinée, qui prend quelquefois un caractère sublime dans les dangers et les grandes souffrances; résignation plus touchante dans les solitudes que dans les villes, et qui imprime chez les Bédouins aux pratiques extérieures du culte une majesté qu'on ne lui soupçonne pas au milieu des cités. Plaçons-nous dans l'intérieur du désert à l'heure de la prière du *moghreb*, alors que le soleil a disparu, que le sol brûlant de ces contrées est rafraîchi par l'arrivée du soir, et que l'horizon, coloré d'un rideau de pourpre, se dégrade en teintes les plus douces. A cette heure enchantée dans tous les climats, plus délicieuse encore sur cette terre d'Afrique, parce qu'elle y rend la vie et l'activité à tout ce qui respire, et l'espérance au cœur de l'homme, contemplez l'Arabe revêtu d'une draperie blanche et ondoyante, levant les yeux et les mains au ciel; puis, s'écriant d'une voix pénétrée, mais calme: *Dieu est grand! Dieu est miséricordieux!* Voyez-le se prosterner ensuite devant l'être invisible qu'il implore, et humilier contre la terre son front sillonné par les privations, et remarquez imprimée sur

ses traits la confiance profonde dans la divinité, sentiment si naturel dans ces affreuses solitudes où l'homme ne paroît qu'un grain de sable ajouté aux mers de sables qui l'entourent.—A l'aspect d'un pareil tableau, les gestes et les paroles du musulman s'ennoblissent à vos yeux de toute la pensée religieuse qui les inspire, et vous accordez un respect involontaire à des actes de foi qui n'ont d'autre témoin que le Dieu tout-puissant, et d'autre théâtre que l'immensité du désert.

Entraîné par le charme des descriptions, nous avons trop négligé la partie savante du voyage de M. Pacho; nous nous en occuperons dans un second article.

L. R.

Nouvelles recherches sur le cours du Bourampoutre.

Nous avions publié dans le n° de juin 1826 quelques détails sur le cours supérieur du Bourampoutre, que l'on croyoit alors sorti du *Brahma-Khound*. Cette conjecture ne s'est pas vérifiée. Il est maintenant certain que *le Khound* n'est pas la source de cette rivière qui vient du sud-est, et coule entre les premières chaînes des montagnes. Au-delà, sa marche n'a pas encore été déterminée. C'est ce qui résulte d'une reconnoissance, faite par le capitaine Bedford, du corps des ingénieurs géographes. La relation qui contient ces renseignemens est intéressante sous plusieurs rapports. Nous allons en présenter les principaux résultats.

La direction du Bourampoutre dans l'Assam était ignorée jusque dans ces derniers temps, et le tracé de son cours supérieur est encore une nouveauté. C'est pour la première fois que le *Brahma-Khound* est visité par un

Européen, et cette reconnoissance établit comme un fait que le Bourampoutre n'en sort pas; on voit même qu'il ne faut pas chercher sa source dans le système de montagnes où le Khound est placé. Il paroît qu'il vient de plus loin; on ne peut affirmer, au reste, que le *Brahma-Khound*, dont il est question, soit le véritable *Khound* des Hindous. La légende, en décrivant cet endroit, donne un détail très-circonstancié de différens rochers et de plusieurs montagnes qu'elle place dans les environs, et dont le récit de notre voyageur ne fait aucune mention. Nous aurions cru trouver ici quelques niches de la déesse *Kamakhya*, comme celles qu'elle a dans d'autres parties de l'Assam, dont elle est la divinité tutélaire. Il est certain que les habitans considèrent le *Brahma-Khound*, dont il s'agit ici, comme le *Khound* sacré; mais l'Assam ayant cessé depuis plusieurs siècles d'être hindoue, les croyances et les pratiques de cette religion sont totalement oubliées.

Ce voyage a eu pour point de départ Kondil-Mokh, et s'est prolongé le long du bras principal du Bourampoutre. Les 3 et 4 mars 1826, après avoir traversé les ruisseaux de Belidjan, Now-Dihing et Tenga-Pani, la rivière se montra coulant à l'est de Sadiya, ce qui déjà étoit une découverte, puisqu'aucune de nos cartes ne l'indique dans cette partie. Quoique très-large et très-profonde en quelques endroits, elle est généralement coupée de rochers, et séparée en différens canaux par des îles plus ou moins étendues. Des chutes nombreuses et rapides interrompent souvent son cours; ses eaux, extrêmement claires, deviennent bourbeuses à la suite des pluies qui sont très-fréquentes pendant le mois de mars. Après chaque averse, elles augmentent considérablement, et roulent avec une impétuosité qui rend la navigation difficile. Pendant le

voyage qui nous occupe, plusieurs canots coulèrent, et quelques hommes furent noyés. On avoit chaque jour les plus grands dangers à courir.

Le 10, on changea de direction; on remonta le Sokato, branche qui se détache de la rive droite du Bourampoutre, et qui, comme ce dernier, est rempli de rochers et d'îlots. On ne remarquoit aucun mouvement sur ses bords; et, bien que le rivage fût couvert de forêts, la solitude n'en étoit interrompue de temps en temps que par la fuite de quelques quadrupèdes ou de quelques oiseaux extrêmement rares.

La Sokato forme, avec le Bourampoutre, une île très-étendue, couverte d'une forêt impénétrable, mais sur laquelle se trouve cependant un village assez grand, appelé *Cheta*, et habité par des Mismiss, plus pacifiques que la tribu des montagnes qui porte le même nom. Leurs armes sont l'arc, les flèches et la lance. Ils portoient des sacs de voyage couverts en écorce de *sawa*, ressemblant à du crin de cheval. Ils ne paroissent pas délicats sur leur nourriture, qui consiste principalement dans une espèce de scarabée très-commun sur les bords de la rivière, et qui, se cachant sous les rochers pendant le jour, prend son vol vers le soir; il a une odeur forte et désagréable. Les Mismiss jettent la tête, et mangent le corps avec des légumes.

Après un pénible voyage de dix-huit jours, pendant lesquels on eut à passer au moins quarante chutes, on reprit, le 28 mars, l'examen du *Bor-Lohit* ou Bourampoutre. A partir du point où commence le Sokato, au-dessus d'une rapide, que les habitans déclarèrent ne pouvoir être remontée, la rivière n'a plus qu'une seule branche, et se dirige au nord, au milieu de la première chaîne de collines. Le courant est rapide et considérable.

et toujours obstrué par de nombreux rochers de cinquante à cent pieds de hauteur, qui paroissent évidemment avoir roulé des montagnes voisines. Les rivages sont couverts de forêts où l'on remarque le *butea-frondosa*. Cet arbre, vers les régions supérieures du Bourampoutre, atteint de cinquante à soixante pieds, et ses grappes de fleurs rouges contrastent agréablement avec les corolles blanches et parfumées du kolie rampant. La rive gauche est couverte de blocs de granites épars, et posés sur du feldspath en partie décomposé. On dit qu'au-delà des montagnes, la rivière n'a plus de chutes, et qu'elle coule doucement sur une pente légèrement inclinée. On dit aussi qu'à partir de la première chaîne elle vient du côté du sud-est, longeant des collines basses derrière lesquelles des hauteurs plus considérables s'élèvent en amphithéâtre. On aperçoit dans le lointain des sommets couverts de neige.

Après avoir fait d'abord quelques tentatives inutiles pour se frayer un passage à la source prétendue de la rivière, le *Deo-Pani* ou *Brahma-Khound* (eau divine, au puits de Brahma), et avoir essayé vainement à se rendre aux villages dont on apercevoit la fumée, on parvint enfin à communiquer avec les Mismiss de Dilli, village à une journée de la rive gauche, et avec le *Gaum* ou *Tikla*, chef du village de Brahma-Kound, avec qui on alla, le 4 avril, visiter le réservoir. Il est situé sur la rive gauche de la rivière, et formé d'un côté par un rocher parallèle au Bourampoutre. Deux ou trois petits torrens, descendant des collines, s'y jettent immédiatement. Vu d'une certaine distance, le rocher offre l'aspect d'une ruine gothique; une crevasse découpée en forme de fenêtre sculptée, qui se rencontre au milieu de sa hauteur, ajoute encore à l'illusion. Au pied du rocher est un banc de pierres. A mi-

chemin de la montée couverte de broussailles, se trouve une autre espèce de banc et une niche pratiquée dans une fente ; c'est là que les dévots présentent leurs offrandes. Au-dessus on atteint une plate-forme, d'où l'on découvre tout le *Khound*, *la rivière* et les hauteurs des environs. Il est impossible de parvenir jusqu'au sommet qui affecte les formes bizarres d'aiguilles et de créneaux gothiques. On l'appelle le *Deo-Bari*, ou séjour de la Divinité.

De ce point, la descente conduit dans une espèce de vallée, au fond de laquelle est le *Kund*, long d'environ 70 pieds et large de 30 : il est encore connu sous le nom de *Porbot-Kather*, parce que, dit la légende, Parassourama (1) y ouvrit avec sa hache (*kat'her*) un passage à la rivière à travers les collines. Les offrandes sont nombreuses et variées. Quelques-unes d'entre elles, telles que des volailles et des vaches, semblent en opposition directe avec les préjugés et les répugnances des Hindous. Au reste, comme on sait que tout ce que mangent les prêtres passe pour être agréable à la Divinité, et que les Mismiss, ici, se nourrissent fort bien de ces sortes de viandes, ces offrandes n'ont rien d'extraordinaire : il paroît, toutefois, que ceux qui viennent visiter le *Kund* ne sont ni en grand nombre ni opulens.

Le village de Dilli se compose d'une douzaine de maisons bâties sur des petits plateaux de 30 à 40 pieds de long. Les parties inférieures de l'édifice sont occupées par les troupeaux. Les Mismiss se nourrissent de leur chair, ainsi que de maïs, de *marwa* et d'ignames ; ils mangent aussi les scarabées dont nous avons parlé, et les font rôtir après les avoir écrasés entre deux pierres ;

(1) C'est le nom de Wishou dans sa huitième incarnation.
L. R.

ils cultivent la moutarde, le poivre, le coton et le tabac; mais ils ne paroissent pas avoir de plantations de riz. On fait une liqueur alcoolique avec le *marwa*. Les femmes, qu'on ne renferme pas, ont des traits agréables et une taille avantageuse; elles portent le même costume que les Assamoises : les hommes, en général bien tournés, montrent des formes athlétiques et un assez beau teint. Le pays est assez peuplé, et parsemé de nombreux villages : vingt d'entre eux reconnoissent l'autorité du *Dilli-Gaum*. Le Tikla de Brahma-Kound, que rencontrèrent nos voyageurs, est le plus jeune de trois frères qui partagent également les offrandes des dévots. Les chefs, comme les habitans, ne témoignèrent aucune crainte, et se montrèrent disposés à traiter les voyageurs de leur mieux; mais le manque de provisions ne permit pas de s'arrêter long-temps en cet endroit, et nécessita le retour à Sadiya. Les pluies et les brouillards qui régnèrent pendant presque toute cette excursion s'opposèrent aux observations indispensables pour déterminer la position des lieux visités. La seule reconnue est le point de départ de la Sokato, qui se trouve par les 27° 51′ 21″. Le thermomètre, pendant le voyage, varia de 57 à 65 degrés de Fahrenheit (environ 11 à 15° de Réaumur); mais on peut attribuer cette température aux pluies continuelles accompagnées de vents d'est et nord-est venus des montagnes couvertes de neige. Quand le soleil se montroit, la chaleur étoit très-forte, et, le 30 mars, à midi, le thermomètre, sous la tente, étoit à 102° (31° de Réaumur).

Nous apprenons qu'un voyage a été fait récemment à l'est de Sadiya, par le lieutenant Wilcox qui a remonté la branche qui porte le nom de *Thenga-Pani* ou *Thenga-Nadi*. Après avoir passé la Mora-Tenga, Marbar,

et Disavi, la rivière n'avoit plus que vingt-quatre à trente pieds de largeur; et les troncs d'arbres qui la traversent en rendent la navigation impossible. Ainsi que toutes les rivières à l'est de Sadiya, celle-ci a de nombreuses chutes, et sa rapidité empêche qu'elle ne franchisse ses bords, quoiqu'ils ne soient pas fort élevés. Tout le terrain qu'elle parcourt est très-fertile, quoique mal peuplé et mal cultivé. Il y a si peu d'habitans que les chefs sinhfo sont obligés de mettre eux-mêmes la main à la charrue.

L'exploration de la *Tenga-Nadi* n'a point mis sur la voie de l'origine du Bourampoutre. Si l'on s'en rapporte à de nouvelles conjectures, dont nous ne connoissons pas les bases, mais qui paroissent fondées sur des indications verbales, la rivière, dès sa source, se diviseroit en deux courans; l'un se portant au nord, sous le nom de *Talouka*; l'autre à l'est, sous celui de *Talouding*. La première est la moins considérable, et ses eaux sont bourbeuses; ses rives sont peuplées. Des villages assez nombreux sont situés sur les deux rives de la Talouding, qui prend naissance dans une montagne du Kana-Deba. Du côté opposé de la même montagne, sort l'Iraouadi. Elles se rencontrent en dedans des frontières du Lama, une journée au-delà de Sitti, qui est à huit journées de Taïn. Taïn est le troisième village sur la route du pays des Mismiss, à celui du Lama. Cette route, au reste, est impraticable pour les bagages. A Taïn, la rivière est traversée par un pont de roseaux suspendu. Bameya, septième station sur cette route, est une montagne tellement escarpée, qu'on ne peut la gravir en ligne droite qu'au moyen de cordes.

Les sources des autres branches principales du Lohit ou Bourampoutre, aussi bien que celles du Bor-Dehing, ne sont point encore connues. Il n'a rien été publié sur

la dernière. Il paroît que les sources de la Dihong ne sont pas très-éloignées du pays du Lama, puisque les Mismiss, établis sur les bords de cette rivière, font un commerce actif avec cette contrée.

Le désir de tenir nos lecteurs au courant des progrès de la géographie nous a déterminé à extraire ces renseignemens de la gazette de Calcutta et de l'Asiatic Journal. Ils sont loin de satisfaire complétement la critique; plusieurs d'entre eux sont vagues et incomplets, et ne permettent pas encore de se faire une idée précise de l'hydrographie de cette partie de l'Assam. Toutefois, la certitude que le Khound ne donne pas naissance au Bourampoutre, et que son cours se prolonge bien au-delà de ce point, sont des faits importans, mais les seules découvertes vérifiées. La partie ultérieure de l'exploration fait déjà entrevoir que le principal courant sera d'autant plus difficile à déterminer, qu'il paroît que, dès son origine, cette rivière se développe comme un réseau sur une contrée dont les différens plateaux varient beaucoup entre eux, mais dont chacun d'eux, pris isolément, ne paroît pas présenter un mouvement très-considérable; ceci nous paroît expliquer cette multitude de branches ou canaux que le Bourampoutre dessine de temps en temps, et l'intermittance de leur réunion dans le même lit. L. R.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Anciens monumens du Cuttack ou Orissa.

Ce pays possède des monumens anciens assez remarquables. Au dessus des halliers de Khurda, auprès de

Balwanta, à 16 milles de Cuttack, s'élève une tour massive parmi les ruines de pagodes jadis consacrées à Mahadeo. On voit d'autres restes de pagodes sur l'emplacement de l'ancienne ville de Bhobaneser : 40 à 50 tours en granite rougeâtre, et ayant la forme de bocaux, y sont encore debout ; leur hauteur varie de 50 à 180 pieds ; l'extérieur est décoré de sculptures. La plus haute de ces tours domine la grande pagode qui occupe une aire carrée, dont un des côtés a 600 pieds de long. Cette pagode qui fut achevée, dit-on, au septième siècle de notre ère, passe pour le monument d'architecture le plus curieux de tout le pays ; elle est depuis long-temps déserte ; mais les pélerins du Bengale, en se rendant à Jagannath, visîtent ordinairement la pagode de Ling-Raj à Bhobaneser. A 5 milles de là, auprès du village de Jagmara, il y a des collines de grès avec un grand nombre d'excavations, dont quelques-unes ont des formes singulières ; la roche la plus élevée porte une pagode moderne consacrée à Parasnath. Non loin de là on rencontre le *nour*, ou palais du rajah Lalat-Indra-Kesari, dont les chambres sont excavées dans le roc ; elles sont maintenant occupées par des byragis et d'autres religieux mendians.

La fameuse pagode de Jagannath, achevée au douzième siècle, ressemble à celle de Bhobaneser. Cette pagode s'élève sur une terrasse à laquelle on monte par un grand escalier : deux lions de grandeur colossale sont placés à l'entrée ; par le principal temple, on arrive au sanctuaire ou à la tour haute de 80 pieds ; la plupart des divinités hindoues ont leurs pagodes auprès de celle-ci. Hamilton a décrit les fêtes religieuses de cette pagode. On sait qu'à la fête d'Asnan on fait subir des ablutions à l'idole de Jagannath, et qu'à la grande fête de Ruth-Jatna on transporte l'idole sur un char de 40 pieds de

haut, et traîné par le peuple à un lieu situé à un quart de lieue de la pagode. Autrefois, des pélerins fanatiques se jetoient sous les roues de l'énorme machine pendant la procession, et se faisoient écraser par dévotion. L'auteur assure que cette espèce de suicide ou d'immolation volontaire est maintenant très-rare : 40 à 80 mille pélerins, et même davantage, assistent aux trois fêtes annuelles de ce lieu sacré pour les Hindous.

Il y a dans le voisinage, sur le bord de la mer, un endroit où les veuves se brûlent avec les cadavres de leurs maris dans des fosses remplies de bois : vingt à trente femmes se soumettent, tous les ans, dans le Cuttack, à cette mort cruelle.

C'est à 18 milles de Djagrenath, auprès du vieux village de Kanarak, qu'on trouve la pagode noire dont la tour est tombée en ruines. Les murs de cette pagode ont 60 pieds de haut et 20 pieds d'épaisseur; en dehors, ils sont richement ornés de sculptures : l'extérieur a la forme d'une pyramide. Le temple a une double enceinte, dont l'une est plus élevée que l'autre : au lieu de ciment on a fait usage, dans tout l'édifice, de crampons de fer; les portes sont décorées de superbes sculptures, exécutées sur des dalles de chlorite polie.

A Djadjipour, sur les bords du Bytarini, les rajahs avoient autrefois une résidence : on y voit encore beaucoup de restes de pagodes, de colonnes et de sculptures.

L'Orissa doit à ses princes indigènes plusieurs grands ponts, que le peuple appelle improprement *ponts mogols* ou *mahrattes*. Le pont d'Athareh à Puri, bâti en pierres ferrugineuses, a 290 pieds de long, et se compose de 18 arches. Les anciens palais des rajahs à Cuttack, Tchoudwar, Djadjipour et Bhobaneser ne sont que des constructions lourdes et massives.

Manuscrits obtenus dans le Népâl.

Le 9 mars 1825, différens objets furent présentés, de la part de M. Hodgson, à la société asiatique de Calcutta ; ils venoient du Népâl.

Quatre grands ouvrages imprimés : leur célébrité leur avoit valu une place dans les archives de Souogoumbhou-Nath. Ils ont été obtenus du principal lama, qui remplit les fonctions sacerdotales dans ce lieu.

Un autre grand ouvrage manuscrit, avec un titre enluminé, venus de la même source.

Collection manuscrite de traités à l'usage du peuple, réunis en masses ou volumes par une reliure en bois d'un genre grossier. On les tient de paysans boutias et de moines que la religion et le commerce attirent tous les ans au Népâl. Ces manuscrits sont un peu gâtés et salis, mais généralement très-lisibles.

Collection d'imprimés détachés en bon état (obtenus comme les précédens).

Collection de manuscrits détachés très-usés et très-sales, mais en général très-lisibles (obtenus *idem*).

Collection fort propre de manuscrits en trois volumes reliés en toile de couleur, et contenant des figures curieuses (obtenus d'un ghelong ou moine fort intelligent).

Un grand traité imprimé en bon état (obtenu du lama de Souogoumbhou-Nath).

Le Mouny-Pouti, ou Traité sur le cylindre à prières, pris à un des six grands cylindres verticaux fixés au côté occidental du temple de Kasa-Tchit, dans la vallée du Népâl, imprimé en encre rouge et très-bien conservé.

Une collection considérable de djuntras ou tavizès, tous imprimés et en bon état (obtenus du lama de Souogoumbhou-Nath).

Petits et remarquables tableaux du Meuha-Kala dans diverses attitudes, avec et sans Sakty.

Emblêmes et prières adressées à l'ange de la mort en cas de maladie, obtenues du lama de Souogoumbhou, après qu'il en eut fait usage dans la maladie de son enfant.

Petit tableau curieux représentant le lama avec un Sakty très-décoloré; mais les traits se distinguent encore.

Deux grands thanga ou tableaux représentant les principaux lama, comme Bouddhas, les Pendj-Boudh, ou cinq Boudhs célestes de Bhoté (et du Népâl); quelques divinités subordonnées, notamment Maha-Kâla et d'autres personnages, ainsi que des tableaux de diverses choses, tous morceaux fort intéressans, avec des explications relatives au bouddhisme du Bhoté; quelques thangheus très-usés et salis, mais ils paroissent lisibles.

Collection de djantras ou charmes faits à la manière du Bhoté, pour porter au cou et pendre à la ceinture.

Une demi-douzaine de modèles en argile de tchit ou temples bouddhiques du premier ordre, qui a quelque chose de particulier.

Un tambour pour les cérémonies religieuses.

Ustensiles religieux du Bhoté, un dhap-dany et un tandydor-lota.

Une image grossière en bois d'une femme très-célèbre dans le Bhoté.

Un échantillon de toile de lin.

Un petit thangha destiné probablement aux opérations astrologiques.

Six cornes de tchirou ou antilopes de l'Himalaya.

Drogue médicinale très-efficace du Bhoté.

On voit, par cette liste, que l'on a déjà recueilli un assez grand nombre de livres bouthéa. Le docteur Carey s'occupe de la rédaction d'une grammaire de cette langue, d'après les matériaux laissés par le missionnaire catholique allemand P. Schrœder : on pense donc qu'il ne sera pas difficile de connoître leur contenu.

On a vu dans la liste comment M. Hodgson s'étoit procuré ces ouvrages : il est sans doute surprenant qu'une littérature quelconque soit si commune dans un pays tel que le Bhoté, et il est remarquable qu'elle soit si répandue. On voit en effet des livres chez des gens couverts d'ordures et dépourvus de toute espèce d'objet de luxe, que l'on se procure ordinairement avant de songer aux livres. L'imprimerie est évidemment la cause qui rend les livres si communs ; mais il est également bien digne de remarque que l'impression soit si généralement en usage parmi les Bhoutéa. On se sert de blocs de bois qui sont quelquefois gravés avec beaucoup de délicatesse ; cet art a sans doute été apporté de la Chine.

On dit que l'écriture des Bhoutéa offre fréquemment des exemples de caractères tracés avec une promptitude qui n'exclut pas la grâce.

Quoique la langue usuelle du Bhouté puisse être considérée comme radicalement différente du sanskrit, on dit que la langue sacrée et les lettres ont beaucoup d'affinité avec celles de l'Inde ; car M. Hodgson ayant placé l'alphabet sanskrit devant un lama, celui-ci y reconnut à l'instant la souche de son idiome ; et, continuant à comparer les deux alphabets ensemble, les différences qu'il trouva entre eux lui parurent insignifiantes.

Cachemire et Ladak.

Graines et fruits plantés envoyés par M. Moorcroft.

Poire sauvage.
Oignon de marais.
Chingtik.
Tchouste rouroa.
Tchi kas.
Nak nas.
To tchan.
Pomme rouge sauvage.
Nas toughzour.

Petite pomme douce.
Pomme rouge sauvage.
Blanche, *dito.*
Kassora blanc.
Abricot.
Melon.
Pomme.

Nas yan Karmo.
Sersing.
Chiok nas.
Mendokh nas.
Blé sarrasin.
Luzerne.
Prango.
Safran.

(*Calcutta Government Gazette.*—Juin 1825.)

Marché aux femmes dans l'Inde.

Quelques-uns des peuples voisins de l'Angleterre croient qu'il existe un marché aux femmes dans ce pays, prenant un acte isolé d'un écart vulgaire pour un usage, et fondant sur un tel exemple le reproche de barbarie qu'ils adressent aux habitans de ce royaume. Mais un marché régulier pour cette sorte de marchandise est une chose absolument différente; quoiqu'elle paroisse très-singulière, elle n'est pas moins réelle; le récit suivant fera voir que les mariages sont du nombre des affaires qui se traitent au méla, ou foires de campagne de l'Hindoustan.

L'année commence en mithila (tirhet) en acharh (juin-juillet). Si le soleil ou la lune se trouvent alors dans une constellation considérée comme favorable aux mariages, la lune est nommée soudha ou pure. Alors les gens qui désirent se marier ou marier leurs enfans, se réunissent au village de Seural; d'autres profitent de ces

rassemblemens pour faire leurs affaires et pour se divertir : on y voit aussi des marchands de dragées et de betel, des bateleurs, des danseurs, des chanteurs et tous les personnages qui ont coutume de fréquenter ces réunions, de sorte que l'on y voit quelquefois plus de 50,000 âmes. La foire dure un mois.

Tous les contrats de mariage et les arrangemens qui les concernent sont dirigés par les Bhats que l'on nomme Pandjeyara; ce sont des généalogistes et des astrologues de profession; ils fixent le montant du douaire, le jour et l'heure du mariage, et toutes les autres clauses relatives à la circonstance. Les parties intéressées continuent à demeurer sur le lieu jusqu'à ce que le mariage se fasse. Alors le futur rend visite à la future; n'importe son rang, le cérémonial est le même, il n'est accompagné que d'un seul domestique, que l'on appelle un kawassa; il est vêtu d'un dhoti et coiffé d'un turban blanc; il porte une pièce de toile ou dopetta. Son domestique est chargé d'un pot à eau et d'une soucoupe de betel; le futur prend aussi avec lui un peu de vermillon et de noix d'arec.

Il part assez tôt de chez lui pour arriver chez sa future trois heures avant la nuit; après avoir fait connoître sa venue, il jette sur sa tête la pièce de toile, entre d'un pas ferme dans la rue où demeure sa belle; mais il ne marche que ventre à terre comme une fourmi, et remue ses pieds si doucement que leur mouvement n'est pas sensible. Si par hasard il a l'air pressé, les personnes présentes le tournent en ridicule pour sa mauvaise éducation; on mesure son degré de politesse d'après la lenteur de sa marche. Ces circonstances et le voile qui l'empêche de voir devant lui font que souvent il tombe à terre.

Dans la maison de la future on dresse un autel carré en terre, on le peint et on l'orne de choses d'un bon au-

gure ; le futur s'y asseoit. Des musiciens de la classe la plus basse chantent alors en vers, plus sonores qu'harmonieux, les familles et les mérites des deux époux. Le négociateur du mariage, qui remplit les fonctions de père de la femme, fait quelques invocations, puis la donne à son époux ; les hommes se retirent, et les femmes terminent la cérémonie qui finit par brûler de la résine ou de la poix.

Le lendemain les amis de chaque côté se réunissent, puis font visite au nouveau marié, devant lequel ils brûlent de la résine qu'ils agitent ; on distribue du betel, et les femmes répètent des chansons qui décrivent les noces de Hara et de Gauri. L'époux reste chez sa femme sept, neuf, vingt-un, ou vingt-deux jours ; ensuite il retourne chez lui à pied, sa femme le suit dans une litière.

(*Calcutta Government Gazette.*)

Culture des végétaux étrangers à Ceylan.

Sir H. Giffard, membre de la société littéraire et agricole de Ceylan, a parcouru, en 1826, les cantons du sud-ouest de cette île ; il y a observé avec plaisir que la culture du tarô y est généralement adoptée. Le terrain de cette contrée convient beaucoup à cette plante, et la facilité avec laquelle sa racine est convertie en une substance nourrissante, l'a rendue précieuse à un peuple naturellement ennemi d'un travail pénible ou compliqué.

Ces mêmes qualités font espérer que les indigènes accueilleront avec autant d'empressement la pomme de terre, qui a été cultivée avec succès dans le jardin de la société au fort Mac-Donald. Les habitans d'Onya ont déjà demandé de la graine de cette plante, et sa culture sera probablement adoptée dans toutes les provinces de

l'intérieur, à moins qu'elle ne soit interrompue par des saisons défavorables.

Le rocouyer (*Bixaorellana*), appelé par les Chingulais *Kala-gaha*, qui est cultivé comme un arbrisseau d'ornement autour de Colombo, se trouve fréquemment dans les djengle ou broussailles du sud; les graines qui tombent à terre, lèvent aisément, ce qui prouve que le terrain lui est favorable, et qu'on pourrait en récolter une quantité considérable.

On sait que les graines et les capsules de cette plante, macérées dans l'eau, donnent une fécule qui, séchée et formée en gâteaux, est l'annoto ou le rocou du commerce, substance colorante recherchée. On en a préparé à Ceylan une petite quantité qui, envoyée en Angleterre, y a été trouvée de très-bonne qualité.

La plante qui donne l'indigo est très-abondante dans les environs de Matoura, où elle couvre plusieurs collines basses. Les Chingulais la nomment awareu ou nil awareu. On n'a que la peine de la cueillir; sans doute on en pourra tirer un parti avantageux. (*Ibid.*)

Idolâtrie et préjugés superstitieux des Hindous.

Aucun d'eux, dit un missionnaire anglois, ne cherche Dieu; mais tous ne sont pas également dévots envers les idoles : plusieurs voient les ruses, l'avarice et l'orgueil des Bramines, et en sont dégoûtés; quelques-uns reconnoissent la folie de leur religion, et témoignent peu de respect pour leur culte; mais tous sont également empressés à gagner de l'argent : les roupies et les cauris sont les sujets constans de leur conversation.

Dans quelques endroits le peuple est plongé dans l'aveuglement et l'ignorance, dans d'autres il est infatué

par la superstition et l'orgueil. Dans les villes de commerce, beaucoup d'habitans savent lire et écrire; en général on y trouve des hommes plus éclairés et plus disposés à écouter. Dans les villages peu de gens savent lire, et le plus grand nombre ne connoît que la manière de cultiver la terre, et ne s'entend qu'à raconter quelques histoires absurdes.

Dans quelques cantons, les apparences font croire que l'Évangile aura plus de succès que dans d'autres; le peuple écoute attentivement, et désire ardemment recevoir des livres; dans d'autres, il est stupide, prévenu, négligent, ne prête pas d'attention aux discours, et refuse de prendre les livres, leur gourou est tout pour eux. Tout ce qu'il dit, ils le croient sans examen ni réflexion. Les femmes sont dans la situation la plus déplorable; toutes sont grossièrement ignorantes, profondément superstitieuses, notamment le long du fleuve. Là, tous sont adorateurs de Sib et de Ganda : c'est un spectacle affligeant que de voir ces pauvres gens assis et faisant leurs dévotions.

Beaucoup de gens sont musulmans, et par conséquent n'adorent pas les idoles des Hindous; mais ils tranforment en idoles leurs semblables et Mahomet. Ce sont, en général, les plus ignorans; ils n'ont ni la douceur, ni la complaisance des Hindous; ils se distinguent par une dureté et une morgue insupportables; ils semblent les plus éloignés du royaume du ciel.

Il paroît évident que les Hindous qui vivent dans le voisinage des Européens, sont plus intelligens et ont moins de préjugés que les autres. Le séjour des Européens dans divers endroits du pays, quoique dans certains cas leur conduite produise de mauvais effets, contribuera sans doute au bien général du peuple. (*Ibid.*)

Source minérale de Sonah (Hindoustan).

Sonah est situé sur le flanc oriental des monts de Mewat, à 35 milles de Delhi, et à 15 de Gorgân. L'eau sort d'un puits creusé dans une des montagnes les plus raboteuses et les plus escarpées de la chaîne. L'eau est à la température de 108° (33°-76), et répand une vapeur sulfureuse si abondante, qu'elle en imprègne l'air d'une manière très-sensible à une certaine distance. Le puits est profond d'une trentaine de pieds, au milieu d'un bassin de seize pieds carrés; on y descend par un escalier; il est couvert d'un joli dôme d'architecture ancienne, et entouré d'appartemens avec des vérandah ou galeries ouvertes qui forment une cour; ils sont occupés par des gosseyns ou religieux, qui lèvent une petite contribution sur les personnes que leur santé amène aux eaux. Il y vient beaucoup de monde, tant Hindous que Mahométans; et pendant dix-huit heures de la journée, on y voit une foule de gens malades ou bien portans de toutes les classes, excepté de la dernière parmi les Hindous, qui ont à quelque distance un réservoir particulier auquel arrive l'eau sale du premier. L'eau de Sonah ne contient aucune substance chalybée ni saline; elle est fortement chargée d'hydrogène sulfuré.

La vaccine rencontre de grands obstacles dans l'Inde, notamment dans les cantons éloignés; les indigènes s'imaginent que l'intention des Anglois, en propageant ce procédé, est d'imprimer, sur leurs enfans, une *chape* ou marque, qui par la suite les fera reconnoître, pour les soumettre à une capitation ou à l'enrôlement comme cipayes, dans les troupes de la compagnie.

Un nouveau journal, intitulé *Oudanta-Martanda*, doit bientôt paroître pour l'instruction des provinces occiden-

tales; il sera écrit en hindi, et imprimé en caractère devanagari. (*Ibid.*)

Pagahm-mieou, dans l'empire birman.

Les Anglois, qui ont fait dernièrement la guerre dans l'empire birman, disent que la ville de Pagahm-mieou est une masse de pagodes; ce qui s'accorde avec le récit de Symes et d'autres voyageurs. Pagahm (car mieou ou miou est un mot qui signifie ville) a été pendant plusieurs siècles la capitale du royaume birman; on dit qu'elle a été la résidence de quarante-cinq monarques qui se sont succédés. Pagahm est en ruines; mais Neoundah, ville florissante, qui n'en est éloignée que de quatre milles au nord, peut être considérée comme une continuation de l'ancienne cité. Le nombre des édifices religieux dans la nouvelle est aussi considérable que celui des temples qui se dégradent chaque jour davantage dans l'ancienne.

Symes observe que les environs de Pagahm produisent à peine assez d'herbe pour nourrir des chèvres; mais, à moins d'un jour de route, le pays devient meilleur, et, jusqu'aux portes d'Amerapoura, on rencontre une suite presque continuelle de villes et de villages bien peuplés.

Revenus et dépenses de la Colombie en 1826.

Revenus, 6,196,725 piastres; dépenses, 15,487,717 piastres; déficit, 9,290,994 piastres.

III.

NOUVELLES.

*Expédition de l'*Astrolabe *sous les ordres de M. le capitaine d'Urville.*

La corvette *l'Astrolabe* a mouillé à Sydney-Cove (Nouvelle-Galles du sud) le 2 décembre 1826, après une heureuse traversée, depuis son départ des îles du cap Vert, en se dirigeant sur la Nouvelle-Hollande. De ce dernier point, le capitaine d'Urville pensa qu'il seroit important de visiter le port du roi Georges sur la côte S. E. du continent austral, et y séjourna près de trois semaines. Il y trouva en abondance de l'eau douce ; ce que n'avoient pas rencontré les voyageurs qui l'y précédèrent, et l'on sait de quelle importance seroit ce lieu pour y fonder une colonie de condamnés, analogue à celle des Anglois, de Botany-Bay. De ce point, M. d'Urville suivit une partie des côtes S. de la Nouvelle-Hollande, dont il fit la géographie, et se rendit au port Western, où les Anglais ont fait quelques voyages par terre, dirigés par MM. Hume et Howel, et où ils se proposent d'établir une ville. Ce port est vaste et sûr, et abondamment fourni de tout ce qui peut rendre son usage commode et avantageux pour les marins. L'*Astrolabe* traversa le détroit de Bass, mouilla dans la baie Jervis, et atteignit enfin le port Jackson, d'où il partira bientôt pour la Nouvelle-Zélande et les îles Fidji. MM. Quoy et Gaimard possèdent déjà une immense quantité d'objets d'histoire naturelle, de dessins, et de notes, qu'ils comptent bientôt expédier directement en France. M. Lottin a fait la géographie

des ports visités. Tout l'équipage manifeste le plus grand zèle; et il continuera d'autant plus long-temps, que le chef est, par ses connoissances, entièrement au niveau de l'honorable mission qui lui est confiée.

A ses premiers renseignemens sur une expédition qui intéresse si puissamment les amis de la science, et qui recueille peut-être en ce moment quelques vieux naufragés d'une autre *Astrolabe*, nous réunissons les détails suivans, extraits d'une lettre de MM. Quoy et Gaimard, datée du port Jackson, le 4 décembre 1826, et adressée à M. le capitaine Louis de Freycinet.

Nous sommes arrivés ici le 2 décembre; et, puisque nous trouvons, dès le surlendemain, une occasion de vous écrire par la voie l'Angleterre, nous en profitons avec empressement.

Afin de vous tenir au courant de notre voyage, nous reprendrons les choses de la relâche d'un jour que nous avons faite à Praya (île du cap Vert), où M. d'Urville comptoit encore trouver le capitaine King, qui l'avoit attendu à Ténériffe. Il n'y étoit plus; mais nous y vîmes le capitaine Owen, qui, depuis quatre ou cinq ans, s'occupe à faire la géographie de l'archipel de Madagascar, de la portion de la côte d'Afrique voisine, et de celle qui se prolonge à l'O. et au N. du cap de Bonne-Espérance jusqu'au Sénégal. Cette expédition se compose de trois navires; et, depuis le commencement du voyage, elle avoit eu à regretter la perte de cent cinquante matelots et de vingt-quatre officiers : ceux qui restoient étoient des élèves. Le capitaine Owen paroît être un homme de mérite et de mœurs simples; nos officiers disent que ses travaux sont fort soignés. C'est à l'Ile-de-France que M. Owen est allé recruter son équipage à différentes reprises.

De la Praya au port du Roi-George, à la Nouvelle-Hol-

lande, nous n'avons vu de terre que la Trinité; mais nous avons passé sur deux ou trois des points où l'on place l'île Saxemburg, sans en avoir connoissance. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, nous avons presque sans cesse été accompagnés par les tempêtes d'hiver de cet hémisphère; des coups de vent nous ont assaillis, qui, pour la force, approchoient beaucoup de celui que nous éprouvâmes ensemble près le cap Horn : heureusement ceux-ci nous poussoient en bonne route. On a passé près des îles Saint-Paul et Amsterdam sans les voir. Enfin, après trois mois et sept jours de navigation, le port du Roi-George nous a offert une relâche d'autant meilleure que les pêcheurs de phoques qui y résident temporairement nous ont fourni du gibier et du poissson. Nous ignorons si, lorsque vous y fûtes vous-mêmes, vous communiquâtes avec les naturels; mais ils ont été constamment avec nous : les Anglois emploient leurs femmes pour la chasse, pour la pêche, etc.; cependant ces sauvages ne se servent d'aucune espèce de pirogues, et ils ne paroissent même pas avoir jamais eu l'idée d'en construire.

En passant par le détroit de Bass, l'*Astrolabe* a visité le port Western, où les Anglois se disposent à faire un établissement autre que celui, plus précaire, des pêcheurs que nous y avons trouvés. Il sera défectueux, cependant, parce que l'eau douce y est rare. Nous nous sommes assurés sur les lieux que le capitaine Baudin, en envoyant ses embarcations à une aussi grande distance de son vaisseau, ne nous ménageoit pas. Il y aura quelques rectifications à faire au plan de ce port, levé par M. Faure, surtout dans la passe de l'O., qui est grande et large : nous en sommes sortis en louvoyant. Au milieu du détroit de Bass, on a été à même de rectifier la position du récif du Crocodile.

Avant d'arriver au port Jackson, nous avons voulu jeter un coup d'œil sur la baie Jervis. Elle est très-belle; l'entrée en est large, et l'on y trouve un bon mouillage dans le fond, abrité de toute part par les terres : mais il n'y a presque pas d'eau douce, et c'est par cette raison, sans doute, que les Anglois n'y ont point fait d'établissement.

Nous avons appris au port Jackson qu'on alloit changer et porter plus à l'O. la colonie de Carpentarie, parce qu'elle étoit placée sur une île sablonneuse, où presque tous les hommes gagnoient le scorbut. Il y a ici un vaisseau et deux frégates de guerre, dont une est chargé d'exécuter l'opération dont je viens de vous parler.

Du port Jackson nous irons à la Nouvelle-Zélande, aux îles Fidji, et enfin dans le détroit de Torrès. Amboine sera notre première relâche en pays civilisé.

Si, pendant un temps nous avons eu à souffrir de tenir la mer sur un petit navire, maintenant nous jouissons des avantages de pouvoir approcher la terre de plus près, de mouiller et d'affourcher plus promptement. Tout est bien et très-bien à bord; notre expédition nous est agréable : mais, très-cher commandant, nous nous entretenons sans cesse de celle que nous espérons faire encore avec vous.

Vous recevrez bientôt dans votre académie une assez grande quantité de dessins avec un mémoire; nous tâcherons de profiter, pour vous l'adresser, d'un navire anglois qui doit quitter le port Jackson dans un mois. Nous vous écrirons alors plus en détail que nous ne pouvons le faire aujourd'hui.

L'université d'Abo a envoyé, à ses frais, MM. Dam-

mert et Siegfried au Caucase et dans les provinces conquises en Perse, pour y faire des recherches scientifiques.

Une lettre de M. Douville, adressée à M. Barbié du Bocage, lui annonce son arrivée à Buénos-Ayres, et le bon accueil qu'il a reçu comme naturaliste. Il se propose d'y séjourner quelque temps pour trouver une mine de charbon de terre qu'il a observée à peu de distance de cette ville lorsqu'il y résidoit, il y a huit ans. Le succès de ses recherches seroit une bonne fortune pour le pays. On sait qu'il n'y a pas de bois : le charbon que l'on brûle vient des États-Unis ; il vaut en ce moment 600 fr. le tonneau et 170 fr. en temps de paix. M. Douville croit aussi avoir découvert une plante qui remplace le lin et le chanvre, qui ne croissent pas dans ce pays. Il s'occupe aussi de faire les dessins de vingt-six caciques qui gouvernent dans la Patagonie ; mais, ce qui est un peu plus utile, il corrige, avec le docteur *Bartolomée Manos*, une carte géographique dressée dans son premier voyage. Le docteur Manos est le seul homme qui s'occupe de géographie à Buénos-Ayres.

EXTRAIT

DU VOYAGE DE M. A.-W. KEPHALIDÈS

EN SICILE.

(SUITE ET FIN.)

Voyage à l'Etna.

Nous prîmes des mulets pour aller à l'Etna : le jour étoit serein, mais la chaleur très-forte : nos pauvres bêtes ne gravissoient que lentement sur le chemin montant, sablonneux, rocailleux, malaisé; enfin, nous aperçûmes au-dessous de nous Catane et la mer, dont le bord sembloit s'élever peu à peu au-dessus de l'horizon. Notre hôte de Catane nous suivoit avec un cheval chargé de provisions.

On sait que les champs de lave décomposée sont d'une fertilité extrême : de leur sein noir sortent sans repos et sans interruption les plus riches moissons. Voilà pourquoi on ne rencontre que dans ces campagnes, jadis dévastées par le volcan, les villages les plus florissans et presque les

seuls de l'île. Durant les douze milles de Sicile que l'on parcourt depuis Catane jusqu'à Nicolosi, le village le plus élevé, on est sans cesse entre de beaux jardins et des habitations qui annoncent l'aisance; mais, d'un autre côté, cette première partie du chemin dans la région cultivée de l'Etna est peu agréable, parce qu'on est toujours renfermé entre les murs des vignobles. A peu près à un demi-mille au-dessous de Nicolosi, le sable de lave gris-noir commence à couvrir la terre d'un vêtement de deuil qui se prolonge à une distance de 20 milles jusqu'à la cime du mont, coup d'œil triste et presque effrayant. A peu de distance du village, on voit un cratère éteint très-profond, qui, il y a trois cents ans, jetoit encore des flammes.

Le soir, nous atteignîmes Nicolosi. Don Mario Gemmellaro, intendant et médecin du lieu, nous fit l'accueil le plus amical. Cet homme aimable, aussi modeste qu'instruit, est si intéressant à connoître pour quiconque veut faire le voyage de l'Etna, que l'on nous saura certainement gré de donner quelques détails sur son compte.

Quiconque entreprend de faire le voyage de Catane à l'Etna, doit s'arrêter au couvent de San Nicolo d'Arena, près de Nicolosi, ou recourir, dans ce dernier village, à l'hospitalité de M. Gemmellaro, qui a toujours la bonté de réserver une chambre pour les voyageurs. Nous invitons d'au-

tant plus volontiers les étrangers à prendre ce dernier parti, que les conseils et les indications de M. Gemmellaro, qui, depuis quinze ans, observe le volcan avec un zèle et un intérêt tout particuliers, ne peuvent être que très-importans pour toute personne raisonnable. En 1804, M. Gemmellaro fit construire à ses frais, dans le voisinage de la tour du Philosophe, à peu près à trois quarts de lieue du cratère de l'Etna, une maisonnette pour que les voyageurs pussent s'y mettre à couvert de la neige, de la grêle et du mauvais temps. La même année, un officier anglois, lord Forbes, ayant eu occasion d'apprécier le bienfait de cet asile, engagea M. Gemmellaro, en lui promettant d'ouvrir une souscription parmi les Anglois qui se trouvoient dans l'île, à faire bâtir une maison plus commode pour les étrangers, ainsi qu'une écurie pour les mulets et les chevaux. Ce petit bâtiment, qui fut achevé la même année, paroît bien précieux à tout voyageur qui, fatigué par le vent, la glace et le froid, arrive au sommet du volcan. Quoique la cotisation de M. Gemmellaro eût été trois fois aussi considérable que la plus forte des Anglois, que, de plus, il eût pris la peine de surveiller les travaux très-pénibles, puisque les matériaux étoient apportés de loin, et, ce qui est mieux encore, qu'il prît soin de faire entretenir la maison et de la faire débarrasser des neiges, cependant les Anglois, par une

présomption bien injuste, ne manquent pas d'appeler ce petit asile « *la maison angloise.* » Les habitans de l'Etna la nomment, avec plus de raison, « *casa di Gemmellaro.* » On en remet gratuitement la clef à chaque étranger; elle est située immédiatement sur la coulée de lave de 1787, et à l'issue du cratère de 1669, qui engloutit le cône de scories du volcan. M. Gemmellaro et son fidèle compagnon Barbagallo parcourent sans relâche cette montagne gigantesque, et le premier seroit plus en état d'en donner l'histoire naturelle que Ferrara, qui n'a jamais gravi sur l'Etna.

Après nous être reposés quelque temps, nous repartîmes à dix heures du soir, accompagnés d'un guide à cheval ou *piedotto*, et d'un autre à pied. Nous parcourûmes dans les ténèbres, sans aucun accident, sur nos mulets, le chemin raboteux, étroit, tortueux et pénible de la région des forêts (*regione nemorosâ*) qui passe au milieu des rochers de lave. Enfin, la lune sortit du milieu des nuages, et sa lumière pâle nous fit voir à une profondeur immense la surface de la mer.

Arrivés dans la région des neiges (*regione nevosa* ou *discoperta*), le ciel se couvrit brusquement de nuages noirs, indice de mauvais temps; l'air, extrêmement piquant, nous faisoit grelotter. Nous ne pouvions pas espérer de voir le lever du soleil, qui avoit été cause que nous nous étions tant dépêchés; et, comme nous souffrions

beaucoup de la rudesse de la température, nous résolûmes de nous arrêter quelques instans dans la caverne de lave, nommée *Grotta del Castelluccio*. Après y avoir pris un déjeûner frugal et fort gai, quoiqu'en claquant des dents, nous nous avançâmes de nouveau à travers les champs immenses de lave, car nous étions encore éloignés de deux lieues du cratère.

Enfin, le soleil sortit du sein de la mer, éclaira le désert affreux que nous n'avions pas encore bien vu, et nous fit apercevoir la mer à une profondeur prodigieuse. Toute végétation, à l'exception des mousses et des lichens, avoit cessé depuis long-temps. Enveloppés de nuages et de vapeurs, nous marchions tantôt dans la neige, tantôt dans les cendres, et nous n'apercevions rien à cinquante pas de nous. Nous étions parvenus à mille pas de la maison de Gemmellaro, lorsque tout d'un coup l'Anglois, notre compagnon de voyage, commença à gémir, et tomba évanoui de son cheval dans les bras du guide. Ce triste événement dans notre position actuelle, au milieu d'un désert et de vapeurs humides, nous causa un grand embarras, et mit fin à notre excursion. Que faire? Notre petite provision de vin, qui auroit peut-être soulagé notre compagnon, avoit été laissée dans la grotte del Castelluccio : la principale cause du malaise de l'Anglois venant de la rareté de l'air et la variation subite de la

température, qui, de 27 degrés au-dessus de zéro, étoit descendu à ce dernier point, il eût par conséquent été insensé de grimper encore plus haut jusqu'à la maison de Gemmellaro, absolument déserte : c'est pourquoi, ayant couvert le malade de nos manteaux, après qu'il fut un peu revenu à lui, car une sueur froide lui couloit sur le corps, nous le portâmes, parce qu'il n'avoit pas la force de se tenir assis sur son mulet, à la grotte del Castelluccio. Sa foiblesse augmenta tellement, qu'à chaque instant nous croyions qu'il alloit rendre le dernier soupir. Cependant une heure de sommeil et un air plus chaud et plus dense le réconfortèrent tellement, qu'il put retourner avec nous à cheval à Nicolosi.

Nous y arrivâmes à trois heures après midi : nous y fîmes un bon repas, et nous y dormîmes. A neuf heures du soir, quand nous nous réveillâmes, le temps étoit superbe : aussitôt les mulets furent sellés ; nous laissâmes notre compagnon malade aux soins affectueux de M. Gemmellaro, et nous reprîmes joyeusement le chemin du cratère. La nuit étoit magnifique : la fumée qui sortoit du volcan montoit perpendiculairement vers la voûte sombre du ciel ; nous espérions venir heureusement à bout de notre entreprise ; nous poussions des cris de joie, et nous chantions ; nos mulets escaladoient aussi sûrement que des chèvres les

rochers de lave : bientôt nous entrâmes dans la région des forêts. L'immense couche de lave de 1769 s'étendoit à côté de nous comme une mer agitée dont les vagues auroient été prises soudainement par la gelée.

Nous n'étions pas encore parvenus à l'extrémité du bois de chêne, qu'un vent perçant s'éleva bientôt ; il devint ouragan, et nous refroidit à un tel point, que, sans les manteaux et les capotes que M. Gemmellaro avoit eu la bonté de nous prêter, nous aurions été gelés. Il ne sembloit pas non plus possible de parvenir à la cime de la montagne sans s'être un peu réchauffé, à cause du changement brusque de température. Nous fûmes donc très-contens de rencontrer, en sortant de la région des forêts, la grotte des Chèvres, nommée quelquefois la grotte des Anglois. Ce fut là que Brydone fit une chute et se foula le pied, ce qui l'empêcha de continuer son voyage vers la cime de l'Etna : on doit donc d'autant plus admirer son imagination qui l'a mis en état de donner une description très-animée de la magnifique perspective dont on jouit quand on est sur le bord du cratère, quoiqu'il ne soit jamais allé jusque-là.

Du feu, allumé dans cette sombre caverne de lave, eut bientôt réchauffé nos membres engourdis. Malgré tous les inconvéniens que nous avons éprouvés pendant cette nuit, elle a laissé dans

notre esprit un souvenir ineffaçable. Quelquefois la lumière de la lune perçoit l'épaisseur des nuages, et nous apercevions la mer. A une distance prodigieuse au-dessous de nous, les nuages, poussés avec force par le vent, se précipitoient vers le rivage. Nous distinguions dans le lointain la colonne de vapeur qui s'élevoit par intervalles du cratère.

Vers minuit, nous sortîmes de la grotte; mais l'obscurité impénétrable du ciel et la violence de la tempête nous faisoient perdre l'espoir de réussir dans notre tentative, ce qui nous contrarioît extrêmement. Après trois heures d'une course fatigante au milieu des ténèbres et à travers des champs raboteux de lave, nous arrivâmes, transis de froid, à la grotte del Castelluccio. Aussitôt nous descendîmes de nos mulets, et nous entrâmes dans la caverne. Un déjeûner frugal nous ranima : comme nous nous flattions que, lorsque le soleil auroit gagné de la force, le brouillard se dissiperoit, nous nous étendîmes à terre; et, pendant deux heures, nous dormîmes très-bien sans feu, puisque, dans la région des neiges, on ne trouve absolument rien pour en faire.

A notre réveil, il étoit dix heures; cependant le brouillard ne paroissoit pas disposé à céder; de notre côté, nous éprouvions une répugnance invincible à rebrousser chemin, pour la seconde fois, sans pouvoir effectuer notre entreprise, ou

au moins sans l'avoir essayé. Notre guide, craignant de s'égarer dans la brume, n'avoit pas grande envie de faire la course; mais, le vent s'étant un peu calmé, nous le contraignîmes à se mettre en marche. Les mulets furent laissés à la grotte; et nous voilà, nous avançant hardiment au travers d'une immense mer de sable, et entre les brouillards et les nuages qui fondoient sur nous. Nous enfoncions jusqu'à la cheville dans les cendres; les nuages mouilloient de part en part nos grosses capotes, le froid les geloit; des morceaux de glace pendoient de la pointe de nos bonnets siciliens, de sorte que nous étions, comme des ours blancs, enveloppés d'une croûte gelée, et que nous avions beaucoup de peine à nous traîner, indépendamment de nos vêtemens.

Quel plaisir nous ressentîmes, après deux heures d'une marche bien fatigante, en arrivant à la maison de Gemmellaro! mais, par un malheur désespérant, des voyageurs, venus de Bronte, à ce qu'on supposa, en avoient enfoncé la porte. Tout étoit rempli de neige et de glace. Mouillés par la sueur et par l'humidité dont nos habits étoient pénétrés, nous appréhendions d'être saisis par le froid dans cette glacière sans feu, et où il n'y avoit rien pour en allumer. Nous ne pouvions faire le moindre mouvement sous le poids de nos vêtemens dont nous n'osions pas nous débarrasser à cause de la vivacité de l'air.

Dans de telles circonstances, il étoit assez douteux que nous eussions assez de force pour gravir sur la cime de l'Etna ; que le pilote pût trouver le chemin malgré le mauvais temps, et que toutes nos peines fussent récompensées. Déterminés cependant à voir au moins la fumée sortir du cratère, nous nous avançâmes au travers de la neige, que perçoient de temps en temps des blocs de lave. Au bout d'un quart de lieue, le vent et le brouillard augmentèrent à un tel point, que nos forces s'épuisèrent, et il fallut une seconde fois nous résigner, bien malgré nous, à nous désister de notre entreprise, quoique si près du cratère. Revenus à la grotte del Castelluccio, le froid que nous faisoient éprouver nos vêtemens mouillés d'outre en outre nous empêcha de nous servir de nos montures. Nous traversâmes donc à pied la région des forêts, et nous rentrâmes à Nicolosi, où le bon M. Gemmellaro nous reçut affectueusement et partagea nos chagrins. Malgré la tourmente, nous n'avions pu, durant notre marche, nous empêcher d'admirer le spectacle à la fois grand et terrible que nous présentoient les masses de nuages qui se précipitoient le long des flancs noirs de la montagne.

Malgré les contrariétés de cette journée, nous passâmes la soirée très-gaîment dans la société de M. Gemmellaro. Cet homme, si instruit, nous communiqua entre autres plusieurs observations

intéressantes sur les explosions verticales et horizontales du volcan, observations qu'il a insérées dans un mémoire intitulé, *de l'Eruption de l'Etna en* 1809. Comme les laves sortent fréquemment à une distance considérable au-dessous du cratère, quelques personnes pensent que, poussées hors du centre de cette fournaise immense, elles percent horizontalement le flanc de la montagne; mais, au contraire, la direction de tous ces canaux de lave vers le cratère semble prouver que chaque éruption descend verticalement du cratère, ne prend qu'accidentellement une route souterraine. et alors se montre à une très-grande distance de la bonche la plus haute du volcan.

En 1381, lorsque la lave fit éruption près de Gravina, elle arriva évidemment d'en haut par un canal souterrain perpendiculaire; on en voit encore aujourd'hui une partie à l'est de Mascalcia et de Massanunziata.

En 1537, on put suivre exactement le cours vertical de la lave, depuis le cratère supérieur jusqu'à treize ouvertures qui se formèrent, à une certaine distance les unes des autres, sur une ligne descendante.

La terrible coulée de lave qui, en 1669, se montra près de Monti Rossi, à peu de distance de Nicolosi, sortit également de Monte Frumento, dans les environs du cratère, par un canal souterrain, et se dirigea vers le val del Bue; renversa les collines

sous la vase desquelles il s'étoit fait jour, et forma ainsi une crevasse immense.

La direction de l'éruption de 1763 fut de même en ligne directe. On en voit une semblable dans le voisinage de la maison de Gemmellaro et de la tour du Philosophe, en descendant vers Monte Frumento ; c'est par celle-ci que s'échappa la lave de 1780. On voit encore plus clairement cette direction verticale à la fente par laquelle, en 1792, le torrent de lave sortit au-dessous de la tour du Philosophe ; car le terrain s'affaissa partout, et la lave marqua son passage par un sillon profond. Enfin, en 1809, elle descendit par un canal souterrain à Monte Rosso, sortit de ce lieu, et traversa la belle forêt de chênes de Castiglione. Au-dessous du cratère, dans le canton appelé *Piano dell' Etna*, dix ouvertures, produites par la raréfaction de l'air que la violence du feu intérieur avoit produite, se formèrent successivement en ligne droite jusqu'à Tacche di Coriazzo ; ensuite le torrent de lave coula sous terre jusqu'au-dessous du Monte Rosso, où la pression de l'air fit crever la surface de la terre en dix-huit endroits différens ; puis, avec un bruit si épouvantable que celui d'une batterie de dix-huit pièces de canon n'auroit paru en comparaison qu'une bagatelle, un énorme torrent de lave coula par treize nouvelles ouvertures, et descendit vers le village de Linagrossa.

Don Mario Gemmellaro pense que ces canaux souterrains des laves des anciennes éruptions sont les galeries couvertes dans lesquelles les furets poursuivent les lapins souvent à quelques milles de distance.

Le lendemain, à sept heures du matin, nous fûmes réveillés par les rayons brillans du soleil; le ciel étoit serein, la fumée du cratère de l'Etna s'élevoit en colonne perpendiculaire. En un instant nous fûmes prêts; et, pour la troisième fois, nous nous mîmes en route, au grand étonnement du bon M. Gemmellaro et de tous les Nicolosiens. Chacun nous accompagna de ses vœux : nous marchions sous la conduite d'Antonio Barbagallo, guide qui joignoit la prudence à la hardiesse et à une humeur fort gaie. Nous déjeûnâmes à l'ombre des chênes, près de la grotte des Chèvres, à l'extrémité de la région des forêts. Des chèvres paissoient au milieu d'une prairie émaillée de fleurs qui couvroit la lave jadis liquide et brûlante; le berger qui les gardoit faisoit retentir les airs des sons de ses pipeaux : je me croyois transporté au temps de Théocrite.

Nos mulets nous menèrent, sans se reposer, jusqu'à la maison de Gemmellaro. Cependant nous éprouvions de temps en temps des inquiétudes, car les nuages commençoient à se rassembler en désordre; mais il y avoit des momens où le ciel étoit pur. Nous pûmes déjà jouir, à la mai-

son de Gemmellaro, de la vue magnifique de la mer et de toute l'île qui nous attendoit plus loin. Après un léger repas, nous repartîmes. Bientôt nous eûmes franchi les champs de neige et de lave qui sont au pied de l'énorme cône de cendres, et nous pûmes enfin grimper sur ses flancs : entreprise pénible et fatigante, car à chaque pas on enfonce dans le sable, et l'on fait presque autant de pas en arrière qu'en avant ; mais la joie nous donnoit des ailes. Déjà nous marchions sur des couches de soufre ; déjà le sol commençoit à être brûlant dans divers endroits : la fumée sortoit de plusieurs centaines de petits cratères. Tantôt les nuages s'amassoient en roulant autour de la double cime, et tantôt ils nous le laissoient apercevoir.

Enfin, notre guide s'écria : « Voyez, voilà le » plus haut du cratère. » Ces mots nous animèrent d'une ardeur nouvelle ; en quelques minutes nous fûmes sur le bord de l'affreux bassin de vapeurs, où s'élèvent les montagnes qu'il a vomies, et dont quelques-unes sont plus grandes que le Vésuve ou que le Brocken en Allemagne.

Notre premier désir fut de descendre dans le cratère : quoique notre guide, malgré son caractère résolu, nous eût prévenus de l'impossibilité d'effectuer cette entreprise dans les circonstances présentes, parce que la fumée, au lieu de s'élever en ligne droite, remplissoit le cratère, néan-

moins il ne balança pas à faire la tentative qui lui paroissoit dangereuse. Nous le suivîmes à une certaine distance ; mais la vapeur sulfureuse, si épaisse qu'on pouvoit presque la saisir avec la main, nous eut bientôt enveloppés d'une obscurité profonde, et manqua de nous étouffer.

Nous gravîmes alors sur la cime méridionale ; et, au milieu de la fumée, de la vapeur et du fracas, nous nous étendîmes sur le soufre encore chaud. La cendre ardente nous brûloit, la vapeur nous coupoit la respiration, la tempête menaçoit de nous précipiter dans l'abîme. Notre âme étoit à peine en état de supporter la force irrésistible d'impressions si puissantes. Dans des vallées profondes, où la couleur noire de la lave et la couleur blanche de la neige forment un singulier contraste, et au-dessus de la surface de la mer, sur laquelle s'appuyoit la calotte du ciel, rouloient lentement d'immenses masses de nuages: quand elles s'approchoient du sommet du volcan, la tourmente furieuse qui nous permettoit à peine de nous tenir sur nos pieds, les rassembloit et les précipitoit à 10,000 pieds plus bas sur les plaines et sur la mer de la Sicile et de l'Italie.

Nous gagnâmes ensuite, en longeant le bord du cratère, la cime septentrionale, et nous y jouîmes d'une perspective qui sans doute surpasse en grandeur et en majesté tout ce que les

sens de l'homme sont capables d'embrasser. Les bouffées de fumée sortoient avec un bouillonnement bruyant du cratère où les vents impétueux qui, par leur bruit épouvantable, étouffoient tout autre bruit, les déchiroient, et les envoyoient, avec la promptitude de l'éclair, dans les profondeurs de l'abîme. Le cône aigu sur lequel nous nous tenions étoit revêtu de soufre jaune, de sel blanc et de cendre noire; le soleil présentoit un aspect singulier vu à travers la vapeur jaune, et donnoit à ce tableau étrange un ton si affreux et si lugubre, que, lorsque l'on jetoit les regards sur les objets dont on étoit immédiatement entouré, on se croyoit dans le séjour des démons, décrit par Milton. Partout un fracas infernal, la dévastation, l'incendie; nulle part une créature vivante, ni même le plus petit brin d'herbe qui ait été épargné par l'élément destructeur. Qu'est-ce donc quand le volcan lance à vingt mille pieds de hauteur les colonnes de fumée et de feu qui peut-être viennent des profonds abîmes de la mer?

Si, au contraire, on jette les yeux au loin, on croit réellement apercevoir à ses pieds toutes les beautés de la nature. On voit la montagne qui, sortie du sein de la terre, en a produit plusieurs centaines d'autres; le ciel et la mer qui confondent leur surface azurée; la Sicile qui dirige deux de ses

extrémités vers l'Afrique et une vers l'Italie. Nous apercevions la mer qui contourne le promontoire de Trapani.

A nos pieds s'étendoient les rochers escarpés des îles Eoliennes; le Stromboli lançoit une fumée épaisse. Les monts Neptuniens et Héræens, couverts de forêts touffues, étendoient leurs branches sur toute la surface de la Sicile. A l'est, nous apercevions, comme sur une grande carte géographique, toute la Calabre, le golfe de Tarente, et la mer Ionienne, le cap Spartivento et le détroit de Messine. Mais est-il possible de donner, aux personnes qui n'ont pas vu cet étonnant tableau, une idée, même confuse, de la variété infinie des couleurs du ciel, de la terre et de la mer qui éblouissent en quelques sorte les yeux.

Après avoir contemplé pendant près de deux heures ce spectacle prodigieux, nous revînmes à la maison de Gemmellaro. Antonio fit ramener nos montures à la grotte del Castellucio par un messager à pied. Quant à nous, il nous fit marcher à l'ouest jusqu'au bord du Val del Bue. Nous avions déjà remarqué que ce gouffre, que nos yeux avoient déjà aperçu, devoit probablement son origine à ce qu'un courant souterrain de lave avoit entr'ouvert la montagne sous laquelle il couloit; c'est sans doute ce qui a donné à cet abîme, long de plusieurs milles, la teinte d'un rouge-brun qui colore ses flancs; quoique l'on n'y aperçoive

pas la plus petite trace de végétation, il offre une multitude de nuances différentes. Nous lançâmes en bas de gros morceaux de lave; le bruit de leur chute étoit amorti avant qu'ils eussent atteint la moitié de leur route, et nous ne les entendions plus rebondir. L'abîme du Rhin à Via-Mala, dans le pays des Grisons, est d'un aspect gracieux et agréable, en comparaison de ce terrible courant de lave, qui révèle, en quelque sorte, au jour, la cause d'une épouvantable dévastation.

Tandis que nous considérions cette vallée extraordinaire, l'Etna nous préparoit un nouveau spectacle. Le soleil se couchoit dans l'ouest, et l'ombre gigantesque du volcan se projetoit à plusieurs milles au-delà de la mer vers l'Italie; la montagne elle-même s'élevoit comme une pyramide prodigieuse posée sur les bords de l'horizon, de sorte que les étoiles sembloient briller sur sa cime.

Ainsi se termina la journée la mieux remplie et la plus heureuse de notre voyage et peut-être de notre vie. Ensuite nous montâmes sur nos mulets, qui nous firent traverser, sans accident, quoiqu'il fît déjà nuit, les champs raboteux de lave, et nous arrivâmes heureusement à Nicolosi, chez M. Gemmellaro, qui nous attendoit avec impatience.

Voyage de Catane à Taormina.

Nous aurions bien voulu ne pas retourner à Catane; mais il fallut bien prendre ce parti, parce que notre camarade, tombé malade à notre première tentative d'atteindre la cime de l'Etna, étoit dans cette ville; d'ailleurs, nos finances étoient un peu dérangées par nos trois essais infructueux pour parvenir à cette cime, et il convenoit de réparer ce désordre; enfin, nous n'étions pas fâchés de revoir une ville fort belle, et ses habitans dont le caractère est si aimable.

En conséquence, le 3 juin, nous fîmes nos adieux à don Mario Gemmellaro, qui avoit tant de droits à notre reconnoissance, et nous partîmes de Nicolosi, dont nous ne perdrons jamais le souvenir. Nous eûmes encore une fois l'occasion d'admirer l'état de prospérité des villages de l'Etna, l'activité de leurs habitans; car fréquemment nous voyions les femmes descendre la montagne en filant, quoiqu'elles portassent un lourd fardeau sur leur tête; enfin, la beauté de la race humaine qui les peuple; notre guide, Antonio Barbagallo, entre autres, étoit si bien fait, qu'il auroit pu servir de modèle.

Vers midi, notre petite caravane fit son entrée dans Catane. Nous étions tous bien portans, mais accoutrés d'une manière assez bizarre: les uns

avoient eu leurs chapeaux emportés par le vent, qui les avoit fait rouler dans le fond des abîmes; d'autres avoient eu peur de s'enrhumer: ainsi nous étions, les uns, coiffés de chapeaux de paille; les autres, revêtus de casaques brunes à revers de couleur verte, comme en portent les paysans siciliens; elles couvrent tout le corps, et sont munies d'un capuchon qui se termine en pointe. A côté de nous marchoient deux habitans de Nicolosi qui nous avoient servi de guides, et derrière nous trottoit, monté sur un âne, notre hôte de Catane, que nous avions emmené avec nous à Nicolosi pour s'occuper de nos provisions de bouche: c'étoit un homme très-obligeant et très-gai, d'un caractère très-souple, et qui pourtant étoit désigné à Catane sous le nom de *Suga-sangue* ou sangsue; c'étoit avec raison, et nous nous aperçûmes à nos dépens que ses compatriotes ne le calomnioient pas. Il nous fit faire très-maigre chère à Nicolosi; et, lorsqu'à Catane il nous présenta son compte, on auroit pu croire, en voyant l'addition, que nous avions été régalés comme aux noces de Gamache.

Le 4 juin, de grand matin, nous partîmes avec regret de Catane, et nous montâmes à bord d'un *speronara* que nous avions frété pour nous transporter à Messine. Le vent étoit peu favorable; nous n'avancions que lentement le long du rivage, formé de rochers de lave de formes bi-

zarres; les promontoires de l'Etna se prolongeoient dans l'intérieur des terres, en lignes très-marquées, jusque dans les environs de Messine. Nos matelots, ennuyés de notre marche tardive, se déshabillèrent et se jetèrent à l'eau, et tirèrent le bâtiment à la remorque, tandis que le mousse, en chemise, tenoit la barre du gouvernail. Ils avoient bean crier sans cesse : « *Forza ! forza !* » nous n'en allions pas plus vite : nous finîmes par être sur le point d'échouer sur le rivage; et, si nous ne courûmes pas le risque de nous noyer, nous fûmes du moins exposés à être bien mouillés. Notre petit pilote avoit amené le navire dans un endroit où la mer étoit un peu grosse, et ne se trouvoit pas assez fort pour le tenir à une distance convenabie de terre; de sorte que le roulis devint si violent, que nous fûmes obligés de nous coucher sur le fond de la barque et de nous y bien tenir, afin de ne pas être jetés par dessus le bord avec la cargaison d'oranges qu'il portoit.

Les rayons du soleil couchant éclairoient la magnifique baie de Castel-Schiso, au-dessus duquel est situé le malheureux Tauroménium; mais, avant que nous eussions pu aborder, la nuit étoit déjà venue. Quelques personnes de notre compagnie prirent les devans pour aller aux couvens des Dominicains, auxquels nous avions été recommandés par leurs frères de Noto, afin de leur annoncer notre arrivée et de réclamer d'eux un bon

accueil. Ce ne fut que vers minuit que le reste de notre compagnie atteignit le monastère, après avoir gravi pendant une heure sur la montagne escarpée où il est situé. Le supérieur et une demi-douzaine de moines remplissoient notre chambre ; ils tenoient les mains sous leur scapulaire ; leur entretien n'eut rien de consolant pour nous. Quoique le couvent fût très-vaste, il ne sembloit pas être, à beaucoup près, aussi richement meublé que celui de Noto. Cependant, le lendemain, quand nous nous fûmes un peu promenés dans Taormina, nous remerciâmes Dieu bien cordialement de notre logis, car c'étoit une demeure de prince en comparaison de ce que nous aurions pu trouver dans la ville, qui ressemble à un amas de repaires de voleurs. La salle dans laquelle nous couchions avoit 150 pieds de long; le moindre bruit y retentissoit comme un coup de pistolet. Après avoir soupé, nous nous disposions à dormir, lorsque les cloches, qui sonnèrent l'office de la nuit, se firent entendre, et résonnèrent dans les corridors à un tel point, que nous ne pûmes jouir du sommeil, qui cependant nous étoit très-nécessaire après la fatigue de notre traversée.

Taormina.

Nous nous convainquîmes de nouveau, à Taormina, de la vérité de l'observation que personne

n'a aussi si bien su choisir la position convenable à un édifice que ceux qui, dans les temps anciens, ont construit des théâtres, et, dans les temps modernes, des couvens. Celui des dominicains de Taormina est sur une montagne escarpée dont la mer baigne le pied ; on croiroit qu'on va y entrer quand on se présente sur le balcon du sud; de l'autre côté s'élèvent les cimes aiguës des monts de Taormina : en même temps on ne peut s'empêcher d'admirer la variété infinie des aspects magnifiques de la Sicile. Nous pensions qu'après avoir vu l'Etna, il ne nous étoit plus possible de trouver quelque chose qui produisît sur nous une certaine impression; mais, à Taormina, la nature nous réservoit de nouveaux sujets d'étonnement. L'autre balcon du couvent donne sur les plus belles ruines de toute la Sicile, celles du théâtre de Tauroménium.

Accompagnés d'un professseur émérite du collége qui étoit notre guide, nous visitâmes Taormina, qui est le trou le plus sombre, le plus désert et le plus mal famé, et qui nous a constamment inspiré de l'horreur et de la compassion, mais qui, néanmoins, par la beauté de sa position, l'emporte sur les autres villes de Sicile. Notre malheureux cicérone, qui s'intituloit *Antiquario reale*, s'arrêtoit presque à tous les fragmens de colonnes et à chaque débris de mur ; il nous récitoit les passages de Diodore, de Thucydide et

des autres auteurs grecs qui se rapportoient à Taorminum, mais d'après la traduction latine; car il avoit l'air d'ignorer que leurs ouvrages eussent été écrits dans une autre langue. Nous nous acheminâmes lentement vers le théâtre en suivant le bord de la pente du rocher sur lequel la ville est bâtie. Les lamentations de notre cicérone, la triste tranquillité de la montagne, les décombres de l'infortuné Tauroménium, son magnifique théâtre en ruines; la mer, avec ses flots agités, à une profondeur prodigieuse au-dessous de nous; enfin, les plaines immenses qui s'étendoient au loin, tout se réunissoit pour ébranler fortement notre âme.

D'Orville a donné une description très-détaillée du théâtre de Tauroménium; il l'a accompagnée d'un plan; elle est exacte et très-utile à quiconque examine avec intérêt les ruines de ce théâtre. Nous n'adoptons cependant pas toutes les explications données par ce savant antiquaire.

Nous parlerons brièvement des restes de ce monument si remarquable. Les Tauroméniens trouvèrent, sur le sommet d'un rocher un peu plus élevé que leur ville, un lieu préparé par la nature pour y construire un théâtre; c'étoit un enfoncement en forme de demi-cercle situé entre deux rochers saillans. Une partie des siéges des spectateurs fut taillée dans le roc, et l'on n'eut pas

besoin de construire plusieurs étages d'arcades ni plusieurs vomitoires : tout cela étoit remplacé suffisamment par deux montées qui conduisoient aux rangs supérieurs des siéges, et où l'on arrivoit par le dehors du théâtre du côté de la scène. Ainsi, on n'avoit pas besoin de la quantité d'escaliers et de portes nécessaires dans les autres théâtres. On alloit de la rangée supérieure des gradins à l'inférieure : autour de la première régnoit une galerie entourée d'arcades et de pilastres en briques posés sur le bord du rocher escarpé dont le pied est baigné par la mer. L'enceinte de ce corridor extérieur étoit de 200 pas.

Une partie du mur qui ceignoit tout le théâtre et une partie de la galerie sont encore debout. Le mur a dû être percé de trente-huit niches renfermant chacune une statue : au-dessus de ce mur étoit la galerie avec les loges destinées aux femmes ; il étoit fermé, par-derrière, par un mur avec des entrées en arcades, et, du côté de la scène, par un rang de colonnes qui, ainsi que le mur, supportoient le toit. Cette belle et large galerie étoit garnie de siéges et de chaises pour les femmes, et devoit par conséquent présenter l'aspect de loges magnifiques.

Les rangées de siéges sont entièrement détruites; elles sont ou enlevées ou remplies de terre. Des fouilles ont fait reconnoître qu'il y avoit trois divisions de siéges, et qu'en tout il

s'en trouvoit vingt-sept rangs. Sous ce rapport, ce théâtre ressemble à tous les autres; mais, ce qui le distingue et le rend très-intéressant, c'est qu'on voit encore distinctement tout le podium, ou la partie la plus basse des siéges qui étoit séparée des autres, et réservée aux personnages les plus distingués : on peut donc, en quelque sorte, la comparer aux parquets de nos spectacles.

Le proscénium où l'avant-scène étoit séparé de la scène par un portique; de chaque côté sont de petites chambres de forme carrée; la scène avoit onze à douze pas de largeur. Toutes ces parties sont encore reconnoissables.

Quant à l'espace, en avant de la scène, on ne voit plus de traces du thymélé, élévation carrée, au milieu de l'orchestre, où l'on suppose que le chœur se tenoit et chantoit; on ne retrouve rien non plus d'un trou carré dont parle d'Orville; i y a bien un creux, mais il doit évidemment son origine aux fouilles; on distingue aussi une ouverture alongée, mais qui ne mène pas aux corridors sur la scène. Le mur de séparation entre les siéges des personnages distingués et le podium, est encore en partie visible; il est éloigné de deux pas du podium, et décrit une courbe concentrique parallelle à la sienne.

Les grandes chambres latérales n'ont que deux étages; l'inférieur est voûté et très-haut; c'étoit probablement la garde-robe; le supérieur est par-

tagé en quatre petits appartemens distincts. Ce n'était donc pas un temple d'Apollon et de Diane, comme l'ont prétendu quelques auteurs.

Les colonnes, placées sur une petite décoration du théâtre qui ressemble à un autel, ne doivent pas y avoir toujours été ; car elles cachent en partie les niches où étaient les statues, et elles n'ont pas de base. D'ailleurs, cette partie de l'édifice a subi un grand nombre de restaurations, changemens, altérations, etc. Par exemple, dans le post-scenium, on a ajouté, comme soutien, des colonnes dans un endroit où originairement il n'y en avoit pas.

La position de ce théâtre est incontestablement la plus belle du monde. Du flanc des montagnes de Taormina, remarquables par leurs cimes découpées en pointes aiguës, s'avance en mer une langue de terre partout coupée à pic, excepté dans la partie où elle est contiguë à la ville. Le théâtre y est situé de telle manière que les Tauroméniens, assis au spectacle, avoient devant eux la pyramide fumante de l'Etna, et presque toute la côte méridionale de l'île jusqu'au cap Passaro, le *Pachynum* des anciens, ainsi qu'un nombre infini de hauteurs, de baies et de pointes de terre. A main droite, quand on se tourne vers l'Etna, s'élancent les cimes inaccessibles des montagnes sur lesquelles sont construits les châteaux ; à l'est, s'ouvre le magnifique détroit de Messine, bordé par les

forêts verdoyantes et les pâturages de la Calabre; entre l'île et le continent, s'étend la mer qui baigne le pied de la montagne, se prolongeant d'un côté jusque vis-à-vis Messine, de l'autre se terminant au Cap Spartivento, la pointe la plus méridionale de l'Italie, et s'opposant ainsi, comme une digue inébranlable, aux efforts des vagues. Quel tableau, surtout quand il est éclairé par le beau ciel de la Sicile! Pour en jouir, on traverse volontiers les landes désertes et les rochers du Val di Noto, même lorsque le Scirocco fait sentir son souffle desséchant.

Etendus sur les gradins les plus élevés du théâtre, nous contemplions le ciel, la mer, la Sicile et la Calabre, lorsque notre vieux cicérone se plaça sur la scène, et d'une voix mal assurée commença à déclamer un poème dans lequel il déploroit la décadence de la puissante *Tauroménium;* c'étoit pour nous donner une idée des effets de l'acoustique de ce théâtre. Peut-être la poésie de ce morceau n'étoit pas des plus choisies; n'importe, ce vieillard qui lui-même étoit une image vivante de l'état de désolation de sa patrie, produisit une vive impression sur nos âmes.

En rentrant au couvent, nous y trouvâmes nos matelots qui venoient prendre nos ordres pour la nuit. Notre troupe se partagea en deux; la moitié devoit appareiller à minuit avec le speronara et gagner Messine par mer; l'autre avoit préféré

prendre la voie de terre. Ces moines, les meilleures gens du monde, approuvèrent nos projets, en s'écriant sans cesse : « *Savia parola! eh viva!* »

Voyage à Messine.

Nos compagnons s'étoient embarqués à minuit; dès qu'il fit un peu clair, nous nous mîmes aussi en route après avoir satisfait les frères servans, les dépensiers et les cuisiniers qui, tous, s'étoient privés de la moitié de leur sommeil et se trouvoient dans notre chambre. En peu de minutes, nous fûmes hors de la malheureuse Taormina. Nous suivions un joli sentier sur le flanc de rochers escarpés, dont la mer venoit battre le pied; nous marchions entre des buissons de lauriers-roses, arbrisseaux magnifiques qui ornent la route presque dans la moitié de sa longueur; nous fûmes surtout ravis de l'aspect romantique des environs de Castell' Alessi; de la hauteur voisine, nous aperçûmes au-dessous de nous la speronara qui portoit nos amis; la voile n'étoit pas enflée par le vent; ils n'avançoient qu'avec lenteur. Deux heures plus tard, à Zabaula, sur le bord de la mer, où nous déjeûnions avec du poisson excellent, le petit navire s'approcha tant du rivage, que nous pûmes nous saluer réciproquement; nous courûmes vers nos amis; tout à coup le vent changea, il enfla la voile et poussa avec rapidité le speronara vers

Messine, où il arriva environ cinq heures avant nous.

Bientôt le terrain devint un peu sablonneux et désert; et, pour diminuer l'effet de la chaleur brûlante, nous nous rapprochâmes de la mer, dont le vent avoit soulevé les vagues. A Scaletta, nous entrâmes dans la cabane d'un brave pêcheur qui nous régala de bon vin et de poisson fort délicat. Nous convînmes que les anguilles de mer du détroit de Messine méritent encore à juste titre les éloges que leur ont donnés Pline et Martial; tandis que le vin de Falerne, le miel du mont Hybla et beaucoup d'autres choses très-recherchées des anciens ne valent plus leur ancienne réputation. Ensuite, nous dormîmes pendant deux heures dans la cabane en roseaux, simplicité de construction que permet le climat du midi.

La grande chaleur passée, nous poursuivîmes notre route le long du rivage de la mer: les environs de Scaletta sont un véritable paradis; il ne falloit rien moins que la charmante perspective de cette contrée pour nous dédommager d'être trempés de sueur. Nous pouvions aisément distinguer chaque fenêtre dans les forêts de la Calabre et chaque arbre dans la ville de Reggio; la côte de l'Italie étoit garnie d'une quantité de jolis bourgs. Plus nous approchions de Messine, plus le chemin devenoit vivant: près de cette ville on y peut passer en voiture. Nous rencontrions des

mulets sans nombre ; quelques-uns étoient montés par de jolies femmes qui, probablement, prenoient le plaisir de la promenade : tout ce mouvement nous faisoit juger d'avance du commerce et de la richesse de Messine.

Nos compagnons, après une lutte assez rude avec Charybde, étoient déjà depuis cinq heures dans cette ville; mais, comme en s'embarquant ils n'avoient pas pris de permission de descendre à terre, ils avoient été enfermés, à leur arrivée, dans le corps de garde de la Santé, où nous les trouvâmes de très-mauvaise humeur de cette triste aventure. Leur entrée dans le port, qui est toujours difficile, étoit devenue dangereuse, parce qu'ils avoient eu le courant contre eux, et cependant ils voguoient à pleines voiles. Ce courant pousse pendant six heures en dedans et pendant six heures en dehors du détroit : quand on l'a contre soi, un lieu près du lazareth est surtout dangereux ; on l'a honoré du nom de Charybde ; toutefois les navigateurs expérimentés y font ordinairement passer heureusement même les petits navires.

Messine.

Ce fut le 6 juin que nous arrivâmes à Messine. A l'exception de Naples, nulle ville n'est mieux située. De notre balcon, nous apercevions à la fois les rivages rocailleux et hachés de la Sicile,

et les montagnes arrondies et verdoyantes de la Calabre, séparées par le détroit. Le port de Messine, un des plus sûrs de la Méditerranée, étoit rempli de navires; tout annonçoit la ville la plus commerçante de la Sicile. Messine n'a d'ailleurs rien de remarquable.

La belle rue, nommée *Palazzata*, qui longe le quai, fut détruite par le tremblement de terre de 1783 : ses maisons ne sont rebâties que jusqu'au premier étage.

Plus riche et plus commerçante que Catane, Messine a pour un étranger moins d'attraits et d'agrémens : on y est très-occupé des affaires : aussi est-ce la seule ville de Sicile où nous n'ayions pas vu de fête religieuse; mais le bord de la mer est si vivant, que l'on diroit qu'il y a tous les jours fête : sans cesse il retentit de cris de détaillans, de courtiers, des matelots et du bruit des vagues. Les gens qui vendent de l'espadon, très-grand poisson dont la chair est excellente, sont surtout très-actifs; on la coupe en tranches : les Siciliens en mangent beaucoup.

Traversée de Messine à Milazzo.

Nous restâmes six jours à Messine, retenus par le vent contraire. Enfin, le 13 juin, nous appareillâmes à neuf heures du matin. Nous avions le courant contre nous, et le vent nous aidoit si

peu, que le pilote eut besoin de toute son adresse pour nous faire sortir du port et du détroit; car, bien que le port de Messine soit très-beau et très-commode, puisque les gros navires marchands, et même les bâtimens de guerre, peuvent y mouiller le long du quai, il a le désavantage que la sortie et l'entrée en sont difficiles. Cette circonstance nous mit dans le cas d'observer la différence des matelots anglois aux matelots italiens. Nous étions venus à Palerme sur un brig anglois dont l'équipage étoit de sept hommes; ils écoutoient en silence et exécutoient avec promptitude les ordres du capitaine. Nous partions de Messine sur une goëlette montée par une douzaine de matelots, qui, d'ailleurs, exécutoient adroitement toutes les manœuvres, mais en faisant un tel vacarme, que l'on auroit pu croire que nous étions en grand danger d'échouer ou de couler à fond. A chaque instant on entendoit répéter: « *Il capuccino! il perruchetto!* » ou autres noms de voiles.

Nous restâmes encore deux heures en vue de Messine; mais, en vérité, on ne s'ennuie pas d'être long-temps arrêté dans ce détroit pittoresque. L'ancienne île des Cyclopes présentoit son rivage haut et raboteux, revêtu de couleurs vaporeuses; de l'autre côté, les côtes de la Calabre s'élevoient souvent en montagnes ondulées et couvertes de verdure: quelquefois nous en

étions si près, que, pleins du désir d'aborder cette terre fertile, nous aurions volontiers sauté par-dessus bord pour aller nous promener dans les sentiers sinueux que nous apercevions, et nous reposer à l'ombre des beaux arbres qui les bordoient.

Enfin, nous atteignîmes le cap *Pelorum*, ou la Punta del Faro, après avoir passé très-près des rochers de Scylla, détruits, comme on le sait, par les coups de la foudre; mais, là, le courant fut si violent contre nous, que tout l'art de notre pilote ne put le surmonter. Nos efforts inutiles, en louvoyant pour arriver à ce point, auroient fini par nous faire rire, s'ils n'avoient pas duré si long-temps. Ulysse fut plus malheureux que nous, puisque le monstre y dévora six de ses compagnons. Enfin, il fallut se résoudre à laisser tomber l'ancre pour attendre que le courant prît une direction opposée à celle qui nous étoit si contraire.

Nous ne savons pas plus que les Grecs et les Romains postérieurs aux temps d'Homère, si Ulysse a passé entre Charybde et Scylla dans le détroit de Messine; quelques écrivains doutent même que la Sicile soit réellement l'île des Cyclopes. Quelques changemens que des bouleversemens inconnus aient pu opérer dans ces parages, certainement Ulysse y a erré; une tempête furieuse qui le surprit non dans le détroit,

mais en pleine mer, puisqu'il ne voyoit que le ciel et la terre, a pu le pousser vers le canal; il a pu faire naufrage sur la côte de Calabre qui est escarpée; car aujourd'hui encore les navires courent le risque d'y être brisés.

Du reste, il est évident, d'après la description d'Homère, que Scylla et Charybde n'étoient pas éloignées l'une de l'autre : on ne conçoit donc pas pourquoi les Messinois donnent, comme la véritable Charybde, un lieu de leur port, près du lazareth, où il y a un tourbillon qui n'est reconnoissable que dans le mauvais temps. Des voyageurs ont vu à la pointe du Phare un tourbillon qu'ils ont pris pour la véritable Charybde : cet emplacement, situé vis-à-vis de Scylla, convient très-bien aux expressions du poète. Quant à nous, qui sommes restés à l'ancre pendant cinq heures devant cette malheureuse pointe, nous n'avons pu découvrir, le long du rivage plat et sablonneux, rien qui indiquât un tourbillon.

Au reste, on seroit très-embarrassé de dire exactement ce que sont réellement Charybde et Scylla. Ce dernier nom est celui d'une malheureuse petite ville de Calabre qui fut entièrement détruite par le tremblemeut de terre de 1783; elle étoit bâtie dans une situation très-pittoresque sur un rocher très-haut : la mer, dans les mauvais temps, peut y être furieuse comme dans beaucoup d'autres lieux resserrés et terminés en pointe.

Naturellement, il ne faut plus penser au phénomène de l'eau de la mer engloutie et rejetée : s'il a quelque fondement réel, c'est qu'autrefois il a pu y avoir, le long du rivage montagneux de la Calabre, des cavernes telles que celles qu'on voit en grand nombre près de Syracuse et dans d'autres lieux de la Sicile ; si bien que cette contrée pourroit être appelée avec raison l'île des Cavernes ; l'intérieur même en est rempli.

Il est très-remarquable que les expressions d'Homère indiquent évidemment un courant périodique, « trois fois Charybde rejette l'eau de la » mer, trois fois elle l'engloutit » ; cela s'applique bien mieux au courant du détroit de Messine, qui, de six heures en six heures, change de direction, qu'à tout le reste de la mer Méditerranée où le flux et le reflux sont à peine sensibles.

Vers le soir on leva l'ancre, et l'on se dirigea sur Milazzo, où l'on devoit prendre des passagers, entre autres, une princesse de Palerme. Le capitaine avoit promis d'annoncer d'avance son arrivée par un coup de canon, afin que nous ne fussions pas retardés un seul instant. Pendant la nuit, la côte de Sicile, avec ses villes et ses bourgs éclairés, dont le bruit des cloches parvenoit jusqu'à nous, offroit un aspect très-pittoresque. La côte de Calabre, éclairée par la lune, se présentoit sous un aspect presque magique ; enfin, on distinguoit au loin les rochers des îles Éoliennes

par les vapeurs et les flammes qui s'en échappoient.

Le 14, à dix heures du matin, nous étions arrivés devant Milazzo : le canon avoit réellement été tiré; mais, à notre déplaisir extrême, nous nous aperçûmes que notre capitaine faisoit toutes ses dispositions pour aborder. En effet, à midi, nous mouillâmes dans le port.

Milazzo, et départ de la Sicile.

Il ne falloit plus penser à partir promptement : nous descendîmes donc à terre, et nous parcourûmes Milazzo. Cette ville, qui renferme 6,300 habitans, n'a pas l'aspect chétif de tant d'autres de cette île; elle est située sur une langue de terre qui ferme, d'un côté, une très-belle baie, devant laquelle on voit rangées, à une certaine distance, les îles de Lipari, qui offrent une perspective pittoresque.

Milazzo a une pêche de thon très-considérable. Nous étions dans le mois où elle se fait. Déjà, durant notre séjour à Syracuse, on avoit pris beaucoup de thons autour du cap Passaro. Tous les ans, ces poissons, venant de la Sardaigne, passent devant la côte septentrionale de la Sicile, traversent le canal de Messine, longent la côte jusqu'au cap Passaro, puis poursuivent leur route vers le Levant. Le thon de Sardaigne étant

pris le premier, est par conséquent le plus gras, mais c'est aussi celui qui se garde le moins : celui de Syracuse, au contraire, est le plus maigre, et se conserve davantage. Une *tonnara* ou madrague, nom donné à l'appareil de filets destiné à prendre le thon, est une machine ingénieuse qui ressemble à un labyrinthe flottant : les pêcheurs l'appellent *palazzino*. Quand une fois le thon est engagé dans la dernière chambre, qui est nommée *la chambre de mort*, il ne peut plus échapper ; dès qu'elle est remplie, un pêcheur, qui est aux aguets, donne le signal : alors ses compagnons s'avancent, et, devant la multitude rassemblée, soulèvent le palazzino et tuent les thons. L'espadon, qui est l'ennemi du thon, le poursuit quelquefois jusque dans les filets ; ce qui contrarie beaucoup les pêcheurs, parce que ce gros poisson, se servant de l'arme dont sa tête est munie, coupe les mailles des filets et y occasionne un dégât terrible : c'est pourquoi, lorsque les pêcheurs s'aperçoivent qu'un espadon a pénétré dans la tonnara, ils se hâtent de la soulever.

Un jour, pendant que nous étions mouillés dans le port de Milazzo, un accident de ce genre survint ; aussitôt nous courûmes, en canot, vers la tonnara ; un espadon, long de six pieds, s'y étoit engagé ; les pêcheurs le saisirent et le jetèrent dans un bateau, où sa grandeur l'ayant empêché de passer entre les bancs de traverse, son poids

l'entraînant, il se rompit l'extrémité du museau où son arme est attachée. J'ai déjà dit que la chair de ce poisson est savoureuse, nous lui donnions la préférence sur celle de tous les autres habitans de la mer ; elle n'est pas chère, parce que l'on prend une assez grande quantité d'espadons.

Quoique le vent nous fût devenu favorable, nous restions tranquilles dans le port de Milazzo. Nous pestions de bon cœur contre le capitaine, qui ne s'en inquiétoit guère. La princesse qui causoit tout le retard, ne paroissoit pas. Enfin, le capitano di bandiera, ou capitaine en second, nous annonça très-froidement qu'il y avoit encore des passagers à prendre, et que, comme on n'étoit pas sûr du moment où les circonstances leur permettroient de s'embarquer, nous pouvions aller à terre, parce que le capitaine lui avoit donné l'ordre de faire, une heure avant le départ, un signal qui nous avertiroit. A notre déplaisir extrême, nous nous trouvâmes obligés de passer encore un jour à Milazzo où, pour n'être pas brûlés par l'ardeur du soleil, nous n'avions d'autre ressource que de nous réfugier dans la boutique où l'on vendoit de la glace. On conçoit que le temps nous paroissoit bien long.

Vers la fin du jour, assis sur le coteau, assez haut, qui est en avant du château, nous jouîmes du spectacle du coucher du soleil, et certes nous

ne regrettâmes pas en ce moment notre séjour forcé. Enfin, après le coucher du soleil, les passagers, dont les délais nous avoient causé tant d'impatience, s'embarquèrent; la princesse arriva la dernière. Tout ce monde étoit accompagné de tant de bagages, que l'on pouvoit à peine se remuer dans la chambre, et le pont étoit couvert de femmes qui ne cessoient de gesticuler et de parler; l'équipage en étoit assourdi. A minuit, on leva l'ancre. La lune éclairoit l'horizon ; la nuit fut superbe.

Le lendemain, au point du jour, nous traversions les îles Eoliennes. La vue de ces cônes immenses qui, de la surface de la mer, s'élèvent en pyramides, est singulier et frappant ; leurs flancs sont escarpés et de couleur sombre. Nous passâmes très-près de Stromboli; le cratère jetoit beaucoup de fumée. Dans le voisinage d'Alicuda, un rocher, haut de quelques centaines de pieds, mince comme une aiguille gothique, s'élance du sein des flots. Plus loin, un amas de rochers présente une perte certaine aux navires qui auroient le malheur d'y échouer.

Après avoir perdu de vue ces terres, dépendantes de la Sicile, nous naviguâmes, pendant deux jours, sans voir autre chose que le ciel et la terre. Le vent, tantôt contraire, tantôt très-foible, alongeoit notre traversée ; heureusement le temps étoit beau; la nombreuse compagnie qu'il y avoit à

bord étoit fort gaie. Pendant le jour, tout se passoit à merveille ; mais la nuit qu'il falloit passer en bas, sur des cuirs et des sacs de laine puans, nous paroissoit bien longue. On ne pouvoit songer à rester sur le pont, parce que l'air de la nuit est très-dangereux, et que d'ailleurs on auroit gêné la manœuvre.

Enfin, le 19 juin, au lever du soleil, nous entendîmes les matelots crier : « Terre, terre ! » Chacun aussitôt accourut sur le pont. Nous aperçûmes distinctement l'île de Capri, bientôt après la ville de Naples et le mont Vésuve. Le soir, nous laissâmes tomber l'ancre dans le port de la capitale.

ÉTAT ACTUEL DE BABYLONE,

COMPARÉ A SON ÉTAT ANCIEN,

Par M. Édouard Frederick, capitaine d'infanterie à Bombay.

Les devoirs de ma place m'ayant appelé pour quelque temps à Bagdad, dans le courant de l'année 1811, je me trouvois si près des ruines de Babylone, que leur voisinage, joint à la description donnée par le major Rennel des masses de décombres qui indiquent encore la situation de cette ville si célèbre, m'inspirèrent le désir d'aller visiter ce qui en reste. Cette résolution fut fortifiée par ce que dit cet habile géographe, que l'on peut encore se flatter de découvrir la position, ainsi que l'étendue des murs et des fossés; et il ajoute que, si l'on faisoit des recherches exactes et assidues, on en trouveroit encore des traces. Je me promettois une satisfaction infinie de la réussite même incomplète d'une semblable entreprise; car elle me mettoit en état de juger

entre l'opinion de M. Rennel et de d'Anville, qui ne donnent à la surface de Babylone que trente-deux milles de circonférence, et le témoignage d'Hérodote, qui lui en assigne soixante-douze; en quoi il a été suivi par plusieurs auteurs anciens.

Mon seul objet, en publiant les remarques suivantes, est de faire connoître en quoi ce que j'ai vu et examiné à Hillah diffère de la description qu'en ont donnée les voyageurs qui m'ont précédé. J'ai quelquefois été obligé de noter les erreurs qu'ils ont commises, erreurs qui doivent d'autant moins surprendre, que ceux qui ont visité ces lieux n'ont eu en général que peu de temps pour les examiner, et ont dû concevoir, pour leur sûreté personnelle, des alarmes de la part des Arabes errans.

Babylone, capitale de la Chaldée, et une des plus anciennes villes du monde, passe pour avoir été fondée par Bélus, embellie par Sémiramis, et ensuite singulièrement réparée, agrandie et ornée par Nabuchodonosor. Selon Hérodote, « cette ville est située dans une grande plaine et de forme carrée; chacun de ses côtés a vingt-six stades de long; ce qui fait, pour l'enceinte de la place, quatre cent quatre-vingts stades (ou soixante-douze milles). Un fossé large, profond et plein d'eau règne tout autour; on trouve ensuite un mur de cinquante coudées royales d'epais-

seur sur deux cents de hauteur (1). A mesure que l'on creusoit les fossés, on en convertissoit la terre en briques; et, lorsqu'il y en eut une quantité suffisante, on les fit cuire dans des fourneaux; elles servirent à construire cet énorme rempart; ensuite, pour tenir lieu de mortier, on se servit de bitume chaud; de trente couches en trente couches de briques on posa un lit de roseaux entrelacés ensemble et enduits de bitume. On bâtit d'abord de la même manière les bords du fossé. Au haut et sur le bord de la muraille on éleva, vis-à-vis les unes des autres, des tours d'un seul étage, entre lesquelles on laissa un espace suffisant pour qu'un chariot à quatre roues pût passer et tourner.

L'Euphrate traverse cette ville par le milieu; ses deux rives sont bordées d'un mur moins haut que le mur extérieur, mais très-fort, et qui les rejoint à l'endroit où ils forment un coude avec le fleuve. Au centre du quartier occidental de la ville on voit le palais du roi, dont l'enceinte est grande et bien fortifiée. »

Diodore dit que les jardins suspendus étoient aussi situés de ce côté; de l'autre, il y avoit le temple de Jupiter-Bélus, qui, avec ses énormes portes d'airain, subsistoit encore du temps d'Hé-

(1) D'après le calcul de d'Anville, les murs de Babylone devoient avoir 360 pieds de hauteur sur 90 d'épaisseur, mesure de France.

rodote. « Le temple, dit cet historien, se compose d'une enceinte carrée dont chaque face a deux stades de longueur. Sa circonférence est par conséquent d'un mille. On voit au milieu une tour immense sur laquelle s'en élève une autre, et, sur cette seconde, une troisième, et ainsi de suite jusqu'à huit, qui vont en diminuant successivement de grosseur; des escaliers tournans, pratiqués en dehors, conduisent d'une tour à une autre; au milieu de la montée, on trouve une loge et des siéges pour se reposer. Dans la tour la plus élevée est une grande chapelle, et, dans cette chapelle, un grand lit. Personne n'y peut passer la nuit, à moins que ce ne soit une femme du pays dont le dieu a fait choix. En bas, il y a une autre chapelle où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter assis. »

Hérodote ajoute que, pour ralentir le cours de l'Euphrate, on lui avoit fait décrire un grand nombre de sinuosités en lui creusant des canaux artificiels depuis Arderrica, à une distance considérable au-dessus de Babylone, mais qu'il traversoit cette ville en ligne droite; sa largeur étoit de cinq stades.

Le père de l'histoire décrit la Babylonie comme un pays plat et bas, extrêmement fécond en blé, en milet et en sésame; mais il paroît, d'après le témoignage des anciens écrivains, que le bois à

brûler ou à construire y étoit tellement rare et difficile à se procurer, que la plate-forme du pont jeté sur l'Euphrate par Nitocris avoit été fait avec des dattiers.

Hérodote dit encore que les pluies ne sont pas fréquentes en Assyrie, et que l'eau du fleuve y fertilise les terres et y nourrit la racine du grain, non pas comme le Nil, en se débordant dans les campagnes, mais à force de bras et par le moyen de machines hydrauliques qui la portent partout dans les champs. Le figuier, la vigne, l'olivier n'y croissent pas; mais, en revanche, la plaine est couverte de palmiers; on mange une partie des fruits, et, de l'autre, on tire du vin et du miel.

Mais, de toutes les curiosités du pays, Hérodote cite les bateaux dont on se sert sur le fleuve comme la plus remarquable. « Ils sont de forme ronde, dit-il; la charpente est en saule et en roseaux que recouvrent des peaux; ils peuvent transporter un âne; les plus grands le sont assez pour en porter plusieurs, indépendamment des marchandises. On les construit dans la partie de l'Arménie qui est au-dessus de l'Assyrie: quand ils sont chargés, on les laisse aller au courant du fleuve jusqu'à Babylone. A leur arrivée, les marchands vendent la cargaison, puis les matériaux qui les composent, excepté les peaux. Ils char-

gent celles-ci sur leurs ânes, et retournent par terre en Arménie, en chassant ces animaux devant eux ; car la rapidité et la force du fleuve les empêchent de le remonter (1). »

Ces observations générales sur la position et l'état ancien de Babylone m'ont paru un préliminaire nécessaire pour faciliter l'intelligence des remarques que je vais présenter au lecteur, et qui contiennent le résultat de mes recherches durant six jours que je passai à Hillah, et que je consacrai à l'examen des ruines de Babylone.

Je partis de Bagdad au mois de mars 1811 ; et, après quatorze heures de marche à cheval, en suivant presque toujours une ligne droite, j'arrivai à neuf heures et demie du soir à Hillah, ne m'étant arrêté qu'un quart d'heure en route. Rennel fixe la distance entre ces deux endroits à soixante milles à vol d'oiseau : si j'en juge par le temps que j'ai mis à la parcourir et par le train dont j'allois, je l'estime à cinquante-trois milles : Irvin l'évalue à cinquante, et sir Harford Jones à soixante-cinq.

Tout le pays de Bagdad à Hillah est extrêmement plat et nu ; son peu d'élévation le rend presque partout sujet aux inondations des deux fleuves entre lesquels il est situé. La culture est absolument bornée aux rives de l'Euphrate, excepté un peu au-dessus de Hillah, où elle s'étend

(1) Isaïe, ch. xiii, v. 19; *Ib.*, xlvii, v. 5; Jérémie, li, v. 37; *Ib.*, 58.

à deux milles dans l'intérieur, mais seulement durant le temps des grosses eaux. Le récit pompeux d'Hérodote, suivant lequel les terres de la Babylonie produisent trois cents grains pour un, comparé avec l'aspect actuel du pays, offre une preuve frappante de la désolation qu'il a essuyée; car les habitans d'un village situé à vingt-cinq milles en deçà de Hillah, sont dans un canton si misérablement pourvu d'eau, que, durant toute l'année, ils n'aperçoivent pas autour de leur hutte le moindre signe de végétation, et qu'ils sont obligés d'aller chercher à quelques milles de distance l'eau qu'ils boivent. Ces gens restent dans cet endroit si incommode, parce qu'il est situé à moitié chemin entre deux caravanseraïs; ce qui leur fait gagner leur vie en vendant du grain, de la farine, des dattes, du bétail et des ânes aux caravanes qui traversent leur village; ils s'habillent avec les étoffes grossières portées par les hommes du commun, et fabriquées avec la laine et le poil des troupeaux qui paissent sur les bords des rivières; ils font aussi commerce de ces étoffes. Mais sur cette route on rencontre aussi des villages, indépendamment de trois caravanseraïs, où les voyageurs trouvent des provisions et de l'eau; et, si l'on prenoit les moyens convenables, il n'est pas douteux que le pays ne pût parvenir à un haut degré de culture; car on voit de tous côtés les ruines de grands conduits d'eau,

surtout de celui qui conduisoit du Tigre à l'Euphrate ; si on relevoit leurs bords, et si on les entretenoit en bon état, ils répandroient les eaux des deux fleuves sur le terrain de la Babylonie, et donneroient la facilité d'arroser toute la surface du pays durant la plus grande partie de l'année.

Le lendemain de mon arrivée, je louai des chevaux aussitôt que cela fut possible, car les miens étoient hors d'état de me rendre aucun service pour le moment; et j'allai visiter un monceau de décombres à sept milles au sud-ouest de Hillah, sur la rive droite de l'Euphrate. Je passai huit heures à l'examiner. Niebuhr l'avoit vu, mais sans le visiter; il l'appelle une *échauguette* : aucun autre voyageur n'en fait mention. C'est une masse immense, avec un mur épais de neuf pieds, qui s'élève à la hauteur de soixante pieds. Son sommet est beaucoup plus haut que celui de la tour d'Aggourkoff ou de Nemrod, près de Bagdad ; l'étendue circulaire de la base est aussi bien plus grande. Les matériaux consistent en briques rouges et blanches, soit cuites au feu, soit séchées au soleil ; elles sont de la grosseur décrite par les voyageurs qui ont parlé de celles que l'on trouve dans tous les édifices babyloniens, c'est-à-dire épaisses de trois à quatre pouces, carrées; chaque côté a un pied de longueur. Le mur dont je viens de parler est une maçonnerie solide ; les briques

ont été cuites, sont d'un blanc jaunâtre, et unies ensemble par une couche mince de chaux grossière et de sable ; je n'y ai aperçu ni roseaux ni bitume. Ce mur étoit continu, comme je m'en suis convaincu en regardant l'intérieur par les trous que l'on n'a pas remplis, lorsque l'on a enlevé les échafaudages qui avoient servi à la construction ; tout auprès du mur, et seulement sur le sommet du monceau, on voyoit entassées, les unes sur les autres, plusieurs masses solides, chacune de six à huit pieds de diamètre, de figure irrégulière, ressemblant à d'énormes fragmens de rochers difformes ; quelques-unes d'une couleur bleue foncée, d'autres mêlées de veines bleues et jaunes, agréablement mélangées. Elles étoient extrêmement dures, et résistoient aux instrumens en fer, comme la pierre la plus dure. En examinant avec beaucoup d'attention ces masses curieuses, je fus d'abord tenté de croire, d'après leur apparence qui ressembloit à l'extérieur poreux de la brique, que c'étoient des fragmens de maçonnerie en briques devenue compacte ; mais cette idée s'évanouit, quand je reconnus les couches de ciment qui étoient très-distinctes. Ces masses étant informes et si grosses, que je ne pouvois croire qu'elles eussent jamais eu une figure régulière, je ne savois à quoi les attribuer. Je me demandois comment on avoit pu se les procurer, puisque dans ce pays on ne rencontre pas le plus

petit caillou ; je n'en voyois pas non plus autour de moi, et rien ne m'indiquoit que ces immenses fragmens eussent jamais fait partie d'une construction C'est ici que les Arabes trouvent généralement les briques couvertes d'inscriptions ; ils sont sans cesse occupés à fouiller ces ruines pour en tirer des matériaux qui servent à bâtir les maisons de Hillah.

Près de ce monceau, il y en a un autre moins haut, mais plus large, et qui en est entièrement séparé par un espace de cent vingt-huit pas. Il n'est surmonté que d'un seul bâtiment, qui est un petit édifice conique, semblable au tombeau de Zobeïde à Bagdad, et du même travail. On tire aussi de ce monceau beaucoup de briques pour bâtir, mais aucune ne porte l'impression de caractères.

Entre ces deux monceaux et l'Euphrate, on n'en rencontre aucune autre ; c'est un fait dont je suis bien assuré, tant par le résultat de mes questions que par l'attention particulière avec laquelle j'ai observé la surface du pays quand je l'ai traversé, et pendant que j'étois au sommet du mont. A peu près à un mille et demi de Hillah, sur la rive gauche, et tout près du bord de l'Euphrate, il y a un monceau assez long, mais il n'offre rien de remarquable. Deux milles plus loin, à l'est, il y en a un autre plus grand ; on en retire beaucoup de

briques cuites que l'on emploie pour les maisons modernes, et l'on n'y en trouve aucune séchée au soleil, ou qui ait des inscriptions. Dans un endroit, je vis un mur de briques rouges, de niveau avec la surface du sol, et qui s'enfonçoit à trente pieds dans le monceau ; les décombres qui l'entouroient avoient été enlevées pour pouvoir y arriver : un peu plus loin, je rencontrai les restes d'une maison qui doit avoir été très-vaste ; quelques portions des murs étoient encore en très-bon état à dix pieds au-dessus de la surface du sol, et, dans d'autres endroits, on n'avoit pas atteint à la base de leurs fondemens à quarante-cinq pieds de profondeur. Ces murs étoient épais de six pieds huit pouces et entièrement construits avec les plus belles briques jaunes cuites, unies par une couche mince de mortier, composé de chaux et de sable. Rien ne pouvoit donner sujet de supposer que l'on eût employé des roseaux et du bitume dans aucune des parties de ce monceau (1).

A peu de distance de cette maison, on me montra un arbre décrépit, en me disant qu'il restoit seul de plusieurs autres aussi anciens que les ruines. Les voyageurs qui les ont visitées racontent qu'ils ont vu, le long du fleuve, un grand nombre

(1) Pietro della Valle dit que les principales ruines sont au N. N. O. de Hillah.

d'arbres très-vieux et d'un aspect extraordinaire (1). Celui que j'observai avoit l'air de dépérir de vétusté; et, durant mon séjour en ce lieu, je n'en aperçus aucun autre qui lui ressemblât. Son tronc, à deux pieds au-dessus du sol, avoit quatre pieds sept pouces de circonférence, sa hauteur étoit à peu près de vingt pieds ; il étoit creux et offroit tous les symptômes de la vieillesse. En remontant à peu près un mille, le long de la rive gauche ou orientale de l'Euphrate, on voit, à un quart de mille des bords de ce fleuve, une ruine que l'on regarde comme la tour de Bélus. La description d'Hérodote, telle que le major Rennel l'entend, lui donne une base de cinq cents pieds, et une hauteur égale (2). Mais ces dimensions paroissent tellement disproportionnées, que M. Rennel, quoiqu'il ne nie pas absolument le fait, hésite pourtant à l'admettre. Il observe très-judicieusement que l'idée d'un mur haut et long de cinq cents pieds est ridicule, surtout quand il forme seulement un côté d'une base destinée à porter un édifice qui doit lui être proportionné. Strabon et Arrien disent que le sépulcre de Bélus étoit de forme pyramidale, ayant un stade, ou cinq cents pieds de hauteur et de largeur, et qu'il fut détruit

(1) Otter en vit quelques-uns (*Voyages*, Tom. II, pag. 211); Niebhur aussi (*Voyages*, Tom. II, p. 235); Rennel, p. 365.

(2) Rennel, p. 359.

par Xerxès, qu'Alexandre forma le dessein de le rétablir, mais trouva l'entreprise trop forte. M. Rennel pense qu'Hérodote avoit voulu écrire « largeur et longueur », et non pas « largeur et hauteur (1) : » dans ce cas, il est d'accord avec Strabon ; ce qui donne lieu d'imaginer une pyramide composée de huit assises ; elle ressembleroit à la grande pyramide de Memphis, excepté qu'elle auroit à peu près vingt pieds de plus d'élévation. Les Grecs, contemporains d'Alexandre, qui font mention du temple de Bélus, avoient aussi vu les pyramides d'Egypte, et cependant ils n'établissent aucune comparaison entre ces monumens, soit pour la masse, soit pour la hauteur. Strabon dit que les côtés du temple de Bélus étoient en briques séchées.

Pietro della Valle, qui visita ces ruines en 1616, décrit ce monceau, ou la tour de Bélus, comme une masse hétérogène de l'état primitif de laquelle il ne pouvoit rien dire, et ajoute qu'elle avoit onze cent trente-quatre pas, ou deux mille sept cents pieds de circonférence, mais il ne nous apprend pas quelle forme elle présentoit. Je dois avouer que, lorsque je m'en approchai, je fus agréablement surpris de la trouver beaucoup plus re-

(1) P. 360. Cet habile géographe me semble avoir donné à l'opinion d'Hérodote un sens dont elle n'est guère susceptible.

gulière que je ne m'y serois attendu; elle m'offrit un carré presque parfait, et dont les côtés, excepté celui du sud, étoient bien alignés et très-reconnoissables. Sa circonférence, à dix pieds en dedans du bord extérieur des décombres, étoit de neuf cents pas; ce qui, à deux pieds et demi le pas, fait deux mille deux cent cinquante pieds. Ayant ensuite mesuré, en marchant, les faces du sud et de l'est, je trouvai que la première avoit cent quatre-vingts pas de longueur, et la seconde, cent quatre-vingt-dix (1). L'angle du sud-ouest étoit le plus haut de toute la masse. Les voyageurs modernes, cités par M. Rennel, omettent de nous apprendre de quelle espèce de matériaux le monceau étoit composé; mais il paroît évident que la face extérieure où le revêtement étoit de briques rouges cuites et unies entre elles avec de la chaux et du sable, et que la masse intérieure étoit composée de briques séchées et de couches de roseaux et de bitume qui en lioient les assises entre elles (2). Je forme cette supposition, parce que le terrain, au pied de chaque face, est jonché d'une grande quantité de briques rouges, et qu'en montant au sommet du monceau, on ne voit dans toute la masse que des briques séchées (3). Les briques,

(1) Terme moyen, 660 pieds chaque face.

(2) Beauchamp a trouvé du bitume à chaque couche à Babylone.

(3) Je remarquai un monceau qui étoit très-grand et

en cet endroit, sont beaucoup plus grandes, plus grossièrement faites et plus épaisses que celles que j'avois rencontrées auparavant; elles ne portent pas d'inscriptions, et les Arabes ne les recherchent pas beaucoup pour les constructions, parce qu'elles sont tendres. Je trouvai les côtés absolument dans le même état que l'ont décrit les voyageurs qui m'ont précédé, escarpés et raboteux dans quelques parties, et en pentes assez douces dans d'autres, avec des ravines profondes, creusées évidemment par les pluies. Mais, malgré l'examen le plus minutieux, je ne pus découvrir de caverne dans cette masse, et je ne partage pas non plus l'opinion de Pietro della Valle, qui prétend qu'elle est entourée de petits monticules larges de cinquante à soixante pas. M. Rennel semble (1) saisir avidement cette assertion, pour faire cadrer les dimensions actuelles avec celles que donne Hérodote dans sa description de cette tour, en ajoutant, à l'espace qu'elle couvre, celui qui est occupé par ces petits tas. Mais lorsque je contredis ainsi Pietro della Valle (2), on attend de moi la preuve que mes observations sont exactes. Or, tous les voyageurs qui ont visité ces ruines avouent, à l'exception de

de forme circulaire; il y avoit près de sa base quelques morceaux de tuiles ou briques colorées. (Cunningham, *Voyage aux Indes en* 1785.)

(1) P. 364.

(2) Le voyageur romain, Pietro della Valle, me semble

M. Beauchamp, qu'ils n'ont pu les examiner qu'en courant, à cause de la brièveté du temps et de la crainte des Arabes. Au contraire, je ne redoutois aucune espèce d'attaque ; rien ne me pressoit. Je pus donc voir tout à loisir, et j'apportai la plus grande attention à mon examen. J'étois assis sur le sommet de la tour, en lisant la partie de l'ouvrage de M. Rennel dans laquelle il est question de ce reste d'antiquité. J'eus beau regarder tout le pays autour de moi, je n'aperçus ni monticule, ni même la trace d'un monceau, à l'exception de celui que je viens de décrire, qui est à la distance d'un demi-mille, et les deux rives d'un courant d'eau profond qui coule perpendiculairement au fleuve, et parallellement à la face sud-ouest du carré. La hauteur de la tour paroît considérable, si l'on en juge d'après la dimension des objets répandus dans la campagne voisine, et que l'on aperçoit de son sommet, car un homme à cheval semble bien petit. Ce fut le seul endroit où je trouvai du bitume et des roseaux employés comme ciment. On en voit aussi à Aggherkif, près de Bagdad, à la sixième, la septième et la huitième assises de briques ; ici, au contraire, il y en avoit constamment à chaque assise. Beauchamp, qui a visité ces ruines plus sûrement et plus souvent

être celui qui a le mieux vu la Mésopotamie ; c'est un homme d'esprit fort instruit, mais d'une vanité et d'une prolixité insupportables.

qu'aucun des voyageurs qui l'avoient précédé ou qui l'ont suivi, donne plus de détails, et, suivant moi, est plus exact que Pietro della Valle (1). Il parle aussi de choses que je n'ai pu vérifier malgré les recherches les plus soigneuses; mais il dit qu'il ne les a pas vues et qu'il se borne à rapporter ce que les habitans du pays lui en ont appris.

Quant aux autres voyageurs qui ont visité ces lieux célèbres, ce seroit pousser la complaisance trop loin que de placer une confiance implicite dans leurs relations; car il paroît qu'ils n'ont fait que passer, et souvent même ils n'ont su qu'ils se trouvoient au milieu de ces ruines remarquables

(1) P. 13. « La route de Pietro della Valle, dit M. Rennel, doit lui avoir fait traverser toute l'étendue de la partie orientale de Babylone. Niebuhr et Otter n'ont pas, il est vrai, traversé le même terrain, parce qu'ils ont pris la route directe de Hillah à Bagdad, qui passe à l'est des ruines, mais qui, toutefois, coupe presque entièrement l'emplacement de Babylone entre la prétendue tour de Bélus et la face orientale du mur de la ville. » (P. 365.)

J'observerai à ce sujet que les ruines des monceaux sont situées à gauche, à peu de distance de la route directe de Hillah; un voyageur ne voit la tour de Bélus que lorsqu'il passe auprès, et doit s'écarter de son chemin, s'il veut l'examiner. Or, cette visite lui prendra plus de temps qu'il n'en a généralement à donner, d'après le témoignage unanime de tous ceux qui ont fait la même route, sans parler de la crainte d'être surpris par les Arabes-Bédouins.

que lorsque leurs conducteurs leur ont dit qu'ils traversoient les lieux où fut la tour de Babel (1); par conséquent, ils n'avoient pas le temps d'examiner les tas de décombres. D'autres voyageurs n'ont visité qu'une rive de l'Euphrate, ne voulant pas courir le risque de rencontrer des Arabes en allant satisfaire leur curiosité de l'autre côté de ce fleuve. Depuis la tour de Bélus, qui est à quatre milles de distance de Hillah en ligne droite, on ne voit plus de monceaux en remontant le long des bords du fleuve pendant douze milles, jusqu'à un petit tas de briques blanches et rouges que les Arabes nomment *le bain*. Je soupçonne que ce sont les restes d'un édifice moderne; j'en juge ainsi d'après la dimension, la couleur et l'aspect général des briques, qui n'ont pas la

(1) En approchant à quelques milles de Hillah, sur la rive orientale de l'Euphrate, et ne m'attendant pas à voir les ruines d'une ville, mon attention fut fixée à la vue de longs monceaux de terre. Mes guides me dirent que c'étoit Macloube; mais, ne parlant que fort peu l'arabe, et n'ayant rencontré à Hillah personne qui sût l'anglois, je n'appris qu'à mon arrivée à Basra quel étoit le lieu que j'avois vu : j'avois sans aucun doute passé sur l'emplacement de l'ancienne Babylone. (Voyage de Cunningham.)

« Le seigneur des armées l'a fait disparoître avec le balai de la destruction. »

« Pays où nul homme n'habite, et où le fils de l'homme ne passe pas. »

moindre ressemblance avec celles que j'avois vues précédemment. Je suppose que cet endroit n'a encore été visité par aucun voyageur, car il se trouve à une distance trop considérable de la grande route de Hillah à Bagdad, et nulle personne n'en fait mention.

Voilà tous les monceaux, ou, comme on les appelle, les ruines de Babylone que l'on montre généralement aux voyageurs sous le nom général de Babel. Cependant, après beaucoup de questions, j'appris qu'il y avoit, à quelques milles de Hillah, des tas de ruines sur la rive droite, entre le fleuve et le village de Karakouli. Je m'y rendis en conséquence, et j'aperçus un espace d'un demi-mille carré couvert de fragmens de diverses sortes de briques; mais leur vue ne me prouva pas qu'elles ne ressembloient, ni par la matière ni par la forme, à celles que j'avois trouvées à la tour de Bélus, et au monceau situé entre ce monument et le fleuve : je revins donc sur mes pas, un peu déconcerté.

Ayant satisfait ma curiosité en examinant tous les monceaux ou les lieux que M. Rennel a décrits, ou que les habitans du pays m'avoient indiqués comme appartenant à Babel, je me mis à chercher les restes du fossé et du mur qui avoit entouré Babylone. C'étoit le principal objet de mon voyage, et je ne l'avois pas encore rempli. Aucun voyageur moderne n'a vu ni l'un ni l'autre;

aucun ne dit non plus qu'il les ait même cherchés. Mes informations sur ce point, parmi les Arabes, ne m'apprirent rien. Désirant néanmoins vérifier les conjectures de M. Rennel, je commençai mes recherches en descendant le long du fleuve pendant cinq milles, et ensuite je suivis ses sinuosités en remontant sa rive orientale ou gauche. Pendant seize milles au nord de Hillah, je prolongeai la rive occidentale ou droite de la même manière, et je ne découvris pas la moindre trace, en apparence, d'une excavation profonde en ligne droite, ni des restes de monceaux ou de décombres qui pussent faire conjecturer qu'il y ait eu un fossé ou un mur sur une longueur de vingt-un milles. En retournant chez moi, je quittai les sinuosités du fleuve à sa rive occidentale; et, marchant en ligne droite du village de Karakouli, à quinze milles au nord et à l'ouest de Hillah, j'arrivai à cette ville. Le lendemain, je quittai les bords du fleuve près de la tour de Bélus, et je m'en éloignai de six milles à l'est et d'autant à l'ouest. Ayant ainsi parcouru un espace de vingt-un milles en longueur, en suivant le cours de l'Euphrate, et de douze milles en largeur en le coupant, je ne pus apercevoir rien qui me donnât lieu de conjecturer qu'il eût existé un mur ou un fossé dans cette vaste étendue (1). Au reste, ceci mène à cette

(1) Des voyageurs ont dit qu'ils avoient vu de longs

conclusion; c'est que, s'il existe des ruines, les murs doivent avoir eu une circonférence plus considérable que celle que lui attribuent les géographes modernes. J'ai peut-être été induit en erreur ; mais je n'ai épargné aucune peine pour n'y pas tomber. J'ai parcouru le pays, soit à pied, soit à cheval, durant huit heures, pendant six jours consécutifs, et douze heures le septième.

La partie du cours de l'Euphrate située entre Karakouli et Hillah, éloignés l'un de l'autre de seize milles, est extrêmement sinueuse, surtout vis-à-vis la tour de Bélus, qui en est à un quart de mille de distance. Les rivières qui coulent sur une surface unie et sur un terrain peu ferme étant sujettes à changer de lit, on peut, sans raisonner contre les probabilités, supposer que l'Euphrate a coulé autrefois entre la tour de Bélus et

monceaux dans le voisinage : j'observe qu'il est assez facile d'être trompé sur ce point : quelques-uns des bords des anciens courans d'eau étant élevés, peuvent être facilement pris pour des restes d'anciens murs par des voyageurs pressés ou fatigués, qui, épuisés par une longue marche et par la chaleur, ne songent pas à faire des questions qui pourroient les éclairer. Par exemple, au-delà de la partie de Hillah située sur la rive sud-ouest de l'Euphrate, on aperçoit un grand canal qui semble parallèle au fleuve ; deux monceaux assez hauts se prolongent sur une ligne perpendiculaire à ses bords ; mais, avec un peu de réflexion aidée de questions fort simples, on devine quel a été le but primitif de ces élévations.

l'autre grand monceau qui en est éloigné de trois quarts de mille à l'ouest, et où j'ai trouvé les murs d'une grande maison, ainsi qu'un arbre très-vieux ; car, si les restes du palais n'étoient pas là, je ne sais où les placer. Or, en admettant que le cours de l'Euphrate n'est plus le même que dans l'antiquité, et que ce fleuve coule actuellement à l'ouest du palais, ainsi que de la tour, au lieu de passer entre ces deux édifices, comme le disent les auteurs anciens, la position du palais et celle de la tour sont marquées exactement par ces deux monceaux. En effet, à l'exception de l'échauguette de Niebuhr, dont j'ai parlé dans mon excursion du premier jour, on ne trouve pas un seul monceau sur le bord occidental, et les Arabes n'y vont pas chercher des briques, quoique la principale partie de la ville y soit située. Si cette conjecture est admissible, alors les anciens et les modernes sont d'accord dans leurs descriptions de cette ville fameuse, relativement à la situation de ses deux principaux édifices ; mais, si on la rejette comme improbable, on restera dans la même obscurité qu'auparavant pour chercher les restes du palais. L'aspect moderne de la rivière, des ruines et du pays voisin à l'époque où je les ai examinés, m'a fait regarder comme vraisemblable cette conjecture, sur laquelle néanmoins je n'insiste pas.

Ayant parlé de toutes les choses qui m'ont paru

dignes d'être remarquées, je terminerai mon mémoire par quelques observations générales. Je pense d'ailleurs qu'il est inutile de s'occuper plus long-temps de l'étendue des murs de Babylone, et de la surface que cette ville couvroit, car il n'en reste rien qui puisse aider à partager l'opinion des anciens ou des modernes sur ces points.

Pietro della Valle et Beauchamp donnent à la tour de Bélus une étendue de six cent quarante à six cent soixante pieds carrés. J'ai mesuré sa circonférence en marchant, et j'ai trouvé que ses faces avoient chacune une longueur de neuf cents pas ou deux mille deux cent cinquante pieds; la pente, en descendant par les côtés, est graduelle et en général aisée. Je n'ai peut-être pas mesuré dans le même endroit que les deux voyageurs que je viens de citer; mais la différence qui se trouve entre nos résultats n'est pas importante, car un laps de temps de deux cents ans qui s'est écoulé entre Pietro della Valle et moi peut avoir produit des changemens considérables. La hauteur de l'angle du sud-ouest, qui est la partie la plus élevée, est estimée à deux cents pieds. Je manquois de moyens pour vérifier cette évaluation, mais je la crois exacte. Della Valle parle de deux sortes de briques, les unes cuites au feu, les autres séchées au soleil, Beauchamp n'a rencontré que les premières. J'en ai vu des unes et des autres et aussi une troisième sorte qui est d'un rouge

foncé comme les briques angloises, et qui paroît extrêmement cuite. Celle-ci est très-commune à l'échauguette de Niebuhr, et porte généralement une inscription, mais en petits caractères ; je ne pus m'en procurer une seule entière. Elles sont toujours en petits morceaux. Ces deux sortes se trouvent à la tour de Bélus, au monceau qui est vis-à-vis; et à l'échauguette, mais les briques, séchées au soleil, ne se voient qu'à la tour de Bélus: l'intérieur en est composé ; c'est aussi le seul monument où il y ait encore des roseaux et du bitume employés pour unir les assises de briques séchées; il paroît qu'on s'en étoit beaucoup moins servi dans les autres constructions ; cependant on en voit, comme je l'ai dit, à Aggerkif, près de Bagdad, dans des ruines qui sont certainement de bâtisse babylonienne. Il paroît qu'en général on faisoit peu d'usage des roseaux et du bitume avec les briques cuites. On les unissoit plus communément avec une couche mince de chaux et de sable. Les briques séchées ont quatre pouces sept dixièmes d'épaisseur, dix-sept pouces et demi de largeur ; les briques cuites, trois pouces d'épaisseur, douze pouces de largeur, et pèsent ordinairement trente-une livres.

L'Euphrate est navigable pour des bâtimens de trois cents tonneaux jusqu'à Korna, situé à cent vingt milles du Golfe persique. Les bateaux de quatre-vingts tonneaux et au-dessous peuvent

remonter de Korna à Hillah pendant six mois de l'année. Leur construction est singulière; ils n'ont qu'un mât avec une grande voile latine; leur forme est à peu près celle d'un croissant; ils n'ont pas de quille, et leur gouvernail est grossièrement façonné; les membrures et les bordages sont grossièrement cloués ensemble. L'extérieur est enduit de bitume (1); quand ces embarcations descendent le fleuve de Hillah à Korna ou à Bassora, elles vont à la voile si le vent est favorable; s'il est contraire, elles se laissent aller au courant de l'eau. Pour remonter le fleuve, on attache une corde à la tête du mât, quatre ou six hommes en tiennent l'extrémité, et le traînent ainsi à la remorque (2).

(1) Nous arrivâmes à un lieu, nommé Aït, près duquel il y a une éruption continuelle de fumée et de poix bouillante dont les torrens couloient dans la plaine voisine à une grande distance. Les Maures l'appellent *la Bouche de l'Enfer*. Ils en enduisent leurs bateaux à trois à quatre pouces d'épaisseur, et trouvent qu'elle les préserve admirablement bien de l'eau. (R. Fitch, Voyage à Ormuz en 1583.—Collection de Harris, p. 207.)

Preacher, voyageur plus moderne, parle aussi d'une substance qui sert, dans tout ce pays, à empêcher les barques et les bateaux de prendre l'eau. (Collection de Churchill, p. 719.)

(2) Ces remarques me furent suggérées en lisant une note de Larcher sur Hérodote, dans laquelle il doute beaucoup que l'Euphrate soit navigable au-dessus de Korna.

Il est curieux d'observer comment, malgré le laps des siècles, certaines coutumes locales et certains usages continuent à être en pratique. Les bateaux circulaires, faits en roseaux et de la forme d'un bouclier qui attirèrent tant l'attention d'Hérodote, et qui, de son temps, faisoient la navigation du fleuve, ne diffèrent presque pas de ceux dont on se sert aujourd'hui (1). Il existe aussi un autre genre de navigation dont parle Xénophon (2). Lorsque les marchands de l'Arménie s'embarquent sur le Tigre, ils rassemblent un grand nombre de peaux de chèvres, les enflent; puis les joignant ensemble, ils en forment une espèce de radeau carré (3);

(1) La même espèce d'embarcation, dit Rennel, est aujourd'hui en usage sur la partie inférieure du fleuve, et porte de même le nom de Kefah (navire rond); mais elle est faite en osier et enduite de bitume: on emploie rarement les peaux, qui sont plus rares qu'autrefois. (P. 205.)

Ces embarcations ne sont usitées qu'en guise de bacs sur les canaux, le courant du fleuve étant trop fort pour qu'on les emploie comme un bateau : ces barques ne sont composées que d'osier et de bitume, et ont environ sept pieds de diamètre. Je les ai vues transporter dix personnes du bord à l'autre d'un grand canal. A Bassorah, on recherche beaucoup des pirogues qui se construisent dans l'Inde, et qui en sont apportées par les navires de commerce pour être vendues.

(2) *Anabasis*, Liv. I, ch. v, § 10.

(3) Il descend d'Arménie à Feloughia, par le Tigre,

il y en a souvent cinquante, et même cent; on place dessus des nattes, sur lesquelles on pose les marchandises; les propriétaires de la cargaison et les passagers se mettent par dessus le tout, et on laisse aller ce radeau au courant du fleuve; il donne quelquefois contre des îles et des endroits où l'eau est peu profonde; mais le lit du Tigre n'étant pas dur, endommage rarement les peaux (1).

La marée, en arrivant à Korna, produit un effet singulier: elle surmonte le courant de l'Euphrate; mais celui du Tigre étant trop fort pour qu'elle le dompte, on voit, quand on est au confluent des deux fleuves, d'un côté la marée remonter dans l'Euphrate, de l'autre reculer, parce qu'elle est repoussée par la rapidité du Tigre; et produire ainsi, par la direction contraire de ces deux courans, un remous violent.

une bonne quantité de denrées. Elles arrivent sur des radeaux faits de peaux de chèvres gonflées et de planches posées par-dessus, sur lesquelles on place les marchandises. Quand la cargaison a été débarquée à Babylone, on ouvre les peaux, et on les rapporte à dos de chameaux en Arménie, pour s'en servir dans un autre voyage. (*Voy.* R. Fitch.)

(1) Nous descendîmes le Tigre jusqu'à Bagdad, non dans des bateaux, comme sur l'Euphrate, mais sur des *zatares* ou radeaux: on les vend à Bagdad pour bois à brûler, et on rapporte les peaux par terre sur des ânes. (*Voy.* J. Preacher, p. 748.)

Les marées du Golfe persique se font sentir dans l'Euphrate à vingt milles au-dessus de Korna ou à cent quarante milles de l'embouchure du fleuve. Selon le rapport des habitans du pays, la profondeur de l'Euphrate à Hillah est de plus de quarante pieds dans les grandes eaux (1) ; quand je les vis, la surface de l'eau étoit à trois pieds du bord de la rive; elle étoit par conséquent bien près de sa plus grande hauteur, car nous étions à l'époque de son gonflement annuel (2); ainsi je suppose qu'il atteint au point qui m'avoit été indiqué. Il est plus large, mais moins rapide que le Tigre ou Djela. La partie comprise entre Kara-

(1) On dit à Texeïra qu'il avoit trente pieds de profondeur à Musib, vingt milles au-dessus de Babylone. (Rennel, p. 373.)

(2) Les opinions varient sur la largeur de l'Euphrate à Hillah : Niebuhr dit qu'elle est de cent trente pieds; un autre voyageur moderne en a trouvé douze cents (anglois) : suivant Strabon, elle est d'un stade ou six cent soixante-dix-huit pieds (anglois). L'idée de Rennel sur la pente des rives de l'Euphrate et du Tigre n'est qu'une conjecture, car les bords de ces fleuves sont perpendiculaires, et, dans le temps des crues annuelles, acquièrent non une grande largeur, mais de la profondeur et de la rapidité. L'Euphrate commence à croître en janvier, et le Tigre beaucoup plus tôt; ils sont à leur plus grande hauteur à la fin de mai ; ils s'élèvent à douze pieds en ligne perpendiculaire. Texeïra et sir Harford Jones disent que c'est une crue considérable.

kouli et le monceau étoit très-étroite ; ensuite il s'élargit beaucoup en approchant de Hillah, et, tout près du monceau, il décrit tout à coup une courbure, coulant presque entre la tour de Bélus et le grand monceau qui est vis-à-vis ; c'est ce qui m'a fait hasarder la conjecture, qu'autrefois il a pu passer entre ces deux monumens, au lieu de couler, comme à présent, à l'ouest de l'un et de l'autre. Les inondations de ce fleuve ne contribuent pas à fertiliser la terre ; on la cultive uniquement à l'aide des irrigations. L'eau remonte dans une auge par le moyen d'une machine très-simple qu'un seul homme met en mouvement ; elle est ensuite conduite par des canaux étroits dans tous les champs. Les piliers en terre, sur lesquels la barre de traverse s'appuie, ont à peu près deux pieds de diamètre ; le vaisseau qui enlève l'eau est de forme ovale, long de trois pieds, large de seize à dix-huit pouces, c'est un panier en roseaux tressés, enduit de bitume (1).

(1) « La machine dont on se servoit pour répandre les » eaux du fleuve dans les campagnes s'appeloit *κηλωνειον*, » en latin *tolleno* : c'est, je crois, une espèce de bascule » dont on se sert encore dans quelques-unes de nos pro- » vinces pour puiser l'eau des puits, et la répandre en- » suite dans des auges immenses où l'on abreuve le bé- » tail. » (LARCHER.) Je crois que cette remarque du savant traducteur a été faite sans trop de réflexion. La bascule françoise et la machine babylonienne, aujourd'hui en

Le mauvais état des canaux est cause que la culture se trouve restreinte aux terrains situés sur les bords du fleuve, ou du petit nombre de rigoles dans lesquelles les eaux peuvent entrer à l'époque de leur crue annuelle. Ainsi, ce pays, qui passoit pour le plus fertile du monde, ressemble plus à un désert qu'à un territoire qui rendoit quatre cents grains pour un.

Il est très-remarquable qu'au-dessus de Korna, situé au-delà de Bassora, au confluent de l'Euphrate et du Tigre, on n'aperçoit plus de dattier sur les bords de ce dernier fleuve, tandis que ceux du premier en sont garnis jusqu'à Babylone, et même très-loin au-delà.

Hérodote, ainsi que je l'ai rapporté plus haut, dit que le palmier produit du pain, du vin et du miel. Les dates composent encore aujourd'hui une partie si essentielle de la nourriture des habitans, que l'on peut les regarder, sans être taxé d'inexactitude, comme le pain du peuple. On s'en sert aussi pour fabriquer une liqueur fermentée

usage parmi les Arabes, ne sont pas également propres à tirer l'eau des puits, et la dernière n'est pas en état de l'élever d'une certaine profondeur. Je ne suis pas sûr qu'elles soient exactement les mêmes, Hérodote ne décrivant pas l'ancienne, et se bornant à dire que c'est une machine hydraulique. Probablement, la machine moderne ne diffère pas beaucoup de l'ancienne, la première étant extrêmement simple et commode pour l'irrigation.

à laquelle on donne de la saveur en y ajoutant de l'anis. On sait que les anciens n'étoient pas d'une délicatesse extrême pour le goût de leurs vins, et qu'ils appeloient ainsi toute espèce de liqueur fermentée. Il est possible, au reste, que les Babyloniens aient possédé l'art d'extraire la sève du dattier et d'en composer, par la fermentation, une liqueur, ou, comme Hérodote l'appelle, un vin, art que les Arabes actuels ignorent; d'ailleurs l'introduction et l'influence du mahométisme dans ces pays ont probablement fait tomber ce procédé en désuétude, de sorte qu'il a été oublié et perdu. Il est plus difficile d'expliquer comment le palmier produit du miel, à moins que l'on ne suppose que les anciens, n'ayant que le miel pour donner un goût de douceur à leurs mets et à leurs boissons, appliquoient ce nom à toutes les substances qui avoient une saveur douce, de même que nous employons maintenant les mots de *sucre* ou *saccharin* pour tout ce qui est doux au goût, ou bien ressemble au sucre. Encore aujourd'hui, les Arabes et les Turcs se servent du sucre de dattes dans beaucoup de conserves. On le prépare avec le suc de la datte, qui est très-abondant quand ce fruit est frais, et qui en transsude quand il y en a une grande quantité entassée. Je sais qu'un médecin de Bombay a réduit en une substance sucrée et grenue la sève du dattier; mais il est extrêmement douteux que les chimistes, du temps d'Alexandre

aient été en état d'exécuter une opération de ce genre.

Hillah est par 32° 28′ de latitude nord suivant Niebuhr, et 32° 38′, suivant Beauchamp. Cette ville qui, dit-on, occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne Babylone, est assez grande, on y compte de dix à douze mille habitans; l'Euphrate la traverse. Les deux parties de la ville communiquent entre elles par un pont de bateaux d'une construction très-grossière; ils sont joints ensemble par de grandes chaînes de fer et des plate-formes faites en troncs de dattiers, en nattes et en terre. Les maisons sont entremêlées d'un grand nombre de dattiers; ce qui, à une certaine distance, donne lieu de supposer que cette ville est très-grande et située au milieu de bosquets. (1).

La route de Bagdad à Hillah est bonne; le pays, aussi loin que la vue peut s'étendre, est absolument plat, et coupé de canaux creusés jadis du Tigre à l'Euphrate, mais que l'on ne reconnoît aujourd'hui qu'à leurs bords détruits.

Le climat passe pour très-serein, très-beau, et très-sain, quoique les chaleurs soient très-fortes depuis le mois d'avril jusqu'en octobre. L'eau de

(1) Vis-à-vis de Babylone il y a un joli village d'où l'on va à la ville par un long pont de bateaux retenu par une grande chaîne de fer attachée de chaque côté du fleuve. (*Voy*. R. Fitch.)

l'Euphrate est aussi estimée aujourd'hui par les Arabes, que l'étoit, dans l'antiquité, celle du Khoaspes, le Karoun des modernes, par les monarques qui résidoient à Ecbatane (1).

(1) On peut consulter, sur les ruines de Babylone, le *Voyage de Rich*, dont la traduction en françois a paru à Paris, chez Firmin Didot, en 1818.

DESCRIPTION DES ILES HARVEY,

Petit groupe voisin de l'archipel de la Société, dans le Grand-Océan.

Manaïa.

L'ÎLE que Cook a improprement nommée *Manghia* (1), est ceinte d'une barrière de rochers de corail, hauts de 20 à 70 pieds, et percée de quelques ouvertures par lesquelles on pénètre dans l'intérieur. La partie cultivée de l'île consiste en

(1) Ce grand navigateur la découvrit le 29 mars 1777. Deux insulaires se hasardèrent à venir, dans une pirogue, le long du navire de Cook, mais ne voulurent jamais monter à bord. On leur demanda le nom de leur île; ils répondirent *Manghaïa* ou *Manghia;* ils y ajoutoient quelquefois les mots de *noué, naï, naïva :* ils dirent que leur chef s'appeloit Orouaecka. Cook essaya de débarquer; la violence du ressac l'en empêcha. Il ramena avec lui l'insulaire auquel il avoit d'abord parlé, et qui cette fois consentit, quoique avec répugnance, à monter à bord : il paroissoit si inquiet et si mal à son aise, que Cook le renvoya bientôt. Cook, ayant vu de près les insulaires sur la plage, les dépeint comme ressemblant beaucoup aux Taïtiens. (E.)

six grandes vallées, où il y a des plantations de taros, de bananiers, de ti (1), de cocotiers, et d'arbres à pain ; mais ces derniers ne sont pas nombreux. La disette est quelquefois si grande dans la saison sèche, que beaucoup d'insulaires meurent de besoin. Deux causes peuvent contribuer à cette calamité; d'abord, la paresse des habitans ; secondement, leur propension à voler, et même à commettre, par malveillance, du dégât; il en résulte que les jeunes plantations d'arbres à pain et d'autres arbres sont quelquefois pillées. Les déprédations de ce genre sont si communes, que les cocotiers sont entourés de feuilles sèches jusqu'à la moitié de leur hauteur, afin que le bruit qu'elles feroient, si on touchoit la tige, avertît du larcin projeté.

Le nombre des habitans de Manaïa est de 1,000 à 1,500. Quelques-uns ont embrassé le christianisme; mais le roi et les principaux insulaires sont restés idolâtres.

Manaïa étoit partagé entre cinq chefs ou rois, comme les appellent les missionnaires; ils se nommèrent Nemanatini, Teao, Paparani, Téournorongo, et Kaiaou; ils se faisoient la guerre; le premier, ayant vaincu les autres, exerce aujourd'hui le pouvoir suprême. L'île est divisée en six

(1) Ti (*Dracæna terminalis*) : on emploie sa racine pour en préparer une boisson enivrante. (E.)

cantons, gouvernés chacun par un chef qui jouit d'une grande autorité.

Ses insulaires ont cinq principales divinités qui sont, Oro, Tamé, Teahio, Tôhiti et Motoro. Ils offrent au premier, mais rarement, des sacrifices humains; ils ont aussi des moraïs, et regardent certaines espèces de vêtemens comme sacrées; toutes sortes de personnes ne peuvent pas les porter. Il n'est pas permis aux hommes et aux femmes de manger ensemble.

Leur manière de disposer des morts est singulière: sur un des monticules les plus hauts, est un trou très-profond, qui probablement communique avec la mer; c'est là que tous les cadavres sont jetés sans nulle distinction, après les avoir couverts d'un morceau de toile qui est fixé avec une corde. Les corps sont apportés là de toutes les parties de l'île. Depuis un temps immémorial on se conforme à cet usage; il s'exhale de l'ouverture une puanteur épouvantable.

L'infanticide est inconnu, ce qui concourt, avec le peu de maladie qui règne dans l'île, suite de la rareté des communications des habitans avec les Européens, à augmenter la population. Les missionnaires et le capitaine du navire qui les amena, étoient les premiers Européens qui eussent débarqué à Manaïa.

Le langage de cette île ressemble plus à celui de la Nouvelle-Zélande qu'à celui de Taïti : le *ng*

et le *k* y sont très-fréquens ; le *h* et le *f* y sont entièrement inconnus. Les insulaires montrent beaucoup d'adresse dans la fabrication de leurs étoffes, de leurs pirogues, de leurs haches de pierre, et de leurs pendans d'oreilles. Leur tête est couverte d'une profusion d'étoffes à ramages, de grains rouges, et de bandelettes d'un travail délicat. Aucun des insulaires de ces mers n'égale les Manaïens dans la fabrication de leurs bandelettes (1).

Rarotonga.

La population de cette île est de 6,000 à 7,000 âmes. Autrefois, trois chefs, nommés Maké, Tinomana, et Pa la gouvernoient, et se faisoient des guerres longues et sanglantes ; mais aujourd'hui le consentement général a délégué ce pouvoir suprême à Makê. Ce chef a embrassé le christianisme, et a donné des preuves de la sincérité de sa conversion, en éloignant sept de ses femmes ; car il en avoit huit ; il n'en a gardé qu'une. Il est très-assidu à l'école, très-attentif aux instructions religieuses, et donne un prompt acquiescement à tous les plans qui ont pour objet le bien spirituel et temporel de son peuple. C'est un bel homme, d'une figure agréable ; il a huit fils et quatre filles.

(1) Cook place cette île par 21° 57′ de latitude S. et 201° 53′ de longitude E. de Greenwich.

Les progrès du christianisme ont été plus rapides dans cette île que dans l'archipel de la Société; cet heureux succès est dû aux efforts de deux prédicateurs taïtiens, depuis 1824, car auparavant on connoissoit à peine l'existence de cette île.

Quand les insulaires étoient idolâtres, ils adoroient quatre principales divinités; savoir: Taaroa, Botéa, Tohiti et Motoro: les noms des deux dernières correspondent à ceux des dieux de Manaïa; on ne leur offroit pas de sacrifices humains. Il y avoit dans l'île une association semblable à celle des Arréoïs, mais qui, à la naissance de leurs enfans, ne tuoient que les filles. En temps de guerre, on coupoit la tête des hommes tués sur le champ de bataille, puis on les mettoit en tas, dans les moraïs; quant aux corps, les vainqueurs les mangeoient dans un grand repas. Les convertis au christianisme, avant d'acquérir leur supériorité actuelle, eurent à soutenir une bataille contre les idolâtres, qui les inquiétoient continuellement, et les menaçoient de les exterminer eux et leur religion. Les idolâtres furent mis en déroute, et laissèrent leurs dieux entre les mains de leurs adversaires. Les chrétiens traitèrent avec bonté ceux de leurs ennemis qu'ils firent prisonniers, et leur rendirent la liberté. Ceux-ci revinrent en corps, et déclarèrent qu'ayant perdu leur tête, parce qu'ils avoient été saisis par là, ce qui est

un signe de captivité, ils étoient perdus; ils ajoutèrent que leurs dieux les avoient trompés, et qu'ils désiroient être reçus parmi les chrétiens. Les images des dieux, prises au nombre de quatorze, et qui avoient à peu près vingt pieds de long sur six de tour, restèrent étendues dans l'enclos des missionnaires, comme celle de Dagon devant l'arche.

L'établissement des missionnaires est situé à l'entrée d'une belle vallée, longue de trois milles; il renferme plusieurs centaines de maisons, dont cent quatre-vingts sont revêtues de plâtre. De ce nombre est celle du roi, qui est tapissée avec beaucoup de goût, en toiles peintes, et décorée d'ornemens en coquilles : elle a cent trente-six pieds de long sur vingt-quatre de large ; elle contient huit chambres avec des planchers. Tout à côté, il y en a une autre, longue de cent trente-huit pieds et large de vingt, dans laquelle le roi mange; ses domestiques et les autres personnes attachées à son service y demeurent. La maison des deux prédicateurs taïtiens a quatre-vingt-dix pieds dans un sens, et trente dans l'autre , mais partout le sol est revêtu de planches ; les chambres sont meublées de lits , de sofas, de fauteuils et de tables; tous ces meubles ont été façonnés par les insulaires , sous la direction de leurs instituteurs.

L'île est un grand jardin cultivé ; les flancs des

collines, en un mot, tout emplacement où les végétaux comestibles peuvent croître, sont plantés en taro, bananes, potirons, patates et ti. Les cocotiers et les arbres à pain sont rares; Maké voudroit bien augmenter le nombre de ces arbres; mais les insulaires ne se soucient pas beaucoup des derniers. Toutefois, ils soignent l'agriculture; on les voit tous, hommes, femmes, enfans, constamment occupés aux travaux de leurs plantations.

Le roi et les principaux chefs lisent bien; en général, l'instruction fait des progrès rapides parmi le peuple. La pluralité des femmes est entièrement abolie.

Aïtoutaké.

L'établissement formé dans cette île a environ deux milles de long; il consiste en un grand nombre de chaumières blanches, bâties à l'ombre de grands *aitos;* ce qui produit un effet très-pittoresque. On a construit un môle en rochers de corail pour que les canots pussent aborder avec plus de facilité : à son extrémité, on a dressé un mât au haut duquel on hisse un pavillon quand un navire arrive en vue de l'île. Le môle a six cent soixante pieds de long et dix-huit pieds de large.

Le nombre de maisons revêtues de plâtre est de cent quarante-quatre; plusieurs sont meublées de lits et de sofas. Les maisons des principaux

chefs sont solidement bâties, mais moins finies que celles de Rarotonga. Les femmes font des bonnets et des capotes ; les hommes portent des chapeaux bien faits. Beaucoup d'insulaires savent lire ; ils sont assidus à l'étude, quoiqu'ils conservent encore plusieurs manières sauvages.

Cette île, ainsi que celles de Manaïa et de Rarotonga, a éprouvé un manque de vivres : l'eau y est rare ; et dans la saison sèche, qui dure de juin à novembre, les sources, d'ailleurs peu nombreuses, tarissent ; les habitans sont alors obligés de creuser des trous qui leur fournissent de l'eau d'une couleur foncée et d'un goût désagréable, ce qui est dû en partie aux rats ; dès qu'un trou est ouvert, ils y arrivent en foule pour étancher leur soif ; quelques-uns se noient dans l'eau et la corrompent.

Maoutii.

Cette île est entièrement entourée d'un récif de corail, sans aucune ouverture qui permette au plus petit canot d'aborder. Ce récif forme des chaînes de monticules qui ont de dix à vingt pieds de haut, et au-dessous desquels il y en a de plus bas, séparés les uns des autres par des cavités profondes. La seule manière de pénétrer dans l'intérieur de l'île est de sauter du canot sur le récif, dans les endroits où le ressac est le moins fort, et où la mer est la plus basse, puis de traverser

à gué les chaînes des monticules de corail, ce qui est aussi difficile que dangereux; on parcourt ainsi deux milles, largeur que le récif conserve tout autour de l'île.

L'établissement des missionnaires est à quatre milles dans l'intérieur. Le nombre des insulaires n'excède pas 200; leur tenue est propre et décente. Les femmes sont bien vêtues; il est rare d'en voir sans bonnet, ou des hommes sans chapeaux. Cette île fut visitée, au mois d'août 1825, par lord Byron, capitaine de la frégate *la Blonde;* il témoigna sa satisfaction des progrès des insulaires dans la carrière de la civilisation.

Mitiaro.

Cette petite île est nue et stérile : les habitans, au nombre d'environ une centaine, ont de la peine à subsister ; ils sont maigres et ont l'air malheureux, c'est faute de nourriture. Ils désirent être transportés aux îles de la Société ; ils sont attentifs aux instructions, et assidus à l'étude.

Atoui.

L'île d'Atoui est inégale; les collines sont de hauteur médiocre, leur sommet est uni; les vallées sont profondes et spacieuses. La maison du chef et des instituteurs est au haut d'une de ces collines. On y jouit d'une vue délicieuse. La masse du peuple a abandonné les instituteurs, leur a rendu leurs livres,

et est retombée dans l'idolâtrie, quoique les chefs et quelques autres personnages principaux continuent à assister aux instructions. Les femmes paroissent être dans un état complet de dégradation et d'abjection; elles sont obligées de cultiver la terre, de préparer la nourriture, et de faire tous les ouvrages serviles. Les hommes, quand ils ne sont pas occupés à la pêche, restent dans une oisiveté complète. Les vallées sont remplies de cocotiers; l'arbre à pain est rare, l'*auté* ou le mûrier de la Chine a été mangé par les cochons. Les insulaires d'Atoui ont cependant un côté estimable : chez eux, le vol est sévèrement puni.

Transactions of the Missionary Society, ou *Quarterly Chronicle* (janvier 1827).

LETTRES SUR L'INDE,

PAR LE RÉVÉRENDISSIME R. HEBER,

ÉVÊQUE DE CALCUTTA;

Extraites de l'*Asiatick Journal* (1).

Barretchar (en Guzerat), 14 mars 1825.

QUOIQUE la plupart des provinces de la compagnie, à l'exception du Kemaon, ne renferme pas beaucoup de beautés ou de curiosités naturelles, puisque la vue ne s'étend en général que sur une plaine négligemment cultivée; toutefois le carac-

(1) Ces lettres ont été adressées, par le prélat dont on déplore la perte, à un de ses amis les plus anciens et les plus intimes; il les écrivit pendant qu'il parcouroit son vaste diocèse.

Les sentimens d'un homme tel que le feu évêque de Calcutta exprimés dans une correspondance particulière, après une expérience assez longue et des observations locales sur les sujets importans qui sont relatifs à la condition morale des peuples de l'Inde, doivent être regardés comme très-précieux, même par les hommes qui n'adoptent pas toutes les vues qu'il déploie.

tère et les mœurs du peuple offrent une foule de particularités que l'on peut étudier avec intérêt et plaisir : ce qui reste encore à Lacknau (1) du luxe et de la pompe de l'Orient ; la magnificence de Delhi, encore frappante et romantique, quoique bien déchue, et le Tadj-Mahal d'Agra (2), sans doute un des plus beaux édifices du monde, valent en quelque sorte la peine que l'on traverse l'océan Atlantique et la mer des Indes pour venir les contempler.

Ces objets se sont d'abord présentés à mon attention ; depuis, j'ai parcouru des contrées d'un aspect plus sauvage, mais rarement visitées par les Européens, exemptes, durant la plus grande partie de leur histoire, du joug mahométan, et qui conservent en conséquence une grande partie de la simplicité primitive des mœurs des Hindous, sans beaucoup de cette solennelle et pompeuse uniformité que les conquêtes de la maison de Timour ont répandue sur toutes les classes de ses sujets. Les habitans, décrits admirablement, bien que, suivant mon opinion, sous un jour trop favorable, par M. Malcolm, dans son *Mémoire sur l'Inde centrale*, ont le caractère vif, ardent et belliqueux;

(1) C'est à Lacknau que réside le nabab d'Aoude, qui continue de prendre le titre de visir de l'empire mogol. (E.)

(2) Le Tadj-mahal est le mausolée érigé par Chah-Djehan à la célèbre begoum Nour-Djehan. (E.)

mais, par l'effet de leur détestable gouvernement et de leur religion encore plus misérable, il est peu de vices d'esclaves ou de voleurs auxquels ils ne semblent adonnés. Un tel état social est au moins fait pour piquer la curiosité : il ressemble plus à celui que Bruce a décrit dans son Voyage d'Abyssinie qu'à celui d'aucun autre pays que j'aie vu ou dont j'aie lu la relation. Dans ces contrées aussi il y a des paysages sauvages et boisés qui, bien qu'ils soient dépourvus des pics et des glaciers magnifiques de l'Himalaya, ont des beautés naturelles presque comparables à celles des plus jolies vallées des cantons septentrionaux du pays de Galles ; et même des ruines qui, bien qu'inférieures, sous le rapport de l'art, à celles des monumens musulmans dans l'Hindoustan propre, leur sont supérieures, comme différant bien plus de ce qu'un européen est accoutumé de voir ou de trouver décrit.

Durant mon voyage, j'ai été fortement frappé d'un fait ; c'est que le caractère et la situation des indigènes de ces vastes pays sont très-peu connus, et, dans beaucoup de cas, mal dépeints, non seulement par les Anglois en général, mais aussi par la plupart de ceux qui, bien qu'ils aient séjourné dans l'Inde, n'ont pris les idées qu'ils se sont faites de la population, des mœurs et des productions de cette contrée, qu'à Calcutta ou tout au plus au Bengale. Avant de venir dans l'Inde, j'avois tou-

jours entendu dire et cru fermement qu'aux yeux des brahmes c'étoit un crime énorme de manger la chair et de répandre le sang de toute créature vivante. Mais j'ai vu, de mes propres yeux, des brahmes, de la classe la plus élevée, couper la gorge de chèvres qu'ils offroient en sacrifice à Dourga; et je sais, par le témoignage des brahmes et de diverses autres personnes, que non seulement des hécatombes du même genre sont souvent offerts de cette manière comme un acte très-méritoire, puisqu'il y a à peu près vingt-cinq ans, un radjah sacrifia soixante mille de ces animaux dans un espace de quinze jours, mais que tout Hindou, sans même en excepter les brahmes, mange volontiers de la chair de tout ce qui a été offert à une divinité; et, dans les autres castes, on ne se fait pas plus de scrupule qu'en Europe de se nourrir de mouton, de cochon, de poisson et de gibier; on ne s'abstient que de bœuf et de volaille.

J'avois aussi entendu parler sans cesse des bons et timides Hindous, supportant patiemment les injures, serviles envers leurs supérieurs, etc. Je conviens que, jusqu'à un certain point, cela est vrai des Bengalis, qui, je dois le dire en passant, ne sont pas comptés, parmi les indigènes de l'Hindoustan, par ceux qui parlent la langue de ce pays. Beaucoup de personnes qui vivent à Calcutta, prétendent que tous les habitans de l'Inde se res-

semblent : mais même au Bengale, malgré la bonté apparente qui caractérise le peuple, il y a de vastes cantons, très-près de Calcutta, où l'on torture, brûle, ravit, assassine et vole d'une manière non moins systématique, et presque la même que dans la partie la pire de l'Irlande.

En entrant dans l'Hindoustan propre, qui, selon l'idée des indigènes, s'étend des monts Radjamahal à Agra et des montagnes du Kemaon à Bound-el-kound, je fus frappé de surprise de trouver un peuple qui, par la stature et la force, alloit de pair avec la plupart des nations de l'Europe, méprisant le riz et les mangeurs de riz, se nourrissant de pain de froment et d'orge; dont l'extérieur, la conversation et les manières annonçoient un caractère sérieux, fier et décidément martial, accoutumé, sans exception, depuis le berceau, à l'usage des armes et aux exercices athlétiques, et préférant infiniment le service militaire à toute autre manière d'exister.

Cette partie de leur caractère, mais sous une apparence plus rude et plus sauvage, et dégradée par un mélange considérable de perfidie et de violence, est manifeste dans les habitans du Radjpoutana et du Malvah qui sont plus petits et ont moins bonne mine; tandis que, dans les bois et dans les montagnes que l'on rencontre, on observe une race d'hommes entièrement dissemblable des précédentes, et dans un état social qui s'élève

à peine au-dessus de celui des sauvages de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zelande. On m'a assuré que les indigènes de Deccan, et des provinces qui relèvent des présidences de Bombay et de Madras, diffèrent autant de ceux des pays que j'ai parcourus, et les uns des autres, que les François et les Portugais des Grecs, des Allemands ou des Polonois. Autant il est peu raisonnable d'attribuer un caractère uniforme aux habitans d'une contrée si vaste, et subdivisée par tant de cantons presque impraticables, couverts de montagnes et de djengles, autant la majorité des hommes que j'ai vus mérite le caractère de douceur et de bonhomie dont on les a si souvent gratifiés...

Il n'y a pas long-temps, j'eus occasion de lire un discours d'un membre influent de l'assemblée générale d'Ecosse, dans lequel il déclare qu'il est convaincu que les vérités du christianisme ne peuvent pas être reçues par des hommes, vivant dans un état aussi grossier que l'est celui des habitans des Indes Orientales, et qu'il étoit nécesaire de leur inspirer le goût des habitudes et des agrémens de la vie civilisée avant qu'ils pussent embrasser la doctrine de l'Evangile. La même chimère, car ce n'est rien de plus, a été répétée dans divers pamphlets; je l'ai aussi entendu redire dans plusieurs conversations à Calcutta. Mais, quoiqu'il soit très-certain que les Indiens des classes inférieures sont dans l'excès de la misère,

et que, dans plusieurs vastes cantons, les grands et les petits obéissent très-peu aux lois ; qu'il s'y commette beaucoup de vols et d'actes d'oppression et même de férocité, je ne connois aucune partie de la population, excepté les tribus montagnardes dont je viens de parler, que l'on puisse, en parlant avec exactitude, appeler incivilisée. Parmi les circonstances défavorables dont j'ai fait mention, la première est due à ce que la population est toujours inquiète sur ses moyens de subsistance, et cela vient, non d'aversion ni d'indifférence pour une meilleure nourriture, ou pour des vêtemens plus multipliés, ou pour des ornemens plus nombreux que les paysans n'ont coutume d'en porter; car, au contraire, si elle en a les moyens, elle a plus de penchans que les hommes de sa classe en Europe, pour la parure et l'apparence extérieure; cela vient uniquement d'un préjugé que le christianisme seul peut être assez fort pour écarter, et qui porte un père à regarder comme le malheur le plus funeste de permettre à son fils de rester célibataire, et qui, en conséquence, unit ensemble des enfans de douze à quatorze ans. La seconde circonstance a son origine dans les longues infortunes et les guerres intestines de l'Inde, qui sont encore trop récentes, même lorsque leurs causes ont cessé d'exister, pour que l'agitation qu'elles ont causée ait entièrement disparu et fait place au calme. Mais

dire que l'on ne trouve pas chez les Hindous ou chez les Mahométans les traits caractéristiques d'un peuple civilisé, est une assertion que je ne puis supposer venir de quelqu'un qui a vécu au milieu d'eux. Leurs manières sont au moins aussi agréables et aussi polies que celles des gens qui, parmi nous, appartiennent aux mêmes classes de la société. Leur architecture est au moins aussi élégante, et je ne crois pas que, pour la propreté, l'élégance et la commodité de la mise, leurs marchands et tous les hommes aisés gagnassent à échanger leurs robes de toile de coton contre des vêtemens à l'européenne.

Dans les arts mécaniques, ils ne sont nullement inférieurs à la plupart des nations européennes, s'ils nous le cèdent sur plusieurs points, et c'est surtout dans les instrumens d'agriculture et dans les outils d'un usage ordinaire ; ils ne sont pas surpassés de beaucoup à cet égard, autant que j'ai pu m'en instruire, par les habitans de l'Italie et de la France méridionale. Leurs orfévres et leurs tisserands produisent des ouvrages aussi beaux que les nôtres ; et il est si peu exact de prétendre qu'ils tiennent obstinément à de vieux modèles, qu'ils montrent au contraire un désir ardent d'imiter les nôtres, et qu'ils le font avec un grand succès. Les navires que les Hindous construisent à Bombay sont aussi solides et d'une aussi bonne coupe que ceux qui sortent des chan-

tiers de Londres ou de Liverpool ; c'est un fait avéré. Les carrosses et les gigs dont ils approvisionnent Calcutta sont aussi élégans, quoique moins durables, que ceux de Londres.

A Monghyr, petite ville éloignée de trois cents milles de Calcutta, on m'apporta dans mon bateau des pistolets, des fusils à deux coups, et divers objets d'ébénisterie qui étoient à vendre, et dont le travail me parut si bien fini, que personne, excepté peut-être un homme du métier, n'auroit pu reconnoître qu'ils avoient été faits par des Hindous. A Delhi, je trouvai, dans la boutique d'un riche bijoutier hindou, des épingles, des pendans d'oreille, des tabatières en or, d'après les modèles les plus modernes, autant que je puis en juger, et ornés de devises en françois.

Il y a une sorte de relation si constante entre ce pays et l'Europe, et tous ses habitans sont si promptement instruits de ce qui se passe dans notre partie du monde, que, si l'on considère combien peu d'entre eux parlent ou lisent l'anglois, on est persuadé qu'il existe d'autres canaux de communications que ceux que nous procurons, et sur lesquels je n'ai pu jusqu'à présent me procurer que peu de renseignemens.

Parmi les présens envoyés récemment au gouvernement suprême par le petit état de Ladak dans la Tartarie chinoise, ce qui frappa le plus l'attention, fut de grandes pièces de cuir doré,

empreintes de l'aigle de Russie. Un voyageur, qui se qualifie de Transsylvanien, mais que l'on soupçonne fortement d'être un espion russe (1), fut, durant mon séjour dans le Kemaon, arrêté par le commandant d'une de nos forteresses dans l'Himalaya; et, malgré nos efforts pour exclure les étrangers du service des peuples indigènes, deux officiers, membres de la Légion-d'Honneur, furent trouvés, il y a un an, chez Rendjet-Singh, radjah des Seiks, et ils y sont encore employés à fondre des canons. On me dira que nous devions nous y attendre; mais ce que probablement on ne supposeroit pas, c'est qu'il y a deux mois, le secrétaire de la Société biblique de Calcutta reçut une lettre qu'un prêtre, demeurant sur les bords de la mer Caspienne, lui écrivoit pour lui demander une Bible arménienne; la demande avoit été traduite en assez bon anglois, je ne sais par qui. Tout le monde ne sait pas que des Hindous vont depuis long-temps en pélerinage à Bakou, sur la mer Caspienne, au sud de l'extrémité orientale du Caucase, et à une distance relativement peu considérable de Moscou. On sera donc moins surpris d'apprendre que les principaux événemens de la dernière guerre, notamment les victoires de Bonaparte, étoient souvent con-

(1) On trouve sur ce personnage, nommé *Cosme de Kœres*, une notice curieuse de M. Klaproth dans le *Journal asiatique* de Paris (cahier de février 1826).

nues, ou du moins le bruit en circuloit parmi les marchands indigènes de Calcutta avant que le gouvernement en eût reçu les nouvelles; enfin, le suicide d'un ministre anglois, que l'on attribua par méprise à lord Liverpool, au lieu du marquis de Londonderry, étoit le sujet des conversations dans le *Barra bazar*, ou bourse des indigènes, quinze jours avant l'arrivée d'aucune nouvelle par le canal ordinaire.

Avec des hommes aussi curieux, et qui ont de telles occasions de s'instruire, il est évident que la doctrine suivant laquelle il est nécessaire de tenir les indigènes de l'Hindoustan dans l'ignorance, si nous voulons continuer à les gouverner, est absurde. Ils en savent déjà assez pour nous faire beaucoup de mal, s'ils trouvoient leur intérêt à l'essayer; ils sont dans une bonne route pour acquérir par degrés de plus amples connoissances; et la seule question à décider est celle-ci: La sagesse, ainsi que le devoir, ne nous prescrivent-ils pas de surveiller et de favoriser l'éducation de ces hommes pendant que c'est encore en notre pouvoir, et de leur procurer les connoissances qui seroient en même temps le moins nuisibles pour nous et le plus utiles pour eux?

Dans cet ouvrage, le point le plus important est de leur donner une meilleure religion. Connoissant mes principes et mes sentimens sur le sujet, vous ne serez pas surpris que je le place en

première ligne. Mais, quand même le christianisme seroit hors de la question, et si, après avoir emporté tous les décombres des vieilles pagodes, je n'avois à élever à leur place rien de mieux que le pur déisme, j'éprouverois encore un peu de cette inquiétude qui me tourmente. Il est nécessaire de voir l'idolâtrie pour bien connoître ses effets pernicieux sur l'esprit humain.

(La suite à un cahier prochain.)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Audjelah et de Maradéh, accompagnée de cartes géographiques et topographiques, et de planches représentant les monumens de ces contrées; par M. J.-R. Pacho. — Première partie et première livraison des planches (1).

(deuxième article.)

La Marmarique éveille bien moins de souvenirs que la Cyrénaïque, ornée par les arts et si favorisée de la nature : au lieu de ces rians bosquets de myrtes et de lauriers, de ces majestueuses et lugubres forêts de cyprès qui couronnent les montagnes de la Pentapole et ombragent ses vallées; au lieu de ces restes élégans d'architecture grecque et romaine, la Marmarique n'offre que de tristes débris épars sur des plaines grisâtres et des collines arides.

(1) Cet ouvrage formera deux volumes grand *in*-4°, ornés de cent planches, dont plusieurs coloriées, ou un fort volume *in*-4°, avec atlas *in-folio*. Le texte est publié en quatre livraisons et les planches en dix : la première livraison de l'une et l'autre partie sont en vente. Prix de chaque livraison : papier ordinaire, 10 fr.; papier vélin, 20 fr. Paris, chez Firmin Didot père et fils, rue Jacob, n° 24; Sautelet, place de la Bourse.

Nous avons déjà fait mention du vague qui règne chez les auteurs de l'antiquité, relativement aux limites qu'ils assignoient aux *Marmarides*, peuplade, ou à la *Marmarique*, contrée. Ainsi, sans nous arrêter à ces dénominations arbitraires, puisons chez Ptolémée des notions plus certaines. Toute la contrée qui s'étend depuis Alexandrie jusqu'à la Grande-Chersonèse auroit été divisée, suivant ce géographe, en trois nomes : le premier, et le plus oriental, étoit le Maréotide; *Marée* en étoit la capitale. Le nome libyque étoit le second; il s'étendoit jusqu'au *Grand-Catabathmus*, et il avoit pour capitale *Parætonium*. *Paliurus* ou *Ménelas* l'étoit d'un troisième qui, suivant Mannert, occupoit la partie occidentale du Catabathmus jusqu'à la Pentapole.

Un grand nombre de bourgs et peu de villes importantes couvrirent dans l'antiquité ce vaste littoral maintenant désert. A quelle époque furent-ils élevés? Quelle est la date précise de la civilisation de cette contrée? C'est ce qui est incertain.

Suivant M. Pacho, cette civilisation ne remonteroit pas au-delà de la conquête de l'Egypte par Alexandre. L'histoire ne nous offre aucun renseignement positif que l'on puisse opposer à cette assertion. Le voyage de Sésostris et les deux expéditions des Perses sont des faits qui, loin de la détruire, servent au contraire à l'appuyer, puisqu'ils n'eurent aucun résultat, et qu'au rapport d'Hérodote les Perses envoyés par Aryandès furent constamment harcelés par les Libyens de la Marmarique lorsqu'ils retournèrent en Egypte après le siége de Barcé : de plus, M. Pacho nous apprend qu'aucun monument, construit en assises ou creusé dans la roche, n'offre le moindre indice des symboles hiéroglyphiques. Depuis que l'Egypte a été parcourue par cette foule de

voyageurs copistes ou à systèmes, raisonneurs ou déraisonneurs, l'on sait que presque tous les monumens de cette antique vallée sont presque couverts de ces symboles qui, grâce aux savantes recherches de MM. Champollion, ne seront bientôt plus un mystère.

Il résulte donc de ces observations que les anciens Egyptiens paroissent n'avoir ni élevé de monumens ni fondé aucune ville dans la Marmarique avant d'être soumis aux Grecs, et que, dans les temps antérieurs à cette époque, ce pays n'étoit probablement habité que par des hordes errantes, et peut-être aussi par des Berbères et des Libyens-Phéniciens.

Il est certain que les Berbères continuèrent d'habiter ce littoral sous les Romains, et même après la conquête des Musulmans. Mannert pense qu'ils ne se confondirent jamais avec les Arabes, et Macrizy nous apprend qu'ils leur étoient soumis vers la fin du moyen âge; il fait mention notamment de la tribu d'Abou-Sélim, qui, des bords de l'Arabie-Heureuse, s'étoit répandue dans les contrées d'Afrikiah et de Barcah, et avoit un grand nombre de Berbères sous sa dépendance.

Parmi les ruines les plus intéressantes de la Marmarique, nous citerons ces monumens offrant des indices certains du style égyptien, mais dépourvus toutefois d'hiéroglyphes. M. Pacho les attribue, avec raison, à ces temps où l'Egypte, soumise aux Ptolémées, conserva néanmoins le caractère originel de son architecture, et fut en cela souvent imitée par ses nouveaux maîtres, qu'elle n'imita jamais. M. Pacho classe dans ce nombre le temple d'Abousir dans le nome maréotide. On y voit, dit-il, un pylone dont la face extérieure offre une analogie marquante avec les monumens de l'ancienne Egypte; il présente quatre rainures parfaitement semblables à celles

qui sont devant la première cour du temple de Carnac à Thèbes, et destinées sans doute, ainsi que celles-là, à contenir des mâts que l'on y plaçoit lorsqu'on célébroit les grandes fêtes religieuses ou politiques. M. Pacho range au nombre des traditions purement gratuites celle que nous a transmise Procope sur le tombeau d'Osiris, qui auroit été élevé, suivant cet historien, à Taposiris, tandis que la mythologie égyptienne plaçoit le tombeau de ce dieu à Philæ, et que les symboles de cette fable religieuse se trouvent encore de nos jours représentés sur les monumens de cette île.

Ces comparaisons entre les monumens de l'Egypte et ceux de la Marmarique en inspirent d'autres qui ont rapport au caractère général des ruines de ces deux contrées. En Egypte, parmi les ruines des anciens bourgs, si l'on aperçoit des pierres, elles sont le plus souvent colossales. La raison en est qu'elles sont les débris de temples ou d'édifices publics ; mais ce qui reste des simples habitations consiste toujours en massifs de briques non cuites. Dans la Marmarique, au contraire, les débris d'anciennes habitations, jusqu'à ceux des moindres hameaux, sont toujours en pierres de taille et jamais en briques. La différence de ces ruines explique celle des contrées où elles se trouvent.

Les terres d'alluvion de la vallée du Nil, amollies annuellement par les débordemens du fleuve, offroient aux habitans des matériaux peu coûteux et d'une exploitation facile pour élever leurs demeures. La nature, dans cette heureuse contrée, va au-devant des besoins de l'homme, lui prépare elle-même les choses les plus nécessaires à son existence, et ne lui laisse que la peine de les recueillir. Le sol de la Marmarique, dépourvu de ces avantages, ne peut offrir à ses habitans les mêmes faci-

lités; ils durent extraire du flanc des collines ou du sein de la terre les matériaux nécessaires pour élever leurs habitations; et en cela, comme en bien d'autres choses, ce que le sol refusoit, l'industrie le créa.

L'ingénieuse et savante critique de M. Pacho sur l'archéologie de cette contrée se fait surtout remarquer dans son examen des grottes sépulcrales situées sur les confins de la Marmarique, non loin du golfe de Bomba. Ces excavations dans le roc vif, nommées par les Arabes *grottes des prisons*, offrent des particularités remarquables à cause de leur style gréco-égyptien : ce rapprochement avec les catacombes qui bordent la vallée du Nil en fait naître un autre bien plus intéressant, puisqu'il rappelle à notre auteur ce qu'écrivoit Synésius de Cyrène sur le mont Bombœa, « lieu sauvage, fortifié par l'art et la nature, que quelques-uns comparoient *aux hypogées des anciens Egyptiens*, et qui avoit, pendant long-temps, caché la fuite de *Jean* dans ses cavernes sinueuses. » M. Pacho fait remarquer en même temps que Mannert place à tort ces souterrains dans la partie méridionale de la Pentapole. Synésius, ajoute-t-il, n'en indique point la position, et il est certain qu'à quelques lieues des hautes terrasses qui bordent la Pentapole au nord, on ne trouve plus, en s'avançant dans l'intérieur des terres, d'autres excavations dans la roche que des citernes, qui ne sauroient en aucune manière convenir à la description que Synésius fait de Bombœa. Cette remarque caractéristique, et plusieurs autres de même nature, nous prouvent qu'il n'est pas de meilleur moyen d'expliquer les anciens géographes que de visiter les lieux : c'est ce que nous n'avons cessé de dire et ce que nous répéterons toujours. Mais, quelque intéressantes que soient les observations de M. Pacho sur cette espèce d'archéologie, que

nous pourrions nommer archéologie - géographique, néanmoins les bornes auxquelles nous sommes restreints nous forcent à porter plus spécialement notre attention sur la géographie proprement dite.

Les principaux points de géographie ancienne qui se trouvent confrontés avec la topographie des lieux, discutés ou établis par M. Pacho dans le volume qu'il vient de publier, sont le port et le promontoire de *Deris*, les bourgs *Antiphrœ*, le rivage blanc ou *Leuce-acte*, les deux *Catabathmus*, *Gyzis* ou *Zygren*, *Parætonium*, *Apis*, *Ménélas*, *Antipyrgus*, *Batrachus*, les îles *Adonis* et *Platæa*, et le canton d'*Aziris*.

M. Pacho trouve, dans le fond du golfe des Arabes, un lieu nommé *Dresieh*, dont la situation ne sauroit convenir à l'ancien promontoire *Deris;* et il présume que cette analogie peut provenir d'une transposition que les Arabes ont faite dans la dénomination des lieux. Un cap, nommé *El-Heyf*, correspoud à la distance assignée par la plupart des anciens géographes au promontoire *Deris;* mais le périple de Scylax n'indiquant qu'un jour et une nuit de navigation entre la Chersonèse d'Alexandrie et *Leuce-acte*, le cap *El-Heyf* conviendroit parfaitement à cette situation; et un savant géographe moderne, autorisé par cette indication, place effectivement *Leuce-acte* au cap *El-Heyf* (1).

Néanmoins, selon Strabon, Ptolémée et autres, la position de *Leuce-acte* devroit être plus occidentale, et conviendroit parfaitement au promontoire *Kanaïs*, lieu qui convient lui-même à l'*Hermæa extrema* de Ptolémée. Quant à *la roche noire ressemblant à une peau*, que

(1) Position de l'oasis de Siouah, comparée aux distances assignées par les ancieus auteurs, etc., par M. Jomard.

Strabon donne comme indice à *Deris*, il eût été fort douteux qu'avec ce seul renseignement on eût pu reconnoître cet ancien promontoire, puisque, dit M. Pacho, tous les caps de cette partie du littoral sont garnis d'écueils, qui, avec un peu d'imagination de la part du voyageur, peuvent acquérir cette ressemblance.

Or, on resteroit incertain sur la position de ces deux points géographiques, si un stadiasme peu connu de la plupart des géographes, quoique souvent cité par Mannert, ne venoit trancher la difficulté. Ce stadiasme se trouve inséré dans le recueil d'Iriarte; il dit expressément qu'auprès d'*Hermæa* est *Leuce-acte*, c'est-à-dire que le rivage blanc étoit à l'occident et faisoit partie du promontoire *Hermæa* (1).

M. Pacho n'a pu reconnoître si les bords du promontoire *Kanaïs* offroient réellement un endroit quelconque dont le sol fût tellement blanc, qu'il lui ait fait donner dans l'antiquité la dénomination de *Leuce-acte ;* mais ce même promontoire lui a suggéré une observation plus intéressante. *Kanaïs* forme l'extrémité septentrionale d'une chaîne de collines qui se prolonge par mamelons jusqu'à l'oasis de *Garah*, lieu où Alexandre s'arrêta pendant son voyage à Ammon. Ces collines portent le nom d'*Akabah-el-Soughaïer,* la petite descente, et correspondent au mont *Aspis*, où Ptolémée place le *Catabathmus parvus*, signifiant aussi, comme on sait, la petite vallée ou la petite descente. Il n'est point surprenant de trouver, dans le géographe d'Alexandrie, cette exactitude dans la description d'un pays dont il étoit à portée de

(1) *Iriarte*, *Bibli. matrit.*, v. 1, p. 485. Le savant philologue, M. Gail fils, a communiqué récemment à la Société de Géographie le résumé d'un important mémoire sur ce précieux stadiasme.

recevoir des renseignemens détaillés; mais il est curieux de voir ces traditions exactement conservées par les peuplades actuelles, exactitude que l'on remarque encore dans la dénomination d'*Akabah-el-Kébir*, la grande descente, lieu où correspond également le Catabathmus magnus, connu de tous les géographes de l'antiquité.

Continuons, avec M. Pacho, l'investigation de la côte; le stadiasme anonyme vient encore à son secours; il met sept stades de distance entre *Leuce-acte* et *Zygren*, nom que l'on retrouve, quoique fort altéré, dans celui de *Zarghah*, où l'on voit un port, *Mahada*, des restes de monumens antiques et les vestiges d'une ville.

De *Zygren*, nous arrivons d'un trait à *Prætonium*. M. Pacho n'a donc reconnu aucune trace des ports et des bourgs mentionnés par les anciens dans ce petit intervalle? Que sont devenus *Laodamantius*, *Kalamayon* et *Grayas*? Les flots de la mer auroient-ils détruit jusqu'aux moindres vestiges de leur forme, ou bien les sables auroient-ils couvert jusqu'à la dernière pierre des édifices? Le silence de notre scrupuleux observateur porte à le croire.

Nous voici donc arrivés à cette capitale du nome libyque, nous dirons même de toute la Marmarique, à cette ville illustrée par le héros macédonien, à ce lieu qui servit d'asile à la fuite d'Antoine et de Cléopâtre, et qui formoit le boulevard de l'empire romain en Egypte. De l'antique splendeur de Paraetonium, de son port spacieux fréquenté par les flottes grecques et romaines, que reste-t-il? Une masure informe construite par les Arabes avec les débris d'anciens édifices, et une petite rade à moitié comblée par les sables. Il en est de même d'Apis, situé à cent stades de Paraetonium, que M. Pacho a reconnu dans la vallée de *Boun-Adjoubah*, à peu

de distance de la côte. Les vents du désert ont tout envahi, les peuplades ont succédé aux peuplades, et tout a disparu de ces villes célèbres, jusqu'à leurs anciens noms.

Quelle triste impression doivent produire sur le voyageur ces lieux illustrés par l'antiquité! L'imagination pleine de souvenirs, il se hâte d'atteindre le terme de ses recherches : enfin il arrive, il promène ses regards sur tout ce qui l'entoure, il cherche des monumens, et il ne trouve que des pierres éparses sur le sol. Tous les témoignages des temps antiques sont anéantis, et il seroit tenté de douter des récits de l'histoire, si un pâtre voisin ne lui apprenoit, à travers le vague de ses traditions, que, de cette ville, de ses richesses, de sa célébrité, il ne reste plus qu'un monceau de sable et un nom défiguré. *Antipyrgus*, situé vis-à-vis d'une tour, et *Batrachus*, le port des grenouilles, n'offrent qu'un foible intérêt : nous nous arrêterons de préférence à la fameuse Platée et au canton d'*Aziris*, lieux importans dont l'histoire est intimement liée à celle de l'établissement des Grecs sur le littoral africain. Ce fut à Platée, en effet, qu'abordèrent les descendans d'Euphème, les Grecs de Théra, sous la conduite du teinturier *Corobius* : ce fut à *Aziris* que la colonie, forcée par la Pythie à s'établir sur le continent, séjourna six ans avant d'aller fonder la ville de Cyrène. Cependant, la position de ces lieux intéressans restoit dans l'obscurité; et, quoique Mannert et Barbié du Bocage eussent déjà indiqué que l'île de Platée devoit correspondre à celle de Bomba, néanmoins les géographes, dépourvus de renseignemens suffisans, étoient encore dans le doute sur ce sujet : M. Pacho, à notre avis, l'a parfaitement éclairci, et toute incertitude doit cesser.

Hérodote, dit-il, qui nous a laissé beaucoup de détails sur Platée, n'indique que vaguement la position géographique de cette île; mais Scylax, plus précis, s'exprime de manière à ne nous laisser aucun doute sur sa situation. « Entre *Petras parvus*, dit son périple, et la Chersonèse, distans d'une journée de navigation, sont les îles *Ædonia* et *Platæa*, ayant chacune un port. » On ne pourroit décrire, ajoute M. Pacho, avec plus de clarté et de précision cette partie du littoral : on trouve, en effet, une journée de navigation ou douze lieues de distance entre les ruines situées auprès de *Magharat-el-Heabès*, qui correspondent à *Petras parvus* et *Ras-el-Tyn*, l'ancienne Chersonèse; on voit également dans cet intervalle l'île d'*Ain-el-Gazal* et celle de Bomba, et cette dernière est peut-être la seule de la Marmarique qui offre encore de nos jours un bon mouillage.

La vallée de *Temmimeh* confirme également, suivant M. Pacho, la description que les anciens nous ont laissée d'*Aziris*. Hérodote dit que ce lieu étoit situé vis-à-vis de Platée, entre une rivière et des collines toujours vertes. On voit, en effet, la partie occidentale de *Temmimeh* bornée, d'un côté, par les premiers échelons boisés des monts Cyrénéens, et, de l'autre, par le torrent connu dans l'antiquité sous le nom de *Paliurus*. Notre auteur trouve une nouvelle et importante preuve de concordance dans un renseignement de topographie végétale transmis encore par le père de l'histoire, et confirmé par Scylax. Le *sylphium*, disent-ils, ne commençoit à croître qu'au-delà de l'île Platée; et M. Pacho fait remarquer que, dans toute la Marmarique, il n'avoit trouvé aucune plante qui offrît la moindre ressemblance avec la description que les anciens, et notamment Théophraste, nous ont laissée du *sylphium ;* tandis que, dès qu'il eut

franchi les sommités qui dominent *Ras-el-Tyn*, la Chersonèse, il vit fréquemment une espèce d'ombellifère qu'il a nommée *laserpitium derias*, dont l'identité avec le *sylphium* a déjà été appréciée par le savant et profond Malte-Brun, dont chaque jour nous déplorons la perte.

La Marmarique, comme nous l'avons déjà dit, est une contrée peu favorisée de la nature; mais tout atteste, dans cette contrée, les efforts des anciens habitans pour suppléer à l'absence des rivières, et par conséquent à la sécheresse du sol. C'est surtout à l'occident du grand Catabathmus que ces efforts se font mieux sentir. Partout on y aperçoit des canaux d'irrigation; ils sillonnent la plaine en tous sens, ils serpentent sur les flancs des collines et des montagnes. Dans ces derniers endroits, on les voit se diriger tantôt perpendiculairement, tantôt horizontalement, selon qu'ils furent destinés à conduire les eaux des pluies dans les citernes, ou des citernes dans les champs. Dans la plaine, ils sont parfois disposés comme des rayons dont le centre commun est un bas-fond, ou bien ils se ramifient comme les rigoles de nos jardins, afin de détourner le cours de l'eau, de le prolonger ou de l'arrêter à volonté : ailleurs, on voit des chemins taillés avec soin dans le roc vif qui facilitoient, dans l'antiquité, les communications des habitans de l'intérieur avec ceux du littoral.

Un autre témoignage plus frappant encore, et surtout plus fréquent de l'industrieuse activité des anciens habitans de la Marmarique, ce sont les nombreuses citernes qui la couvrent. Les Sarrasins et même les Arabes modernes, forcés par la nécessité, en creusèrent quelques-unes; mais le plus grand nombre, et celles d'un travail plus soigné, appartiennent, selon M. Pacho, à des temps antérieurs à ces derniers : celles-ci sont toutes revêtues

d'un ciment ordinairement plus dur que la roche même sur laquelle il est posé; elles sont quelquefois divisées en plusieurs pièces, et le plus souvent soutenues par un ou plusieurs piliers de construction ou taillés dans le roc. Leurs ouvertures sont rondes, elliptiques ou carrées; mais une de ces formes fut toujours tracée d'une manière régulière. Celles qui appartiennent aux Arabes anciens et modernes sont, au contraire, d'un travail d'autant plus grossier, qu'il paroît être plus récent; elles sont rondes ou anguleuses, et toujours dépourvues de ciment et de piliers de soutien. En un mot, M. Pacho divise les citernes de la Marmarique en deux grandes classes; il attribue aux Grecs ou aux Romains celles d'*Abouzir*, *Benaïch-Abou-Sélim*, *Ghefeirah*, *Asambak*, *Zarghah*, *Zemlèh*, *Daphnèh*, *Klekah* et *Temmimêh* : celles de *Lamaïd*, *Bourden*, *El-Heyf*, *Boun-Adjoubah*, *Chammès* et *Ladjedabiah* paroissent avoir été construites par les Arabes de divers âges.

Nous terminerons cet article sur l'intéressante relation de M. Pacho par une dernière observation, qui, quoique étrangère à la géographie, offre néanmoins des résultats trop importans pour la passer sous silence. On sait que MM. Della-Cella et Scholz, durant les rapides excursions qu'ils ont faites dans la Libye, ont copié un grand nombre de caractères bizarres empreints sur les monumens, qu'ils ont supposé être les restes d'un langage actuellement inconnu. MM. Denham et Clapperton ont aussi aperçu, sur les rochers et sur les édifices antiques du Fezzan, d'autres caractères ayant quelque analogie avec ceux de MM. Scholz et Della-Cella, et ils ont également présumé que ces caractères ne pouvoient être que des traditions des temps antiques, et devoient remonter jusqu'à ces Phéniciens qui, au rapport de l'his-

toire, habitèrent le littoral de la Libye avant même que les colonies grecques y eussent abordé.

Voici à quoi M. Pacho réduit cette haute illustration. Il transcrit d'abord tous les caractères qu'il a trouvés épars sur les rochers ou les monumens de la Libye septentrionale, caractères que l'on retrouve la plupart dans la relation de M. Scholz; il reproduit aussi ceux qui nous ont été transmis par MM. Denham et Clapperton, et il oppose ensuite à ces prétendus témoignages des temps antiques de simples marques de tribus arabes qui offrent une analogie frappante avec les caractères des voyageurs cités. A ces rapprochemens qui nous paroissent identiques, M. Pacho ajoute des observations sur un usage répandu chez tous les nomades de l'Afrique. Il en résulte que, depuis un temps immémorial, les Arabes du Désert ont l'habitude de distinguer leurs tribus par des marques qu'ils placent sur les chameaux, afin de les reconnoître lorsqu'ils se confondent avec ceux d'une tribu voisine. Lorsqu'ils voyagent, ils tracent aussi ces marques distinctives sur les monumens et sur les rochers qui présentent une surface unie, et choisissent de préférence les lieux les plus écartés dans le Désert pour y déposer le témoignage de leur passage. Les édifices antiques et les rochers que l'on rencontre sur la route d'*Audjelah* et aux environs de *Syouah*, sont couverts de ces marques qui sont positivement arabes, dit M. Pacho, puisque la plupart appartiennent à des tribus qu'il a connues. Enfin, après avoir réduit cette question de haute philologie à la plus simple expression, notre auteur, conservant toujours dans ses inductions même les plus positives la forme du doute, termine par ces piquantes conclusions. «Je n'ignore point, dit-il, qu'il est des per-

sonnes tellement idolâtres de tout ce qui appartient à une époque reculée, que, récusant peut-être l'identité relative des faits que j'ai exposés, elles seront tentées de reconnoître, dans ces marques ou caractères, tant du littoral que de l'intérieur de la Libye, une analogie vague, et par cela même précieuse, avec des langues actuellement éteintes. De ce que les Phéniciens se sont incorporés anciennement avec les Libyens de la côte, comme l'indique Hérodote; de ce qu'il paroît qu'ils furent ensuite chassés avec ceux-ci dans l'intérieur des terres, soit par les armes des Romains, soit par l'invasion de l'islamisme, ces personnes pourront supposer qu'ils se soient réfugiés dans les montagnes de Garamantes, où ils eussent formé un peuple à part qui auroit conservé jusqu'à nos jours des traces de leur ancien langage, et ce peuple seroit les *Touariks*. J'avoue qu'une pareille origine donnée à ces signes, ou, si l'on veut, à ces caractères, flatte plus l'imagination que mes vulgaires rapprochemens, et qu'il est plus beau d'élever un édifice que de le détruire. Mais, à ce propos, je rappellerai un fait remarquable, et qui pourroit ne pas lui être absolument étranger. Le savant Gébélin avoit cherché long-temps les emblêmes de mystères profonds dans les inscriptions et les figures d'animaux gravées sur les rochers du mont Liban, lorsque MM. Montaigu et Volney reconnurent que ces inscriptions et ces dessins avoient été tracés par les Grecs qui se rendent annuellement en pélerinage au couvent situé sur cette montagne. »

De pareils désappointemens seroient bien de nature à corriger tous ceux qui prennent leurs rêves pour des faits prouvés : imaginer n'est pas découvrir : la raison le dit assez; mais ces fâcheux savans tiennent bon, et se

font un point d'honneur de lasser la saine critique dans les détours de leur romanesque érudition. Le ridicule bien dirigé ne seroit-il pas plus heureux ? L. R.

Personal narrative of a Journey from India to England. — Voyage de l'Inde en Angleterre par Bassora, Bagdad, les ruines de Babylone, le Curdistan, la cour de Perse, les rives occidentales de la mer Caspienne et Astracan, exécuté en 1824 par le capitaine George Keppel; un vol. in-4°. — Londres, 1827.

Travels in Mesopotamia, etc.—*Voyage en Mésopotamie par Alep, Orfah (l'Ur des Chaldéens), les plaines des Turcomans*, etc., *et les bords du Tigre depuis Mosul jusqu'à Bagdad*, etc., etc., *accompagné de recherches sur les ruines de Babylone, Ninive, Arbèle, Ctésiphon et Séleucie*, etc., *par J.-S. Buckingham, auteur d'un Voyage en Palestine*, etc.; un vol. in-4°.—Londres, 1827.

Les deux voyages qui font le sujet de cet article ont un point commun : c'est l'exploration de l'ancienne Chaldée, de cette partie de la Mésopotamie où l'Ecriture semble indiquer la demeure des premiers hommes, où l'histoire trouve les plus anciens empires, où s'élevèrent les magnificences de Babylone et de Ninive. MM. Keppel et Buckingham n'ont pas pris la même voie pour arriver sur les débris de ces villes anéanties. Le premier les visite en retournant de l'Inde en Europe par la Perse et la Russie; le second lie ce dernier voyage à ses précédentes excursions en Palestine et chez les

tribus arabes. Ces deux narrations présentent un intérêt différent : l'une est écrite par un jeune militaire, grand seigneur, par un homme du monde qui aime la science, et qui sait la parer de tout l'éclat d'une imagination vive et brillante ; l'autre, littérateur distingué, et rédacteur de l'*Oriental Herald,* s'est fait connoître depuis longtemps dans sa patrie par une critique piquante, par ses travaux sur l'Asie britannique, dans laquelle il a fait un long séjour, et par une érudition souvent profonde et quelqufois systématique.

Les bords du Tigre et de l'Euphrate nous appellent pour nous rendre sur ce théâtre des exploits d'Alexandre, de la retraite des dix mille et des merveilles des mille et une nuits. Nous suivrons la route prise par M. Buckingham : si nous lui donnons la préférence, c'est qu'elle nous conduit au milieu de plusieurs tribus arabes qu'il est bon de connoître pour les éviter, et nous place souvent sur des sites historiques riches en souvenirs. Plus tard, en quittant la terre de Sémiramis, nous prendrons M. Keppel pour guide, et, de cette manière, les lignes des deux voyageurs se trouveront parcourues.

Après avoir passé l'Euphrate à Bir, où le fleuve, quoique très-éloigné de la mer, paroît aussi large que la Tamise au pont de Blackfriars, les plaines des Turcomans se présentent; et notre voyageur, en les traversant, a plus d'une fois occasion de rendre témoignage à l'exactitude du récit de Xénophon; il atteint Orfah, pleine de souvenirs historiques de tous les âges. Là, dit la tradition, fut le berceau d'Abraham; là, dans les jours qui précédèrent ceux du patriarche, le culte des poissons étoit en honneur. Étoit-ce Vénus sous la forme d'un habitant des eaux qui recevoit ces adorations ? étoient-elles adressées aux carpes du lac qui avoisine Orfah, à

raison de la source sacrée qui alimente ce petit lac, c'est ce qu'il n'est pas facile d'expliquer, même à l'aide de tous les documens et de tous les passages réunis par le voyageur anglois. Pline nous apprend qu'Orfah portoit aussi le nom de Calli-rhoé, nom qu'elle tiroit de celui de la source dont nous venons de parler. Elle étoit alors peuplée de Syriens et d'Arabes; elle fut aussi l'Edesse des Grecs et des Croisés, et fit partie des états de presque tous les conquérans de l'Asie; elle languit aujourd'hui comme toutes les villes musulmanes. Ses manufactures se bornent aux articles de première nécessité. Elle fabrique des étoffes grossières de laine et de coton. Blanches, ces dernières servent à faire des chemises et des caleçons; imprimées, on les emploie en châles, et l'on en couvre les coussins et les sofas. Les procédés d'impression sont dans l'enfance, et entraînent une grande perte de temps. « Pour examiner une de ces manufactures, dit M. Buckingham, je me présentai comme moggrebin, ou marchand de Barbarie, et j'essayai de décrire nos méthodes européennes; j'excitai l'admiration, et le propriétaire de l'établissement m'offrit une somme considérable, si je voulois rester quelques semaines pour instruire ses ouvriers. J'aurois accepté volontiers, si j'eusse été libre de tout engagement; car j'ai toujours pensé qu'il n'y a pas de temps mieux employé que celui qu'on consacre à répandre les méthodes utiles, à perfectionner les arts industriels et à augmenter ainsi le bien-être et la fortune de ses semblables, quels que soient leur pays et leur religion. Des missionnaires qui, dans ce but, parcourroient les différentes contrées du globe, feroient plus en quelques années pour la civilisation et pour la réunion des hommes de toutes les croyances, que n'ont fait, depuis leur établissement, les associations purement religieuses. »

La contrée qui sépare Orfah de Mardin et des bords du Tigre, est infestée d'Arabes pillards. M. Buckingham et sa caravane se virent obligés de solliciter la protection du chef d'une des tribus les plus considérables ; d'autres bandes les eussent dévalisés : celle-ci les rançonna légalement, le résultat fut à peu près le même. Seulement ils eurent la consolation d'avoir affaire à des voleurs légitimes, et qui les regalèrent fort bien pour leur argent. Le tableau de ces peuplades offre un intérêt soutenu ; leurs mœurs et leurs habitudes y sont toutes en action. Ces Arabes n'avoient jamais entendu parler des Anglois ; ils firent mille conjectures sur le pays de M. Buckingham. Les uns le prenoient pour un Égyptien de la race des Mamelucks, parce qu'il parloit arabe avec l'accent du pays où il l'avoit appris ; les autres, pour un médecin de Damas, parce qu'il avoit donné quelques médecines à un petit esclave ; d'autres encore soutenoient que c'étoit un *Arabe de Maroc* et un magicien qui alloit dans l'Inde à la recherche de trésors cachés et de mines de diamans. Ils étoient aussi fort embarrassés sur sa religion ; ils ne le regardoient pas comme un vrai Musulman, l'ayant vu, à l'heure de la prière, se retirer loin des fidèles pour faire ses dévotions en secret. Si c'étoit un chrétien, disoient-ils, il ne mangeroit pas de lait, de viande et de beurre les mercredis et les vendredis ; et si c'étoit un juif, il ne porteroit pas de mèches de cheveux de côté, n'arrangeroit pas sa barbe à la manière des Turcs, ne se laveroit pas, et n'auroit aucune horreur de la vermine. Ces Arabes croient que le monde est une plaine parfaite, entourée d'une grande mer, de manière à former une masse carrée flottante sur l'eau ; ils se placent au milieu de la terre, idée qui leur est commune avec beaucoup d'autres nations. Ils ont pleine foi dans toutes les fables orien-

tales qui avoient cours du temps de Marco Polo, que ce voyageur du moyen âge recueilloit avec tant de soin et racontoit avec tant de candeur. Ils questionnèrent M. Buckingham sur les nations à tête de chien; ils lui demandoient le nom des pays où les femmes croissent sur des arbres d'où elles tombent lorsqu'elles sont bonnes à marier, et ceux où les hommes ont cent vingt pieds de haut; et comme le voyageur ne répondoit pas pertinemment à cet interrogatoire, les questionneurs l'accusèrent d'ignorance, et soutinrent alors que c'étoit quelque imposteur échappé d'Alep.

Si l'on s'imaginoit que ces voleurs sont sans religion, on se tromperoit beaucoup. Certainement ils sont plus dévots que les nôtres; tandis que, pour combler un prétendu déficit dans le tribut exigé, ils étoient occupés à piller les effets de quelques pauvres pélerins appartenans à la caravane de M. Buckingham; arriva l'heure de la prière, tout à coup ces brigands abandonnèrent leurs victimes et se mirent très-dévotement à invoquer Dieu; leur chef alla sous sa tente en faire autant, puis vinrent les ablutions; et, les devoirs de religion terminés, la bande recommença de nouveau à dévaliser les voyageurs.

D'Orfah, M. Buckingham se rend à el Mazar, à Mardin, à Diarbekir, à Nisibin; puis, après avoir traversé les plaines de Sindjar, il arrive à Mosoul ou Mosul, capitale de el Djésira. Son excursion aux ruines prétendues de l'ancienne Ninive est ce qui nous a paru de plus curieux dans cette partie de sa relation.

Ces ruines, dit-il, se réduisent à quatre espèces de buttes, disposées dans la forme d'un carré long, sur lesquelles on n'aperçoit ni briques, ni pierres, ni aucuns vestiges de bâtimens; ce sont tout simplement de grandes

masses de terres recouvertes d'herbes, semblables aux fortifications d'un camp abandonné. Le plus long de ces retranchemens se prolonge du nord au sud pendant quatre ou cinq milles, sous la forme de petites chaînes d'inégales hauteurs. Trois autres, près de la rivière, courent est et ouest. Sur l'un de ces derniers qui porte le nom de *Nebbé yonos* ou *yonas*, on voit un tombeau, près d'un petit village où la tradition du pays fait reposer les os du prophète Jonas. D'autres élévations semblables, mais moins caractérisées, se montrent pendant plusieurs milles. On trouve, dans la plaine qui les sépare, des fragmens de briques et d'autres débris pareils à ceux que l'on voit sur l'emplacement de toutes les villes détruites.

Strabon et quelques autres écrivains de l'antiquité ont cru que Ninive étoit plus grande que Babylone. En comparant les mesures de cette dernière, données par Hérodote, avec celles de Ninive dans Diodore de Sicile, on reste convaincu que celle-ci étoit plus longue et moins large que la première ; ce qui ne décide pas cette question, assez peu importante en elle-même, et bonne tout au plus à occuper les séances d'une société d'érudits. Ce n'est pas la seule question qu'élève M. Buckingham ; il soutient que l'existence de Ninive a précédé celle de Babylone, et que la seconde grande capitale de l'empire d'Assyrie ne commença à fleurir qu'aux jours de la décadence de la première. Il s'appuie sur le texte même de la Genèse, et c'est le même texte, selon nous, que l'on peut opposer pour établir l'opinion contraire.

On sait que les Livres saints ne contiennent aucune description positive des localités avant le déluge, à moins qu'on ne veuille regarder comme telle la vague indication du paradis terrestre, dans le pays d'Eden, du côté de

l'orient. Le lieu qu'habitoit Noé n'est nommé nulle part. On peut croire qu'après le déluge il vécut dans les environs de la montagne d'Arménie, sur laquelle l'arche s'étoit arrêtée ; mais, plus tard, on retrouve ses descendans dans la Mésopotamie où ils bâtirent plusieurs villes, au nombre desquelles Babylone est nommée comme la capitale du royaume de Nemrod, fils de Chus et petit-fils de Cham; et, pour désigner la contrée où elle s'élève, le verset 10 de la Genèse ajoute, *dans la terre de Sennaar*. C'est de cette terre que sortit Assur pour aller fonder *Ninive* et Chalé, et entre elles la grande ville de Resen; tel est l'ordre du récit de Moïse, ordre évidemment chronologique et dans lequel l'existence de Babylone figure avant celle de Ninive.

Si, pour combattre cette opinion, on croyoit devoir se servir du verset 8, ch. xi du texte sacré, nous ferions observer que la Genèse rapporte toujours les faits dans leur généralité et dans l'ordre des événemens, et revient ensuite sur les incidens particuliers et sur les accessoires de détail, en ajoutant que, d'après le même livre, les progrès de la population et de la civilisation après le déluge ont constamment eu lieu par le nord et le nord-ouest, en remontant le Tigre et l'Euphrate, et non par le sud-est, en descendant les mêmes courans.

En fouillant la terre sur l'emplacement où fut Ninive, on a trouvé, dit M. Buckingham, un grand nombre de pierres précieuses antiques : plusieurs d'entre elles portoient des inscriptions hiéroglyphiques; les plus curieuses ont été dessinées par M. Rich, et décrites par lui dans les *Mines de l'Orient*. Dernièrement encore, on a découvert une grande table en pierre chargée de caractères inconnus : tombée aux mains des Turcs, elle a été brisée.

La tradition, dans la Mésopotamie, rattache à toutes les ruines qui couvrent le pays depuis Bir, sur le Haut-Euphrate, jusqu'à la jonction de ce fleuve avec le Tigre, le nom d'Alexandre-le-Grand ou celui de Nemrod : jamais nom n'a traversé plus de siècles que ce dernier : aux jours où la Genèse fut écrite, ce Nemrod avoit déjà dans la Chaldée une renommée populaire, et les hommes d'aujourd'hui ne l'ont pas oublié.

Arrivons maintenant, avec nos deux voyageurs, sur les lieux où Babylone montroit avec orgueil ses immenses murailles, ses tours élevées, ses palais enrichis des dépouilles de l'Asie et ses jardins enchantés : telle est la puissance des souvenirs historiques, que les restes informes de la ville qui vit les triomphes d'Alexandre et qui servit de tombeau au vainqueur de l'Orient, n'a pas moins attiré les regards des savans voyageurs de l'Europe civilisée, que les temples et les monumens bien conservés de la Grèce et de l'Italie. Un coup d'œil sur l'histoire de ces ruines, travail qu'un savant tel que M. Buckingham auroit dû faire, et que nous allons esquisser, prouvera cet intérêt de tous les siècles en faveur de la plus ancienne des cités.

On sait qu'une insurrection populaire servit de prétexte à Darius Hystaspes, cinq cents ans avant J.-C., pour faire jeter bas les portes et les murailles laissées par Cyrus. Ce n'étoit pas le premier coup porté à Babylone. Déjà ses magnificences intérieures avoient disparu. Un fragment de Diodore de Sicile nous apprend qu'un roi des Parthes, cent trente ans avant J.-C., enleva un grand nombre de citoyens de cette malheureuse ville, et les livra à ses peuples comme esclaves; il brûla le forum, et détruisit la plupart des temples et des maisons. Comme un vieux chêne battu par l'orage, Babylone tomboit

pièce à pièce. Du temps du même Diodore, quarante-quatre ans avant l'ère chrétienne, on labouroit la meilleure partie de sa vaste enceinte; quelques rues seulement restoient habitées : quatorze ans plus tard, Strabon lui appliquoit ce qu'un grand poète comique disoit de Mégalopolis : *La grande cité est devenue un grand désert.* Séleucie a fait la solitude de Babylone, écrivoit Pline-l'Ancien, et Pausanias s'écrioit : Il reste à peine les murailles de la plus grande ville que le soleil ait jamais éclairée. Sa profonde solitude remplit de tristesse l'âme de Constantin lorsqu'il alla s'asseoir sur ses ruines. Saint Jérôme, au quatrième siècle, donnoit des regrets éloquens à sa mauvaise fortune. Un roi de Perse sans renommée y renfermoit alors les bêtes féroces destinées à ses plaisirs; et, pour les conserver sous sa main, il réparoit les murs de la capitale de Nabuchodonosor. Ainsi s'accomplissoit à la lettre la prophétie d'Isaïe. Au douzième siècle, on voyoit encore quelques débris du palais de ce conquérant; mais, dit Benjamin de Tudèle, les voyageurs n'osoient y pénétrer, dans la crainte des serpens et des scorpions qui rampoient dans l'intérieur. Texeira, cité par Bochart, en fait le même tableau; Tavernier parle d'un grand amas de ruines à quinze lieues de Bagdad que l'on croit être, dans le pays, celles de Babylone : il reste à peine, dit-il, quelques vestiges de ses murailles, mais assez pour juger que six voitures pouvoient y passer de front : Hanway s'exprime à peu près dans les mêmes termes. Il étoit réservé au savant Niebuhr de donner une description satisfaisante de ces vieux débris, et, plus tard, à M. Rich, résident anglois à Bagdad, d'étendre, par de nouvelles recherches, le travail de son prédécesseur. On lui doit d'ingénieuses conjectures, des détails nombreux, des mesures exactes, et cependant,

jusqu'à présent, aucun débris n'a été identifié d'une manière positive avec l'un de ces monumens dont l'histoire nous a conservé le souvenir; mais Rennel a prouvé que leur ensemble ne pouvoit s'appliquer qu'à Babylone : c'est ce qui résulte aussi des observations de MM. Buckingham et Keppel, que nous allons suivre sur ce site historique.

C'est près de Mohouel ou Mohœrel, khan, ou caravanserail, à neuf milles d'Hillah et à treize lieues au sud de Bagdad, que se montrent les premières ruines en masses détachées de briques et de bitumes. Là, sur un monticule voisin d'un large canal desséché, l'œil embrasse dans toutes ses parties la vaste enceinte de la puissante Babylone, et l'ensemble de ses débris qui se présentent sous l'aspect de collines irrégulières et mal formées. A quatorze milles dans le N. N. E. est la tour de Nemrod. « Les traditions des écrivains orientaux et celles des Arabes, dit M. Keppel, assignent la plus haute antiquité à ces ruines; leur position se rapporte parfaitement aux distances établies entre Babylone et les villes de Séleucie et d'Hit, l'anciene *Is*, célèbre par ses sources de naphte, et l'aspect de la cité tombée est précisément celui que les prophètes lui prédirent aux jours de son orgueil : Ses larges murailles seront brisées de fond en comble, s'écrioit Jérémie; et l'arrêt du ciel, dénoncé par sa bouche, a reçu son exécution. »

« On est tout surpris, ajoute M. Keppel, que des vestiges mieux conservés n'existent pas aujourd'hui : moi, je suis surpris qu'il s'en trouve encore autant, quand je réfléchis à la nature sablonneuse du sol sur lequel s'élevoit cette grande capitale, au peu de solidité des matériaux qui servoient à ses constructions, à toutes les villes qu'on a bâties de ses décombres, aux vingt siècles

qui ont travaillé à les anéantir, aidé par les débordemens de l'Euphrate, dont les eaux couvrent deux mois par année les terres qui l'avoisinent. »

Une minutieuse description de l'état actuel de ces ruines, telle qu'il seroit facile de la composer à l'aide du mémoire de M. Rich, de ses mesures exactes, des renseignemens fournis par M. Rousseau et les deux voyageurs que nous suivons dans ce moment, ne seroit pas un travail sans intérêt, surtout si on le rapprochoit des observations que les Hérodote, les Diodore, les Strabon, les Pline, les Quinte-Curce et les tables théodosiennes nous ont conservées; mais un semblable examen, qui ne doit pas être ébauché, sort du cadre d'une simple analyse; nous devons nous borner ici à quelques traits particuliers.

Le Modjellibeh, la plus haute aglomération de ces masses de briques et de bitumes qui composent les ruines de Babylone, et dont les vastes côtés correspondent aux points cardinaux, avoit 200 pieds de haut du temps de Pietro della Valle, qui le visita en 1616, et le prit à tort pour la tour de Babel. Depuis deux siècles il a diminué de 60 pieds; qu'étoit-il donc il y a deux mille ans. Ici, M. Keppel remarqua de belles briques cuites au soleil, chargées d'inscriptions en caractères inconnus, imitant des pointes de flèches. Les inscriptions paroissoient faites d'hier, tant elles étoient pures et bien conservées; il trouva aussi des morceaux d'albâtre et une substance qui ressembloit à du verre. Ces ruines sont toutes crevassées; et les excavations qui s'y rencontrent, servent de repaires aux lions, aux tigres, aux léopards et aux autres bêtes féroces. C'est encore le destin qui leur fut prédit. M. Keppel a rapporté plusieurs pierres cylindriques très-

curieuses prises sur le même site ; l'une est une agate ; l'autre, une substance vitrifiée, et probablement une composition, et la troisième, une argile compacte ; toutes sont couvertes de figures ; une de ces figures se rapporte probablement au culte des poissons, et représente une offrande à l'un d'eux. L'autel ressemble à un trépied : le poisson y est placé et surmonté d'une grande étoile et d'un croissant, indiquant l'époque précise du sacrifice. A droite et à gauche, un prêtre et une princesse sont assis sur une espèce de pliant, tenant une coupe à la main qu'ils semblent offrir au poisson. La suivante de la princesse est debout derrière elle : on peut conjecturer que c'est ici la plus ancienne forme de l'idole Dagon, et que ces pierres étoient portées par le peuple comme des amulettes.

La partie du voyage de M. Buckingham, qui a rapport aux mêmes ruines, est sans contredit la plus intéressante ; ses propres recherches l'ont conduit plusieurs fois à des résultats curieux ; et, pour n'en citer qu'un seul exemple, nous nous bornerons à la découverte d'un reste de la fameuse muraille de Babylone qui avoit échappé à l'examen de M. Rich, et dont il nous semble avoir parfaitement constaté l'identité, tout en démontrant la rigoureuse exactitude de la description d'Hérodote. Ici l'érudition étoit obligée ; mais, dans d'autres circonstances, le même voyageur s'en montre beaucoup trop prodigue, et la moitié de son gros volume pourroit fort bien disparoître sans que l'autre en souffrît nullement. C'est un reproche que ne mérite pas le cap. Keppel que nous regrettons de ne pouvoir suivre sur le sol de Séleucie et de Ctésiphon dont les monumens, construits avec les mêmes matériaux que ceux de Babylone, n'ont pas plus laissé de trace, à l'exception d'un arc de triomphe que l'on voit sur l'emplacement de Ctésiphon dans un état de conservation

assez parfait pour juger de l'architecture de ce noble édifice.

Les ruines arabes, bien moins anciennes, n'éprouvent pas encore le même sort; celles que l'on trouve à deux lieues de Zobéir nous semblent appartenir à une cité musulmane bien plus qu'à la capitale des Orchœni, comme d'Anville l'a supposé. Ici, les fragmens de colonnes servent à indiquer l'étendue des bâtimens, et l'œil distingue encore la longue suite des colonnades et des arceaux élancés qui supportoient de légères constructions délicatement sculptées. « La partie de ces débris, à l'ouest de Zobéir, dit M. Keppel, annonce mieux encore la magnificence de ces monumens; nos guides nous assurèrent que ce quartier renfermoit les palais de ces puissans et infortunés Barmecides que l'histoire a moins célébrés encore que les Mille et une Nuits. »

Les Mille et une Nuits à la main, nous allons parcourir Bagdad, à la suite de M. Keppel, qui n'a pas quitté la Bible dans la partie de la Mésopotamie que nous venons de visiter. Nous l'accompagnerons ensuite dans le reste de son voyage, avec d'autant plus de plaisir, que nous le suivons sur l'original et non sur les extraits mutilés des journaux anglois que les recueils françois se sont bornés à traduire. L. R.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Renseignemens sur les mœurs des Tucopiens.

Les renseignemens qui ont été communiqués sur les naturels de Tucopia proviennent des rapports du capi-

taine Dillon avec eux, ainsi que de ceux qui ont été fournis par Martin Buchert, le Prussien dont nous avons déjà parlé. Son long séjour dans cette île l'a mis à portée d'être parfaitement instruit de leurs usages. C'est un homme intelligent, et qui paroît très-digne de foi.

Le capitaine Dillon désiroit vivement recueillir toutes les particularités possibles sur les Malicoliens, et il questionna les Tucopiens avec beaucoup de soin.

Ces derniers assurent que leurs voisins ne sont pas cannibales.

Quand un ennemi tombe entre leurs mains, il est tué immédiatement : son corps est déposé dans de l'eau de mer, et y est conservé jusqu'à ce que les os soient complétement dépouillés. Le squelette est alors retiré : on gratte les os, que l'on coupe de diverses manières pour former les extrémités aiguës des flèches et des lances.

Les armes des Malicoliens consistent dans de lourdes massues, des lances, des arcs et des flèches : ces dernières sont empoisonnées avec une gomme rougeâtre extraite d'une espèce d'arbre particulière aux îles Malicolo. Dès qu'un homme est blessé à un membre avec une flèche empoisonnée, on coupe promptement ce membre, et quelquefois on parvient à sauver l'individu; mais, lorsque la blessure attaque une partie du corps que l'on ne peut retrancher avec facilité, le blessé se résigne tranquillement à la mort sans se plaindre, quoique souvent il languisse quatre ou cinq jours dans les souffrances les plus horribles.

Les Malicoliens diffèrent de presque tous les insulaires de la mer du Sud; ils ont la couleur noire des nègres, avec leurs cheveux courts et laineux, et ils leur ressemblent aussi par les traits de leurs visages.

Leur religion est également différente.

Les habitans de Tucopia dirent au capitaine Dillon que, dans tous les villages des Malicoliens, il y avoit une maison dédiée à la divinité. Les crânes de toutes les personnes tuées, et appartenant au bâtiment échoué à Whanou, sont encore conservés dans la pièce principale. Les Tucopiens, qui ne sont pas accoutumés à la vue des os humains, évitoient le plus possible de s'approcher de cette maison sacrée.

Les Tucopiens sont extrêmement doux, inoffensifs, hospitaliers et généreux, comme le prouve suffisamment l'accueil qu'ils ont fait à Buchert et au Lascar.

Ils n'avoient jamais eu aucune communication avec d'autres bâtimens que *le Hunter*, en 1813; mais ils disent que, long-temps avant son apparition, un bâtiment s'étant présenté en vue de l'île, ils s'imaginèrent qu'il contenoit de mauvais génies venus pour les détruire. Ce bâtiment mit son canot à la mer et s'approcha de terre; mais les habitans assemblèrent toutes leurs forces pour s'opposer au débarquement : les hommes du canot firent plusieurs tentatives pour débarquer, mais sans effet, et ils retournèrent à bord de leur bâtiment, qui appareilla aussitôt, et qui fut bientôt hors de vue, à la grande joie des Tucopiens. Le capitaine Dillon dit que ce bâtiment doit être *le Barnwell*, en 1798.

Quelques années après, une pirogue, avec quatre hommes, fut poussée, par les courans, de Rotuma (îles Grenville de la Pandore) à Tucopia, qui en est éloigné de 465 milles. On leur donna connoissance de l'apparition du bâtiment qui portoit les mauvais génies; mais les Rotumiens les détrompèrent, et leur dirent qu'ils avoient fréquemment de semblables visiteurs à Rotuma, et qu'ils y étoient toujours bien venus; car, au lieu d'être de mauvais génies, les hommes des bâtimens étoient bons,

qu'ils venoient d'un pays éloigné pour leur donner des objets de coutellerie et de verroterie. *Le Hunter* étoit le premier bâtiment qui se présentoit à Tucopia depuis cette époque, et les habitans furent très-heureux quand ils l'aperçurent.

Plusieurs usages des Tucopiens sont extraordinaires. Le capitaine Dillon fut surpris du grand nombre de femmes que l'on voit à Tucopia ; il est au moins trois fois plus considérable que celui des hommes ; il apprit que tous les enfans mâles, à l'exception des deux aînés, sont étranglés dès leur naissance. Ils donnent pour raison que la population de leur petite île est si grande, que, sans cette mesure, ses produits seroient insuffisans pour nourrir les habitans. Tucopia n'a que sept milles de circonférence ; mais le sol en est très-fertile : néanmoins il y a rareté de provisions. Ils vivent principalement de végétaux, n'ayant ni porcs ni volailles, qui sont si abondans sur les autres îles. Ils en avoient autrefois ; mais ils furent considérés comme des animaux nuisibles, et, comme tels, exterminés d'un consentement général. Les porcs détruisoient leurs plantations d'ignames, de patates, de taro et de bananes, qui, avec les fruits de l'arbre à pain, les noix de coco et le poisson, forment leur nourriture. La grande profondeur de l'eau autour de l'île rend le poisson rare. Buchert se plaint beaucoup de cette diète forcée ; car, à l'exception d'un peu de poisson qu'il a mangé de temps en temps, il a été onze années sans goûter de nourriture animale. Un baleinier anglois, qui toucha dans ce lieu un an avant *le Saint-Patrick*, le régala deux ou trois fois avec du porc, qui, après un long jeûne, lui procura un plaisir extrême.

L'île est gouvernée par un chef ayant sous ses ordres plusieurs petits chefs qui font l'office de magistrats : ils

vivent paisiblement; ils n'ont jamais de guerre entre eux ni avec leurs voisins, ce qui peut être attribué à leur diète pythagoricienne; mais cela ne les empêche pas d'avoir une propension pour le vol; et, quoique la punition soit très-sévère pour celui qui est pris en flagrant délit, les gens de la basse classe s'entrevolent les fruits de leurs jardins et de leurs plantations: si le voleur est arrêté, il est conduit devant un chef, et, sur la conviction du fait, son terrain et sa propriété sont saisis au profit de celui qui a été volé.

La pluralité des femmes est permise. La cérémonie du mariage est curieuse. Quand un homme veut se marier, il consulte d'abord poliment l'objet de ses affections; et si elle agrée ses offres et que les parens y donnent leur consentement, il envoie trois ou quatre hommes de ses amis pour l'enlever, comme si c'étoit de force. Il adresse ensuite, en présent, aux parens de la fiancée, des nattes et des provisions, et les invite chez lui à une fête qui dure ordinairement deux jours.

Ils sont très-susceptibles sur la fidélité des femmes mariées; une femme surprise en adultère est mise à mort avec son amant par le mari ou par ses amis. Les femmes non mariées sont libres dans leur conduite, les veuves ne peuvent se marier.

A la naissance d'un enfant, les amis du père et de la mère s'assemblent et apportent des présens à la nouvelle accouchée. On laisse la vie à tous les enfans du sexe féminin.

A la mort d'un naturel, ses amis viennent chez lui, l'enveloppent soigneusement et avec beaucoup de cérémonie dans une natte neuve, et le placent dans un trou préparé près de sa demeure.

Un fait curieux, dont se rendent compte difficilement

ceux qui ne croient pas à l'apparition des revenans, c'est que cette croyance est universelle parmi les insulaires de la mer du sud ; et il n'est pas présumable que ces idées leur soient venues de l'ancien monde.

A Tucopia, il existe un grand bâtiment appelé, dans le langage des habitans, la maison des esprits. On suppose qu'ils y résident ; et, à l'approche d'un coup de vent ou d'un orage, circonstances qui alarment extrêmement les insulaires, ils accourent à cette maison et y demeurent aussi long-temps que dure l'orage, faisant des offrandes de racines de kava, de noix de coco et autres mets.

Ils s'imaginent que l'orage est causé par le président des esprits, qui, quand quelque chose lui déplaît, monte sur la partie la plus élevée de l'île, et manifeste sa colère en faisant naître une tempête, et ils croient que, quand il est apaisé par les offrandes, il retourne à la salle des esprits.

Leur mode d'apprêter les alimens est le même que chez toutes les nations barbares.

Ils font un trou circulaire d'environ trois pieds de diamètre et d'un pied de profondeur, ils y mettent du bois ; et quand ce bois est suffisamment brûlé, ils y jettent un certain nombre de petites pierres noires, du poids d'environ un quart de livre : celles-ci rougissent bientôt, et, à mesure que le bois se consume, elles tombent dans l'excavation, qu'elles finissent par remplir ; on les recouvre alors promptement de feuilles vertes ou d'herbes non susceptibles de s'embraser, et sur lesquelles on place des ignames, des fruits de l'arbre à pain, des patates, ou tout autre chose qui doit subir une cuisson : par-dessus, on met quelques feuilles, puis une couche de la terre sortie du trou, que l'on étale et que l'on tasse bien de manière

à renfermer les alimens et à empêcher la chaleur de s'évaporer. Une heure après, la terre est enlevée, et les mets sont retirés parfaitement cuits et d'une propreté remarquable. Les habitans de chaque maison se construisent, chaque soir, un four semblable, et au soleil couchant ils font un très-bon repas. Les restes, quand il y en a, sont réservés pour le déjeûner du lendemain; quand il n'y en a pas, ils font un léger déjeûner avec des noix de coco et quelques bananes.

Les Tucopiens sont d'une couleur cuivré-clair, ils font usage de noix de betel et de chunan. Ils ressemblent, pour la stature et la couleur, aux habitans de Tongatabou, ainsi que ceux d'Anuto (île Cherry de la Pandore). Ils sont très-propres sur leurs personnes, et se baignent, plusieurs fois par jour, dans de petits ruisseaux d'eau fraîche, qui sont nombreux. Il y a un lac d'eau douce très-profond, dans la partie méridionale de l'île, sur lequel on trouve bon nombre d'oiseaux sauvages.

Les Tucopiens n'ont que de très-petites pirogues, qui ne peuvent contenir que six personnes; ils bornent leurs voyages à l'île d'Unuto, située à environ soixante milles au vent, et aux îles Malicolo, à la même distance sous le vent.

Les vents du N. O. règnent à Tucopia pendant les mois de décembre, janvier, février et mars; ils sont accompagnés de fortes pluies et d'orages. Le capitaine Dillon présume que c'est la mousson du N. O. qui règne alors dans les mers de Banda; ces vents soufflent parfois avec beaucoup de violence.

Séjour des Espagnols à Taïti en 1774.

Lors de la dernière relâche du capitaine Cook à Taïti, il apprit que deux vaisseaux y avoient abordé en 1774. Les naturels lui dirent que ces vaisseaux étoient venus de *Rima*, que quatre de leurs hommes, dont un se nommoit *Matima*, avoient été laissés dans l'île, mais que les mêmes bâtimens les avoient repris à leur bord dans une seconde relâche, pendant laquelle le commandant de cette expédition, que les habitans nommoient *Oridé*, mourut et fut enterré dans l'île. Les détails que le cap. Cook put recueillir de la bouche des naturels et la découverte d'une croix de bois sur laquelle on avoit gravé les mots suivans : *Chritus vincit*, et *Carolus imperat* 1774, le portèrent à conclure que ces bâtimens appartenoient à la marine espagnole et étoient sortis du port de Lima. Toutefois, malgré cette conjecture, le voyage des Espagnols demeura caché. Le silence étoit alors un des grands moyens de la politique du cabinet de Madrid.

Aujourd'hui, cette expédition et les motifs qui l'avoient fait entreprendre, ne sont plus un mystère. L'éditeur de la gazettedu gouvernement de Calcutta en donne la relation abrégée d'après un journal, qu'il dit avoir sous les yeux; journal rédigé par un Espagnol de Lima, nommé Manuel Rodriguez, et qui contient plusieurs particularités qui ne permettent pas de douter qu'il ne s'agisse du voyage dont parle le cap. Cook. Il paroît que l'espagnol en question, le Matima des Taïtiens, ayant acquis quelques connoissances de leur langue, avait été désigné pour accompagner une mission partie de Callao et destinée pour les îles de la Société. Le but de cette mission étoit la conversion des naturels, à l'aide de quelques-uns d'entre eux, qui avoient été baptisés à Lima. Deux moines étoient au

nombre des missionnaires qui mirent à la voile de Callao, le 20 septembre 1774, sur la frégate l'*Aquila* et le shouner le *Jupiter*; ils débarquèrent à Taïti le 15 novembre suivant. Ils bâtirent une maison à *Odjetotira* (Oheitepeha), et la croix trouvée par Cook étoit placée devant cet édifice. Le commandant de la frégate, qui mourut pendant la seconde relâche, s'appeloit don Domingo Bonechia, nom qui n'a guère de rapport avec celui d'Oridé. Les vaisseaux quittèrent l'île le 28 janvier, laissant les deux moines, Padres Geronimo et Narcisso, Rodriguez et un domestique. Les missionnaires firent peu d'efforts pour convertir les naturels, et n'obtinrent aucun succès. Rodriguez prétend qu'ils manquoient d'humanité et de douceur; qu'ils avoient pris du chagrin et de l'humeur de leur position, et qu'il en éprouvoit souvent les fâcheux effets, ce qui réduisit à rien ses fonctions d'interprète. Pour se désennuyer, il passoit la plus grande partie de son temps avec les naturels, et parcourroit l'île en tous sens; il n'avoit alors que vingt ans, et sa jeunesse, sa vivacité, sa gaieté et la connoissance qu'il avoit de la langue paroissent l'avoir rendu cher aux habitans. On voit, dans le récit fait au capitaine Cook, que son nom étoit très-populaire. Son journal prouve qu'il ne possédoit aucunes connoissances scientifiques, et qu'il n'étoit qu'un observateur très-superficiel.

Au retour des vaisseaux, les missionnaires demandèrent à quitter l'île. Rodriguez se rembarqua avec eux et revint au Callao le 18 février 1776.

Son journal n'a pas été imprimé, il est resté entre les mains de la famille. Le cap. Dillon, étant à Valparaiso, en obtint une copie de sa veuve; c'est cette copie qui paroît avoir servi au rédacteur de la Gazette de Calcutta auquel nous empruntons cet article.

Topographie médicale d'Aracan.

L'atmosphère qui environne la ville d'Aracan réunit toutes les conditions propres au développement des fièvres endémiques. Aracan est à cinquante milles de la mer, sur les bords d'une rivière considérable qui coupe la ville sur plusieurs points. Le flot y monte de huit pieds, et s'y élève beaucoup plus haut dans les grandes marées. La rivière, ordinairement au niveau de ses rivages, les déborde alors et se répand au loin. Toute la contrée environnante est basse, marécageuse, couverte de mauvaises herbes, de *jungles* et de fourrés épais. Çà et là on voit s'élever quelques plateaux qui offrent les parties cultivées de la plaine. Le sol est généralement argileux; mais, dans le voisinage des montagnes et sur les bords des différens canaux, la terre est noire, grasse, chargée de principes nutritifs et d'une admirable fertilité. Aracan est entourée de trois chaînes de collines rarement interrompues, parmi lesquelles des lacs en assez grand nombre communiquent entre eux par une infinité de petits canaux liés également à la rivière principale, et se ressentant, comme elle, du mouvement de la marée. A un quart de mille de l'angle nord-est du fort d'Aracan commence un lac considérable qui se prolonge irrégulièrement jusqu'au pied des montagnes : sa profondeur moyenne est de huit pieds. Il n'est point encaissé, et semble, dans toutes ses parties, au niveau de la plaine. On peut dire qu'il pleut toute l'année dans cette ancienne partie de l'empire birman. Les ondées sont fréquentes en février, mars et avril : les pluies périodiques se succèdent de juin à novembre, et les ondées recommencent de novembre à la fin de décembre. M. Stevenson évalue à 196 pouces anglois l'eau tombée du 1er juin au 31 oc-

tobre dernier. Pendant ce temps, une grande partie du pays est sous l'eau : cependant il n'y a point d'inondation générale comme dans le Bengale.

De quelque côté que souffle le vent, il passe sur un sol humide et sur des végétaux en putréfaction. Les chaleurs n'y sont pas aussi grandes que dans l'Inde; le thermomètre, en octobre, ne monte guère au-dessus de 95° 5′ Fahrenheit, et ne descend pas en novembre au-dessous de 71° 8′.

On peut comparer Aracan à la côte de Guinée, sous le rapport de la nature du terrain, de l'humidité du sol, de la prompte décomposition des matières végétales, des miasmes délétères, de l'état habituel de l'air et des eaux, du caractère de leurs maladies, et de leurs fièvres pernicieuses : la mortalité, parmi les troupes et les Européens, n'est pas moins grande dans l'une que dans l'autre contrée. Produite par les mêmes causés, elle atteint la même proportion : on a cru que la nourriture y contribuoit; M. Stevenson a prouvé que c'est au climat seul qu'il faut attribuer les terribles ravages des fièvres endémiques, dont l'homme des terres élevées n'est pas plus à l'abri que l'habitant des plaines. Il est remarquable que, dans les épidémies, les indigènes sont aussi bien atteints que l'Européen. Dans la dernière, sur 5,795 naturels malades, 778 succombèrent; et, sur 1,274 Européens entrés à l'hôpital, il en périt 260.

État actuel de Penang.

D'après les dernières lettres reçues de Penang (île du prince de Galles), il paroît que les joncs, les bambous et les rotins s'y multiplient tellement, qu'aux portes même de *George Town*, la circulation de l'air est devenue diffi-

cile : des miasmes fétides et dangereux sortis de ces fourrés épais sont le fâcheux résultat de la négligence apportée à éclaircir le sol; le gouverneur a bien le pouvoir de faire cesser cet état de choses, mais il faudroit qu'un acte de la législature l'autorisât à faire abattre, sur les terres des habitans, tout ce qui nuit à la salubrité du pays ; ce seroit le seul moyen de triompher des obstacles. Malaca et Singapore ont été réunies au gouvernement de Penang; mais cet accroissement d'autorité n'a point accru la prospérité commerciale de cette île, elle décroît depuis quelque temps. C'est probablement cette circonstance qui a déterminé le gouvernement à l'affranchir des droits qu'on payoit encore à l'entrée et à la sortie. Penang, comme Singapore, a été déclaré port franc.

Mouvement de la population de la Sardaigne.

D'après un relevé de quelques pièces extraites des archives des autorités civiles de l'île, la population de la Sardaigne a éprouvé, depuis un demi-siècle, deux mouvemens opposés que le savant voyageur, M. de la Marmora, rapporte aux circonstances politiques. Le premier, qui date de la mort du roi Charles-Emmanuel, en 1775, et finit en 1816, a été rétrograde. On trouve, en 1775, une population de 426,375 habitans; en 1802, de 387,832, et, en 1816, de 351,867. Le second mouvement qui s'est opéré depuis cette époque, et depuis que de nouvelles communications se sont ouvertes au-dehors, a été progressif: la population s'est élevée, en 1817, à 366,914 habitans; en 1820, à 396,013; en 1822, à 400,545, et, en 1824, à 412,357. Un autre tableau, rédigé, en 1824, par M. Cibrario, et tiré des dénombremens faits par les autorités civiles et ecclésiastiques,

porte la population sarde à 490,087 habitans. Enfin, d'après un troisième tableau dressé, en 1822, au bureau du *Monte di Riscatto*, la population, à cette époque, s'élevoit à 480,188 âmes. Quant aux différentes classes d'habitans, M. de la Marmora compte 1,600 familles nobles (6,200 âmes); 16,500 familles de bergers (85,000 âmes); 1,757 ecclésiastiques, 1,125 moines, et 65,000 citadins, bourgeois, artisans, hommes de loi, négocians, marchands, etc., etc. Les homicides, si fréquens pendant les trente dernières années du dix-huitième siècle et les dix premières du dix-neuvième, paroissent l'une des plus fortes causes du décroissement extraordinaire de la population pendant ces quarante années.

Liste des naissances et décès à Londres.

Il a été baptisé, à Londres, depuis le 12 décembre 1825 jusqu'au 12 décembre 1826, 11,178 garçons et 11,066 filles; en tout, 22,244. Le nombre de décès, dans la même période, étoit de 20,758 individus, dont 10,454 du sexe masculin et 10,304 du sexe féminin : on y comptoit 5,932 individus au-dessous de deux ans, 1,982 entre deux et cinq ans, 768 entre cinq et dix ans, 808 entre dix et vingt ans, 1,472 entre vingt et trente ans, 724 entre trente et quarante ans, 1,994 entre quarante et cinquante, 1,926 entre cinquante et soixante, 634 entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix, 90 entre quatre-vingt-dix et cent ans, un de cent, trois de cent trois ans, trois de cent cinq.

Exportation des étoffes de laine fabriquées en Angleterre.

La valeur officielle étoit, en 1825, de 5,925,374 liv.

sterl. ; la valeur déclarée, de 6,173,775 liv. sterl. : en 1815, elle étoit de 9,338,142 liv. sterl. L'importation de laines étrangères dans la Grande-Bretagne étoit, en 1825, de 43,700,553 livres ; en 1816, elle n'étoit que de 7,517,487 livres.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Abrégé de Géographie moderne, ou Description historique politique, civile et naturelle des empires, royaumes, etc, par J. Pinkerton, C.-A. Walckenaer et J.-B. Eyriès ; *précédé d'une introduction à la géographie mathématique et à la géographie physique*, par S.-F. Lacroix ; *suivi d'un précis de géographie ancienne*, par J.-D. Barbié du Bocage ; nouvelle édition, conforme à la division politique de l'Europe en 1827. — Paris, Dentu, imprimeur-libraire, 1827 ; 2 vol. in-8°.

La réputation de Pinkerton est faite depuis long-temps ; tout a été dit pour ou contre sa méthode. Quelle que soit l'opinion à cet égard, tous les hommes instruits reconnoissent que l'original anglois est bien inférieur aux éditions françoises améliorées par les géographes distingués qui ont bien voulu se charger de ce travail. Sorti de leurs mains, l'abrégé que nous annonçons nous paroît offrir un des meilleurs systèmes élémentaires existans ; il est en grande partie au niveau de la science. Nous avons assez parcouru la nouvelle édition qui vient de paroître, pour pou-

voir affirmer que les descriptions de l'Europe et de l'Amérique ne laissent presque rien à désirer. Ce travail est une nouvelle preuve de l'exactitude et des connoissances de M. Eyriès; il l'a rédigé en partie sur ses propres notes, et en partie sur celles que son savant et célèbre collaborateur lui a remises. Nous regrettons que notre position nous empêche de lui donner les éloges qu'il mérite : toutefois, nous avons vu avec peine, et les éditeurs ont sans doute plus d'une fois partagé nos regrets, que des considérations qui, certes, ne leur appartiennent pas, aient mis obstacle à une révision générale ; sans ce fâcheux contretemps, ce ne seroit pas M. Walckenaer, auquel la géographie de l'Afrique a tant d'obligations, qui auroit laissé de côté les découvertes de Lyon, de Denham, de Clapperton, de Laing, etc., etc., et les résultats des voyages de Bowdich, et de MM. Caillaud et Pacho; et s'il eût été libre de soumettre tout l'ouvrage à son examen, M. Eyriès, que nous consulterions sur l'Asie, auroit mieux traité la Boukharie, le Tibet oriental et occidental, la Mongolie, les parties orientales de l'Inde et le littoral de la presqu'île de Malaca, sans parler de l'Australie et de la Polynésie orientale qui laissent également à désirer. Au surplus, ces remarques n'ont d'autre but que de justifier ces deux géographes, des lacunes qu'on auroit pu leur imputer, et auxquelles, nous le répétons, ils sont complétement étrangers.

Observateur autrichien, n° 136.

Nous sommes invités à insérer l'article suivant dans les Annales des Voyages, et nous l'imprimons tel qu'il nous a été remis.

Le Morning Chronicle du 11 avril régale ses lecteurs

de nouvelles statistiques et littéraires : « Il y a, dit-il, à
» peine une nation en Europe qui ne possède sa Magna
» Charta; celle des Hongrois est très-estimée; et, ce qui
» est extraordinaire, celle des Turcs est la meilleure de
» toutes; une édition de la Charte turque, par M. Ham-
» mer, vient de paroître à Vienne; elle confirme entière-
» ment ce jugement (1). Le Morning Chronicle parle probablement ici du premier volume de l'Histoire de l'Empire ottoman qui a paru au mois d'avril : si toutefois cette annonce ne se rapporte pas à l'ouvrage de M. Hammer, sur la forme de gouvernement et l'économie politique de l'Empire ottoman publié il y a douze ans, et dans lequel le Morning Chronicle a cru trouver antérieurement l'importante nouvelle, que le parallèle entre la constitution turque et la constitution angloise étoit tout-à-fait à l'avantage de la première; il est probablement inutile de remarquer, pour la plus grande partie de lecteurs allemands, que, dans l'ouvrage sur la forme de gouvernement et l'économie politique et dans le premier volume de l'Histoire de l'Empire ottoman, il n'est nulle part question de la constitution angloise, ni même de l'Angleterre : mais peu de lecteurs sauront que cette fiction du Morning Chronicle est un pendant à la plaisanterie de M. Grassi (officier de la Légion-d'Honneur), lequel a publié, il y a deux ans, sous le titre de Charte turque, un livre qui n'est que fiction non plus, et où il appuie uniquement ses affirmations sur une prétendue excellente Histoire de l'Empire ottoman, par l'Abbate Sillostri, ouvrage qu'il dit avoir paru à Venise, imprimé en langues grecque et italienne, dans la première moitié du siècle passé. Personne, ni à Venise ni ailleurs, ne sait un mot de cette prétendue his-

(1) An edition of the Turkish *Magna Charta* has lately been published at Vienna by Mr Von Hammer, the celebrated Orientalist.

toire qui, dans les notes de cet ouvrage (la Charte turque) est citée comme de l'imprimerie grecque et du bibliothécaire de la bibliothèque Saint-Marc, M. Abbate Bettio; elle est également inconnue au premier bibliographe de l'Allemagne, le bibliothécaire royal à Dresde, M. Ebert, inconnue aux sociétés asiatiques de Londres et de Paris, et à tous les autres orientalistes et historiens. La Charte turque de Grassi, avec l'histoire inventée de Abbate Sillostri est donc un digne pendant à l'invention du Morning Chronicle de la Magna Charta turque, nouvellement publiée à Vienne.

IV.

NOUVELLES.

Extrait du rapport de M. le baron de Humboldt sur le voyage entrepris pour l'histoire naturelle par MM. Ehrenberg et Hemprich en Egypte, à Dongola, en Syrie, en Arabie, et le long de la pente orientale du haut pays de l'Abyssinie dans les années 1820 *à* 1825.

....M. le docteur Ehrenberg se propose de publier les matériaux réunis par feu M. Hemprich, son compagnon de voyage, et par lui-même. L'ouvrage sera intitulé : *Voyage de deux naturalistes dans le nord de l'Afrique et dans l'ouest de l'Asie.*

La première partie sera composée de deux volumes, et contiendra une carte de la mer Rouge; le profil de toute la côte orientale de cette mer et une partie de la

côte occidentale; un catalogue des îles de la côte de l'est et d'une partie de celle de l'ouest; une vue du mont Sinaï; une carte relative à l'avant-dernière expédition des troupes du pacha d'Egypte, dans l'Hedjaz, levée à la boussole par un Arabe; la route de Berouth à Balbeck, par la montagne neigeuse de *Sanin*, dans le Liban; et le retour à la côte, près de Tripoli, par un autre pic également neigeux, nommé *Makmel;* un catalogue, en caractères arabes et latins, de six cent dix-neuf lieux de la partie N. E. du Liban; une série de sept cent soixante-treize observations thermométriques faites, la plupart, entre les tropiques; des vocabulaires relatifs à divers dialectes de la langue arabe, à la langue des Berbers, à la langue Massana, à la langue Amhara, à la langue Tigré, à la langue Saho, à la langue Jœnké inconnue jusqu'à présent, que parle une tribu nègre du Haut-Sennaar; divers portraits et costumes des figures d'ustensiles et de plantes nouvelles, etc. etc.

La seconde partie, devant être accompagnée de planches représentant beaucoup d'objets d'histoire naturelle, ne pourra être publiée que lorsque l'auteur aura obtenu les secours pécuniaires dont il a besoin pour exécuter cette entreprise.

FIN DU TOME IV DE LA 2e SÉRIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Avril.

FIN DE LA TABLE DU TOME IV DE LA 2e SÉRIE.

